



MORCEAUX CHOISIS

DE

Victor Hugo

THÉÂTRE



A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION PALLAS

Charmantes anthologies, sur beau papier vergé. — Volumes in-16, brochés ou reliés.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

I. POÉSIE

Morceaux choisis de Victor Hugo (Poésie), par J. STERG.
1 vol.

Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle (1800-1866), par G. PELLISSIER, 1 vol.

Anthologie des Poètes français contemporains (1866 à nos jours), par G. WALCH, préface de SULLY PRUDHOMME, 3 vol.

Les Poètes du Terroir, par VAN BEVER, 3 vol. parus.

Œuvres choisies de Alfred de Vigny. 1 vol.

Œuvres choisies de Alfred de Musset (poésie et prose), par P. MORILLOT, 1 vol.

II. PROSE

Morceaux choisis de Victor Hugo (Prose), par J. STERG.
1 vol.

Œuvres choisies de Guy de Maupassant, par F. BERNOT. (1850 à nos jours), par G. PELLISSIER. Tome I, Romanciers. — T. II, Historiens.

Anthologie des Humoristes français contemporains, par P. MILLE. 1 vol.

Œuvres choisies de Ferdinand Fabre, par PELLISSON.
1 vol.

Œuvres choisies de Stendhal, par M. ROUSTAN. 1 vol.

Pensées et Maximes pour la Pratique de la Vie, par E. CAZES. 1 vol.

III. THÉÂTRE

Morceaux choisis de Victor Hugo (Théâtre), par PARIGOT. 1 vol.

Anthologie du Théâtre français contemporain (1850 à nos jours), par G. PELLISSIER. 1 vol.

Auteurs comiques des XVII^e et XVIII^e siècles (Théâtre choisi), par PARIGOT. 1 vol.

Théâtre choisi de Scribe, par M. CHARLOT. 1 vol.

COLLECTION
PALLAS

5084782
N^o 2775

BUCAREST
842
HUG

MORCEAUX CHOISIS

DE

Victor Hugo

THÉÂTRE

AVEC ÉTUDES ET ANALYSES PAR

HYPOLYTE PARIGOT

D



0040079983

LLE



PARIS B.14.548

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1924

842
HUGO
th. (P.)

RC 60/12

Biblioteca Centrală Universitară	
BUCUREȘTI	
Cota	I 147409
Inventar	791868

543/94

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C791868

CROMWELL

I

LA PRÉFACE DE CROMWELL

En octobre 1827, Victor Hugo faisait précéder son premier essai théâtral, *Cromwell*, d'une préface retentissante. Ce manifeste était le point de départ du drame romantique et surtout l'aboutissement d'une longue suite d'influences, sur lesquelles l'auteur était bien renseigné. Les poèmes dramatiques de Goëthe et de Schiller ne lui étaient pas étrangers. Lope de Vega et Calderon, il les avait lus de près. Enfin Shakspeare était le nom de ralliement de cette jeunesse ardente, dont la préface de *Cromwell* devenait la Bible pour un temps.

On trouvera dans cette Préface les négations sur lesquelles tous les romantiques étaient d'accord pour fonder un théâtre nouveau. Quant à la théorie même, le principe des contrastes, elle est comme une nécessité qui régit l'imagination de Victor Hugo. Il en fait une loi du drame, destinée à battre en brèche deux des unités classiques, celle de lieu et de temps, et à mêler le comique au tragique dans la conduite des pièces et le dessin des caractères.

Les pages qui suivent jettent une vive lumière sur l'état d'esprit des novateurs et font voir au juste ce qu'est *Cromwell* : c'est à savoir l'essai d'un apprenti dramaturge, dont la principale préoccupation est de préparer la place nette au drame ; et aussi un effort de poète qui tente d'élargir et assouplir le vers français, instrument tout neuf de cette moderne révolution, et entend mêler au vers d'action le vers lyrique.

842

HUGO

th. (P.)

RC 60/12

Biblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

Nota

I 147408

Inventar

791868

547/94

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C791868

CROMWELL

I

LA PRÉFACE DE CROMWELL

En octobre 1827, Victor Hugo faisait précéder son premier essai théâtral, *Cromwell*, d'une préface retentissante. Ce manifeste était le point de départ du drame romantique et surtout l'aboutissement d'une longue suite d'influences, sur lesquelles l'auteur était bien renseigné. Les poèmes dramatiques de Goëthe et de Schiller ne lui étaient pas étrangers. Lope de Vega et Calderon, il les avait lus de près. Enfin Shakspeare était le nom de ralliement de cette jeunesse ardente, dont la préface de *Cromwell* devenait la Bible pour un temps.

On trouvera dans cette Préface les négations sur lesquelles tous les romantiques étaient d'accord pour fonder un théâtre nouveau. Quant à la théorie même, le principe des contrastes, elle est comme une nécessité qui régit l'imagination de Victor Hugo. Il en fait une loi du drame, destinée à battre en brèche deux des unités classiques, celle de lieu et de temps, et à mêler le comique au tragique dans la conduite des pièces et le dessin des caractères.

Les pages qui suivent jettent une vive lumière sur l'état d'esprit des novateurs et font voir au juste ce qu'est *Cromwell* : c'est à savoir l'essai d'un apprenti dramaturge, dont la principale préoccupation est de préparer la place nette au drame; et aussi un effort de poète qui tente d'élargir et assouplir le vers français, instrument tout neuf de cette moderne révolution, et entend mêler au vers d'action le vers lyrique.

I

EXTRAITS DE LA PRÉFACE

Le *drame* est à créer. — La réalité n'est pas une; elle est faite de contrastes. — Contre les règles de temps et de lieu. — Ce que doit être le vers *dramatique*.

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : — Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élané vers le ciel, sa patrie; — de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète, est dans l'harmonie des contraires. Puis, il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est dans l'art.

En se plaçant à ce point de vue pour juger nos petites règles conventionnelles, pour débrouiller tous ces labyrinthes scolastiques, pour résoudre tous ces problèmes mesquins que les critiques des deux derniers siècles ont laborieusement bâtis autour de l'art, on est frappé de la promptitude avec laquelle la question du théâtre moderne se nettoie. Le drame n'a qu'à faire un pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchaîner dans son sommeil.

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas

l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque, ne doit jamais être un objet d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque, c'est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartuffe n'est pas beau, Pourceaugnac n'est pas noble; Pourceaugnac et Tartuffe sont d'admirables jets de l'art.

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douanes, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on empêche leurs rameaux de se mêler, si on les sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part des abstractions de vices, de ridicules; de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions il restera quelque chose à représenter, l'homme; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame.

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : *A la mort, et allons dîner!* Ainsi le sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien. Ainsi Socrate, buvant la ciguë et conversant de l'âme immortelle et du dieu unique, s'interrompra pour recommander qu'on sacrifie un coq à Esculape. Ainsi Élisabeth jurera et parlera latin. Ainsi Richelieu subira le capucin Joseph, et Louis XI son barbier, Olivier le Diable. Ainsi Cromwell dira : *J'ai le parlement dans mon sac et le roi dans ma poche;* ou, de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles I^{er}, barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant. Ainsi César dans le char de triomphe aura peur de verser. Car les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur

intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, car c'est par là qu'ils sont dramatiques. « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas », disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre, illumine à la fois l'art et l'histoire, ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie.

Chose frappante, tous ces contrastes se rencontrent dans les poètes eux-mêmes pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités, ces hommes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces Démocrites sont aussi des Héraclites. Beaumarchais était morose, Molière était sombre, Shakspeare mélancolique.

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité. Quelquefois il arrive par masses homogènes, par caractères complets : Dandin, Prusias, Trissotin, Brid'oison, la nourrice de Juliette; quelquefois empreint de terreur; ainsi Richard III, Bégears, Tartuffe, Méphistophélès; quelquefois même voilé de grâce et d'élégance, comme Figaro, Osrick, Mercurio, don Juan. Il s'infiltré partout, car de même que les plus vulgaires ont mainte fois leurs accès de sublime, les plus élevés paient fréquemment tribut au trivial et au ridicule. Aussi, souvent insaisissable, souvent imperceptible, est-il toujours présent sur la scène, même quand il se tait, même quand il se cache. Grâce à lui, point d'impressions monotones. Tantôt il jette du rire, tantôt de l'horreur dans la tragédie. Il fera rencontrer l'apothicaire à Roméo, les trois sorcières à Macbeth, les fossoyeurs à Hamlet. Parfois enfin il peut sans discordance, comme dans la scène du roi Lear et de son fou, mêler sa voix criarde aux plus sublimes, aux plus lugubres, aux plus rêveuses musiques de l'âme.

Voilà ce qu'a su faire entre tous, d'une manière qui lui est propre et qu'il serait aussi inutile qu'impossible d'imiter, Shakspeare, ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène, Corneille, Molière, Beaumarchais.

On voit combien l'arbitraire distinction des genres croule vite devant la raison et le goût. On ne ruinerait pas moins aisément la prétendue règle des deux unités. Nous disons deux et non *trois* unités, l'unité d'action ou d'ensemble, la seule vraie et fondée, étant depuis longtemps hors de cause.

Des contemporains distingués, étrangers et nationaux, ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste, le combat ne devait pas être long. A la première secousse elle a craqué, tant était vermoulue cette solive de la vieille mesure scolastique!

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour, comme s'ils s'étaient dit bucoliquement :

Alternis cantemus; amant alterna Camenæ?

Où a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas à la vérité, les scolastiques en font bon marché, mais à la vraisemblance? Il résulte de là que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-à-dire tout le drame, se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théâtre que les coudes de l'action; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que souventes fois nous sommes tentés de leur crier. — Vraiment! mais conduisez-nous donc là-bas! On s'y doit bien amuser, cela doit être beau à voir. — A quoi répondraient sans doute? — Il serait possible que cela

898157

BIBLIOTHEQUE FRANCOISE
BIBLIOTHECA
CENTRALIS UNIVERSITATIS
ESTI

vous amusât ou vous intéressât, mais ce n'est point là la question ; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène française. — Voilà !

Mais, dira-t-on, cette règle que vous répudiez est empruntée du théâtre grec. — En quoi le théâtre et le drame grecs ressemblent-ils à notre drame et à notre théâtre ? D'ailleurs nous avons déjà fait voir que la prodigieuse étendue de la scène antique lui permettait d'embrasser une localité tout entière, de sorte que le poète pouvait, selon les besoins de l'action, la transporter à son gré d'un point du théâtre à un autre, ce qui équivaut bien à peu près aux changements de décoration. Bizarre contradiction ! le théâtre grec, tout asservi qu'il était à un but national et religieux, est bien autrement libre que le nôtre, dont le seul objet cependant est le plaisir, et, si l'on veut, l'enseignement du spectateur. C'est que l'un n'obéit qu'aux lois qui lui sont propres, tandis que l'autre s'applique des conditions d'être parfaitement étrangères à son essence. L'un est artiste, l'autre est artificiel.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidèle empreinte des faits. Le lieu où telle catastrophe s'est passée en devient un témoin terrible et inséparable ; et l'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire. Le poète oserait-il assassiner Rizzio ailleurs que dans la chambre de Marie Stuart ? poignarder Henri IV ailleurs que dans cette rue de la Ferronnerie, tout obstruée de haquets et de voitures ? brûler Jeanne d'Arc autre part que dans le Vieux-Marché ? dépêcher le duc de Guise autre part que dans ce château de Blois où son ambition fait fermenter une assemblée populaire ? décapiter Charles I^{er} et Louis XVI ailleurs que dans ces places sinistres d'où l'on peut voir White-Hall et les Tuileries, comme si leur échafaud servait de pendant à leur palais ?

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier.

Verser la même dose de temps à tous les événements! appliquer la même mesure sur tout! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps à l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage, et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la Providence déroule à si grandes masses dans la réalité! c'est mutiler hommes et choses, c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux, tout cela mourra dans l'opération; et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire: ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette.

Et puis, si vingt-quatre heures peuvent être comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante-huit. L'unité de Shakespeare ne sera donc pas l'unité de Corneille. Pitié!

Ce sont là pourtant les pauvres chicanes que depuis deux siècles la médiocrité, l'envie et la routine font au génie! C'est ainsi qu'on a borné l'essor de nos plus grands poètes. C'est avec les ciseaux des unités qu'on leur a coupé l'aile. Et que nous a-t-on donné en échange de ces plumes d'aigle retranchées à Corneille et à Racine? Cam-pistron.

Nous concevons qu'on pourrait dire: Il y a dans des changements trop fréquents de décoration quelque chose qui embrouille et fatigue le spectateur, et qui produit sur son attention l'effet de l'éblouissement; il peut aussi se faire que des translations multipliées d'un lieu à un autre lieu, d'un temps à un autre temps, exigent des contre-expositions qui le refroidissent; il faut craindre encore de laisser dans le milieu d'une action des lacunes qui empêchent les parties du drame d'adhérer étroitement entre elles, et qui en outre déconcertent le spectateur parce qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il peut y avoir dans ces vides. — Mais ce sont là précisément les difficultés de l'art. Ce sont là de ces obstacles propres à tels ou tels sujets, et sur lesquels on ne saurait statuer une fois pour toutes. C'est au génie à les résoudre, non aux poétiques à les éluder.

Il suffirait enfin, pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste, gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer l'action principale. Il faut seulement que ces parties, sagement subordonnées au tout, gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.....

Disons-le donc hardiment. Le temps en est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde : les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art! Il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent; les autres variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir et qu'on refait à chaque édifice. Celles-ci enfin sont l'ossement, celles-là le vêtement du drame. Du reste, ces règles-là ne s'écrivent pas dans les poétiques. Richelet ne s'en doute pas. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu,

chauffe son creuset, analyse et détruit ; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel, sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poète, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité et de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. *Quando he*, dit Lope de Vega,

*Quando he de escribir una comedia,
Encierro los preceptos con seis llaves¹.*

Pour enfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de *six clefs*. Que le poète se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille. Si le vrai talent pouvait abdiquer à ce point sa propre nature, et laisser ainsi de côté son originalité personnelle, pour se transformer en autrui, il perdrait tout à jouer ce rôle de sosie. C'est le dieu qui se fait valet. Il faut puiser aux sources primitives. C'est la même sève, répandue sur le sol, qui produit tous les arbres de la forêt, si divers de port, de fruits, de feuillage. C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents. Le poète est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme ses fruits, comme le *fablier* portait ses fables. A quoi bon s'attacher à un maître ? se greffer sur un modèle ? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fungus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungus végète. D'ailleurs, quelque grands qu'ils soient, ce cèdre et ce palmier, ce n'est pas avec le suc qu'on en tire qu'on peut devenir grand soi-même. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne, tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui.

Qu'on ne s'y méprenne pas, si quelques-uns de nos poètes ont pu être grands, même en imitant, c'est que, tout en se modelant sur la forme antique, ils ont souvent

1. « Quand je dois écrire une comédie, j'enferme les préceptes avec six clefs. »

encore écouté la nature et leur génie, c'est qu'ils ont été eux-mêmes par un côté. Leurs rameaux se cramponnaient à l'arbre voisin, mais leur racine plongeait dans le sol de l'art. Ils étaient le lierre, et non le gui. Puis sont venus les imitateurs en sous-ordre, qui, n'ayant ni racine en terre, ni génie dans l'âme, ont dû se borner à l'imitation. Comme dit Charles Nodier, *après l'école d'Athènes, l'école d'Alexandrie*. Alors la médiocrité a fait déluge; alors ont pullulé ces poétiques, si gênantes pour le talent, si commodes pour elle. On a dit que tout cela était fait, on a défendu à Dieu de créer d'autres Molière, d'autres Corneille. On a mis la mémoire à la place de l'imagination. La chose même a été réglée souverainement, il y a des aphorismes pour cela : « Imaginer, dit Laharpe avec son assurance naïve, ce n'est, au fond, que se res-souvenir. » *On n'imagine pas. On se souvient.*

La nature donc! La nature et la vérité. — Et ici, afin de montrer que, loin de démolir l'art, les idées nouvelles ne veulent que le reconstruire plus solide et mieux fondé, essayons d'indiquer quelle est la limite infranchissable qui, à notre avis, sépare la réalité selon l'art de la réalité selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du *romantisme*. La vérité de l'art ne saurait être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité *absolue*. L'art ne peut donner la chose même. Supposons en effet un de ces promoteurs irréfléchis de la nature absolue, de la nature vue hors de l'art, à la représentation d'une pièce romantique, du *Cid*, par exemple. — Qu'est cela? dira-t-il au premier mot. Le *Cid* parle en vers! Il n'est pas *naturel* de parler en vers. — Comment voulez-vous donc qu'il parle? — En prose. — Soit. — Un instant après : — Quoi, reprendra-t-il s'il est conséquent, le *Cid* parle français! — Eh bien? — La *nature* veut qu'il parle sa langue, il ne peut parler qu'espagnol. — Nous n'y comprendrons rien; mais soit encore. — Vous croyez que c'est tout? Non pas; avant la dixième phrase castillane, il doit se lever et demander si ce *Cid* qui parle est le véritable *Cid*, en chair et en os. De quel droit cet acteur, qui s'appelle Pierre ou Jacques, prend-il le nom de *Cid*? Cela est *faux*. — Il n'y a aucune raison pour qu'il n'exige pas ensuite

qu'on substitue le soleil à cette rampe, des arbres *réels*, des maisons *réelles* à ces menteuses coulisses. Car, une fois dans cette voie, la logique nous tient au collet, on ne peut plus s'arrêter.

On doit donc reconnaître, sous peine de l'absurde, que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art, outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie, entre Vaugelas et Richelet. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments; pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit, le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et finie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée; on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépouillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi. Ainsi, le but de

l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes : l'extérieur, par leurs discours et leurs actions; l'intérieur, par les *a parte* et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

On conçoit que, pour une œuvre de ce genre, si le poète doit *choisir* dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le *beau*, mais le *caractéristique*. Non qu'il convienne de *faire*, comme on dit aujourd'hui, *de la couleur locale*, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps; elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là; tant mieux. Il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*. Le commun est le défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. Il faut qu'à cette optique de la scène toute figure soit ramenée à son trait le plus saillant, le plus individuel, le plus précis. Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre.

Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux pièces de cuivre comme aux écus d'or.

Nous n'hésitons pas, et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art, nous n'hésitons pas à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame du fléau que nous venons de signaler, comme une des digues les plus puissantes contre l'irruption du *commun*, qui, ainsi que la démocratie, coule toujours à pleins bords dans les esprits.....

* Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière. Racine, divin poète, est élégiaque, lyrique, épique; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non seulement comme poète, mais encore comme écrivain. *Palmas vere habet iste duas.*

Chez lui, le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque sorte en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique. Fait d'une certaine façon, il communique son relief à des choses qui, sans lui, passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai? Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le vin, qu'on nous permette une trivialité de plus, cesse-t-il d'être du vin pour être en bouteille?

Que si nous avons le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque:

tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai ; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin, plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre ; inépuisable dans la vérité de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture ; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère ; fuyant la *tirade* ; se jouant dans le dialogue ; se cachant toujours derrière le personnage ; s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être *beau*, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir ; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose*¹...

Répétons-le surtout, le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur, français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poète si son vers fait la petite bouche ! Mais cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit

1. En réponse à Stendhal, qui prétendait (V. *Racine et Shakespeare*) qu'au théâtre le vers alexandrin n'est souvent qu'un « cache-sottise. »

le poète se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier.

On sent que la prose, nécessairement bien plus timide, obligée de sevrer le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif, est loin d'avoir ces ressources. Elle a les ailes bien moins larges. Elle est ensuite d'un beaucoup plus facile accès ; la médiocrité y est à l'aise ; et, pour quelques ouvrages distingués comme ceux que ces derniers temps ont vu paraître, l'art serait bien vite encombré d'avortons et d'embryons¹

(*Préface de Cromwell*, pp. 18-23, 27-31, 33-35.)

1. Tous les morceaux contenus dans ce volume sont extraits de l'édition définitive d'après les manuscrits originaux, Hetzel et Quantin.

II

CROMWELL

En 1827, Victor Hugo publiait *Cromwell*, dont les vastes proportions empêchent la représentation. Pour son coup d'essai, il n'avait guère réussi qu'à construire une tragédie énorme. Il observe lui-même, dans la *Préface*, que sa pièce « ne sort pas de Londres » et qu'elle « commence le 25 juin 1657, à trois heures du matin, et finit le 26 à midi ». On voit que si la règle de l'unité de lieu est sauve, celle des vingt-quatre heures n'est pas trop atteinte. Ce premier drame « entrerait presque dans la prescription classique, ajoute l'auteur, telle que les professeurs de poésie la rédigent maintenant ». Le sujet même consiste à développer une action très simple, à la façon tragique. Cromwell sera-t-il roi? D'acte en acte la situation se modifie pour se terminer sur un peut-être. Il sera roi à la fin du quatrième acte, à moins qu'il ne le soit pas encore à la fin du cinquième. *Andromaque* et surtout *Bérénice* nous offrent des exemplaires parfaits de sujets dramatiques ainsi conçus; la dernière surtout, qui se dénoue sur un « Hélas! »

Pareillement, on retrouve dans *Cromwell* (dont l'auteur avait vingt-cinq ans) des réminiscences fort classiques de *Cinna*, dont le sujet est sensiblement le même, de *Rodogune*, et même de Molière et Racine.

Mais on y sent surtout l'influence de Shakespeare. Le jeune poète se souvient d'*Hamlet* et de *Macbeth*. « Honneur au roi Cromwell » évoque le fameux : « Tu seras roi. » Lorsque Rochester se réveille, il a visiblement lu le réveil du portier de *Macbeth*. *Jules César*, dont le fond repose sur une conspiration, a inspiré plusieurs scènes de *Cromwell*, au même titre que *Rodogune* ou *Cinna*. Victor Hugo déblaye les voies nouvelles.

A la vérité, l'intérêt principal qu'il a vu dans ce drame consiste en l'*individualité* de Cromwell restituée dans ses contradictions et contrastes, dans son atmosphère vitale et son milieu politique. Il faut lire le portrait qu'il trace du Protecteur pour entendre la pièce qu'il en a

tirée. « Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les [contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesse; une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille; vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour;..... trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience; intarissable en adresse, en pièges, en ressources; maîtrisant son imagination par son intelligence; *grotesque et sublime*..... » Et, en effet, cette conception de la peinture de l'*individu* à la fois grand et petit, sublime et grotesque, rompt avec l'unité du *caractère* tragique. Joignez y la couleur locale répandue sur ces cinq actes, et qui fait de la pièce comme une galerie de portraits, ou de costumes et d'armures d'autrefois; ajoutez-y surtout les scènes du dénouement, où la foule fait sa partie, non pas tout à fait grouillante et vivante comme dans Shakespeare, mais assez animée toutefois pour que le théâtre en soit comme élargi, — non, décidément, *Cromwell* n'était plus la tragédie.

Si le sujet est simple, la peinture de toutes les contrariétés qui se rencontrent en la personnalité de Cromwell et la représentation du milieu où il agit faisaient craquer le moule classique. L'action n'est guère compliquée; mais les scènes destinées à mettre sous les yeux tel ou tel côté du personnage principal, à répandre la couleur pittoresque sur les acteurs secondaires, à opposer le sublime au grotesque, et la vie publique à l'existence domestique, toutes ces scènes se suivent, se complètent, se multiplient, et enflent finalement la pièce. C'était l'écueil pour un débutant.

Le premier acte se réduit à un tableau de conjuration. Cavaliers et têtes-rondes, royalistes et puritains ont fait cause commune contre le Protecteur, qui ne paraît pas. Mais les types abondent, crayonnés, dessinés, quelques-uns en détail, personnages historiques, qui vont, viennent, causent, prient dans l'auberge des *Trois-Grues*. Cultisme, gongorisme, euphuïsme, citations de la Bible, métaphores empruntées aux prédications et aux pam-

phlets de l'époque de Milton, rien n'est oublié. Et nous apprenons cependant la motion faite à la Chambre de donner à Cromwell le titre de roi. — Au second acte, Rochester s'introduit dans la maison du Protecteur pour lui verser un narcotique. Mais Rochester, en même temps que conspirateur, est poète; il écrit des quatrains à l'adresse de Francis Cromwell, la plus jeune fille du tyran. La situation est dramatique. Mais, comme il s'agit de nous faire pénétrer dans toutes les contradictions secrètes que cache l'âme obscure du protagoniste, les scènes se succèdent où Cromwell change d'attitudes et de masques : réception des ambassadeurs, épanchements de famille, doléances de la mère qui regrette son *home*, fanatisme royaliste, exprimé par la fille, entrevues avec Thurloë, dépouillement du courrier, querelle avec l'irréductible Carr. Si l'action en est un peu ralentie, nous connaissons du moins « l'homme-Protée » qu'est le Protecteur, faible père, piteux époux, mais hautain avec les ambassadeurs, et rusant avec ses ennemis. — Au troisième acte, nous attendons la scène du narcotique, le coup de théâtre du verre; quand Cromwell aura bu, il s'endormira d'un profond sommeil et les conjurés s'empareront de sa personne. Mais Rochester, qui est poète, est amoureux. Au lieu de remettre à Francis Cromwell son quatrain, il lui a remis une lettre qu'il adresse aux conspirateurs. Cromwell reçoit la lettre des mains de sa fille : il est averti. Le narcotique offert par Rochester est bu par celui même qui l'avait préparé. Et Rochester s'endort... Cependant Cromwell veille, toujours en scène, au premier plan. Pour ne rien omettre de ce personnage fait de contrastes, Victor Hugo nous montre ses fous; puis une consultation sur une mesure du Parlement; puis Milton, poète aveugle, qui le harangue en beaux vers; puis c'est, avant le sommeil, le mariage forcé de Rochester avec la dame Guggligoy, innocente vengeance de la jeune Francis; puis le juif Manassé, usurier, astrologue et traître à tous. Et, ainsi, Cromwell nous apparaît sous toutes ses faces, ambitieux, défiant, superstitieux, rusé et de petit génie. — L'action se relève au quatrième acte. Cromwell, déguisé en soldat, garde la poterne du parc de White-Hall. Il attend les conjurés qui, pensant

se saisir de lui, vont rapporter le Rochester endormi. Il éprouve d'abord des transes, qu'il domine à la vue de « ses assassins ». Au moment où la situation est dramatique, le rire s'y mêle grâce au quiproquo des conjurés endoctrinant la sentinelle.

Enfin ils vont tuer le tyran dans son sommeil ; son corps est là, ils le croient du moins. Il n'est que de frapper. Jenkins, magistrat intègre, s'y oppose ; Richard Cromwell, privé de son épée par l'ordre de son père, les supplie d'épargner le Protecteur ; Rochester s'éveille ; ils poussent un cri de terreur. « Où donc est Cromwell ? » — « Le voici ! » Toutes les fenêtres de White-Hall s'illuminent subitement, et montrent partout des soldats armés de toutes pièces. Nous sommes dans le drame. — Le cinquième acte est un finale d'opéra. Ici nous apparaît, au théâtre, l'imagination visionnaire de Victor Hugo. Les ouvriers de Barebone ont terminé l'estrade pour le couronnement. Tout Londres défile pour la cérémonie. Les fous, les conjurés, la foule se mêlent. Le Parlement avec ses massiers, huissiers, clerks, sergents s'offre à nos regards éblouis. Le champion d'Angleterre, en souvenir du *Roi Lear* et d'*Ivanhoe*, proclame Olivier Cromwell roi. Seul, Milton, un aveugle, et Gramadoch, un fou, relèvent le défi. La Protectrice arrive en équipage avec ses filles et ses dames d'honneur. Enfin Cromwell, vêtu de noir au milieu de son cortège étincelant, paraît. Les conjurés cernent l'estrade. Il prend tous les insignes du pouvoir : la robe de pourpre, le siège sur le trône, l'épée, les sceaux, la Bible à fermeture d'or. Il n'a plus qu'à recevoir de la main de Lambert la couronne... et le coup de poignard. Il s'éveille, comme au terme d'un rêve et s'écrie :

Arrêtez !

Que veut dire ceci ? Pourquoi cette couronne ?

Que veut-on que j'en fasse ? Et qui donc me la donne ?

Ici le drame est terminé. Les scènes qui suivent, faites pour nous montrer un Cromwell clément par calcul et ambitieux sans grandeur, malgré la belle apostrophe de Carr, n'ont plus trait à l'action. Elles sont un achèvement au mot de la fin : « Quand donc serai-je roi ? »

I

CAVALIERS ET TÊTES-RONDES

Cavaliers et têtes-rondes conspirent contre Cromwell, qui doit ceindre la couronne le lendemain. Les conjurés se sont réunis *Aux Trois-Grues* : il s'agit de décider la mort du Protecteur. On trouvera dans cette scène un exemple piquant de ce que Victor Hugo appelait « fureter la chronique » et « fouiller les Mémoires ».

LES MÊMES, LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL LAMBERT,
*simple costume des autres têtes-rondes, longue épée à large
garde de cuivre.*

A l'arrivée de Lambert, les têtes-rondes s'inclinent avec déférence.

LORD ORMON.

Enfin, voici Lambert!

CARR, *à part.*

Quel bizarre mystère!

LAMBERT.

Salut aux vieux amis de la vieille Angleterre!

LORD ORMON, *à ses adhérents.*

Le moment va sonner de risquer le grand coup.
Concluons l'alliance et déterminons tout.

Il s'avance vers Lambert qui vient à sa rencontre.

Jésus crucifié...

LAMBERT.

Pour le salut des hommes!

Nous sommes prêts.

LORD ORMOND.

Sous moi j'ai trois cents gentilshommes.
Dont voici les chefs. — Quand frappons-nous le maudit?

LAMBERT

Quand est-il roi?

LORD ORMOND.

Demain.

CROMWELL

LAMBERT.

Frappons demain.

LORD ORMOND.

C'est dit.

LAMBERT.

C'est dit.

LORD ORMOND.

L'heure?

LAMBERT.

Midi.

LORD ORMOND.

Le lieu?

LAMBERT.

Westminster même.

LORD ORMOND.

Alliance!

LAMBERT.

Amitié!

*Ils se serrent un moment la main.**A part.*

J'aurai le diadème!

Quand tu m'auras servi comme j'aurai voulu,

L'échafaud de Capell n'est pas si vermoulu

Qu'il ne supporte encore un billot pour la tête!

LORD ORMOND, *à part.*

Il croit marcher au trône, et son gibet s'apprête!

*Une pause.*LAMBERT, *à part.*

Allons! c'en est donc fait, me voilà compromis!

Ils m'ont choisi pour chef! — Pourquoi l'ai-je permis?

Ah! n'importe! avançons. — Ma crainte est ridicule;

Et sait-on où l'on va, d'ailleurs, quand on recule?

Parlons!

Il croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux au ciel. Les puritains prennent leur attitude d'extase et de prière. Les cavaliers

I

CAVALIERS ET TÊTES-RONDES

Cavaliers et têtes-rondes conspirent contre Cromwell, qui doit ceindre la couronne le lendemain. Les conjurés se sont réunis *Aux Trois-Grues* : il s'agit de décider la mort du Protecteur. On trouvera dans cette scène un exemple piquant de ce que Victor Hugo appelait « fureter la chronique » et « fouiller les Mémoires ».

LES MÊMES, LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL LAMBERT,
*simple costume des autres têtes-rondes, longue épée à large
garde de cuivre.*

A l'arrivée de Lambert, les têtes-rondes s'inclinent avec déférence.

LORD ORMON.

Enfin, voici Lambert!

CARR, *à part.*

Quel bizarre mystère!

LAMBERT.

Salut aux vieux amis de la vieille Angleterre!

LORD ORMON, *à ses adhérents.*

Le moment va sonner de risquer le grand coup.

Concluons l'alliance et déterminons tout.

Il s'avance vers Lambert qui vient à sa rencontre.

Jésus crucifié...

LAMBERT.

Pour le salut des hommes!

Nous sommes prêts.

LORD ORMOND.

Sous moi j'ai trois cents gentilshommes.
Dont voici les chefs. — Quand frappons-nous le maudit?

LAMBERT

Quand est-il roi?

LORD ORMOND.

Demain.

LAMBERT.

Frappons demain.

LORD ORMOND.

C'est dit.

LAMBERT.

C'est dit.

LORD ORMOND.

L'heure?

LAMBERT.

Midi.

LORD ORMOND.

Le lieu?

LAMBERT.

Westminster même.

LORD ORMOND.

Alliance!

LAMBERT.

Amitié!

*Ils se serrent un moment la main.**A part.*

J'aurai le diadème!

Quand tu m'auras servi comme j'aurai voulu,
L'échafaud de Capell n'est pas si vermoulu
Qu'il ne supporte encore un billot pour la tête!

LORD ORMOND, *à part.*

Il croit marcher au trône, et son gibet s'apprête!

*Une pause.*LAMBERT, *à part.*

Allons! c'en est donc fait, me voilà compromis!
Ils m'ont choisi pour chef! — Pourquoi l'ai-je permis?
Ah! n'importe! avançons. — Ma crainte est ridicule;
Et sait-on où l'on va, d'ailleurs, quand on recule?
Parlons!

Il croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux au ciel. Les puritains prennent leur attitude d'extase et de prière. Les cavaliers

sont assis à table; les jeunes boivent joyeusement. Ormond, Willis, Davenant et Jenkins paraissent seuls écouter la harangue de Lambert.

Pieux amis ! il nous est parvenu
 Que, nonobstant ce peuple et son droit méconnu,
 Un homme, qui se dit protecteur d'Angleterre,
 Veut s'arroger des rois le titre héréditaire.
 C'est pourquoi nous venons à vous, vous demandant
 S'il convient de punir cet orgueil impudent,
 Et si vous entendez, vengeant par votre épée
 Notre antique franchise abolie, usurpée,
 Porter l'arrêt de mort, sans merci ni pardon,
 Contre Olivier Cromwell, du comté d'Huntingdon ?

TOUS, *excepté Carr et Harrison.*

Meure Olivier Cromwell !

LES TÊTES-RONDES.

Exterminons le traître !

LES CAVALIERS.

Frappons l'usurpateur !

OVERTON.

Point de roi !

LAMBERT.

Point de maître !

HARRISON.

Permettez que j'expose un scrupule humblement.
 Notre oppresseur du ciel me semble un instrument !
 Quoique tyran, il est indépendant dans l'âme,
 Et peut-être est celui que Daniel proclame,
 Quand dans sa prophétie il dit : *Les saints prendront
 Le royaume du monde, et le posséderont.*

LUDLOW.

Oui, le texte est formel. Mais le même prophète
 Rassure, général, votre âme satisfaite.
 Car Daniel, ailleurs, dit : *Au peuple des saints
 Le royaume sera donné pour mes desseins.*
 Donc, nul ne doit le prendre avant qu'on ne le donne.

JOYCE.

Puis, *le peuple des saints*, c'est nous!

HARRISON.

Je m'abandonne

A vos sagesse. — Mais, en m'avouant vaincu,
Ludlow, je ne suis point pleinement convaincu
Que les textes cités aient le sens que vous dites;
Et, sur ces questions, au profane interdites,
Je voudrais avec vous quelque jour conférer.
Nous nous adjoindrions, pour en délibérer,
Plusieurs amis pieux, qui, touchant ces matières,
Pussent de leurs clartés seconder nos lumières.

LUDLOW.

De grand cœur. Ce sera, s'il vous plaît, vendredi.

Harrison s'incline en signe d'adhésion.

LAMBERT, à part, et comme absorbé dans ses réflexions.

Ce que je leur disais, vraiment, est très hardi!

JOYCE, montrant à Lambert un groupe de têtes-rondes
qui est jusqu'alors resté isolé au fond.

Trois nouveaux conjurés sont là. — Leur bras s'indigne
De venir un peu tard travailler à la vigne;
Mais ces saints ouvriers se présentent à vous,
Sachant qu'il est écrit : *Même salaire à tous!*

LAMBERT, soupirant.

Dites-leur d'approcher. —

Le groupe s'avance vers Lambert.

Quels sont vos noms, mes frères?

UN DES NOUVEAUX CONJURÉS.

*Quoi-que-puissent-tramer-ceux-qui-vous-sont-contraires-
Louez-Dieu-PIMPLETON.*

UN SECOND.

Mort-au-Péché-PALMER.

UN TROISIÈME.

Vis-pour-ressusciter-JÉROBOAM-d'EMER.

LORD ROCHESTER, *bas à lord Roseberry.*
Que disent-ils ?

LORD ROSEBERRY, *bas à lord Rochester.*
Ils ont l'habitude risible
D'entortiller leur nom d'un verset de la bible.

LAMBERT, *tenant une bible ouverte.*
Vous jurez...

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Nous, jurer ?

MORT-AU-PÉCHÉ-PALMER.

Loin de nous tout serment !

VIS-POUR-RESSUSCITER-JÉROBOAM-D'EMER.
L'enfer seul les écoute, et le ciel les dément.

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.
Des blasphèmes payens que la foi nous délivre !

LAMBERT.

Eh bien ! vous promettez — la main sur le saint livre —
Il hésite.

D'immoler Cromwell ?

TOUS TROIS, *la main sur la bible.*

Oui.

LAMBERT, *d'une voix plus forte.*

De nous prêter appui,
De vous taire, et d'agir ?

TOUS TROIS.

Nous le promettons, oui.

LAMBERT.

Soyez les bienvenus !

Les trois conjurés prennent place parmi les puritains.

OVERTON, *bas à Lambert.*

Tout est en bonne route ;
Courage ! tout va bien.

LAMBERT, *à part.*

Demain, j'aurai sans doute
La couronne de plus, ou la tête de moins.

OVERTON, *lui montrant les conjurés.*

Regardez, — que d'amis, milord!

LAMBERT, *à part.*

Que de témoins!

SYNDERCOMB, *dans le groupe des conjurés.*

Meure Olivier Cromwell!

CARR, *aux têtes-rondes.*

Frères, quand votre glaive
Aura frappé Cromwell réveillé dans son rêve,
Ce Baal renversé, qu'on adore à genoux,
Que ferez-vous après?

LUDLOW, *pensif.*

Au fait, que ferons-nous?

LORD ORMOND, *à part.*

Je le sais.

LAMBERT, *embarrassé.*

Nous créerons un conseil, qui s'arrête
A dix membres au plus.

A part.

— Et qui n'ait qu'une tête.

HARRISON, *vivement.*

Dix membres! général Lambert! Mais c'est trop peu!
Soixante-dix, ainsi qu'au sanhédrin hébreu!¹
C'est le nombre sacré.

CARR.

Le pouvoir légitime,
C'est le long-parlement, dispersé par un crime.

JOYCE.

Un conseil d'officiers!

1. Sénat des juifs.

HARRISON, *s'échauffant.*

Croyez ce que je dis;

Il faut pour gouverner être soixante-dix.

BAREBONE.

Pour l'Angleterre, amis, point de salut possible,
Tant qu'on ne voudra pas, réglant tout sur la bible,
Imposer aux marchands, pour leurs gains épurés,
Le poids du sanctuaire et les nombres sacrés,
Et, quittant pour Sion l'Égypte et la Chaldée,
Changer le pied en palme et la brasse en coudée.

GARLAND.

C'est parler sensément.

JOYCE.

Barebone est-il fou?

Taupe, qui ne voit rien au dehors de son trou!
Prendrait-il par hasard son comptoir pour un trône,
Son bonnet pour tiare, et pour sceptre son aune?

PLINLIMMON, *à Joyce en lui montrant Barebone.*

Ne raillez pas. — L'esprit souvent l'inspire.

A Barebone.

Ami,

Je t'approuve.

BAREBONE, *se rengorgeant.*

Il faut, pour ne rien faire à demi,
Prendre en chaque comté les premiers de leur ville...

JOYCE, *avec un rire dédaigneux.*

Des corroyeurs!

BAREBONE, *amèrement, à Joyce.*

Merci! la remarque est civile.
Mais vous-même, avant d'être officier et railleur,
Joyce-le-cornette, étiez-vous pas tailleur?

Joyce fait un signe de colère. Barebone poursuit.

Moi que la Cité compte au rang de ses notables...

Joyce veut se jeter sur lui en le menaçant du poing.

OVERTON, *se plaçant entre eux.*

Allons! allons!

LORD ROSEBERRY, *aux puritains.*

Il se lève, roule dévotement les yeux, prend un air de componction et pousse un grand soupir.

Messieurs! la loi des douze tables...

Les tables de la loi... —

Les puritains s'interrompent attentifs.

CARR.

Que veut-il dire enfin?

LORD ROSEBERRY, *continuant.*

Ne veulent pas qu'on meure et de soif et de faim.
Je vote un bon repas; nos estomacs sont vides.

Les têtes-rondes se détournent avec indignation. Les servants de taverne garnissent la table des cavaliers.

CARR, *en contemplation devant les cavaliers qui mangent.*

Que de chair et de vin ces satans sont avides!

BAREBONE.

Payens!

CARR, *aux puritains.*

Avant d'aller plus loin, écoutez-moi;
Est-on sûr que Cromwell songe à se faire roi?

OVERTON.

Trop sûr! et c'est demain qu'un parlement servile
De ce titre proscrit pare sa tête vile.

TOUS, *excepté Carr.*

Mort à l'ambitieux!

HARRISON.

Mais je ne conçois pas
Ce qui pousse Cromwell à risquer ce grand pas.
Il faut qu'il soit bien fou de désirer le trône!
Il ne reste plus rien des biens de la couronne.
Hampton-Court est vendue au profit du trésor;
On a détruit Woodstock, et démeublé Windsor.

LAMBERT, *bas à Overton..*

Imbécile pillard ! qui dans le rang suprême
 Ne voit que les rubis scellés au diadème,
 Et dans le trône, objet des travaux d'Olivier,
 Des aunes de velours, à revendre au fripier !
 Dévoré d'une soif de l'or que rien ne sèvre,
 Harrison n'apprécie un sceptre qu'en orfèvre,
 Et si quelque couronne à ses désirs s'offrait,
 Ne l'usurperait pas, non, mais la volerait.

BAREBONE, *en extase.*

Ah ! pourquoi Dieu fait-il, dans ces jours de misère,
 Du lion de Jacob un vil bouc émissaire ?
 Olivier, revêtu d'une robe d'honneur,
 Semblait toujours marcher à droite du Seigneur ;
 Il était dans nos champs comme une gerbe mûre ;
 Il portait de Juda l'invulnérable armure,
 Et quand il paraissait à leur œil ébloui,
 Les philistins fuyaient, en s'écriant : C'est lui !
 Il était, Israël, l'oreiller de ta couche !
 Mais ce miel en poison se change dans ta bouche ;
 Il s'est fait tyrien ; et les enfants d'Édom
 Ont, avec des clameurs, ri de ton abandon !
 Tous les Amorrhéens ont tressailli de joie,
 En voyant qu'un démon le poussait dans leur voie ;
 Il veut être, échauffé par l'impure Abisag,
 Roi comme fut David ; — qu'il le soit comme Agag !

SYNDERCOMB.

Qu'il meure !

LAMBERT.

Il a comblé sa mesure de crimes.

LORD DROGHEDA.

Drogheda fume encor du sang de ses victimes.

VIS-POUR-RESSUSCITER-JÉROBOAM-D'EMER.

Sa cour s'ouvre aux enfants de Gomorrhe et de Tyr.

LORD ORMOND.

Il a trempé ses mains au sang du roi martyr.

HARRISON.

Sans respect pour nos droits acquis par tant de guerres.
Il fait aux cavaliers restituer leurs terres.

MORT-AU-PÉCHÉ-PALMER.

Hier, à l'impur banquet qu'au nom de la Cité
Lui donnait le lord-maire, on l'a complimenté.
Il a reçu l'épée, et puis il l'a rendue.

LAMBERT.

Ce sont des airs de roi!

JOYCE.

L'Angleterre est perdue!

LE DOCTEUR JENKINS.

Il juge, taxe, absout, condamne sans appel.

SIR RICHARD WILLIS.

Il fit assassiner Hamilton, lord Capell,
Lord Holland; — de ce tigre ils ont été la proie.

BAREBONE.

Il porte effrontément des justaucorps de soie.

OVERTON.

Il nous refuse à tous ce qui nous serait dû.
Bradshaw est exilé.

LORD ROCHESTER.

Bradshaw n'est pas pendu!

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Il tolère, au mépris de la sainte écriture,
Les rites du papisme et de la prélature.

DAVENANT.

Il a de Westminster profané les tombeaux!

LUDLOW.

Il a fait enterrer Ireton aux flambeaux!

LES CAVALIERS.

Sacrilège!

LES TÊTES-RONDES.

Idolâtre!

JOYCE.

Amis! non! point de grâce!

SYNDERCOMB, *tirant son poignard.*

Qu'il meure!

TOUS, *agitant leur poignard.*

Exterminons le tyran et sa race!

*En ce moment on frappe violemment à la porte de la taverne.
Les conjurés s'arrêtent. Silence de terreur et de surprise.**(Cromwell, I, sc. IX, pp. 81-90.)*

II

ROI?

Cromwell, décidé à relever le trône à son profit, vient de recevoir le conseil privé qui lui apporte une adresse du parlement par laquelle la couronne lui est conférée. Mais, autour de Westminster, le peuple et les soldats « maudissent hautement » le nom de roi que le parlement fait revivre. Après avoir pris l'avis des différents membres du conseil privé et levé brusquement la séance, quand Fletwood lui conseille de refuser la royauté, le Protecteur les regarde sortir tous lentement et comme en procession. Le poète Milton, aveugle, qui marche le dernier, s'arrête sur le seuil de la porte et ramène son guide vers Cromwell qui est descendu de son fauteuil. Après la harangue de Milton, Cromwell subit la malédiction de sa fille Francis.

CROMWELL, MILTON

MILTON, *à part.*

Non! je n'y puis tenir. — Il faut ouvrir mon âme.

Il marche droit à Cromwell.

Regarde-moi, Cromwell!

Il croise les bras. Cromwell se retourne et fixe sur lui un regard surpris et hautain.

Déjà ton œil s'enflamme
 Sans doute, et tu diras de quel front j'ose ici
 Te parler, sans avoir obtenu ta merci? —
 Car ma place est étrange en ton conseil de sages.
 Si quelqu'un me cherchait parmi tous ces visages:
 — Voyez ces orateurs choisis, lui dirait-on,
 C'est Warwick, c'est Pierpoint. Ce muet, — c'est Milton. —
 On a Milton; qu'en faire? Un muet; c'est son rôle. —
 Ainsi, moi, dont le monde entendra la parole,
 Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix! —
 Mais, aveugle et muet, c'est trop pour cette fois.
 On te perd à l'appât d'un fatal diadème,
 Frère, et je viens plaider pour toi, contre toi-même.
 Tu veux donc être roi, Cromwell? et dans ton cœur,
 Tu t'es dit: — C'est pour moi que le peuple est vainqueur
 Le but de ses combats, le but de ses prières,
 De ses pieux travaux, de ses veilles guerrières,
 De son sang répandu, de tant de pleurs versés,
 De tous ses maux, c'est moi. Je règne, c'est assez.
 Il doit se croire heureux, puisque après tant de peines
 Il a changé de roi, renouvelé ses chaînes. —
 Rien qu'à ce seul penser mon front chauve rougit.
 — Écoute-moi, Cromwell, c'est de toi qu'il s'agit. —
 Donc, tous les grands moteurs de nos guerres civiles,
 Vane, Pym, qui d'un mot faisait marcher des villes,
 Ton gendre Ireton, oui, ce martyr de nos droits,
 Que ton orgueil exile au sépulcre des rois,
 Sydney, Hollis, Martyn, Bradshaw, ce juge austère,
 Qui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre,
 Et ce Hampden, si jeune au tombeau descendu,
 Travaillaient pour Cromwell, dans leur foule perdu!
 C'est toi qui des deux camps règles les funérailles,
 Et dépouilles les morts sur le champ de batailles!
 Ainsi, depuis quinze ans pour toi seul révolté,
 Le peuple à ton profit joue à la liberté!
 Dans ses grands intérêts tu n'as vu qu'une affaire,

Et dans la mort du roi qu'un héritage à faire! —
 Ce n'est pas que je veuille ici te rabaisser,
 Non. Nul autre que toi n'aurait pu t'éclipser.
 Puissant par la pensée et puissant par le glaive,
 Tu fus si grand qu'en toi j'ai cru trouver mon rêve,
 Mon héros! Je t'aimais entre tout Israël,
 Et nul ne te plaçait plus avant dans le ciel! —
 Et pour un titre, un mot vide autant que sonore,
 L'apôtre, le héros, le saint se déshonore!
 Dans ses desseins profonds voilà ce qu'il cherchait,
 La pourpre, haillon vil! le sceptre, vain hochet!
 Au sommet de l'État jeté par la tempête,
 Ivre de ton destin, tu veux parer ta tête
 De cet éclat des rois pour nous évanoui!
 Tremble! on est aveuglé, quand on est ébloui.
 Olivier, de Cromwell je te demande compte,
 Et de ta gloire, enfin, qui devient notre honte! —
 O vieillard, qu'as-tu fait de ta jeune vertu?
 Tu te dis : Il est doux, quand on a combattu,
 De s'endormir au trône, environné d'hommages;
 D'être roi; de peupler cent lieux de ses images.
 On a son grand lever; on va dans un beau char
 Trôner à Westminster, prier à Temple-Bar;
 On traverse en cortège une foule servile;
 On se fait haranguer par des greffiers de ville;
 On porte des fleurons autour de son cimier... —
 Est-ce là tout, Cromwell? Songe à Charles premier.
 Oses-tu, dans son sang ramassant la couronne,
 Avec son échafaud te rebâtir un trône?
 Quoi! tu veux être roi, Cromwell! — Y penses-tu?
 Ne crains-tu pas qu'un jour, d'un crêpe revêtu,
 Ce même White-Hall, où ta grandeur s'étale,
 N'ouvre encore une fois sa fenêtre fatale! —
 Tu ris! mais dans ton astre as-tu donc tant de foi?
 Songe à Charles Stuart! Souviens-toi! souviens-toi!
 Quand ce roi dut mourir, quand la hache fut prête,
 C'est un bourreau voilé qui fit tomber sa tête.
 Roi, devant tout son peuple il périt sans secours,
 Sans savoir seulement qui dénouait ses jours.

Par le même chemin tu marches à ta perte,
Cromwell ; d'un voile aussi ta fortune est couverte.
 Crains qu'elle ne ressemble à ce spectre masqué,
 Qui sur un échafaud paraît au jour marqué, —
 Des rêves de l'orgueil dénoûment formidable ! —
 Cromwell, d'un seul côté le trône est abordable,
 On y monte ; et de l'autre on descend au tombeau.
 Crains de voir, si tu prends cette pourpre en lambeau,
 S'assembler quelque jour, dans cette même chambre,
 Une cour, dont alors tu ne serais plus membre.
 Car il se peut, crois-moi, qu'à la fin alarmé,
 Contre un sceptre nouveau de ton vieux glaive armé,
 Ce peuple, que toujours ton exemple décide,
 Pense à ta royauté moins qu'à ton régicide. —
 Ne recules-tu pas ? — Ah ! jette loin de toi
 Ce sceptre d'histrion et ce masque de roi !
 Reste Cromwell. Maintiens le monde en équilibre.
 Fais sur les nations régner un peuple libre ;
 Ne règne pas sur lui. Sauve sa liberté.
 Oh ! combien a rougi ce peuple en sa fierté,
 Quand dans ce parlement il a vu ton génie
 Mendier à prix d'or un peu de tyrannie !
 Démens tes vils flatteurs, montre-toi noble et grand.
 Juge, législateur, apôtre, conquérant,
 Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.
 Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière ;
 Toi, redeviens Cromwell à la voix de Milton !

Il se jette aux pieds de Cromwell.

CROMWELL, *le relevant avec un geste dédaigneux.*

Le bonhomme le prend sur un singulier ton !
 — Ça, maître John Milton, secrétaire-interprète
 Près le conseil d'État, vous êtes trop poète.
 Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport,
 Oublié qu'on me dit *Votre Altesse et milord.*
 Mon humilité souffre à ce titre frivole ;
 Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole,
 A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi.
Je me suis résigné ; — résignez-vous aussi !

Milton se lève fièrement et sort.

Cromwell, seul.

Au fond, il a raison. — Oui, mais il m'importune.
Charles premier?... — Mais non, tu vois mal ma fortune,
Les rois comme Olivier n'ont point de tels trépas,
Milton; on les poignarde, on ne les juge pas. —
J'y songerai pourtant. — Sinistre alternative!

SCÈNE V.

CROMWELL, LADY FRANCIS.

CROMWELL, *apercevant lady Francis qui entre.*

Ah! Francis! — On dirait qu'à mes maux attentive,
Rayonnante, elle vient charmer mes noirs ennuis,
Comme un jeune astre, éclos dans les profondes nuits.
Viens, ma fille! — Toujours, ange à figure humaine,
Près de moi quand je souffre un instinct te ramène.
Je suis toujours heureux lorsque je te revois.
Ton œil vif et brillant, ta pure et douce voix
Ont un charme pour moi, qui me rend ma jeunesse.
Viens, enfant! que ton père à tes côtés renaisse!
Toi seule ici du monde ignores les noirceurs.
Embrasse-moi. — Je t'aime avant toutes tes sœurs.

LADY FRANCIS, *l'embrassant d'un air de joie.*
De grâce, dites-moi, serait-il vrai, mon père?
Vous relevez le trône?

CROMWELL.

On le dit.

LADY FRANCIS.

Journal prospère!
L'Angleterre, milord, vous devra son bonheur.

CROMWELL.

Ce fut toujours mon but.

LADY FRANCIS.

Ah! mon père et seigneur!

Que votre bonne sœur, milord, sera contente!
 Nous allons donc revoir, après huit ans d'attente,
 Notre Charles Stuart!

CROMWELL, *étonné.*

Quoi?

LADY FRANCIS.

Que vous êtes bon!

CROMWELL.

Ce n'est pas un Stuart.

LADY FRANCIS, *surprise.*

Quoi donc? Est-ce un Bourbon?

Mais ils n'ont pas de droits au trône d'Angleterre.

CROMWELL.

Je le pense de même.

LADY FRANCIS.

Au sceptre héréditaire

Qui donc ose toucher?

CROMWELL, *à part.*

Que répondre en effet?

Mon nom me pèse à dire, et me semble un forfait.

Haut.

Ma Francis, d'autres temps veulent une autre race.

N'auriez-vous pu penser, pour remplir cette place?...

LADY FRANCIS.

A qui donc?

CROMWELL, *avec douceur.*

Par exemple, — à ton père? à Cromwell?

LADY FRANCIS, *vivement.*

Si je l'avais pensé, me punisse le ciel!

CROMWELL, *à part.*

Hélas!

LADY FRANCIS.

Mon père, moi, vous faire cette injure?

Vous croire usurpateur, sacrilège, parjure?

CROMWELL

CROMWELL.

Ma fille!... vous jugez trop bien de ma vertu.

LADY FRANCIS.

D'un pouvoir passager vous êtes revêtu;
C'est un malheur des temps, dont vous souffrez vous-même!
Mais vous, du roi-martyr prendre le diadème!
Vous joindre à ses bourreaux! régner par son trépas!
Ah! —

CROMWELL.

Sais-tu qui causa sa mort?

LADY FRANCIS.

Je ne sais pas.

Toute jeune, élevée en une solitude,
J'ai souffert de nos maux, sans en faire une étude.

CROMWELL.

On ne te lut jamais, dans le procès du roi,
La liste de la cour... des juges... de ceux?...

LADY FRANCIS.

Quoi!

Des régicides?

CROMWELL.

Oui, Francis, des régicides!

LADY FRANCIS.

Personne ne m'a dit quels étaient ces perfides.
Je maudissais leur crime et j'ignorais leurs noms.
On ne parlait point d'eux aux lieux d'où nous venons.

CROMWELL.

Ma sœur ne vous parlait jamais de moi?

LADY FRANCIS.

Mon père!

Qui dit cela? J'appris à vous aimer...

CROMWELL.

J'espère...

Oui. — Mais tu hais donc bien ces sujets si hardis
Qui condamnèrent Charle?

LADY FRANCIS.

Ah! qu'il soient tous maudits!

CROMWELL.

Tous?

LADY FRANCIS.

Oui, tous!

CROMWELL, *à part.*

Quoi! frappé dans ma propre famille!
Quoi! trahi par mon fils et maudit par ma fille!

LADY FRANCIS.

Que chacun d'eux ressemble à Caïn, le banni!

CROMWELL, *à part.*

Implacable innocence! — On me croit impuni!
Ma fille la plus chère et la dernière-née
Semble une conscience à mes pas acharnée.
La candeur d'une enfant, son œil naïf, sa voix,
Font trembler ce Cromwell, l'épouvante des rois.
Devant sa pureté toute ma force expire.
Dois-je persévérer? Dois-je saisir l'empire?
Prosterné sous le trône où je serais assis,
Le monde se tairait; mais que dirait Francis?
Que dirait son regard, doux comme sa parole,
Et qui m'enchanté encore alors qu'il me désolé?
Chère enfant! que son cœur saurait avec effroi
Que je suis régicide, et que j'osc être roi!
Dans sa province obscure il faut qu'on la renvoie.
Au but de mon destin sacrifions ma joie,
Privons mes derniers ans de ses soins que j'aimais
N'attristons pas surtout, ne détrompons jamais
Le seul être qui m'aime encor sans ma puissance,
Et dans le monde entier croie à mon innocence.
Ange heureux! que mon sort ne touche pas au sien!
Il le faut, soyons roi, sans qu'elle en sache rien.

Haut à Francis.

Conserve ce cœur pur, je t'aime ainsi, ma fille.

Il sort.

LADY FRANCIS, *le suivant du regard.*

Qu'a-t-il? C'est dans ses yeux une larme qui brille!

(Cromwell, III, sc. iv et v, pp. 202-209.)

III -

LE PÈRE ET LE FILS

Cromwell, averti du complot que les cavaliers trament contre lui, monte en sentinelle la garde à la poterne du parc de White-Hall. Il a laissé entrer les conspirateurs qui, pensant prendre Cromwell en personne, rapportent Rochester endormi par le narcotique destiné au Protecteur et que le conspirateur amoureux a dû boire lui-même. Richard Cromwell, échappé de la prison, assiste à la scène.

LES MÊMES, LORD ORMOND, LORD CLIFFORD,
LORD DROGHEDA, LORD ROSEBERRY, SIR
PETERS DOWNIE, SIR WILLIAM MURRAY,
SEDLEY, LE DOCTEUR JENKINS, LORD RO-
CHESTER.

A l'entrée des cavaliers, Cromwell reprend sa place, et Richard se retourne avec étonnement.

RICHARD CROMWELL, *sans être vu des cavaliers.*

Ces gens m'ont l'air suspect. Mettons-nous à l'écart.

Il se retire à gauche du théâtre, parmi les massifs de verdure.

SIR WILLIAM MURRAY, *à Cromwell, d'un air triomphant*

Ce Protecteur n'a pas même un lit de brocart!

Sur sa table mourait une pauvre bougie :

On ne s'y voyait pas. Grâce à sa léthargie,

Il n'a point remué quand nous l'avons saisi;

Nous l'avons bâillonné sans bruit, et le voici.

CROMWELL.

Ah! c'est lui?

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Qu'est cela?

LORD CLIFFORD.

Nous le tenons. Victoire!

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Que dit-il?

SIR PETERS DOWNIE.

Le plus fort est fait! — La nuit est noire;
Allons! ne perdons point de temps. Marchons! —

*A Drogheda, Roseberry, Sedley et Clifford, qui portent
le prisonnier endormi et se sont arrêtés.*

Eh bien?

LORD ROSEBERRY, *à Downie.*

C'est fort commode à dire à qui ne porte rien.

SEDLEY, *à Downie.*

Comme, pour arriver au but qu'on se propose,
On n'a point de relais, il faut qu'on se repose.

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Je reconnais ces voix.

LORD ORMOND, *l'œil fixé sur le fardeau que les cavaliers
ont déposé à terre.*

Voilà donc ce Cromwell!

De son crime inouï châtiment solennel!

Le voilà dans nos mains, ce colosse de gloire

En qui, plus qu'en un Dieu, le monde semblait croire!

C'est lui-même. — A nos pieds quelle place tient-il?

Il n'est rien d'assez fort, ni rien d'assez subtil,

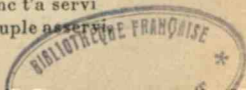
Pour ravir désormais ce coupable à son juge.

Tout fuyait devant lui; — le voilà sans refuge. —

Ah! malheureux soldat! à quoi donc t'a servi

D'avoir tenu quinze ans tout un peuple asservi.

B 14. 548



D'avoir tant combattu, tant faussé de cuirasses,
 Substitué ton nom au nom des vieilles races,
 Et régné par la haine, et l'horreur, et l'effroi,
 Et fait de White-Hall le calvaire d'un roi?
 Combien tous ces forfaits, scellés du diadème,
 Sont un fardeau terrible à cette heure suprême!
 Cromwell! quel compte à rendre, et comment feras-tu?
 Je t'abhorrais puissant, je te plains abattu.
 Que ne t'ai-je au combat terrassé! — Quelle chute!
 Te prendre sans te vaincre! un triomphe sans lutte!
 Résignons-nous. L'épée a fait place aux poignards.
 Pour la faire pencher du côté des Stuarts,
 Quelle tête le sort jette dans la balance!

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Qu'entrevois-je? Écoutons, et gardons le silence.

CROMWELL, *à part.*

J'estime cet Ormond. Il parle noblement.
 Le cœur d'un vrai soldat jamais ne se dément.

SIR WILLIAM MURRAY, *à lord Ormond, en lui désignant
 le prisonnier.*

Que d'honneur au maraud fait ici votre grâce!

CROMWELL, *à part.*

Vil courtisan!

DOWNIE, *à ceux qui portent le prisonnier.*

Marchons! diable!

LORD DROGHEDA.

Un instant, de grâce!

C'est qu'il est déjà lourd comme s'il était mort.

SEDLEY.

Il est fort malaisé de conduire à bon port
 Cette cargaison-là. Délibérons. Qu'en faire?

LORD CLIFFORD.

Tuons ici notre homme, et terminons l'affaire!

LORD DROGHEDA.

C'est cela! tuons.

SEDLEY.

Oui, c'est plus expéditif.

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Quel conseil de démons! Qui donc est le captif?

CROMWELL, *à part.*

Le harpon a bien pris; laissons filer le câble.

MANASSÉ, *qui jusqu'alors a tout observé dans un profond silence, soulevant sa tête, à part.*Ce spectacle adoucit le malheur qui m'accable.
Ils vont s'entre-tuer; c'est consolant, au moins!LORD CLIFFORD, *brandissant son épée sur Rochester, aux cavaliers.*

Est-ce dit?

LE DOCTEUR JENKINS, *arrêtant Clifford.*

Quoi! messieurs, sans juges, sans témoins,
 Sans verdict du jury, sans loi, sans procédure?
 C'est un assassinat! L'expression est dure;
 Mais enfin êtes-vous, par mandat spécial,
 Une cour de justice, un conseil martial?
 Où sont, pour que les lois ne soient point violées,
 Vos lettres d'assesseurs, du sceau royal scellées?
 Lequel est attorney? lequel est président?
 Je ne vois point ici deux avocats plaidant,
 L'un pour cet accusé, l'autre pour la couronne.
 Quel appareil légal enfin vous environne?
 Savez-vous seulement le latin pour juger,
 Confronter les témoins et les interroger,
 Sur des textes formels bien asseoir la sentence
 Qui condamne à la claie ou bien à la potence?
 A quel jour êtes-vous de votre session?
 Comment dater l'arrêt de condamnation?
 Quel est le corps du crime? où sont tous les complices?
 Sur quel chef de délit basez-vous les supplices?

Ce sont les lois qu'ici je défends, non Cromwell. —

Lui, quoique non jugé, je le crois criminel;

Il a du roi son maître oublié l'allégeance;

Cas prévu par la loi qui frappe, en sa vengeance,

Qui lædit in rege majestatem Dei.

Bref, aux lois d'Angleterre il a désobéi.

Que, pour faire éclater leur majesté sacrée,

La tête du félon du tronc soit séparée,

C'est fort bien; mais il faut quelques formes aussi.

Messieurs, vous ne pouvez le condamner ainsi.

Vous prenez qualités que jamais on n'assemble.

Se faire accusateur et témoin, tout ensemble,

Être juge et bourreau, c'est absurde! et ma voix

Contre cet attentat proteste au nom des lois.

CROMWELL, *à part.*

Je reconnais Jenkins, le magistrat intègre!

LORD CLIFFORD, *aux cavaliers en haussant les épaules.*

Que diable nous vient-il dire avec sa voix aigre?

LORD DROGHEDA, *d'un air blessé, à Jenkins.*

Docteur! vous nous prenez pour des robins, je croi?

SIR PETERS DOWNIE.

Pensez-vous présider la cour du banc du roi?

SEDLEY, *riant.*

Depuis quand le hibou dit-il à son compère

L'autour : —

Il contrefait la voix et le geste de Jenkins.

« Prenons séance, et jugeons la vipère? »

LORD ROSEBERRY, *riant.*

Il nous parle latin!

SIR WILLIAM MURRAY.

Peste des sots discours!

LORD CLIFFORD.

C'est ma dague qui juge, et juge sans recours!

Frappons!

CROMWELL, *à part.*

Laissons frapper.

TOUS LES CAVALIERS.

Finissons.

Lord Clifford s'avance l'épée haute vers le prisonnier toujours voilé.

JENKINS, *gravement.*

Je proteste.

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Dieu! quelle scène horrible! est-ce un rêve funeste?

LORD CLIFFORD, *repoussant Jenkins.*

Protestez à votre aise!

LORD ORMOND, *arrêtant Clifford.*

Un moment, lord Clifford.

Le docteur a raison; je l'approuve très fort.

L'ordre précis du roi m'enjoint de lui remettre

Notre captif vivant; veuillez vous y soumettre.

LORD CLIFFORD, *à lord Ormond.*

Mais il faudra demain soutenir cent combats
Pour l'enlever.

SIR PETERS DOWNIE.

Et puis, quand il sera là-bas,

Vivant, le roi veut-il le mettre, je vous prie,

Avec une étiquette en sa ménagerie?

LORD DROGHEDA.

Eh! nous lui donnerons l'animal empaillé!

LORD CLIFFORD, *à lord Ormond.*

Milord, hors du fourreau quand le glaive a brillé,

Il faut frapper. A nous nous n'avons que cette heure,

Profitons-en. Cromwell est dans nos mains, qu'il meure!

TOUS LES CAVALIERS, *excepté Ormond et Jenkins.*

Oui!

Ils se précipitent à la fois, leur épée à la main, sur le prisonnier toujours sans mouvement.

JENKINS, *avec solennité.*

Je proteste!

RICHARD CROMWELL, *à part et hors de lui.*

Ils vont tuer mon père, ô ciel!

Il se jette au milieu des cavaliers.

Arrêtez, assassins!

TOUS LES CAVALIERS.

Grand Dieu! Richard Cromwell!

CROMWELL, *à part.*

Que fait-il?

RICHARD CROMWELL, *aux cavaliers.*

Arrêtez! — Ah! par pitié, par grâce,

Si notre amitié laisse en vos cœurs quelque trace
Roseberry, Sedley, Downie, écoutez-moi!

SIR WILLIAM MURRAY, *avec impatience.*

Diab!e!

RICHARD CROMWELL.

Épargnez mon père!

SEDLEY.

Épargna-t-il son roi?

RICHARD CROMWELL.

Ah! que me dites-vous? ce fut sans doute un crime;

Mais en suis-je coupable? en dois-je être victime?

Amis, en le frappant, vous me frappez aussi!

CROMWELL, *à part.*

Est-ce là ce Richard, parricide endurci?

Je n'y comprends plus rien.

LORD ROSEBERRY, *à Richard Cromwell.*

Nous vous aimons en frère,
Richard; mais au devoir on ne peut se soustraire.

RICHARD CROMWELL.

Non, vous ne tuerez pas mon père!

CROMWELL, *à part.*

Il me défend!

Ab! quel bonheur! j'avais mal jugé mon enfant.

RICHARD CROMWELL, *aux cavaliers.*

Est-ce pour en venir à ce but détestable
 Que vous faisiez asseoir Richard à votre table?
 Que nous partagions tout, jeux, débauches, plaisirs?
 Que ma bourse toujours s'ouvrait à vos désirs?
 Comparez maintenant, mes compagnons de fêtes,
 Ce que j'ai fait pour vous à ce que vous me faites!

LORD ROSEBERRY, *bas aux cavaliers.*

A-t-il tort?

JENKINS, *à Richard.*

Bien, jeune homme! allons, ce n'est point mal!
 Mais faites donc valoir le vice radical
 De l'affaire. — Ils n'ont pas le droit. — Plaidez la cause,
 Plaidez! plaidez!

RICHARD CROMWELL, *à Jenkins.*

Monsieur!

JENKINS.

Avec vous je m'oppose...

RICHARD CROMWELL, *joignant les mains, aux cavaliers*

Mes amis!

CROMWELL, *à part.*

Je vois tout d'un plus juste regard.
 Mon fils! combien j'étais injuste à son égard!
 Certes, il ne connaissait d'une trame si noire
 Que la part du complot qui consistait à boire.

LORD ORMOND, *à Richard.*

Votre père avec nous, monsieur, tenait gros jeu.
 Chacun jouait sa tête. Il a perdu.

RICHARD CROMWELL.

Grand Dieu!

Aux yeux mêmes du fils assassiner le père!

Il crie avec force.

Au meurtre!

Aux cavaliers.

Ce n'est plus qu'en moi seul que j'espère.

Il crie encore.

Au meurtre! à moi, soldats!

SIR WILLIAM MURRAY, *l'interrompant.*

Les soldats sont à nous.

RICHARD CROMWELL.

Eh bien donc! seul encor je vous fais face à tous!

Il porte la main à son côté pour y chercher son épée.

Mais quoi! le fer vengeur manque à ma main trompée!
— Pourquoi m'as-tu, mon père, enlevé mon épée?

CROMWELL, *à part*

Pauvre Richard!

LORD ORMOND, *à Richard.*

Monsieur, je vous plains. Croyez-moi,
Retirez-vous. Laissez faire les gens du roi.

RICHARD CROMWELL.

Vous laisser faire, ô ciel! Je ne veux point de grâce.
Avec lui tuez-moi sur son corps que j'embrasse!

*Il se précipite sur lord Rochester endormi, et le serre
étroitement dans ses bras.*

CROMWELL, *à part.*

Mon fils! il va trop loin; il serait trop cruel
Qu'il se fit poignarder avec un faux Cromwell.

LORD ROSEBERRY, *essayant de calmer Richard.*
Richard!

RICHARD CROMWELL, *toujours attaché à Rochester.*

Non! frappez-moi d'un fer impitoyable,
Ou je veux le sauver!

*Les cavaliers cherchent à arracher Richard du corps de Roches-
ter; il lutte avec eux et s'y cramponne avec plus de violence.
— Pendant ce débat, Cromwell semble épier tous les mouve-*

ments des cavaliers et se tenir prêt à porter secours à son fils. Manassé relève la tête et observe attentivement, sans proférer une parole.

LORD ROCHESTER, *se réveillant en sursaut et se débattant à son tour.*

Vous m'étranglez ! au diable !

Tous s'arrêtent comme pétrifiés.

LORD ORMOND.

Dieu ! quelle est cette voix ?

Lord Rochester arrache le mouchoir qui lui couvre le visage, et Cromwell dirige en même temps sur sa figure la clarté de la lanterne sourde.

RICHARD CROMWELL, *reculant*

L'espion !

TOUS LES CAVALIERS.

Rochester !

LORD ROCHESTER, *à Richard Cromwell.*

Vous êtes le bourreau ? — Vous m'étranglez, mon cher, Oui, comme si j'avais eu deux âmes à rendre ! Ne peut-on donc, l'ami, plus doucement s'y prendre, Avec le patient agir de bon accord, Et pendre un homme, enfin, sans le serrer si fort ?

LORD ORMOND, *consterné.*

Rochester !

LORD ROCHESTER, *à demi éveillé et touchant le mouchoir qui entoure son cou.*

A mon cou la corde est bien passée ;
Mais quoi ! je ne vois point de potence dressée.
A quelque clou rouillé me pendaient-ils ici,
Comme un chat-huant ?

LORD ORMOND.

Où donc est Cromwell ?

CROMWELL, *se redressant et d'une voix de tonnerre.*

Le voici !

Hors des tentes, Jacob! Israël, hors des tentes!

A ce cri de Cromwell, les cavaliers étonnés se retournent, et voient le fond du théâtre occupé par une multitude de soldats portant des torches, sortis de tous les points du jardin et de toutes les portes du palais. On distingue au milieu d'eux Thurloë et lord Carlisle. Toutes les fenêtres de White-Hall s'illuminent subitement, et montrent partout des soldats armés de toutes pièces. Cromwell, l'épée à la main, se dessine sur ce fond étincelant.

(Cromwell, IV, sc. VII, pp. 293-301.)

IV

LA FOULE

Le trône est préparé pour la cérémonie publique, d'où Cromwell doit sortir roi. *La foule l'attend.*

Mettre la foule sur le théâtre, à la façon de Shakspeare, c'était rapprocher le drame de la vie et l'éloigner de l'unité classique pour y introduire la diversité.

Trick, Giraff, Gramadoch, Elespuru sont les fous de Cromwell.

VOIX DANS LA FOULE.

Le vieux Noll est bien long! — Quand pensez-vous qu'il sort
De White-Hall? — C'est dur d'attendre de la sorte.

Un grand bruit de cloches éclate au dehors. Des coups de canon lointains s'y mêlent à intervalles égaux.

— Silence! entendez-vous les cloches? le canon?

— Il sort. — Passera-t-il par Old-Bayley! — Non,

Par Piccadilly, — Dieu! voyez donc sur la place

Ce peuple! — Ils sont bien là; c'est de la populace.

— Que de têtes là-bas! que de têtes là-haut!

Tout fourmille. — Il n'est pas, quoiqu'il fasse bien chaud,

Une tuile des toits, pas un pavé de rues,

Qui ne soient tout chargés de faces incongrues.

— Je sais là des balcons qui se sont loués cher.

— Pour voir Cromwell! pour voir un visage de chair!

Ces babyloniens sont fous. — Dieu me protège!

J'étouffe! — Attention! voici que le cortège
Débouche dans la place. — Enfin! — Ah!

*Mouvement dans la foule. Tous les yeux se portent avidement
vers la grande porte.*

— Dites-moi,

Qui marche en tête? — C'est le major Skippon. — Quoi?
Skippon? — Un bon soldat de bonne renommée.

— Il fut à Worcester le premier de l'armée

Qui passa la Severn sur le pont de bateaux.

— Les saints ont ce jour-là bien joué des couteaux

— Moins bien qu'à White-Hall, le trente janvier! — L'homme!

Tu dis cela d'un ton qui voudrait qu'on t'assomme.

Tais-toi. — Je ris. — Tais-toi! — Rire n'est point parler.

— Si l'on ne m'étouffait, je t'irais étrangler.

— Paix! voici le lord-maire. —

*Entre le lord-maire, avec les aldermen, les greffiers de ville et
les sergents de la cité, tous en costumes. — Le lord-maire et
le corps de ville s'arrêtent à gauche de la grande porte.*

Admirez dans la file

Pack l'alderman, que Noll, pour honorer la ville,

Fit chevalier avec un bâton de fagot.

— Il se tient sur son rang comme sur un ergot.

— C'est sur sa motion qu'on fait roi ce Pilate.

*Entrent les cours en procession. Les cours de justice prennent
place en haut des gradins, au fond de la salle.*

— Ah! les barons des cours en robe d'écarlate.

— Huzza, grand juge Hale! — Huzza, sergent Wallop!

— Voici des colonels qui passent au galop.

— Quoi! n'a-t-on pas assez des gardes que l'on paie?

Les corporations en robes font la haie.

— Noll est un tyran! Noll est un usurpateur!

Un titan qui des cieux veut gravir la hauteur!

La force est le seul droit de cet autre Encelade.

Cromwell ne monte pas au trône; il l'escalade.

— Paix, l'échappé d'Oxford! Voyez donc ce pédant!

Parle-t-il pas latin? — Eh! j'ai droit cependant

De maudire Appius sur sa chaise curule!

— Il croit tuer Cromwell avec une férule!

UN HUISSIER, *en noir, paraît sur le seuil et crie.*

Place au parlement! place!

Entre le parlement sur deux files, précédé de l'orateur devant qui marchent les massiers, les huissiers, les clercs et les sergents de la chambre. Mouvement d'attention dans la foule. — Pendant que le parlement prend place au premier rang des gradins du fond, les entretiens continuent dans le peuple.

VOIX DANS LA FOULE.

Ah! — Comment nomme-t-on
L'orateur? — C'est, je crois, sir Thomas Widdrington.
— Un bel homme. — Un Judas! —

OVERTON, *bas à Wildman.*

Le peuple a ses rancunes.
Voyez, nul n'a crié : Dieu garde les communes!

WILDMAN, *bas à Overton en lui montrant le parlement.*
Dieu les confonde! Ils sont tous vendus à l'intrus.
Ils adorent Cromwell et Belatucadrus.

TRICK, *promenant ses regards de la loge des fous sur l'assemblée.*

Les cours, — les aldermen, — le corps parlementaire, —
Oui, — voilà tous les dieux de la pauvre Angleterre!
Les voilà!

GIRAFF.

Plaisants dieux!

ELESPURU.

Frères, qu'en dites-vous?

GIRAFF.

Ils sont dieux à peu près comme nous sommes fous.

TRICK.

Il me tarde de voir éclater la bourrasque
Dans ce grave olympes.

GIRAFF.

Oui, Trick. Mon esprit fantasque
Préfère au panthéon le pandémonium,
Comme toi.

ELESPURU, *leur montrant Gramadoch, qui, toujours garde dans un coin de la salle par quatre hallebardiers, fait mille contorsions.*

Gramadoch nous fait des signes.

GRAMADOCH, *faisant des grimaces à ses camarades.*

Hum!

Les fous éclatent de rire.

ELESPURU.

Ouais! sa plaisanterie était un peu bien forte.

TRICK.

Comment sortira-t-il de là?

GIRAFF.

Que nous importe!

ELESPURU.

Au fait, nous avons ri; c'est tout pour le moment.

UN HUISSIER, *au balcon d'une grande tribune richement décorée, en face du trône.*

Milady protectrice!

Tout le corps de ville se lève, se découvre, et fait un profond salut à la Protectrice, qui paraît accompagnée de ses quatre filles, parées chacune à leur manière. La Protectrice, mistress Fletwood et lady Cleypole sont en noir, avec parure de jais, lady Falconbridge en grand habit de cour, manteau de brocart d'or, basquine de velours gingembre avec broderie de scorpions de Venise, barbe et couronne de pairesse; Francis en robe de gaze blanche lamée d'argent. La Protectrice répond par une révérence au salut du lord-maire et des aldermen, puis s'assied avec ses filles sur le devant de la tribune. Le fond est occupé par leurs femmes.

TRICK, *aux bouffons.*

Ah! c'est heureux, vraiment,

Que ce visage-là ne prenne pas encore
Le nom de reine.

UN SOLDAT, *à la tribune des bouffons.*

Paix, sires de l'ellébore!

TRICK, ricanant.

Parlez-moi d'un guerrier pour bien prêcher la paix.

Le soldat fait un geste menaçant; Trick se rassied en haussant les épaules. — Au moment où la famille de Cromwell est entrée, un grand mouvement s'est fait dans l'assemblée, et tous les regards sont restés attachés à la grande tribune.

VOIX DANS LA FOULE.

Quoi! c'est la Protectrice! Elle a l'air bien épais.

— La fille d'un certain Bourchier. — C'est un beau rêve

Qu'elle fait là. — Monsieur, quelle est cette jeune Ève

A sa droite? — Ici? — Non; là. — C'est lady Francis.

— Sa fille? — Oui. — Le vieux Noll en a donc cinq ou six?

— Non, quatre. Vous voyez. — La plus jeune est charmante.

— Qu'il fait chaud! — Qu'on est mal! — La foule encore augmente

— On est ici pressé comme ces fils d'enfer

Dont le nombre égalait le sable de la mer.

— Les oiseaux sont heureux avec leur paire d'ailes.

— On m'écrase!

On entend tout à coup près de Westminster un coup de canon dans la place.

SYNDERCOMB, bas au groupe de conjurés.

Il arrive!

Second coup de canon. Grande rumeur dans la place au dehors. Vif murmure d'attention dans la salle.

OVERTON, bas aux conjurés.

A vos postes, fidèles!

Les conjurés s'échelonnent dans la foule, les coups de canon se suivent à intervalles égaux. On entend le bruit des fanfares et des acclamations. Le corps de ville sort pour aller au devant du Protecteur.

VOIX DANS LA FOULE.

Ah! le voilà! — C'est lui! — Voyons! — Lui-même! — Ah! — Oh!

— L'Achan des nations! — Pharaon Néchao!

— Il est seul en carrosse. — Il regarde à sa montre.

— Le maire et les shérifs marchent à sa rencontre.

— Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu?

— En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu.

- Le maire l'aborde. — Ah!... — La voiture s'arrête.
 — On le harangue. — Il fait un signe de la tête.
 — On lui donne un placet qu'il passe à lord Broghill.
 — Le maire parle encor. — Toujours! — Finira-t-il?
 Il est presque à genoux. — Eunuque d'Holopherne!
 Il harangue toujours n'importe qui gouverne.
 — Le Protecteur réplique. Écoutez! — Écoutons!
 — Dérision! le loup sermonne les moutons.
 — Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale.
 — Il descend. — Où va-t-il? — Prier Dieu dans la salle
 De la chancellerie. — Il va prier l'enfer!
 — Comme il marche entouré de ses Côtes-de-Fer!
 — Vaine précaution! sa garde est mécontente
 De garder un roi. — Chut! — Allons! nouvelle attente!
 — Comment le trouvez-vous? — Il est sombre. — Il est gai.
 — Pesant. — Majestueux. — Vieilli. — Non, fatigué.
 — Le soleil le gênait. — Je crois qu'il a la goutte.
 — Traîné par huit chevaux, ce monstre me dégoûte.
 C'est porter du fumier dans un char triomphal.
 — Voilà qu'il nous revient. Bon! à Westminster-Hall!
 — Voici le porte-épée, et puis le porte-queue.
 — Le révérend ministre avec sa cape bleue.
 — N'est-ce pas Lockyer? — Oui. — Les clercs du palais,
 Les sergents de la cour, les pages, les valets. —
 — Le lord-maire à cheval précède son carrosse,
 L'épée en l'air, nu-tête. — Usurpateur féroce!
 Les airs des anciens rois! — Meure Olivier dernier.
 — Laissez-moi voir un peu, seigneur pertuisanier!
 — Le voici! —

Cromwell, entouré de son cortège, paraît sur le seuil de la grande porte. — Long frémissement dans la foule. Toute l'assemblée se lève et se tient découverte dans l'attitude du respect. — Le Protecteur est tout en velours noir, sans épée et sans manteau. Son cortège forme un cercle étincelant d'or et d'acier à quelque distance derrière lui.

(Cromwell, V, sc. XI, pp. 353-357.)

V

QUAND DCNC SERAI-JE ROI?

Au moment où Lambert lui présentait la couronne, Cromwell, averti du danger de mort qui le menace et sentant la foule et les soldats hostiles, par un habile coup de théâtre a refusé la royauté. Il procède à des mesures de clémence. Il joue son rôle. Même il fait extraire de la Tour le prisonnier Carr, ennemi du régicide. C'est la scène du dénouement.

LES MÊMES, CARR.

CARR, *croisant les bras et regardant Cromwell en face.*

Que me veux-tu? — Tyran par le droit des forfaits,
Les cachots contre toi n'ont donc pas de refuge?
Que me veut l'apostat? que me veut le transfuge?

VOIX DANS LA FOULE.

Silence au furieux!

CROMWELL, *au peuple.*

Laissez-le faire, amis.

Le ciel veut éprouver David, il a permis
Au fils de Semeï de lui dire anathème.

A Carr.

Continue.

CARR.

Hypocrite! Oui. Voilà ton système.

Couvrir de beaux semblants tes plans fallacieux!

Sur ton front infernal mettre un voile des cieux!

Railler en torturant! farder la tyrannie!

Et sur un cœur qui saigne étaler l'ironie!

Mais, pour briser ton sceptre et ton masque à la fois,

Le Seigneur m'a tenu caché dans son carquois.

Il m'a dit : — Prends ton luth, tourne autour de la ville.

Du temple de Cromwell chasse un peuple servile,

Mets en poudre l'autel, jette l'idole au feu,

Dis-leur : L'égyptien est homme, et non pas Dieu! —

Te voilà donc, Cromwell, sur ton trône de gloire!
Tremble; au jour radieux succède la nuit noire.
Pense au chasseur Nemrod. Le Seigneur triomphant
Brisa son arc de fer comme un jouet d'enfant.
Souviens-toi d'Isboseth. Ce roi vain et peu sage
Fit ranger le premier le peuple à son passage;
Il mit sur des chevaux cent guerriers d'Issachar,
Qui sans cesse couraient en avant de son char.
Mais Dieu fait toujours naître, et c'est l'effroi de l'âme
Le malheur du bonheur, la cendre de la flamme.
Or Isboseth tomba, tel qu'un fruit avorté,
Tel qu'un bruit sans écho par le vent emporté.
Songe à Salmanasar. Sur ses coursiers rapides,
Ce roi, qu'environnaient les grands argyraspides,
Passa, comme l'été, sous la nue enchaîné,
Passe un éclair du soir, — sans même avoir tonné.
Songe à Sennachérib, qui venait d'Assyrie,
Trainant après sa tente une armée aguerrie;
Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux
Que leur souffle eût poussé les nuages des cieus;
D'impurs magiciens; d'affreux onocentaures;
Des Arabes, heurtant les cymbales sonores;
Des bœufs, des léopards accoutumés au frein;
Des chariots de guerre armés de faulx d'airain;
D'ardents chevaux, qu'avaient allaités des tigresses;
Et six cents éléphants, mouvantes forteresses,
Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds,
Sur leurs dos monstrueux faisaient bondir des tours.
Ce n'étaient que chameaux, buffles, zèbres, molosses,
Mammons, d'un monde éteint prodigieux colosses;
Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or.
La nuit, le camp semblait une plaine enflammée;
Et quand se réveillait cette innombrable armée,
Le pêcheur, apprêtant sa barque de roseaux,
Croyait entendre au loin mugir les grandes eaux.
Tout jetait des éclairs autour du roi superbe;
Ses cavales volaient et du pied broyaient l'herbe;
Il passait, dominant de son front étoilé

Son char pyramidal, d'éléphants attelé;
Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes, bannières,
Pareils aux astres d'or qui traînent des crinières.
Mais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants.
Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants;
Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille,
Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille.
Te crois-tu donc plus grand, sycophante fatal,
Que ces grands rois, soleils du monde oriental?
Peux-tu fondre à ton gré, comme l'aigle qui plane,
Sur Damas, Charcamis, Samarie, ou Calane?
As-tu, comme le sable envahit le bazar,
Détruit Sochoth-Benoth et Theglath-Phalazar?
Tes chevaux et tes chars, bruyante multitude,
Ont-ils du vieux Liban troublé la solitude?
Non. Rien de tout cela. — Maître des potentats,
Ton bras a déplacé la borne des États;
La foule à ton aspect recule et se resserre;
Tu tiens comme une proie un monde dans ta serre;
Voilà tout. — Dans ta marche et dans tes grands combats,
Dieu te soutint d'en haut et le peuple d'en bas.
Tu n'es rien par toi-même. Instrument de colère,
Tu n'es que le fléau qui bat le blé dans l'aire. —
Où sont les dieux d'Émath? Où sont les dieux d'Ava?
Que peut Sépharvaïm touché par Jéhovah?
Ces idoles régnaient; tu passeras comme elles,
Comme un grelot qui pend au long cou des chamelles.
Bientôt dans leur manteau les saints feront un pli.
Gab, Zabulon, Azer, Benjamin, Nepthali,
Se tiendront sur le mont Hébal pour te maudire.
Les femmes, les enfants te suivront de leur rire.
Pour tes pas, pour tes yeux, qu'aveuglera l'enfer,
Le ciel sera de bronze et la terre de fer.
Un lit de pourpre endort tes superbes paupières;
Mais Dieu t'écrasera la tête entre deux pierres,
Et nous verrons un jour les peuples enfin grands
Avec tes os blanchis lapider les tyrans.
Car on a vu, Cromwell, sur plus d'un trône impie,
Pharaons de Memphis, sultans d'Éthiopie,

Papes, ducs, empereurs, despotes empourprés,
 Se faire un jeu sanglant des peuples torturés.
 Mais dans tous ces fléaux dont le Seigneur nous frappe,
 Cromwell, un homme, un mage, un monarque, un satrape,
 Autant que toi hardi, cruel, astucieux,
 C'est ce qu'on n'a pas vu sous le soleil des cieux!
 — Sois maudit!

CROMWELL.

Avez-vous fini?

CARR.

Non. Pas encore.

Sois maudit au couchant! sois maudit à l'aurore!
 Sois maudit dans ton char! maudit dans ton coursier!
 Dans tes armes de bois, dans tes armes d'acier!

CROMWELL.

Est-ce là tout?

CARR.

Dans l'air que le zéphyr t'apporte!
 Dans le ciel de ton lit! dans le seuil de ta porte!
 Sois maudit!

CROMWELL.

Est-ce tout, enfin?

CARR.

Non. Sois maudit!

CROMWELL.

Vous vous déchirerez les poumons. — Tout est dit? —
 Écoutez-moi. Frappé d'une ancienne disgrâce,
 Vous êtes en prison. Frère, je vous fais grâce.
 Allez. Je romps vos fers.

CARR.

Et de quel droit, tyran? —

Commets-tu pas assez d'iniquités par an?
 De tes forfaits encor veux-tu grossir la liste?
 Pourquoi viens-tu frapper ma tour de ta baliste?
 M'arracher aux cachots où mes jours sont plongés?

Mais pour rompre mes fers, dis, les as-tu forgés ?
Tu m'accordes ma grâce ! — Ah ! despote implacable !
Comme ta rage, il faut que ta clémence accable !
Par le long-parlement je fus mis en prison.
Je l'avais mérité par une trahison ;
J'avais du joug sacré repoussé les entraves ;
J'avais marqué deux parts dans le butin des braves.
Je suis puni. Je vis dans le fond d'une tour
Où des barreaux croisés emprisonnent le jour ;
L'araignée à mon lit suspend sa toile frêle
Où la chauve-souris embarrasse son aile ;
Du sépulcre la nuit j'entends sourdre le ver ;
J'ai faim ; j'ai soif ; l'été, j'ai chaud ; j'ai froid, l'hiver.
C'est bien fait. Je me courbe, et je donne l'exemple.
Mais toi, Noll, de quel droit viens-tu toucher au tempis
En dois-tu seulement déranger un pilier ?
Ce qu'ont lié les saints, le peux-tu délier ?
D'ailleurs efface-t-on les traces de la foudre ?
Les saints m'ont condamné, nul n'a droit de m'absoudre ;
Et dans ce peuple vil je marche avec fierté,
Seul vestige vivant de leur autorité.
Pin foudroyé, j'étale au fond du précipice
De mon front abattu l'auguste cicatrice.
Tu veux briser mes fers de force ! — Anglais, voyez
Quel effréné tyran vous foule sous ses pieds !
Va, je préfère encor, moi Carr, moi qui te brave,
Le carcan du captif au collier de l'esclave.
Que dis-je ? J'aime mieux mon sort que ton destin,
Ma tour que ton palais encombré de butin ;
Je ne donnerais pas ma peine pour ton crime,
Pour ton sceptre usurpé ma chaîne légitime !
Car, tous deux criminels, Dieu, quand nous serons morts,
Comptera tes forfaits, pèsera mes remords. —
Rouvre-moi ma prison ! — Ou si tu me veux libre,
— Absolument, — remets l'état en équilibre,
Rends-nous le parlement. Ensuite, nous verrons. —
Tu viendras avec moi ; tous deux courbant nos fronts,
Tous deux ceints d'une corde, et nous souillant la face,
Nous irons à sa barre implorer notre grâce.

Cromwell, en attendant ce jour tant souhaité,
Rends-moi mes fers; respecte au moins ma liberté.

Éclats de rire dans l'auditoire.

— Fais donc taire ta meute! — En mon cachot, pert-être
Je suis le seul anglais dont tu ne sois pas maître;
Oui, le seul libre! Là, je te maudis, Cromwell;
Là, tous deux je nous offre en holocauste au ciel.
Ma prison! A l'enfreindre en vain tu me condamnes.
Ma prison! Et, s'il faut citer des lois profanes
Et des textes mondains à vos cœurs corrompus,
J'y retourne, en vertu de l'*habeas corpus*.

CROMWELL.

A votre aise! — Il invoque un bill que rien n'abroge.

TRICK, *dans la tribune des fous.*

Sa prison! il se trompe, il veut dire sa loge.

Carr sort fièrement au milieu des huées du peuple.

SYNDERCOMB, *bas à Garland.*

Carr est le seul de nous qui soit homme.

VOIX DANS LA FOULE.

Hosannah!

Gloire aux saints! Gloire au Christ! Gloire au Dieu du Sina!
— Longs jours au Protecteur!

Syndercomb, exaspéré par les imprécations de Carr et les acclamations du peuple, tire son poignard et s'élance vers l'estrade.

SYNDERCOMB, *agitant son poignard.*

Mort au roi de Sodome!

LORD CARLISLE, *aux hallebardiers.*

Arrêtez l'assassin!

CROMWELL, *écartant la garde du geste.*

Faites place à cet homme

A Syndercomb.

Que voulez-vous?

CROMWELL

SYNDERCOMB.

Ta mort.

CROMWELL.

Allez en liberté,

Allez en paix.

SYNDERCOMB.

Je suis le vengeur suscité.

Si ton cortège impur ne me fermait la bouche...

CROMWELL, *faisant signe aux soldats de le laisser libre.*
Parlez.

SYNDERCOMB.

Ah! ce n'est point un discours qui te touche.

Mais si l'on n'arrêtait mon bras...

CROMWELL.

Frappez.

SYNDERCOMB, *faisant un pas et levant sa dague.*

Tyran!

Meurs donc,

Le peuple se précipite sur lui et le désarme.

VOIX DANS LA FOULE.

Quoi! par le meurtre il répond au pardon?

Périsset l'assassin! Meure le parricide!

Le peuple indigné s'empare de Syndercomb, qui, tout en se débattant, est entraîné hors de la salle.

CROMWELL, à Thurloë.

Voyez ce qu'ils en font.

Thurloë sort.

VOIX DU PEUPLE.

Assommez le perfide!

CROMWELL.

Frères, je lui pardonne. Il ne sait ce qu'il fait.

VOIX DU PEUPLE, *au dehors.*

A la Tamise! à l'eau!

Rentre Thurloë.

THURLOË, à Cromwell.

Le peuple est satisfait.

La Tamise a reçu le furieux apôtre.

CROMWELL, à part.

La clémence est, au fait, un moyen comme un autre.

C'est toujours un de moins. — Mais qu'à de tels trépas

Ce bon peuple pourtant ne s'accoutume pas.

Une pause. — On n'entend que les cris de joie et de triomphe de la foule. Cromwell, assis sur son trône, semble savourer paisiblement les acclamations délirantes de la multitude et de l'armée.

OVERTON, bas à Milton.

Une victime humaine immolée à l'idole!

Tout est à lui, l'armée et ce peuple frivole.

Rien ne lui manque enfin; il a ce qu'il lui faut.

Nos efforts n'ont servi qu'à le placer plus haut.

On l'ose en vain braver; on l'ose en vain combattre.

Il peut, l'un après l'autre, à présent nous abattre;

Il inspire l'amour, il inspire l'effroi.

Il doit être content.

CROMWELL, rêveur.

Quand donc serai-je roi?

(Cromwell, V, sc. xiv, pp. 382-388.)

DEUXIÈME PARTIE

LE DRAME ROMANTIQUE

I

HERNANI

HERNANI

Le 25 février 1830, sur la scène du Théâtre-Français, parut *Hernani*. Si l'on veut se rendre compte de la lutte entre classiques et romantiques, et de la surexcitation des esprits, il faut relire les feuilletons du temps à propos de cette soirée mémorable. On en trouvera l'écho dans *l'Histoire du romantisme*, de Théophile Gautier.

Cette fois, le drame de Victor Hugo était réduit aux proportions de la scène. Et l'unité de temps était franchement rejetée, ainsi que l'unité de lieu. Le premier acte se passe à Saragosse, le troisième dans les montagnes de l'Aragon et le quatrième dans les caveaux d'Aix-la-Chapelle. La pièce se déroule, pour la plus grande part, en Espagne, vers 1519. L'auteur dit que « peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise, un jour, la fantaisie qui lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges, une porte presque moresque à sa cathédrale gothique ». C'est dire que la couleur et le pittoresque y font le régal des yeux.

L'enthousiasme lyrique porte tous les personnages. Ils ne luttent pas contre la passion. Ils sont tout entiers en elle; elle est leur raison d'être, de vivre, d'aimer et de chanter. Au drame Victor Hugo marie le lyrisme; les vers mélodieux jaillissent d'un élan continu. Les duos d'amour sont comme la fleur de cette œuvre, toute resplendissante des grâces de la jeunesse.

Au premier acte, don Carlos, roi d'Espagne, s'introduit chez don Ruy Gomez et se blottit dans une armoire. Arrive Hernani, introduit par doña Josepha, et que doña Sol attend. Ici commence un duo tendre, fatal et harmonieux.

Doña Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure...

Hernani, prince d'Aragon, bandit « chargé d'un mandat d'anathème », et qui reporte sur don Carlos la haine des pères morts, cherche à détourner doña Sol de l'amour qu'elle sent pour lui. Qu'elle épouse son oncle, don Ruy Gomez, et renonce au proscrit! Don Carlos sort de l'armoire. Duel de rivaux anonymes! Don Ruy Gomez rentre dans son palais. Scandale, colère! Le roi se fait connaître et annonce « à son féal sujet qu'il aime » la mort de Maximilien, empereur d'Allemagne. Scène politique où s'agitent la situation de l'Europe et la prochaine élection à l'Empire. Don Ruy Gomez, pour qui désormais s'explique la présence de ces jeunes « hommes chez sa nièce, à cette heure de nuit », reconduit le roi et ne prend plus garde à Hernani qui est « quelqu'un de la suite ». L'acte se termine par un monologue dans lequel éclate la haine de Hernani.

— Le second acte se passe encore à Saragosse. Don Carlos a entendu, de sa cachette, que Hernani devait, le lendemain soir, enlever doña Sol pour l'épouser. Il arrive premier au rendez-vous, escorté de quelques seigneurs, donne le signal convenu et pense s'emparer de la jeune fille qui résiste et lui reproche sa vilaine action, deux fois honteuse pour un homme et un roi. Au moment où il cherche à l'entraîner de force, Hernani survient. Le bandit et le roi sont en présence et, cette fois, le roi connaît le bandit, le bandit connaît le roi, qui refuse de se battre. Hernani magnanime fait échapper Carlos menaçant. Le tocsin sonne. Les compagnons du proscrit l'avertissent que sbires et alcades sont sur pied. Doña Sol lui offre de fuir avec elle par une porte dérobée du palais. Hernani refuse d'abandonner ses montagnards et, après avoir échangé de douces paroles et un premier baiser — le

dernier peut-être — avec celle qui le nomme déjà son époux, il s'enfuit, fidèle à sa troupe, dans les montagnes de Catalogne.

— Au troisième acte, nous sommes au château de Silva, en Aragon. La scène représente la galerie des portraits de famille. Don Ruy Gomez doit épouser doña Sol dans une heure. Il dit en beaux vers son amour paternel et tendre. Hernani, dont la tête est mise à prix, paraît déguisé en pèlerin. A la vue de l'écrin nuptial, il crie son nom.

Qui veut gagner ici mille carolus d'or ?

A ces mots, don Ruy sort pour s'assurer de ses gens, protéger son hôte et mettre son château en défense. Hernani raille avec amertume les bijoux de l'épousée. Au fond de l'écrin est un poignard. Il comprend la pensée de doña Sol, et ressent tout son amour pour elle.

Don Ruy rentre et le surprend aux genoux de sa fiancée. Bruit de trompettes ; arrivée du roi. Don Ruy dissimule Hernani dans une cachette pratiquée au mur, derrière son propre portrait. Carlos entre, fâché d'avoir attendu, et réclame le bandit. Le vieillard montre au roi tous les portraits des Silva, qui furent loyaux, et refuse de ternir son blason par une félonie. Le roi se fâche et menace d'emmener doña Sol, à défaut du traître. Doña Sol se dévoue : don Ruy, après s'être un instant approché de son portrait pour presser le ressort qui ouvre la cachette, hésite, recule, et laisse partir sa fiancée avec le roi. Alors il fait sortir Hernani et veut se battre avec lui. Mais celui-ci demande à voir doña Sol une dernière fois et, apprenant qu'elle est livrée au roi, il révèle au vieillard qu'elle est aimée de Carlos.

Don Ruy songe à poursuivre le ravisseur. Hernani réclame sa part de la vengeance. Après, don Ruy pourra le tuer, à son heure. Il remet au vieillard son cor. Quand ce cor sonnera, Hernani sera prêt à mourir.

— Au quatrième acte, don Carlos, attendant les trois coups de canon qui doivent annoncer la fin de la diète et son élection à l'empire, vient consulter l'ombre de Charlemagne, et, après un monologue fameux, entre dans

le tombeau. Il sait qu'à cette heure les conjurés s'assemblent dans ces caveaux : vaste conspiration, dont Ruy Gomez et Hernani sont l'âme. Dès que Carlos a pénétré dans le tombeau, les conjurés arrivent. On se dispute l'honneur de le frapper à mort. Mais le canon tonne un et deux coups. La porte du tombeau s'entr'ouvre, et Carlos paraît sur le fond, pâle, prêtant l'oreille au troisième coup. Alors, s'adressant aux conjurés, il leur dit froidement :

Messieurs, allez plus loin, l'empereur vous entend.

Tous les flambeaux s'éteignent. Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats armés de pertuisanes et portant des torches. On désarme les conjurés. Le duc de Bavière, le roi de Bohême et tout un cortège de seigneurs allemands viennent, portant la bannière de l'Empire, féliciter Charles-Quint. Puis on revient aux conjurés. Doña Sol est introduite. Hernanise fait reconnaître pour Jean d'Aragon, fils proscrit d'un père assassiné par le père de Carlos, roi des Castilles, empereur d'Allemagne. L'empereur, pardonnant à Jean d'Aragon, lui accorde doña Sol avec la Toison d'Or. Et l'acte se termine, solennel, par un monologue de Carlos, incliné sur le tombeau de Charlemagne.

— Au cinquième acte, nous assistons à la fin de la soirée de noces, sur une terrasse du palais d'Aragon. Des seigneurs devisent, puis se retirent à l'entrée de Hernani et de doña Sol.

Tout s'est éteint, flambeaux et musiques de fête.

Et commence un délicieux duo lyrique, dans le tiède silence de la nuit, sous la clarté amie de la lune, suprême duo d'amour où se fondent les âmes des époux enveloppés par la douce sympathie de la nature. Soudain on entend le son du cor. Ruy Gomez, délaissé, dépossédé, réclame sa créance. C'est le dénouement. Doña Sol boit la moitié du poison et laisse l'autre à Hernani, et tous deux s'endorment embrassés, sur le seuil de l'appartement nuptial, sous les yeux du vieillard jaloux et inflexible, qui se tue.

I

LE BANDIT

Don Carlos, roi d'Espagne, séduit par la beauté de doña Sol, nièce de don Ruy Gomez, qui veut faire d'elle sa femme, a pénétré chez la jeune fille et s'est blotti dans une armoire. Hernani, le bandit rival du roi, arrive.

DOÑA SOL, *courant à lui.*

Hernani!

HERNANI.

Doña Sol! Ah! c'est vous que je vois
Enfin! et cette voix qui parle est votre voix!
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!

DOÑA SOL, *touchant ses vêtements.*

Jésus! votre manteau ruisselle! il pleut donc bien?

HERNANI.

Je ne sais.

DOÑA SOL.

Vous devez avoir froid!

HERNANI.

Ce n'est rien.

DOÑA SOL.

Otez donc ce manteau.

HERNANI.

Doña Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse?

DOÑA SOL.

Vous avez bien tardé, seigneur! Mais dites-moi
Si vous avez froid.

HERNANI.

Moi! je brûle près de toi!

Ah! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Vous jeter en passant de tempête et d'éclairs!

DOÑA SOL, *lui défaisant son manteau.*

Allons! donnez la cape, — et l'épée avec elle.

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est une autre amie, innocente et fidèle.
— Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent?

DOÑA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure
Après, qu'importe? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange! une heure avec vous! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité!

DOÑA SOL.

Hernani!

HERNANI, *amèrement.*

Que je suis heureux que le duc sorte!
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard;
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie!

DOÑA SOL.

Calmez-vous.

Remettant le manteau à la duègne.

Josefa, fais sécher le manteau.

Josefa sort.

Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.

Venez là.

HERNANI, *sans l'entendre.*

Donc le duc est absent du château?

DOÑA SOL, *souriant.*

Comme vous êtes grand!

HERNANI.

Il est absent.

DOÑA SOL.

Chère âme,

Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah! pensons-y, madame!

Ce vieillard! il vous aime, il va vous épouser!

Quoi donc! vous prit-il pas l'autre jour un baiser?

N'y plus penser!

DOÑA SOL, *riant.*

C'est là ce qui vous désespère?

Un baiser d'oncle! au front! presque un baiser de père!

HERNANI.

Non, un baiser d'amant, de mari, de jaloux.

Ah! vous serez à lui, madame! Y pensez-vous?

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,

Pour achever sa route et finir sa journée,

A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,

Prendre une jeune fille! ô vieillard insensé!

Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre

Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre?

Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur!

Vieillard! va-t'en donner mesure au fossoyeur!

— Qui fait ce mariage? On vous force, j'espère!

DOÑA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi! le roi! Mon père

Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
 Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
 Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
 Pour tous les siens ma haine est encor toute neuve!
 Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
 Le serment de venger mon père sur son fils.
 Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles!
 Car la haine est vivace entre nos deux familles.
 Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
 Trente ans! Or, c'est en vain que les pères sont morts!
 Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
 Car les fils sont debout, et le duel continue.
 Ah! c'est donc toi qui veux cet exécration hymen!
 Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin!

DOÑA SOL.

Vous m'effrayez.

HERNANI,

Chargé d'un mandat d'anathème,
 Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même!
 Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
 Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastraña,
 Riche-homme d'Aragon, comte et grand de Castille.
 A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
 Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
 Que votre front reluise entre des fronts royaux,
 Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
 Mainte reine peut-être enviera sa duchesse.
 Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
 Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
 Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
 Qu'une rouille de sang à cette heure délustre;
 Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
 Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis
 Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
 Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
 En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
 Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.

Ou du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre.

DOÑA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Parmi mes rudes compagnons?

Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit!
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Être errante avec moi, proscrire, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DOÑA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.

Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DOÑA SOL.

Nous partirons demain.

DOÑA SOL, *immobile et grave.*

Vous reprenez toujours de cela. Qui vous blâme?

DON RUY GOMEZ.

Moi! J'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants lorsqu'on est doña Sol,
Et qu'on a dans le cœur de bon sang espagnol.

DOÑA SOL.

Certe, il est bon et pur, monseigneur, et peut-être
On le verra bientôt.

DON RUY GOMEZ, *se levant et allant à elle.*

Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant, pourquoi?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace.
Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux
De soi. Dérision! que cet amour boiteux,
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme!
— Quand passe un jeune pâtre — oui, c'en est là! — souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : — O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines.
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front! —
Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien, tu peux le voir, et dire : Ce jeune homme!
Et puis penser à moi qui suis vieux. Je le sais!
Pourtant j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez!
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime!
Le tout, pour être jeune et beau comme toi-même!...
Mais à quoi vais-je ici rêver? Moi, jeune et beau!
Qui te dois de si loin devancer au tombeau!

DONA SOL.

Qui sait?

DON RUY GOMEZ.

Mais va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
 N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
 Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
 Elle en meurt, il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
 A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
 Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
 Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
 Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
 Nous aimons bien. Nos pas sont lourds? nos yeux arides?
 Nos fronts ridés? Au cœur on n'a jamais de rides.
 Hélas! quand un vieillard aime, il faut l'épargner.
 Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.
 Oh! mon amour n'est point comme un jouet de verre
 Qui brille et tremble; oh! non, c'est un amour sévère,
 Profond, solide, sûr, paternel, amical,
 De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal!
 Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
 De cent autres façons, comme on aime l'aurore,
 Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux!
 De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
 Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
 Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle!

DOÑA SOL.

Hélas!

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu, le monde trouve beau,
 Lorsqu'un homme s'éteint, et, lambeau par lambeau,
 S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
 Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
 Veille sur lui, l'abrite, et daigne encor souffrir
 L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir.
 C'est une œuvre sacrée et qu'à bon droit on loue
 Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
 Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,

Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour!
 Ah! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme
 Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,
 Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
 Fille par le respect et sœur par la pitié!

DOÑA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre,
 Monseigneur. Ce n'est pas une raison pour vivre
 Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis, souvent
 Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant,
 Et leurs yeux brusquement referment leur paupière,
 Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre!

DON RUY GOMEZ.

Oh! les sombres discours! Mais je vous gronderai,
 Enfant! un pareil jour est joyeux et sacré.
 Comment, à ce propos, quand l'heure nous appelle,
 N'êtes-vous pas encor prête pour la chapelle?
 Mais, vite! habillez-vous. Je compte les instants.
 La parure de noce!

DOÑA SOL.

Il sera toujours temps.

(*Hernani*, III, sc. II, pp. 67-70.)

III

LE LION

Hernani, dont la tête est mise à prix, arrive au château; il apprend que doña Sol épouse don Ruy Gomez, et crie son nom de banni. Don Ruy sort pour mettre le château en défense et protéger son hôte, même contre le roi.

HERNANI, DOÑA SOL.

Hernani considère avec un regard froid et comme inattentif l'écrin nuptial placé sur la table; puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.

HERNANI.

Je vous fais compliment! Plus que je ne puis dire
La parure me charme et m'enchanté, et j'admire!

Il s'approche de l'écrin.

La bague est de bon goût, — la couronne me plaît, —
Le collier est d'un beau travail, — le bracelet
Est rare, — mais cent fois, cent fois moins que la femme
Qui sous un front si pur cache ce cœur infâme!

Examinant de nouveau le coffret.

Et qu'avez-vous donné pour tout cela? — Fort bien!
Un peu de votre amour? mais, vraiment, c'est pour rien!
Grand Dieu! trahir ainsi! n'avoir pas honte, et vivre!

Examinant l'écrin.

Mais peut-être après tout c'est perle fausse et cuivre
Au lieu d'or, verre et plomb, diamants déloyaux,
Faux saphirs, faux bijoux, faux brillants, faux joyaux!
Ah! s'il en est ainsi, comme cette parure,
Ton cœur est faux, duchesse, et tu n'es que dorure!

Il revient au coffret.

— Mais non, non. Tout est vrai, tout est bon, tout est beau.
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau.
Rien n'y manque.

Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.

Colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or... — A merveille!
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond!
Le précieux écrin!

DOÑA SOL.

Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.

Vous n'allez pas au fond!

— C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne
Jé pris au roi Carlos, lorsqu'il m'offrit un trône
Et que je refusai, pour vous qui m'outragez!

HERNANI, tombant à ses pieds.

Oh! laisse qu'à genoux dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes.

DOÑA SOL, *attendrie.*

Hernani! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI.

Elle m'a pardonné,
Et m'aime! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime?
Oh! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé!

DOÑA SOL.

Ami!

HERNANI.

Non, je dois t'être odieux! Mais, écoute,
Dis-moi : Je t'aime! Hélas! rassure un cœur qui doute,
Dis-le moi! car souvent avec ce peu de mots
La bouche d'une femme a guéri bien des maux.

DOÑA SOL, *absorbée et sans l'entendre.*

Croire que mon amour eût si peu de mémoire!
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré!

HERNANI.

Hélas! j'ai blasphémé! Si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé.
Je lui dirais : Va-t'en! — Repousse-moi, repousse!
Et je te bénirai, car tu fus bonne et douce,
Car tu m'as supporté trop longtemps, car je suis
Mauvais, je noircirais tes jours avec mes nuits,
Car c'en est trop enfin, ton âme est belle et haute
Et pure, et si je suis méchant, est-ce ta faute?
Épouse le vieux duc! il est bon, noble, il a
Par sa mère Olmedo, par son père Alcalá.
Encore un coup, sois riche avec lui, sois heureuse!
Moi, sais-tu ce que peut cette main généreuse

T'offrir de magnifique? une dot de douleurs.
 Tu pourras y choisir ou du sang ou des pleurs.
 L'exil, les fers, la mort, l'effroi qui m'environne,
 C'est là ton collier d'or, c'est ta belle couronne,
 Et jamais à l'épouse un époux plein d'orgueil
 N'offrit plus riche écrin de misère et de deuil.
 Épouse le vieillard, te dis-je; il te mérite!
 Eh! qui jamais croira que ma tête proscrite
 Aille avec ton front pur? qui, nous voyant tous deux,
 Toi calme et belle, moi violent, hasardeux,
 Toi paisible et croissant comme une fleur à l'ombre,
 Moi heurté dans l'orage à des écueils sans nombre,
 Qui dira que nos sorts suivent la même loi?
 Non. Dieu qui fait tout bien ne te fit pas pour moi.
 Je n'ai nul droit d'en haut sur toi, je me résigne.
 J'ai ton cœur, c'est un vol! je le rends au plus digne.
 Jamais à nos amours le ciel n'a consenti.
 Si j'ai dit que c'était ton destin, j'ai menti.
 D'ailleurs, vengeance, amour, adieu! mon jour s'achève.
 Je m'en vais, inutile, avec mon double rêve,
 Honteux de n'avoir pu ni punir ni charmer,
 Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer!
 Pardonne-moi! fuis-moi! ce sont mes deux prières;
 Ne les rejette pas, car ce sont les dernières.
 Tu vis et je suis mort. Je ne vois pas pourquoi
 Tu te ferais murer dans ma tombe avec moi

DOÑA SOL.

Ingrat!

HERNANI.

Monts d'Aragon! Galice! Estramadoure!
 — Oh! je porte malheur à tout ce qui m'entoure! —
 J'ai pris vos meilleurs fils; pour mes droits, sans remords
 Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts!
 C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne.
 Ils sont morts! ils sont tous tombés dans la montagne,
 Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu,
 Et, si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu
 Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse!

Est-ce une destinée à te rendre jalouse?
 Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi!
 C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi!
 Je n'ai plus un ami qui de moi se souviene,
 Tout me quitte, il est temps qu'à la fin ton tour vienne,
 Car je dois être seul. Fuis ma contagion.
 Ne te fais pas d'aimer une religion!
 Oh! par pitié pour toi, fuis! — Tu me crois peut-être
 Un homme comme sont tous les autres, un être
 Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
 Détrompe-toi. Je suis une force qui va!
 Agent aveugle et sourd de mystères funèbres!
 Une âme de malheur faite avec des ténèbres!
 Où vais-je? je ne sais. Mais je me sens poussé
 D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
 Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
 Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
 Une voix me dit : Marche! et l'abîme est profond,
 Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond!
 Cependant, à l'entour de ma course farouche,
 Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche!
 Oh! fuis! détourne-toi de mon chemin fatal,
 Hélas! sans le vouloir, je te ferais du mal!

DOÑA SOL.

Grand Dieu!

HERNANI.

C'est un démon redoutable, te dis-je,
 Que le mien. Mon bonheur! voilà le seul prodige
 Qui lui soit impossible. Et toi, c'est le bonheur!
 Tu n'es donc pas pour moi, cherche un autre seigneur,
 Va, si jamais le ciel à mon sort qu'il renie
 Souriait... n'y crois pas! ce serait ironie!
 Épouse le duc!

DOÑA SOL.

Donc, ce n'était pas assez!
 Vous aviez déchiré mon cœur, vous le brisez!
 Ah! vous ne m'aimez plus!

HERNANI.

Oh! mon cœur et mon âme,
C'est toi! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi! Ne m'en veux pas de fuir, être adoré!

DOÑA SOL.

Je ne vous en veux pas. Seulement j'en mourrai.

HERNANI.

Mourir! pour qui? pour moi? Se peut-il que tu meures
Pour si peu?

DOÑA SOL, *laissant éclater ses larmes.*

Voilà tout.

*Elle tombe sur un fauteuil.*HERNANI, *s'asseyant près d'elle.*

Oh! tu pleures! tu pleures!

Et c'est encor ma faute! et qui me punira?

Car tu pardonneras encor! Qui te dira

Ce que je souffre au moins lorsqu'une larme noie

La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie?

Oh! mes amis sont morts! Oh! je suis insensé!

Pardonne. Je voudrais aimer, je ne le sai.

Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde! —

Ne pleure pas! mourons plutôt! — Que n'ai-je un monde?

Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

DOÑA SOL, *se jetant à son cou.*

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

(Hernani, III, sc. iv, pp. 80-85.)

IV

LES PORTRAITS

Le roi, don Carlos, suivait de près Hernani. Il somme don Ruy Gomez de lui livrer le bandit. La scène se passe dans la galerie des portraits des Silva.

DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL *voilée*;
DON CARLOS; SUITE.

Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
Par les saints! je croyais ta dague plus rouillée,
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de réluire à ton poing?

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans? serait-ce qu'on me nomme
Boabdil ou Mahom, et non Carlos, répond!
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant*.

Seigneur...

DON CARLOS, *à ses gentilshommes*.

Prenez les clefs! saisissez-vous des portes!

Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle, du roi à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.

Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes?
Pardieu! si vous prenez de ces airs avec moi,

Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi,
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries.

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Sans détours

Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours!
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle?
C'est toi! Ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,

C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête, — ou bien la tienne.

Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Mais qu'à cela ne tienne!

Vous serez satisfait.

Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur le fauteuil.

DON CARLOS, *radouci.*

Ah! tu t'amendes. — Va

Chercher mon prisonnier.

Le duc croise les bras, baisse la tête et reste quelques moments rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au roi, lui prend la main, et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite.

DON RUY GOMEZ, *montrant au roi le vieux portrait.*

Celui-ci des Silva

C'est l'ainé, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme!
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

Passant au portrait suivant.

Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid!

On lui gardé à Toro, près de Valladolid,
 Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
 Il affranchit Léon du tribut des cent vierges.

Passant à un autre.

— Don Blas, — qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
 S'exila pour avoir mal conseillé le roi.

A un autre.

— Christoval. — Au combat d'Escalona, don Sanche,
 Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
 Tous les coups s'acharnaient; il cria : Christoval!
 Christoval prit la plume et donna son cheval.

A un autre.

— Don Jorge, qui paya la rançon de Ramire,
 Roi d'Aragon.

DON CARLOS, *croisant les bras et le regardant
 de la tête aux pieds.*

Pardieu! don Ruy, je vous admire!

Continuez!

DON RUY GOMEZ, *passant à un autre.*

Voici Ruy Gomez de Silva,
 Grand maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
 Son armure géante irait mal à nos tailles.
 Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
 Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
 Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez.

*Il s'incline, se découvre, et passe à un autre. Le roi l'écoute
 avec une impatience et une colère toujours croissantes.*

Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
 Sa main pour un serment valait les mains royales.

A un autre.

— Don Gaspard, de Mendoce et de Silva l'honneur!
 Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
 Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
 Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
 Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
 Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois!

DON CARLOS.

Vous raillez-vous ?

DON RUY GOMEZ, *allant à d'autres portraits.*

Voilà don Vasquez, dit le Sage,

Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent maures tout seul.

— J'en passe, et des meilleurs. —

Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits, à gauche du spectateur.

Voici mon noble aïeul.

Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,

Même aux juifs.

A l'avant-dernier.

Ce vieillard, cette tête sacrée,

C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vint le dernier.

Les maures de Grenade avaient fait prisonnier

Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père

Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre ;

Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron

Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron

De ne point reculer, que le comte de pierre

Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.

Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva.

Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure

On voit tous ces héros...

DON CARLOS.

Mon prisonnier sur l'heure !

DON RUY GOMEZ.

Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci !

Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
 « Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
 Fut un traître et vendit la tête de son hôte! »

Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants. Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas!

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la paîriez, altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
 Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva
 Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous?

DON CARLOS.

Duc, cette tête est nôtre,

Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous?

Montrant sa tête.

Je donne celle-ci.

Au roi.

Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds, grand merci!
 La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
 On la prenne aux cheveux. La tienne! que m'importe?
 Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain.
 Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main!

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront! ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté!

DON CARLOS.

Livre-nous Hernani!

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité,

J'ai dit.

DON CARLOS, *à sa suite.*

Fouillez partout! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle

Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.

Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.

Je suis le roi!

DON RUY GOMEZ.

Hors que de mon château démoli pierre à pierre

On ne fasse ma tombe, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,

Menace, tout est vain! — Livre-moi le bandit,

Duc! ou tête et château, j'abattraï tout.

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Eh bien donc, au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

Jorge, arrêtez le duc.

DOÑA SOL, *arrachant son voile et se jetant entre le roi,
le duc et les gardes.*

Roi don Carlos, vous êtes

Un mauvais roi!



DON CARLOS.

Grand Dieu! que vois-je? doña Sol!

DOÑA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un espagnol!

DON CARLOS, *troublé.*

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

*Il s'approche de doña Sol.**Bas.*

C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère.
 Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
 Ah! quand on est haï, que vite on est méchant!
 Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
 J'étais grand, j'eusse été le lion de Castille!
 Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
 Le voilà qui rugit, madame, taisez-vous!

Doña Sol lui jette un regard. Il s'incline.

Pourtant, j'obéirai.

Se tournant vers le duc.

Mon cousin, je t'estime.

Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
 Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
 C'est bien, je te fais grâce et suis meilleur que toi.
 — J'emène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement!

DOÑA SOL, *interdite.*

Moi, seigneur?

DON CARLOS.

Oui, vous.

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage!

O la grande clémence! ô généreux vainqueur,
 Qui ménage la tête et torture le cœur!
 Belle grâce!

DON CARLOS.

Choisis. Doña Sol ou le traître.

Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Ah! vous êtes le maître!

*Don Carlos s'approche de doña Sol pour l'emmener.**Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.*

DOÑA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur!

Elle s'arrête. — A part.

Malheureuse, il le faut!

La tête de mon oncle ou l'autre... Moi plutôt!

Au roi.

Je vous suis.

DON CARLOS, à part.

Par les saints! l'idée est triomphante!

Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante!

Doña Sol va d'un pas grave et assuré au coffret qui renferme l'écrin, l'ouvre, et y prend le poignard, qu'elle cache dans son sein. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.

DON CARLOS, à doña Sol.

Qu'emportez-vous là?

DOÑA SOL.

Rien.

DON CARLOS.

Un joyau précieux?

DOÑA SOL.

Oui.

DON CARLOS, souriant.

Voyons!

DOÑA SOL.

Vous verrez.

Elle lui donne la main et se dispose à le suivre. Don Ruy Gomez, qui est resté immobile et profondément absorbé dans sa pensée, se retourne et fait quelques pas en criant.

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol! — terre et cieux!

Doña Sol! — Puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,
A mon aide! croulez, armures et murailles!*Il court au roi.*

Laisse-moi mon enfant! je n'ai qu'elle, ô mon roi!

DON CARLOS, lâchant la main de doña Sol.

Alors, mon prisonnier!

*Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible hésitation;
puis il se relève et regarde les portraits en joignant les mains
vers eux.*

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,

Vous tous!

*Il fait un pas vers la cachette; doña Sol le suit des yeux avec
anxiété. Il se retourne vers les portraits.*

Oh! voilez-vous! votre regard m'arrête.

*Il s'avance en chancelant jusqu'à son portrait, puis se retourne
encore vers le roi.*

Tu le veux?

DON CARLOS.

Oui.

Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.

DOÑA SOL.

Dieu!

DON RUY GOMEZ.

Non!

Il se jette aux genoux du roi.

Par pitié, prends ma tête!

DON CARLOS.

Ta nièce!

DON RUY GOMEZ, se relevant.

Prends-la donc! et laisse-moi l'honneur!

DON CARLOS, saisissant la main de doña Sol tremblante
Adieu, duc.

DON RUY GOMEZ.

Au revoir!

Il suit de l'œil le roi, qui se retire lentement avec doña Sol; puis il met la main sur son poignard.

Dieu vous garde, seigneur!

Il revient sur le devant, haletant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, qui les soulève comme par des mouvements convulsifs. Cependant le roi sort avec doña Sol, et toute la suite des seigneurs sort après lui, deux à deux, gravement et chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux.

DON RUY GOMEZ, à part.

Roi, pendant que tu sors joyeux de ma demeure,
Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure.

Il lève les yeux, les promène autour de lui, et voit qu'il est seul. Il court à la muraille, détache deux épées d'une panoplie, les mesure toutes deux, puis les dépose sur une table. Cela fait, il va au portrait, pousse le ressort, la porte cachée se rouvre.

(Hernani, III, sc. vi, pp. 90-99.)

V

MONOLOGUE DE CHARLES-QUINT

Pendant que la diète élit un successeur à Maximilien, empereur d'Allemagne, don Carlos, qui sera tout à l'heure Charles-Quint, vient consulter, dans les caveaux d'Aix-la-Chapelle, l'ombre de Charlemagne. Entouré de conspirateurs cachés, attendant les trois coups de canon qui annonceront son élection, il parle au grand empereur mort.

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Charlemagne est ici! Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre?

Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur?
— Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée!
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires,
Mais le peuple a parfois son pape ou son César.
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclore,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon:
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,

L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
 L'univers ébloui contemple avec terreur
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
 — L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
 Ne pas l'être! et sentir son cœur plein de courage! —
 Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau!
 Qu'il fut grand! De son temps c'était encor plus beau.
 Le pape et l'empereur! ce n'était plus deux hommes.
 Pierre et César! en eux accouplant les deux Romes,
 Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
 Redonnant une forme, une âme au genre humain,
 Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle
 Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
 Et tous deux remettant au moule de leur main
 Le bronze qui restait du vieux monde romain!
 Oh! quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
 Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
 Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
 Avoir été l'épée, avoir été la loi!
 Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
 Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne!
 Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
 Aussi grand que le monde!... et que tout tienne là!
 Ah! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
 Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
 De bruit et de tumulte; élevez, bâtissez
 Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez!
 Taillez à larges pans un édifice immense!
 Savez-vous ce qu'un jour il en reste? ô démence!
 Cette pierre! Et du titre et du nom triomphants?
 Quelques lettres à faire épeler des enfants!
 Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
 Voilà le dernier terme!... — Oh! l'empire! l'empire!
 Que m'importe? j'y touche, et le trouve à mon gré.
 Quelque chose me dit : Tu l'auras! — Je l'aurai. —
 Si je l'avais!... — O ciel! être ce qui commence!
 Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!
 D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés
 Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés

Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales;
 Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
 Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons;
 Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons;
 Puis clercs et soldats; puis, loin du faite où nous sommes,
 Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
 — Les hommes! c'est-à-dire une foule, une mer,
 Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
 Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
 A travers tant d'échos nous arrive fanfare!
 Les hommes! — Des cités, des tours, un vaste essaim,
 De hauts clochers d'église à sonner le tocsin! —

Révant.

Base de nations portant sur leurs épaules
 La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
 Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
 La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
 Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
 Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
 Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
 Lèvent les yeux au ciel... Rois! regardez en bas!
 — Ah! le peuple! — océan! — onde sans cesse émue,
 Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
 Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!
 Miroir où rarement un roi se voit en beau!
 Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
 On y verrait, au fond, des empires sans nombre,
 Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
 Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus!
 — Gouverner tout cela! — Monter, si l'on vous nomme,
 A ce faite! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
 Avoir l'abîme là!... — Pourvu qu'en ce moment
 Il n'aille pas me prendre un éblouissement!
 Oh! d'états et de rois mouvante pyramide,
 Ton faite est bien étroit! Malheur au pied timide!
 A qui me retiendrais-je? Oh! si j'allais faillir
 En sentant sous mes pieds le monde tressaillir!
 En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre!
 — Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire?

Le pourrai-je porter seulement? Qu'ai-je en moi?
 Être empereur, mon Dieu! j'avais trop d'être roi!
 Certes, il n'est qu'un mortel de race peu commune
 Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
 Mais, moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?
 Qui me conseillera?

Il tombe à deux genoux devant le tombeau.

Charlemagne! c'est toi!

Ah! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
 Prend nos deux majestés et les met face à face,
 Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
 Quelque chose de grand, de sublime et de beau!
 Oh! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose.
 Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
 Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
 Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
 Chacun en son degré se complaît et s'admire,
 Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
 Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
 Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner!
 — N'est-ce pas? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
 Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
 S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
 S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
 Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
 Oh! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne!
 Parle! dût en parlant ton souffle souverain
 Me briser sur le front cette porte d'airain!
 Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
 Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
 Ne me repousse pas d'un souffle d'aquillons,
 Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
 Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
 De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle!
 Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
 Car ta tombe sans doute est pleine de clarté!
 Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
 Carlos étudier ta tête comme un monde;
 Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant.

Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant!
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille!

Il approche la clef de la serrure.

Entrons.

Il recule.

Dieu! s'il allait me parler à l'oreille!
S'il était là, debout et marchant à pas lents!
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs!

(*Hernani*, IV, sc. II, pp. 115-120.)

II

MARION DE LORME

MARION DE LORME

Victor Hugo, dans la Préface, nous apprend que *Marion de Lorme* fut composée avant *Hernani*, en juin 1829. Nous savons, par les *Mémoires* d'Alexandre Dumas, que l'auteur avait fait une lecture privée chez le peintre Devéria, en présence du baron Taylor, d'Alfred de Vigny, d'Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, du peintre Boulanger, de Beauchesne et de toute la pléiade. La pièce eut un vif succès dans ce cercle choisi. La représentation en fut interdite, par la volonté formelle du roi Charles X. L'auteur la garda par devers lui jusqu'en 1831. Le quatrième acte, où Louis XIII est représenté indécis, à la fois désireux et incapable du bien, avait paru subversif. Elle fut représentée pour la première fois le 11 août 1831, à la Porte-Saint-Martin.

Marion de Lorme fut célèbre par sa beauté et ses aventures sous Louis XIII. Le poète suppose qu'un amour sincère l'a retirée de sa vie hasardeuse, et chez la courtisane il fait revivre la jeune fille avec sa fraîcheur de sentiment et son cœur dévoué. Elle s'est éprise d'un jeune homme triste, mélancolique, à la façon des héros de Byron, qui s'appelle Didier tout court.

Didier éprouve pour Marie, dont il ignore le passé, une passion naïve, violente, profonde. Désabusé, Didier court à la mort, comme à la délivrance, non sans avoir

relevé et comme absous Marion, avec l'exaltation d'un martyr. Aux scènes d'amour, de mépris, de pardon et d'adieu, Victor Hugo a prodigué les vers magnifiques.

On notera que, pour son premier drame destiné à la représentation, il était remonté à une époque quasiment romantique, qui s'étend du début du règne de Louis XIII jusqu'en 1640. L'instinct poétique de Victor Hugo ne le trompa jamais. On remarquera aussi dans le personnage de l'Angély, et surtout dans la peinture de ces « troupes de campagne », l'influence du burlesque de Scarron et du *Roman comique*.

— Au premier acte, nous sommes à Blois. Marion s'entretient avec le marquis de Saverny, un jeune dandy de 1638. Elle est dans cette ville incognito, et Saverny l'a reconnue. Il lui apporte de Paris *la Guirlande d'amour à Marion de Lorme*. Inquiète, voyant que minuit approche, elle arrive à se débarrasser du bavard indiscret; et, à peine est-il sorti, Didier entre subitement par le balcon.

Il exhale sa tristesse, sa haine et son mépris des hommes, et son amour épuré, son amour de sa châsse, de sa sainte... Il voit le livre du jour sur la table, et lit : *la Guirlande d'amour*. Il dit à Marie que cette fameuse Marion est une infâme, — lorsqu'on entend appeler au secours. Il s'élançe dans la rue et sauve la vie au jeune Saverny, attaqué par des voleurs. Le jeune homme, reconnaissant, suit Didier chez Marion. Voyant qu'il regarde celle-ci et semble la connaître, Didier renverse la lampe d'un coup de poing et entraîne le marquis dehors. Marion appelle dame Rose, qui la déshabille, et le rideau s'abaisse sur la tristesse de la pauvre fille, éprise d'amour.

— Le second acte s'ouvre sur un décor pittoresque. Nous voyons la porte d'un cabaret, une place publique et, au fond, la ville de Blois en amphithéâtre. De jeunes gentilshommes fument, jouent aux dés et boivent.

Le comte de Gassé arrive de Paris avec des nouvelles toutes fraîches. Corneille, les duels, la disparition de Marion de Lorme font les frais de ces propos. La mode des habits n'y est pas oubliée, non plus que la santé du cardinal.

Cela fait un papotage coloré, spirituel et qui porte sa date.

Le Cid et l'évêque Godeau sont aussi sur le tapis. Mais voici l'Angély, fou du roi, qui, voyant deux jeunes gens prêts à en découdre, leur dit :

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Bouteville.

Le sieur de Bouteville vient en effet d'être exécuté par ordre du cardinal, après une rencontre historique. Et bientôt paraît le crieur, qui publie la nouvelle ordonnance condamnant les duellistes à être pendus haut et court. Puis deux valets de ville fixent l'avis à une potence en fer. Survient Didier qui, toujours irrité du regard qu'osa poser le jeune fat sur Marie, entend nommer Saverny et le provoque. Habit bas; on ferraille, quand Marion sort de son nouveau logis, et, reconnaissant Didier, crie à la garde. Les archers accourent. Saverny contrefait le mort et Didier, à qui l'Angély avait prêté son épée, est emmené. L'Angély ramasse l'épée à terre et dit à Marion qui le supplie de la renseigner sur l'« adieu » que lui a jeté Didier : « L'affaire est capitale. Lisez l'édit ».

— Au troisième acte, l'action se porte au château de Nangis. C'est l'acte du *Roman comique*. Saverny, déguisé en capitaine, est venu annoncer à son vieil oncle, le marquis de Nangis, sa propre mort. Il pense échapper ainsi aux recherches de Laffemas, âme damnée de Richelieu. Il raconte au policier comment ce pauvre Saverny fut tué, que sa dépouille est au château et qu'on doit l'inhumer ce jour même. Au milieu de ce deuil paraît une troupe de comédiens qui demande l'hospitalité. Parmi eux se trouvent une Chimène et un matamore, nouvellement recueillis sur la grand'route. C'est Marion qui a fait évader Didier de sa prison, et Didier qui suit Marion. Mais Saverny la reconnaît et la signale étourdiment à Laffemas. Celui-ci réunit les comédiens sous un prétexte, leur fait réciter des bouts de rôles, et les interroge adroitement. Didier, qui a vu entre les mains de Saverny un portrait de Marion de Lorme, sachant enfin quelle femme il aime, se livre à Laffemas qui le menace du dernier supplice réservé aux duellistes, sujets félons. Alors Saverny, tout honteux de son subter-

fuge et de son étourderie, ressuscite et se nomme. Jaffemas s'assure des deux prisonniers.

— Le quatrième acte met en scène le roi Louis XIII et, en vérité, est consacré à faire voir l'influence de Richelieu. Grâce au duc de Bellegarde, le marquis de Nangis et Marion de Lorme pénètrent jusqu'au roi pour sauver de la mort l'un son neveu, l'autre son « frère ». Le roi hésite, s'attendrit, s'effraie, s'irrite et les renvoie. Le duc sort, Marion reste, anéantie, au seuil du cabinet royal. Le fou l'Angély intervient. Il connaît son maître, le flatte, le pique, le blesse au bon endroit, et Louis XIII remet à Marion la grâce des duellistes. Mais on a compté sans le cardinal.

— Au cinquième acte, il a donné des ordres, obtenu la révocation de la grâce et les condamnés vont mourir. Au lieu d'être pendus, ils auront la tête tranchée. Des ouvriers ouvrent une brèche au mur de la prison. Marion parvient encore jusqu'à Didier. Elle s'est assurée du guichetier et du geôlier. Elle apporte à Didier un déguisement et la liberté. Saverny à qui le gardien, gagné par le marquis de Nangis, avait offert de s'évader, a refusé de sortir sans son ami. Didier refuse, à son tour, de s'enfuir. Après avoir malmené Marion, il ressent un amour plus fort que son mépris, que sa jalousie; il pardonne à la pauvre fille, régénérée par la passion et le dévouement; il lui pardonne, et l'embrasse; et, en présence de la mort, son amertume se fond en pitié, en miséricorde, en amour épuré. A son tour, il réclame son pardon. Marion espère encore le sauver par ses supplications quand le cardinal, curieux d'assurer en personne l'exécution de ses ordres, entrera dans l'enceinte de la prison. Mais la litière paraît et reparait; Marion demande et implore grâce.

Une voix sort de la litière : Pas de grâce !

Les gardes écartent la foule, et l'infortunée amante, debout, échevelée, montrant la litière au peuple, tombe sur le pavé après avoir crié sa douleur :

Regardez tous ! Voilà l'homme rouge qui passe !

I

VIE DE GARNISON SOUS LOUIS XIII

Marion de Lorme, qui blottit à Blois son amour pour Didier, a été reconnue par le marquis de Saverny. Didier a sauvé la vie au jeune officier sous les fenêtres de Marion.

Le second acte débute par un pimpant tableau de la vie de garnison sous Louis XIII. A la porte d'un cabaret, sur une place de Blois, des gentilshommes fument ou jouent aux dés et boivent.

BOUCHAVANNES, *se détournant du jeu.*

Monsieur vient de Paris?

ROCHEBARON, *quittant sa pipe.*

Dit-on quelques nouvelles?

GASSÉ, *saluant.*

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.
 Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des riens à foison.
 De trente huguenots on a fait pendaison.
 Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
 Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes;
 Lavardie avec Pons s'est rencontré le dix.....
 Sourdis avec d'Ailly, pour une du théâtre
 De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre,
 Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet;
 Gorde avec Margailan, pour l'heure qu'il était;
 D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église.
 Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise,
 A propos du pari d'un cheval contre un chien.
 Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien,
 Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris! les duels ont repris de plus belle!

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.

On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

Bâillant.

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

A Gassé.

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

Examinant les manches de Rochebaron.

Qu'avez-vous là, mon cher?

Songez que ce n'est plus la mode du bel air.

Aiguillettes, boutons! d'honneur, rien n'est plus triste.

Des nœuds et des rubans!

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste

De tous ces duels. Qu'en dit le roi?

GASSÉ.

Le cardinal

Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BOUCHAVANNES.

Point de courrier du camp?

GASSÉ.

Je crois que par surprise

Nous avons pris Figuère, ou bien qu'on nous l'a prise.

Réfléchissant.

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup

Le roi?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour? Le roi se porte bien sans doute?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original!

Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah! — c'est la mode.

BOUCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau?

GASSÉ.

Que dis-je?

Pas de nouvelles? — Mais un miracle, un prodige
Qui tient depuis deux mois Paris en passion!
La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, *d'un air mystérieux.*

A ton tour, écoute une nouvelle.

Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois?

BRICHANTEAU.

Incognito!

GASSÉ, *haussant les épaules.*

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!
Elle ici! Marion? elle qui fait la mode?
Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!

Regardez : — tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

Montrant les tours de Saint-Nicolas.

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douteriez-vous que Saverny l'ait vue?

Cachée ici? déjà d'un soupirant pourvue?

Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,

De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet;

Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre

L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est toute une histoire!

ROCHEBARON, à Brichanteau.

En êtes-vous bien sûr?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besans d'argent sur champ d'azur!

Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie

Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BOUCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.

Elle a changé depuis de logis et de nom.

On a perdu sa trace.

Marion et Didier traversent lentement le fond sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse

À Blois, pour retrouver Marion en province!

Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant à voix basse et se disputant.

VILLAC.

Moi, je te dis que non !

MONTPE SAT.

Moi, je te dis que si !

VILLAC.

Le Corneille est mauvais !

MONTPE SAT.

Traiter Corneille ainsi !

Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite* !

VILLAC.

Mélite, soit ! j'en dois avouer le mérite ;
 Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
 Comme ils font tous ! Pour toi, je fais ce que je puis,
 Parle-moi de *Mélite* et de la *Galerie*
Du Palais ! Mais le *Cid*, qu'est cela, je te prie ?

GASSÉ, à Montpesat.

Monsieur est modéré.

MONTPE SAT.

Le *Cid* est bon !

VILLAC.

Méchant !

Ton *Cid*, mais Scudéry l'écrase en le touchant !
 Quel style ! ce ne sont que choses singulières,
 Que façons de parler basses et familières.
 Il nomme à tout propos les choses par leurs noms.
 Puis le *Cid* est obscène et blesse les canons.
 Le *Cid* n'a pas le droit d'épouser son amante.
 Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante* ?
 Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, à Montpesat.

Lisez aussi le *Grand et Dernier Soliman*
 De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie.
 Mais le *Cid* !

VILLAC.

Puis il a l'âme vaine et hardie.

Croit-il pas égalier messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin!

BRICHANTEAU, *riant de pitié et haussant les épaules*
C'est excellent!

VILLAC.

Puis monsieur veut créer! inventer! Insolent!
Créer après Garnier! après le Théophile!
Après Hardy! Le fat! Créer, chose facile!
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé!
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce!

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant!

BOUCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPE SAT.

Beaucoup!

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode.

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode.
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux mortiers de velours.

MONTPE SAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, *à Montpesat.*

Tu vas trop loin! —

A Villac.

Garnier est très beau, — je suis neutre,

Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord.

C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse!

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BOUCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,

Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence.

— En noir, velours, et passequilles d'or.

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rhapsodies,

C'en est fait du bel art des tragi-comédies!

Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur!

C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, regardant L'Angely de travers.

Dites donc monseigneur,

Ou parlez plus bas.

BRICHANTEAU.

Baste! au diable l'éminence!

N'est-ce donc pas assez que, soldats et finance,

Il ait tout, et de tout il puisse disposer,

Sans que sur notre langue il vienne encor peser?

BOUCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte!

L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate!

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit

Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui. Le roi, c'est la lanterne
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BOUCHAVANNES.

Oh! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau!

ROCHEBARON.

Ah! si chacun pensait comme moi sur son compte!...

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions...

A Bouchavannes.

— Qu'en penses-tu, vicomte?

BOUCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac!

L'ANGELY, se levant, d'une voix lugubre.

Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!

*Tous tressaillent, se retournent, et se taisent consternés,
l'œil fixé sur L'Angely, qui se rassied en silence.*

VILLAC, prenant Montpesat à l'écart.

Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille.
Je voudrais à mon tour te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPE SAT.

A l'épée?

VILLAC.

Oui.

[MONTPE SAT.

Veux-tu le pistolet?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPE SAT, *lui prenant le bras.*

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, *se levant.*

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Bouteville!

Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, *riant.*

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BOUCHAVANNES, *riant.*

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, *debout.*

Prenez garde, messieurs. Le ministre est puissant,
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang,
Et puis, il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mordieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre une foule de peuple qui sort des rues et des maisons et couvre la place. Au milieu, le crieur public à cheval, avec quatre valets de ville en livrée, dont un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? -- Ah! le crieur!
Que va-t-il nous chanter, en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, *à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.*

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre?

MONTPE SAT, à Rochebaron.

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée.

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, *d'une voix nasillarde.*

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, *bas, à Gassé.*

Il est d'une mine farouche

Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu... »

BOUCHAVANNES, *bas, à Brichanteau.*

Manteau fleurdelysé qui cache Richelieu!

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs!

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« ... Roi de France et de Navarre. »

BRICHANTEAU, *bas, à Bouchavannes.*

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« ... A tous ceux qui verront ces présentes, salut!

Il salue.

« Ayant considéré que chaque roi voulut

« Exterminer le duel par des peines sévères;

« Que, malgré les édits signés des rois nos pères,

« Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais;

« Ordonnons et mandons, voulons que désormais

« Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,

« Qu'il en survive un seul ou que tous deux survivent,

« Soient, pour être amendés, traduits en notre cour,

« Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court.

« Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,

« Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.

« C'est notre bon plaisir. — Signé, LOUIS. — Plus bas,

« RICHELIEU. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas!

BOUCHAVANNES.

Nous pendre! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme!

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
« Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »

*Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence
en fer qui sort d'un mur à droite.*

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins! c'est l'édit qu'il faut pendre.

BOUCHAVANNES, *secouant la tête.*

Oui, comte!... — en attendant celui qui l'a fait rendre!

*Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny. —
Le jour commence à baisser.*

(*Marion de Lorme*, II, sc. 1, pp. 38-49.)

II

AMOUR FATAL

Didier, après avoir sauvé Saverny, s'est battu en duel avec le jeune fat qui avait regardé Marie de façon déplaisante. Appréhendé par les archers du roi, il a été jeté en prison. Marie l'a fait évader; et tous deux se sont mêlés à une troupe de comédiens, pour échapper aux recherches de Laffemas, grand policier du cardinal. Il adore Marie et ignore Marion.

DIDIER, *après un long silence et avec un rire amer.*

Marie! Eh bien! l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! Hélas! ma destinée
Marche, et brise la vôtre à sa roue enchaînée.
Eh bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, *tremblante et joignant les mains.*

Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.

Ah! que je sois maudit,

Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes

Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,

Hélas! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,

Jamais il peut sortir un reproche pour toi!

Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,

N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?

Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?

Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?

Avec le prisonnier qui donc se fit captive?

Avec le fugitif qui se fit fugitive?

Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,

Qui délivre, soutient, console tour à tour?

Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,

Sauvé de mon destin, hélas! et de mon âme?

N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?

Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, *pleurant.*

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse de tes yeux, laisse que je m'enivre!

Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,

Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon;

Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange

Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Que de bonheur,

En quittant cette terre implacable et jalouse,
Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse!
Tu veux bien? dis, réponds.

MARION.

Je serai votre sœur,
Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh! non, cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne et pour sacrée,
Ne la refuse pas à mon âme altérée!
Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté.

MARION.

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!
Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère!... Ah! cet homme, il vous dit : *tu!*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours, —
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours!
Ah! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,

Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse!
 D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi,
 Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
 Je ne t'offre en retour que misère et folie.
 Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
 Pour mériter tous deux ce partage inégal,
 Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah! Dieu, tout mon bonheur me vient de vous!

DIDIER, *redevenu sombre.*

Écoute,

Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
 Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais.
 J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
 Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière.
 Il en est temps encor, toi, retourne en arrière.
 Laisse-moi suivre seul ma sombre route. Hélas!
 Après ce dur voyage, et quand je serai las,
 La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
 Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.....
 Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
 Tu vas cherchant l'exil, la misère! insensée!
 Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
 Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs.

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
 Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraie!
 Va-t'en!

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
 Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor!
 Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!

Fais ce que tu voudras ! suis-moi ! sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu !
Marie ! ah ! réponds-moi ! Je parle, m'entends-tu ?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, *se dégageant de ses bras.*

Ah ! vous m'avez fait mal !

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle !

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait pleurer, méchant !

DIDIER.

Vous êtes belle !

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser, au front, pur comme nos amours !

Il la baise au front. — Tous deux, assis, se regardent avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours !

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle doña Chimène dans la grange.

(Marion de Lorme, III, sc. vi, pp. 81-85.)

III

LE ROI LOUIS XIII

Grâce au duc de Bellegarde, le marquis de Nangis, oncle de Saverny, et Marion de Lorme ont pu pénétrer jusqu'au roi. Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi, et met un genou en terre. Marion tombe à genoux à la porte.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice !

LE ROI.

Contre qui ?



LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce!

LE ROI.

Pour qui?

MARION.

Didier.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice!

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, à Marion.

Vous?

MARION, avec fermeté.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, montrant tour à tour
les deux mains du roi.

De cette main justice, et de l'autre merci.

Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine

De cent lances, baron du mont et de la plaine,

Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,

Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.

C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.

Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, *bas au marquis.*

Parlez pour les deux, monseigneur!

LE MARQUIS DE NANGIS, *continuant.*

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens,
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se relevant.*

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire;
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale;
Il ne la frappait point sans y fort regarder;
Et, bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire avec des gens d'épées
Quelque chose de mieux que des têtes coupées;
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes.
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis longtemps qui ne seraient pas vieux!

Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
 Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
 Soyez plus ménager des peines du bourreau.
 C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
 Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
 Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
 Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
 Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet !
 Sire ! le sang n'est pas une bonne rosée ;
 Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
 Et le peuple des rois évite le balcon,
 Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
 Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
 Vous amuser, pendant que le bourreau travaille !
 Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
 Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
 Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
 Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
 Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
 Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
 Donc, je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
 Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice,
 Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états
 De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats,
 Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes
 Qu'un prêtre qui se paie une dime de têtes,
 Et que cet homme, illustre entre les inhumains,
 Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains !

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
 L'aimera.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire !...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire !...

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits!

Montrant ses cheveux qui grisonnent.

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure!
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure!

LE ROI.

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard!

MARION.

La grâce de Didier!

LE ROI.

Tout ce qu'un roi départ
En grâces, trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah! sire! à notre deuil que le roi compatisse!
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés,
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés!
Mourir, grand Dieu! mourir sur un gibet infâme!
Vous aurez pitié d'eux! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois. Pleurer peut-être est mal;
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal!
Pourquoi leur en veut-il? Qu'ont-ils fait? Il n'a même
Jamais vu mon Didier. — Hélas! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux! les tuer pour un duel!
Leurs mères! songez donc! — Ah! c'est horrible! — O ciel!
Vous ne le voudrez pas!... — Ah! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes,
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous!
Ils ont eu tort, c'est vrai! Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez? la jeunesse!
Mon Dieu! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font?

Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
 Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte
 Les choses tous les jours se passent de la sorte;
 Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
 Sire. — Est-ce pas, messieurs? — Ah! Dieu! l'affreux malheur
 Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes!
 Oh! je vous aimerai, sire, si vous le faites!
 Grâce! grâce! — Oh! mon Dieu! si je savais parler,
 Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,
 C'est une pauvre enfant; son Didier, c'est son âme... —
 J'étouffe. Ayez pitié!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette dame?

MARION.

Une sœur, majesté, qui tremble à vos genoux.
 Vous vous devez au peuple.

LE ROI.

Oui, je me dois à tous.
 Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.

Il faut de la pitié, sire!

LE ROI.

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Deux enfants de vingt ans, sire! songez-y bien.
 Ah! leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION.

Majesté, vous avez une mère, une femme.
 Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
 Un frère, sire! — Eh bien! pitié pour une sœur!

LE ROI.

Un frère? non, madame.

Il réfléchit un instant.

Ah! si fait. J'ai MONSIEUR.

Apercevant la suite du marquis.

Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade ?
Sommes-nous assiégés ? allons-nous en croisades
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Êtes-vous duc et pair ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé pour des cérémonies.
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit!

LE ROI.

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur. Mais laissez-nous les nôtres sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, *frissonnant.*

Sire ! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,

Il tombe à genoux.

Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
Grâce !

Le roi fait un signe brusque de colère et de refus.

Le marquis se relève lentement.

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Je fus le compagnon, et j'étais là quand l'autre...
L'autre monstre, — enfonça le poignard... — Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire ! j'ai vu mon père, hélas ! et mes six frères
Choir tour à tour au choc des factions contraires ;
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant, — le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau qui s'en joue
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

Mettant la main sur sa poitrine.

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve!

Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.

LE ROI, *essuyant une larme, en le suivant des yeux, à Bellegarde.*

Pour ne pas défaillir, il faut qu'un roi s'observe.
Bien faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...

Il rêve un moment et sort brusquement de son silence.

Aujourd'hui pas de grâce! hier j'ai trop péché.

Se rapprochant de Bellegarde.

Pour vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Mainte chose hardie et qui pourra vous nuire
Quand au cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.
J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde...

Bâillant.

Ah! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde!

(*Marion de Lorme, IV, sc. VII, pp. 134-141.*)

IV

SUPRÊMES INSTANTS

Marion a pu entrer dans la prison de Didier. Elle lui apporte un déguisement; elle a gagné les deux geôliers. Le cardinal doit venir s'assurer en personne si ses ordres ont été exécutés et si les deux duellistes ont subi le supplice de la tête tranchée. Un coup de canon doit annoncer sa venue. Didier, le cœur encore saignant, pardonne à Marie le passé de Marion, mais se refuse à vivre.

LE CONSEILLER.

...Messieurs, je suis prêt.

MARION, *à Didier.*

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait!

DIDIER, *au conseiller.*

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme

Marquis de Saverny ?

*Didier lui montre du doigt Saverny endormi.**Au bourreau.*

Réveillez-le.

LE BOURREAU, *le secouant.*

Mais comme

Il dort! — Hé! monseigneur!

SAVERNY, *se frottant les yeux.*

Ah!... comment ont-ils pu

M'ôter mon bon sommeil ?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, *à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.*

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme ?

SAVERNY.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, *lui présentant un parchemin.*

Bien. Veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, *prenant le parchemin, et le parcourant des yeux.*C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier,
Le récit de ma mort signé de mon paraphe!*Il signe, et parcourt de nouveau le papier.**Au greffier.*

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

*Il reprend la plume et les corrige.**Au bourreau.*

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, à *Didier*.

Didier?

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, *se cachant les yeux.*

Dieu! cela fait frémir!

DIDIER, *signant.*

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie!

*Les gardes font la haie et les entraînent tous deux.*SAVERNY, à *quelqu'un dans la foule.*

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, à *Saverny.*Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas,
Embrassons-nous.*Il embrasse Saverny.*MARION, *courant à lui.*

Et moi! vous ne m'embrassez pas?

Didier! embrassez-moi!

DIDIER, *montrant Saverny.*

C'est mon ami, madame.

MARION, *joignant les mains.*Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

*Il se précipite vers Marion, haletant, et fondant en larmes.*Eh bien, non! Non, mon cœur se brise! C'est horrible!
Non. Je l'ai trop aimée! Il est bien impossible
De la quitter ainsi! — Non! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé!
Viens! oh! viens dans mes bras!*Il la serre convulsivement dans ses bras.*

Je vais mourir. Je t'aime!

Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier!...

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens ! pauvre femme ! — Ah ! dites-moi, vraiment, Est-il un seul de vous qui dans un tel moment Refusât d'embrasser la pauvre infortunée ?..... J'avais tort ! j'avais tort ! — Messieurs, voulez-vous donc Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon ? — Oh ! viens, que je te dise ! — Entre toutes les femmes, Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes, Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi, Celle que je vénère enfin, c'est encor toi ! — Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée ! Écoute-moi. — Ma vie est déjà dénouée, Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour..... — Écoutez tous. — A l'heure où je suis, cette terre S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère. — Eh bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud, — Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut ! — Marie, ange du ciel que la terre a flétrie, Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, — Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant, Je te pardonne !

MARION, *étouffée de larmes.*

O ciel !

DIDIER.

A ton tour maintenant.

Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi !

MARION.

Didier!...

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je !

C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.

Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie!

MARION.

Ah!...

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie.
Ou, si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... Je meurs, il faut me consoler!

*Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève
et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.*

Adieu! — Marchons, messieurs!

MARION.

Elle se jette égarée entre lui et les soldats.

Non, c'est une folie!

Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là! — Messieurs, messieurs, épargnez-nous!
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle? à genoux?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas!

Aux spectateurs.

Et vous, messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles
Qui vous diront : — Mon Dieu! c'est un bien grand forfait!
Vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait!
— Didier! on doit savoir qu'il faut que je vous suive.
Ils ne vous tueront pas s'ils veulent que je vive!

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu?
Ma blessure est profonde, amie! Elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais — vois-tu comme je pleure! —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau

MARION.

Non! tu vivras pour moi. Sont-ils donc inflexibles?
Tu vivras!

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles.

A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.

Embrasse-moi. Vois-tu, mort, tu m'aimeras mieux.

J'aurai dans ta mémoire une place sacrée.

Mais vivre près de toi, vivre l'âme ulcérée,

O ciel! moi qui n'aurais jamais aimé que toi,

Tous les jours, — peux-tu bien y songer sans effroi? —

Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées

Que je ne dirais pas, sur les choses passées,

J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir,

Tu serais malheureuse! — Oh! laisse-moi mourir!

LE CONSEILLER, à Marion.

Il faut dans un moment que le cardinal passe.

Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal! c'est vrai. Le cardinal viendra.

Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.

Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire.

Ah! comment peux-tu croire, enfin c'est un délire,

Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,

Ne te pardonne pas? — Tu me pardonnes bien!

Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire.

Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.

DIDIER, au peuple.

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,

Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage

Que tous deux sans pâlir nous avons écouté

Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité!

Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par vingt autres gardes portant des halberdes et des torches, Elle

est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond. Rumeur dans la foule.

MARION, *se traînant sur les genoux jusqu'à la litière, et se tordant les bras.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce! grâce pour eux, monseigneur!

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce!

Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortège des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.

MARION, *seule.*

Elle se relève à demi et se traîne sur les mains, en regardant autour d'elle.

Qu'a-t-il dit? — Où sont-ils? — Didier! Didier! Plus rien. Personne ici!... Ce peuple!... Était-ce un rêve? ou bien Est-ce que je suis folle?

Rentre le peuple en désordre. La litière reparait au fond, par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.

Il revient!

LES GARDES, *écartant le peuple.*

Place! place!

MARION, *débout, échevelée, et montrant la litière au peuple.*
Regardez tous! voilà l'homme rouge qui passe!

Elle tombe sur le pavé.

(*Marion de Lorme, V, sc. VII, pp. 185-190.*)

I

LA MALÉDICTION

M. DE SAINT-VALLIER, LE ROI, TRIBOULET,
TOUTE LA COUR.

M. DE SAINT-VALLIER, *grand deuil, barbe et cheveux blancs.*

..... Vous, sire, écoutez-moi,

Comme vous le devez, puisque vous êtes roi!
 Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève;
 Là, vous m'avez fait grâce, ainsi que dans un rêve,
 Et je vous ai béni, ne sachant en effet
 Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
 Or vous aviez caché ma honte dans la mienne.....
 Sire, en faisant cela, vous avez mal agi.
 Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
 C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
 Le méritait, étant de ceux du connétable.
 Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant¹,
 Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
 La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
 C'est une chose impie, et dont vous rendrez compte!
 Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas.
 Le père était à vous, mais la fille non pas.
 Ah! vous m'avez fait grâce! — Ah! vous nommez la chose
 Une grâce! et je suis un ingrat, je suppose!
 — Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
 Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot,
 Je vous aurais crié: — Faites-moi mourir, grâce!
 Oh! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race!
 Oh! faites-moi mourir! la tombe et non l'affront!
 Pas de tête plutôt qu'une souillure au front!
 Oh! monseigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
 Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme,

1. Diane de Poitiers.

Soit moins décapité, répondez, monseigneur,
Quand au lieu de la tête il lui manque l'honneur?

— J'aurais dit cela, sire, et le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant baisant ma barbe grise,
Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré!

— Sire, je ne viens pas redemander ma fille.

Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,

Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.

Gardez-la. — Seulement je me suis mis en tête

De venir vous troubler ainsi dans chaque fête,

Et jusqu'à ce qu'un père, un frère, ou quelque époux.

— La chose arrivera, — nous ait vengés de vous,

Pâle, à tous vos banquets, je reviendrai vous dire :

— Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire! —

Et vous m'écoutez, et votre front terni

Ne se relèvera que quand j'aurai fini.

Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,

Me rendre au bourreau. Non. Vous ne l'oserez faire,

De peur que ce ne soit mon spectre qui demain

Montrant sa tête.

Revienne vous parler, — cette tête à la main.

LE ROI, *comme suffoqué de colère.*

On s'oublie à ce point d'audace et de délire!... —

A M. de Pienne.

Duc! arrêtez monsieur!

*M. de Pienne fait un signe, et deux hallebardiers se placent de
chaque côté de M. de Saint-Vallier.*

TRIBOULET, *riant.*

Le bonhomme est fou, sire!

M. DE SAINT-VALLIER, *levant le bras.*

Soyez maudits tous deux! —

Au roi.

Sire, ce n'est pas bien,

Sur le lion mourant vous lâchez votre chien!

A Triboulet.

Qui que tu sois, valet à langue de vipère,
Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit! —

Au roi.

J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolents,
Vous, de fleurs de lys d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez; — c'est Dieu qui venge l'autre!

(*Le Roi s'amuse*, I, sc. v, pp. 132-136.)

II

TRIBOULET, BOUFFON ET PÈRE

Maudit par M. de Saint-Vallier, dont il a raillé la douleur paternelle, Triboulet visite sa fille, Blanche, dans sa maison du cul-de-sac Buci. Cette malédiction d'un père angoisse son cœur.

TRIBOULET, *seul.*

Ce vieillard m'a maudit... — Pendant qu'il me parlait,
Pendant qu'il me criait : — Oh ! sois maudit, valet !
Je raillais sa douleur ! — Oh ! oui, j'étais infâme,
Je riais, mais j'avais l'épouvante dans l'âme.

Il va s'asseoir sur le petit banc près de la table de pierre.

Maudit !

Profondément rêveur et la main sur son front.

Ah ! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet.
Ô rage ! être bouffon ! ô rage ! être difforme !
Toujours cette pensée ! et, qu'on veille ou qu'on dorme,

Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
 Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour !
 Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
 Que rire ! — Quel excès d'opprobre et de misère !
 Quoi ! ce qu'ont les soldats, ramassés en troupeau
 Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
 Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
 A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bague,
 A tout homme ici-bas qui respire et se meut,
 Le droit de ne pas rire et de pleurer s'il veut,
 Je ne l'ai pas ! — O Dieu ! triste et l'humeur mauvaise,
 Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
 Tout rempli de dégoût de ma difformité,
 Jaloux de toute force et de toute beauté,
 Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,
 Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
 Si je veux recueillir et calmer un moment
 Mon âme qui sanglote et pleure amèrement,
 Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
 Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
 A force de bonheur oubliant le tombeau,
 Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
 Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
 Et me dit en bâillant : Bouffon ! fais-moi donc rire !
 — O pauvre fou de cour ! — C'est un homme, après tout.
 — Eh bien ! la passion qui dans son âme bout,
 La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
 L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
 Le calcul éternel de quelque affreux dessein,
 Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
 Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
 Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie !
 — Abjection ! S'il marche, ou se lève, ou s'assied,
 Toujours il sent le fil qui lui tire le pied.....
 Aussi, mes beaux seigneurs, mes railleurs gentilshommes,
 Hun ! comme il vous hait bien ! quels ennemis nous sommes !
 Comme il vous fait parfois payer cher vos dédains !
 Comme il sait leur trouver des contre-coups soudains !
 Il est le noir démon qui conseille le maître.

Vos fortunes, messieurs, n'ont plus le temps de naître.
 Et, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
 Quelque belle existence, il l'effeuille à plaisir!
 — Vous l'avez fait méchant! — O douleur! est-ce vivre?
 Mêler du fiel au vin dont un autre s'enivre,
 Si quelque bon instinct germe en soi, l'effacer,
 Étourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
 Traverser chaque jour, comme un mauvais génie,
 Des fêtes qui pour vous ne sont qu'une ironie,
 Démolir le bonheur des heureux, par ennui,
 N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui,
 Et contre tous, partout où le hasard vous pose,
 Porter toujours en soi, mêler à toute chose,
 Et garder, et cacher sous un rire moqueur
 Un fond de vieille haine extravasée au cœur!
 Oh! je suis malheureux! —

Se levant du banc de pierre où il est assis.

Mais, ici, que m'importe?

Suis-je pas un autre homme en passant cette porte?
 Oublions un instant le monde dont je sors.
 Ici, je ne dois rien apporter du dehors.

Retombant dans sa rêverie.

— Ce vieillard m'a maudit! — Pourquoi cette pensée
 Revient-elle toujours lorsque je l'ai chassée?
 Pourvu qu'il n'aille rien m'arriver?

Haussant les épaules.

Suis-je fou?

Il va à la porte de la maison et frappe. Elle s'ouvre. Une jeune fille vêtue de blanc en sort, et se jette joyeusement dans ses bras.

TRIBOULET.

Ma fille!

Il la serre sur sa poitrine avec transport.

Oh! mets tes bras à l'entour de mon cou.

— Sur mon cœur! — Près de toi, tout rit, rien ne me pèse,
 Enfant! je suis heureux, et je respire à l'aise!

Il la regarde d'un œil enivré.

— Plus belle tous les jours! — Tu ne manques de rien,
 Dis? — Es-tu bien ici? — Blanche, embrasse-moi bien



BLANCHE, *dans ses bras.*

Comme vous êtes bon, mon père!

TRIBOULET, *s'asseyant.*

Non, je t'aime,

Voilà tout. N'es-tu pas ma vie et mon sang même?

Si je ne t'avais point, qu'est-ce que je ferais,

Mon Dieu?

BLANCHE, *lui posant la main sur le front.*

Vous soupirez. Quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas? Dites-les à votre pauvre fille.

Hélas! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille.

TRIBOULET.

Enfant! tu n'en as pas.

BLANCHE.

J'ignore votre nom.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom?

BLANCHE.

Nos voisins de Chinon,

De la petite ville où je fus élevée,

Me croyaient orpheline avant votre arrivée.

TRIBOULET.

J'aurais dû t'y laisser. C'eût été plus prudent.

Mais je ne pouvais plus vivre ainsi cependant.

J'avais besoin de toi, besoin d'un cœur qui m'aime.

Il la serre de nouveau dans ses bras.

BLANCHE.

Si vous ne voulez pas me parler de vous-même...

TRIBOULET.

Ne sors jamais!

BLANCHE.

Je suis ici depuis deux mois,

Je suis allée en tout à l'église huit fois.

TRIBOULET.

Bien.

BLANCHE.

Mon bon père, au moins parlez-moi de ma mère!

TRIBOULET.

Ah! ne réveille pas une pensée amère,
 Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé
 — Et, si tu n'étais là, je dirais : j'ai rêvé —
 Une femme contraire à la plupart des femmes,
 Qui, dans ce monde où rien n'appareille les âmes,
 Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
 M'aima pour ma misère et ma difformité.
 Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
 L'angélique secret de son amour fidèle,
 De son amour, passé sur moi comme un éclair,
 Rayon du paradis tombé dans mon enfer!
 Que la terre, toujours à nous recevoir prête,
 Soit légère à ce sein qui reposa ma tête!
 — Toi seule m'es restée! —

Levant les yeux au ciel.

Eh bien! mon Dieu, merci!

Il pleure et cache son front dans ses mains.

BLANCHE.

Que vous devez souffrir! Vous voir pleurer ainsi,
 Non, je ne le veux pas, non, cela me déchire!

TRIBOULET.

Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire?

BLANCHE.

Mon père, qu'avez-vous? Dites-moi votre nom.
 Oh! versez dans mon sein toutes vos peines!

TRIBOULET.

Non.

A quoi bon me nommer? Je suis ton père. — Écoute,
 Hors d'ici, vois-tu bien, peut-être on me redoute,
 Qui sait? l'un me méprise et l'autre me maudit.

Mon nom, qu'en ferais-tu, quand je te l'aurais dit ?
 Je veux ici du moins, je veux, en ta présence,
 Dans ce seul coin du monde où tout soit innocence,
 N'être pour toi qu'un père, un père vénéré,
 Quelque chose de saint, d'auguste et de sacré!

BLANCHE.

Mon père!

TRIBOULET, *la serrant avec emportement dans ses bras*

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde ?

Oh! je t'aime pour tout ce que je hais au monde!

— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.

Dis, aimes-tu ton père? Et, puisque nous voilà

Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,

Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose,

Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis!

D'autres ont des parents, des frères, des amis,

Une femme, un mari, des vassaux, un cortège

D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je?

Moi, je n'ai que toi seule! Un autre est riche. Eh bien,

Toi seule es mon trésor et toi seule es mon bien!

Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu'en ton âme!

D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme,

Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,

Ils sont beaux; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté!

Chère enfant! — Ma cité, mon pays, ma famille,

Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,

Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,

Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi!

De tout autre côté ma pauvre âme est froissée.

— Oh! si je te perdais!... Non, c'est une pensée

Que je ne pourrais pas supporter un moment!

— Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant.

Oui, c'est toute ta mère! — Elle était aussi belle.

Tu te passes souvent la main au front comme elle,

Comme pour l'essuyer, car il faut au cœur pur

Un front tout innocence et des yeux tout azur.

Tu rayannes pour moi d'une angélique flamme,

A travers ton beau corps mon âme voit ton âme,

Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle, et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde!

BLANCHE.

Oh! que je voudrais bien vous rendre heureux!

TRIBOULET.

Qui? moi?

Je suis heureux ici! quand je vous aperçoi,
Ma fille, c'est assez pour que mon cœur se fonde.

Il lui passe la main dans les cheveux en souriant.

Oh! les beaux cheveux noirs! Enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait?

BLANCHE, *prenant un air caressant.*

Un jour, avant le couvre-feu,
Je voudrais bien sortir et voir Paris un peu.

TRIBOULET, *impétueusement.*

Jamais! jamais! — Ma fille, avec dame Bérarde
Tu n'es jamais sortie, au moins?

BLANCHE, *tremblante.*

Non.

TRIBOULET.

Prends-y garde!

BLANCHE.

Je ne vais qu'à l'église.

TRIBOULET, *à part.*

O ciel! on la verrait,
On la suivrait, peut-être on me l'enlèverait!
La fille d'un bouffon, cela se déshonore,
Et l'on ne fait qu'en rire! oh! —

Haut.

Je t'en prie encore,
Reste ici renfermée! — Enfant, si tu savais

Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais!
Comme les débauchés vont courant par la ville!
Oh! les seigneurs surtout!

Levant les yeux au ciel.

O Dieu! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs
Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité!

Il cache sa tête dans ses mains, et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir, mais par grâce
Ne pleurez pas ainsi!

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.

J'ai tant ri l'autre nuit!

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.

Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, *l'embrassant.*

Reviendrez-vous bientôt, dites?

TRIBOULET.

Peut-être.

Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître...

(Le Roi s'amuse. II, sc. II et III, pp. 55-63.)

Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais!
Comme les débauchés vont courant par la ville!
Oh! les seigneurs surtout!

Levant les yeux au ciel.

O Dieu! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs
Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité!

Il cache sa tête dans ses mains, et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir, mais par grâce
Ne pleurez pas ainsi!

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.

J'ai tant ri l'autre nuit!

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.

Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, *l'embrassant.*

Reviendrez-vous bientôt, dites?

TRIBOULET.

Peut-être.

Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître...

(Le Roi s'amuse. II, sc. II et III, pp. 55-63.)

III

J'AI TUÉ MON ENFANT!

A minuit, Saltabadil a remis à Triboulet le sac où le corps de Blanche est enfermé. Le bouffon pense tenir le roi mort. Il savoure sa vengeance. (On pourra comparer ce dénouement au dernier acte du *Roi Lear*, de Shakespeare.)

TRIBOULET *seul, l'œil fixé sur le sac.*

Il est là! — Mort! — Pourtant je voudrais bien le voir.

Tâtant le sac.

C'est égal, c'est bien lui. — Je le sens sous ce voile.

Voici ses éperons qui traversent la toile.

C'est bien lui.

Se redressant et mettant le pied sur le sac.

Maintenant, monde, regarde-moi.

Ceci c'est un bouffon, et ceci c'est un roi! —

Et quel roi! le premier de tous! le roi suprême!

Le voilà sous mes pieds, je le tiens, c'est lui-même.

La Seine pour sépulcre, et ce sac pour linceul.

Qui donc a fait cela?

Croisant les bras.

Eh bien! oui, c'est moi seul. —

Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire,

Et les peuples demain refuseront d'y croire.

Que dira l'avenir? quel long étonnement

Parmi les nations d'un tel événement!

Sort, qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes!

Une des majestés humaines les plus hautes,

Quoi! François de Valois, ce prince au cœur de feu,

Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu,

— A l'éternité près, — un gagneur de batailles

Dont le pas ébranlait les bases des murailles,

Il tonne de temps en temps.

L'homme de Marignan, lui qui, toute une nuit,
 Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
 Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
 N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
 Ce roi, de l'univers par sa gloire étoilé,
 Dieu! comme il se sera brusquement en allé!
 Emporté tout à coup, dans toute sa puissance,
 Avec son nom, son bruit, et sa cour qui l'encense,
 Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
 Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu!
 Quoi! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée!
 Ce roi qui se levait dans une aube enflammée,
 Éteint, évanoui, dissipé dans les airs!
 Apparu, disparu, — comme un de ces éclairs!
 Et peut-être demain des crieurs inutiles,
 Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
 Et crieront au passant, de surprise éperdu :
 — A qui retrouvera François premier perdu! —
 — C'est merveilleux!

Après un silence.

Ma fille, ô ma pauvre affligée,
 Le voilà donc puni, te voilà donc vengée!
 Oh! que j'avais besoin de son sang! Un peu d'or,
 Et je l'ai!

Se penchant avec rage sur le cadavre.

Scélérat! peux-tu m'entendre encor?
 Ma fille, qui vaut plus que ne vaut ta couronne,
 Ma fille, qui n'avait fait de mal à personne,
 Tu me l'as enviée et prise! tu me l'as
 Rendue avec la honte, — et le malheur, hélas!
 Eh bien! dis, m'entends-tu? maintenant, c'est étrange,
 Oui, c'est moi qui suis là, qui ris et qui me venge!
 Parce que je feignais d'avoir tout oublié,
 Tu t'étais endormi! — Tu croyais donc, — pitié!
 La colère d'un père aisément édentée? —
 Oh! non, dans cette lutte entre nous suscitée,
 Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
 Lui qui léchait tes pieds, il te ronge le cœur!

Je te tiens.

Se penchant de plus en plus sur le sac.

M'entends-tu? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : Chien! —

Il frappe le cadavre.

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau!

Se relevant à demi.

Oh! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore,
Sans pouvoir remuer! —

Se penchant de nouveau.

M'entends-tu? je t'abhorre!

Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis!

Se relevant.

A l'eau François premier!

Il prend le sac par un bout et le traîne au bord de l'eau.

TRIBOULET, *la main sur le sac.*

Allons!

LE ROI, *chantant au fond.*

Souvent femme varié!
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET, *tressaillant.*

Quelle voix! quoi!

Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi?

*Il se retourne et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu.
Mais on l'entend chanter dans l'éloignement.*

VOIX DU ROI.

Souvent femme varié!
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET.

O malédiction ! ce n'est pas lui que j'ai !
Ils le font évader, quelqu'un l'a protégé
On m'a trompé ! —

*Courant à la maison, dont la fenêtre supérieure
est seule ouverte.*

Bandit !

La mesurant des yeux comme pour l'escalader.

C'est trop haut, la fenêtre !

Revenant au sac avec fureur.

Mais qui donc m'a-t-il mis à sa place, le traître ?
Quel innocent ? — Je tremble...

Touchant le sac.

Oui, c'est un corps humain.

*Il déchire le sac du haut en bas avec son poignard
et y regarde avec anxiété.*

Je n'y vois pas ! — La nuit !

Se retournant, égaré.

Quoi ! rien dans le chemin !

Rien dans cette maison ! pas un flambeau qui brille !

S'accoudant avec désespoir sur le corps.

Attendons un éclair.

*Il reste quelques instants l'œil fixé sur le sac entr'ouvert,
dont il a tiré Blanche à demi.*

SCÈNE IV

TRIBOULET, BLANCHE.

TRIBOULET.

Un éclair passe, il se lève, et recule avec un cri frénétique.

— Ma fille ! Ah ! Dieu ! ma fille !

Ma fille ! Terre et cieux ! c'est ma fille, à présent !

Tâtant sa main.

Dieu ! ma main est mouillée ! — A qui donc est ce sang ?

— Ma fille! — Oh! je m'y pards! c'est un prodige horrible!
C'est une vis... ! Oh! non, c'est impossible,
Elle est partie, elle est en route pour Évreux.

Tombant à genoux près du corps, les yeux au ciel.

O mon Dieu! n'est-ce pas que c'est un rêve affreux,
Que vous av z gardé ma fille sous votre aile,
Et que ce n'est pas elle, ô mor Dieu?

Un second éclair passe et jette une vive lumière sur le visage pâle et les yeux fermés de Blanche.

Si! c'est elle!

C'est bien elle!

Se jetant sur le corps avec des sanglots.

Ma fille! enfant! réponds-moi, dis,
Ils t'ont assassinée! oh! réponds! oh! bandits!
Personne ici, grand Dieu! que l'horrible famille!
Parle-moi! parle-moi! ma fille! ô ciel! ma fille!

BLANCHE, *comme ranimée aux cris de son père, entr'ouvrant la paupière, et d'une voix éteinte.*

Qui m'appelle?

TRIBOULET, *éperdu.*

Elle parle! elle remue un peu!
Son cœur bat! son œil s'ouvre! elle est vivante, ô Dieu!

BLANCHE.

Elle se relève à demi. Elle est en chemise, tout ensanglantée, les cheveux épars. Le bas du corps, qui est resté vêtu, est caché dans le sac.

Où suis-je?

TRIBOULET, *la soulevant dans ses bras.*

Mon enfant, mon seul bien sur la terre,
Reconnais-tu ma voix? m'entends-tu, dis?

BLANCHE.

Mon père!...

TRIBOULET.

Blanche! que t'a-t-on fait? quel mystère infernal? —
Je crains en te touchant de te faire du mal.

Je n'y vois pas. Ma fille, as-tu quelque blessure?
Conduis ma main.

BLANCHE, *d'une voix entrecoupée.*

Le fer a touché — j'en suis sûre —
— Le cœur, — je l'ai senti... —

TRIBOULET.

Ce coup, qui l'a frappé?

BLANCHE.

Ah! tout est de ma faute, — et je vous ai trompé. —
— Je l'aimais trop, — je meurs — pour lui.

TRIBOULET.

Sort implacable!
Prise dans ma vengeance! Oh! c'est Dieu qui m'accable! —
Comment donc ont-ils fait? Ma fille, explique-toi!
Dis!

BLANCHE, *mourante.*

Ne me faites pas parler!

TRIBOULET, *la couvrant de baisers.*

Pardonne-moi,

Mais, sans savoir comment, te perdre! Oh! ton front penche.

BLANCHE, *faisant un effort pour se retourner.*

Oh!... de l'autre côté!... J'étouffe!

TRIBOULET, *la soulevant avec angoisse.*

Blanche! Blanche!

Ne meurs pas! —

Se retournant, désespéré.

Au secours! Quelqu'un! Personne ici!
Est-ce qu'on va laisser mourir ma fille ainsi?
— Ah! la cloche du bac est là, sur la muraille. —
Ma pauvre enfant, peux-tu m'attendre un peu que j'aille
Chercher de l'eau, sonner pour qu'on vienne? — un instant!

Blanche fait signe que c'est inutile.

Non, tu ne le veux pas? — Il le faudrait pourtant!

Appelant sans la quitter.

Quelqu'un !

Silence partout. La maison demeure impassible dans l'ombre.

Cette maison, grand Dieu, c'est une tombe!

Blanche agonise.

Oh! ne meurs pas! Enfant, mon trésor, ma colombe,
Blanche! si tu t'en vas, moi, je n'aurai plus rien!
Ne meurs pas, je t'en prie!

BLANCHE.

Oh!

TRIBOULET.

Mon bras n'est pas bien,
N'est-ce pas? il te gêne. — Attends que je me place
Autrement. — Es-tu mieux comme cela? — Par grâce,
Tâche de respirer jusqu'à ce que quelqu'un
Vienne nous assister! — Aucun secours! aucun!

BLANCHE, *d'une voix éteinte et avec effort.*

Pardonnez-lui, mon père... — Adieu!

Sa tête retombe.

TRIBOULET, *s'arrachant les cheveux.*

Blanche!... Elle expire!

Il court à la cloche du bac et la secoue avec fureur.

A l'aide! au meurtre! au feu!

Revenant à Blanche.

Tâche encor de me dire
Un mot! un seulement! parle-moi, par pitié!

Essayant de la relever.

Pourquoi veux-tu rester ainsi le corps plié?
Seize ans! non, c'est trop jeune! oh! non, tu n'es pas morte!
Blanche, as-tu pu quitter ton père de la sorte?
Est-ce qu'il ne doit plus t'entendre? ô Dieu! pourquoi?

*Entrent des gens du peuple, accourant au bruit
avec des flambeaux.*

Le ciel fut sans pitié de te donner à moi!
Que ne t'a-t-il reprise au moins, ô pauvre femme,

Avant de me montrer la beauté de ton âme?
 Pourquoi m'a-t-il laissé connaître mon trésor?
 Que n'es-tu morte, hélas! toute petite encor,
 Le jour où des enfants en jouant te blessèrent!
 Mon enfant! mon enfant!

SCÈNE V

LES MÊMES, HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

UNE FEMME.

Ses paroles me serrent

Le cœur.

TRIBOULET, *se retournant.*

Ah! vous voilà! vous venez maintenant!

Il est bien temps!

Prenant au collet un charretier, qui tient son fouet à la main.

As-tu des chevaux, toi, manant?

Une voiture? dis!

LE CHARRETIER.

Oui. — Comme il me secoue!

TRIBOULET.

Oui? Eh bien, prends ma tête, et mets-la sous ta roue!

Il revient se jeter sur le corps de Blanche.

Ma fille!

UN DES ASSISTANTS.

Quelque meurtre! un père au désespoir!

Séparons-les.

Ils veulent entraîner Triboulet, qui se débat.

TRIBOULET.

Je veux rester! je veux la voir!

Je ne vous ai point fait de mal pour me la prendre!

Je ne vous connais pas. — Voulez-vous bien m'entendre?

A une femme.

Madame, vous pleurez, vous êtes bonne, vous!
Dites-leur de ne pas m'emmener.

*La femme intercède pour lui. Il revient près de Blanche.
Tombant à genoux.*

A genoux!
A genoux, misérable! et meurs à côté d'elle!

LA FEMME.

Ah! calmez-vous. Si c'est pour crier de plus belle,
On va vous remmener.

TRIBOULET, égaré.

Non, non! laissez! —

Saisissant Blanche dans ses bras.

Je croi

Qu'elle respire encore! elle a besoin de moi!

Allez vite chercher du secours à la ville.

Laissez-la dans mes bras. Je serai bien tranquille.

*Il la prend tout à fait sur lui, et l'arrange comme une mère son
enfant endormi.*

Non! elle n'est pas morte! Oh! Dieu ne voudrait pas.

Car, enfin, il le sait, je n'ai qu'elle ici-bas.

Tout le monde vous hait quand vous êtes difforme,

On vous fuit, de vos maux personne ne s'informe;

Elle m'aime, elle! — elle est ma joie et mon appui.

Quand on rit de son père, elle pleure avec lui.

Si belle et morte! oh! non. — Donnez-moi quelque chose

Pour essuyer son front.

Il lui essuie le front.

Sa lèvre est encor rose.

Oh! si vous l'aviez vue, oh! je la vois encor

Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or!

Elle était blonde alors. —

La serrant sur son cœur avec emportement.

O ma pauvre opprimée!

Ma Blanche! mon bonheur! ma fille bien-aimée!

Se calmant et l'admirant.

Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.

Elle dormait sur moi, tout comme la voici!
 Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange!
 Je ne lui semblais pas quelque chose d'étrange,
 Elle me souriait avec ses yeux divins,
 Et moi, je lui baisais ses deux petites mains!
 Pauvre agneau! — Morte! oh non; elle dort et repose.
 Tout à l'heure, messieurs, c'était bien autre chose,
 Elle s'est cependant réveillée. — Oh! j'attend.
 Vous l'allez voir rouvrir ses yeux dans un instant!
 Vous voyez maintenant, messieurs, que je raisonne,
 Je suis tranquille et doux, je n'offense personne;
 Puisque je ne fais rien de ce qu'on me défend,
 On peut bien me laisser regarder mon enfant.

Il la contemple.

Pas une ride au front! pas de douleurs anciennes!
 J'ai déjà réchauffé ses mains entre les miennes,
 Voyez, touchez-les donc un peu!

Entre un médecin.

LA FEMME, à Triboulet.

Le chirurgien.

TRIBOULET, au chirurgien qui s'approche.

Tenez, regardez-la, je n'empêcherai rien.
 Elle est évanouie, est-ce pas?

LE CHIRURGIEN, examinant Blanche.

Elle est morte.

Triboulet se lève debout d'un mouvement convulsif.

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte.
 Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant! j'ai tué mon enfant!

Il tombe sur le pavé.

(*Le Roi s'amuse*, V, sc. III, IV et V, pp. 144-155.)

IV

LUCRÈCE BORGIA

LUCRÈCE BORGIA

Lucrece Borgia fut représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 2 février 1833. Victor Hugo abordait le drame en prose. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, mais qui présidait aux destinées de l'Odéon lorsque furent donnés au public l'*Othello* d'Alfred de Vigny et la *Christine* d'Alexandre Dumas, ouvrait toutes grandes les portes de son théâtre à la jeune École romantique. Il profitait ainsi avec habileté des hésitations et tracasseries du personnel de la Comédie-Française, où M^{lle} Mars, classique par ses goûts, faisait la pluie et le beau temps. *Antony*, d'abord répété aux Français, venait de remporter un triomphe éclatant chez Harel; puis *Richard Darlington*, puis *La Tour de Nesle*. Le succès de *Lucrece Borgia* suivit et couronna tous ces succès. Dans le dessein de Victor Hugo, *Lucrece Borgia* était la contre-partie du *Roi s'amuse*. « Ces deux pièces, écrit-il, si différentes par le fond, par la forme et par la destinée, sont étroitement accouplées dans sa pensée. L'idée qui a produit *Le Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrece Borgia* sont nées au même moment, sur le même point du cœur. Quelle est en effet la pensée intime cachée sous trois ou quatre écorces concentriques dans *Le Roi s'amuse*? La voici. Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, à l'étage

le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature; et puis, jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *Le Roi s'amuse*. Eh bien! qu'est-ce que c'est que *Lucrece Borgia*? Prenez la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime, et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel; dans votre monstre mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi, la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *Le Roi s'amuse*; la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrece Borgia*. Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie* n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une *bilogie sui generis*, qui pourrait avoir pour titre : *Le Père et la Mère.....* »

Il est certain que Victor Hugo a sur le compte de doña Lucrezia accepté toutes les infamies dont Tomasi, Guicciardini et les chroniques italiennes l'accablent. Même il a recueilli sur la mort des maris de la dame des rumeurs populaires, qu'un historien aurait le devoir de contrôler. Mais l'auteur est en droit de répondre « que souvent les fables du peuple font la vérité du poète ». La facture de son drame s'écarte du modèle qu'il avait jusqu'ici adopté. *Lucrece Borgia* se rapproche de la pièce découpée en tableaux. Trois actes, dont les deux premiers sont divisés chacun en deux parties, et le dernier composé de trois scènes, l'une plus longue, les deux autres rapides et serrées. Et, à vrai dire, plutôt cinq tableaux vivement exécutés. Voilà, semble-t-il, la nouvelle formule, plus

ramassée, de ce drame en prose. Le premier acte commence par une fête; le dernier se termine sur une tuerie. Le nom de Lucrece Borgia est, en vérité, le symbole de toutes ces choses.

Au premier acte, une fête de nuit s'achève sur la terrasse du palais Barbarigo, à Venise. Cinq jeunes seigneurs, un capitaine d'aventure, Gennaro, et le factotum de dame Lucrece, Gubetta, connu de cette jeunesse sous le nom de Belyerana, devisent et racontent l'assassinat de Jean Borgia par son frère César. Nous apprenons que César recherche tous ses parents pour les faire périr et demeurer seul héritier du pape. Nous devinons aussi que Gennaro tient de près à Lucrece Borgia. Pendant ces propos, il a cédé au sommeil. Ses amis s'éloignent. Alors Lucrece arrive, et devant Gubetta, son âme damnée, nous ouvre son cœur. Elle n'a plus qu'un amour, honnête, épuré, celui de ce capitaine endormi. Elle verse une larme, enlève son masque pendant une seconde, pour sécher ses yeux. Deux hommes apostés l'ont reconnue, deux hommes masqués, l'un son mari, le duc Alphonse d'Este, qui croit surprendre une intrigue galante, l'autre Rustighello, son Gubetta, à lui. Deux jeunes gens aussi, parmi ceux qui devisèrent tout à l'heure, Jeppo et Maffio, frères d'armes de Gennaro, l'ont vue sans masque; ils vont chercher leurs compagnons. Cependant Gennaro s'est éveillé; une femme masquée l'a baisé au front; il la poursuit; c'est Lucrece, qui revient avec lui et, à visage découvert, parle avec émotion au jeune homme de sa mère. Mais les étourdis reparaisent à leur tour, et sans merci infligent à ce monstre féminin affront sur affront et la nomment devant Gennaro, qui la repousse. Elle tombe évanouie à ses pieds.

Dans la seconde partie de ce premier acte, l'auteur nous transporte à Ferrare. Lucrece, désormais haïe et méprisée de Gennaro, dernière honte, la seule qu'elle redoutât, rêve de se venger sur les cinq jeunes gens et de revoir le capitaine. Justement, les seigneurs et lui font partie d'une ambassade envoyée par Venise au duc Alphonse. Et les voici devisant sous le balcon du palais Borgia, contant les mortels effets des poisons dont cette

terrible famille à le secret. Puis ils font la partie de se rendre, le soir même, à une invitation de la Negroni, et plaisantent Gennaro sur le sentiment que dame Lucrece semble éprouver pour lui. Gennaro se fâche, et, de la pointe de son poignard faisant sauter la première lettre de l'écusson du palais, il ne laisse subsister du nom de Borgia, gravé sur le mur, que ce mot : ORGIA. Deux hommes dévoués au duc Alphonse, Rustighello et Astolfo, assistent de loin à cette équipée.

La première partie du second acte se passe dans une salle du palais ducal. Don Alphonse nous apprend qu'il tient Gennaro en sa possession et ordonne à Rustighello de préparer un flacon de poison et son épée. « Si j'appelle, tu entreras avec le plateau; si je secoue la clochette, tu entreras avec l'épée. » Et Lucrece réclame justice; elle vient d'apprendre le jeu de mots dont elle est publiquement stigmatisée; elle exige de son mari le serment que le coupable ne sortira pas vivant du palais. « Je vous donne ma parole, je vous la donne, entendez-vous bien, madame? » répond le duc, qui croit avoir découvert à la soirée Barbarigo que Gennaro est aimé de Lucrece. On introduit, en présence des deux époux, l'homme au poignard trop spirituel: c'est Gennaro! Dona Lucrezia étouffe; on éloigne le prisonnier dans la salle voisine. Le couple ducal demeure en tête à tête, et, dans une scène d'une intimité tour à tour féline et féroce, découvre ses griffes et son âme à nos yeux. Mais don Alphonse a donné sa parole, trop heureux de la tenir. Gennaro rentre; Lucrece est contrainte de verser de sa main tremblante le vin empoisonné. Quand « c'est fait », le duc se retire, et Lucrece sauve Gennaro de la mort en lui donnant un contre-poison.

Dans la deuxième partie de ce second acte, nous sommes de nouveau sous le balcon du palais. Don Alphonse ayant appris que Gennaro a échappé au poison, sans avoir encore quitté sa demeure, qui est de l'autre côté de la place, s'est aposté avec Rustighello pour expédier le capitaine. Les cinq seigneurs, amis de Gennaro, l'empêchent de fuir et l'exhortent à souper avec eux chez la Negroni. Maffio, son frère d'armes, le décide. Et don Alphonse fait signe à Rustighello que son inter-

vention est inutile. « Ils vont souper chez la princesse Negroni. Si je suis bien informé... »

Le troisième acte figure une fête sur le déclin. Gubetta, qui a fait partie du souper, cherche querelle à Oloferno pour un sonnet que celui-ci veut lire. Les dames s'enfuient et ferment du dehors toutes les portes. En entrant, les jeunes gens s'étaient laissé dépouiller de leurs épées. Gubetta, qui n'a rien bu de toute la nuit, chante aux convives déjà chancelants un refrain à boire. Seul, Gennaro ne prend point part à la gaieté générale. *Oculos habent, et non videbunt...* Voici que des chants religieux et lugubres répondent aux chansons; les lumières de la salle s'éteignent presque, une procession funèbre s'approche... *De profundis clamavi ad te, Domine...* La grande porte du fond s'ouvre solennellement dans toute sa largeur. Une longue file de pénitents blancs et noirs, dont on ne voit que les yeux par les trous de leurs cagoules, apparaît, croix en tête et torche en main... *Conquassabit capita in terra multorum!*... « Ah! çà, messieurs, nous sommes chez le démon ici. — Vous êtes chez moi!... Lucrece Borgia! » Vêtue de noir, sur le seuil de la porte, elle se dresse, prête à relever les affronts du premier acte. Les moines s'écartent et laissent voir cinq cercueils ouverts. Gennaro, qu'elle croyait parti pour Venise, en réclame un sixième. Elle s'enferme avec lui, pendant que pour les seigneurs, emmenés par les moines, empoisonnés par les vins de Syracuse, commence l'agonie. Mais elle aussi a vécu. Gennaro lui demande s'il lui reste assez d'élixir pour sauver ses amis. Non, lui dit Lucrece, mais il y en a suffisamment pour te soustraire encore une fois à la mort. « C'est-à-dire, madame, que vous allez mourir. » En vain, Lucrece le supplie, lui laissant d'abord entendre qu'elle est sa tante. Un cri de Maffio mourant, de Maffio, son frère d'armes, à qui il a juré amitié, aide et, au besoin, vengeance, arme le bras de Gennaro; il relève le couteau, qu'il avait un instant abaissé, et, pendant que Lucrece se débat et demande grâce, il la frappe. « Ah!... tu m'as tuée!... Gennaro! je suis ta mère! » Et comme dans *les Choéphores* du vieil Eschyle, l'arme ensanglantée du fils lave et venge les crimes maternels.

I

AFFRONT SUR AFFRONT

Une fête de nuit au palais Barbarigo, à Venise. De jeunes seigneurs devisent entre eux des crimes de la famille Borgia, du meurtre de Jean Borgia par son frère César. Gennaro, le capitaine d'aventure, indifférent à ces histoires, s'endort en les écoutant. Une femme masquée dépose sur son front un baiser. Il la poursuit, tous deux rentrent en scène.

GENNARO, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA.

Cette terrasse est obscure et déserte, je puis me démasquer ici. Je veux que vous voyiez mon visage, Gennaro.

Elle se démasque.

GENNARO.

Vous êtes bien belle!

DONA LUCREZIA.

Regarde-moi bien, Gennaro, et dis-moi que je ne te fais pas horreur!

GENNARO.

Vous, me faire horreur, madame! et pourquoi? Bien au contraire, je me sens au fond du cœur quelque chose qui m'attire vers vous.

DONA LUCREZIA.

Donc tu crois que tu pourrais m'aimer, Gennaro?

GENNARO.

Pourquoi non? Pourtant, madame, je suis sincère, il y aura toujours une femme que j'aimerai plus que vous.

DONA LUCREZIA, *souriant.*

Je sais. La petite Fiammetta.

GENNARO.

Non.

DONA LUCREZIA.

Qui donc ?

GENNARO.

Ma mère.

DONA LUCREZIA.

Ta mère ! ta mère, ô mon Gennaro ! Tu aimes bien ta mère, n'est-ce pas ?

GENNARO.

Et pourtant je ne l'ai jamais vue. Voilà qui vous paraît bien singulier, n'est-il pas vrai ? Tenez, je ne sais pas pourquoi, j'ai une pente à me confier à vous ; je vais vous dire un secret que je n'ai encore dit à personne, pas même à mon frère d'armes, pas même à Maffio Orsini. Cela est étrange de se livrer ainsi au premier venu ; mais il me semble que vous n'êtes pas pour moi la première venue. — Je suis un capitaine qui ne connaît pas sa famille. J'ai été élevé en Calabre par un pêcheur dont je me croyais le fils. Le jour où j'eus seize ans, ce pêcheur m'apprit qu'il n'était pas mon père. Quelque temps après, un seigneur vint qui m'arma chevalier et qui repartit sans avoir levé la visière de son morion. Quelque temps après encore, un homme vêtu de noir vint m'apporter une lettre. Je l'ouvris. C'était ma mère qui m'écrivait, ma mère que je ne connaissais pas, ma mère que je rêvais bonne, douce, tendre, belle comme vous, ma mère que j'adorais de toutes les forces de mon âme ! Cette lettre m'apprit, sans me dire aucun nom, que j'étais noble et de grande race, et que ma mère était bien malheureuse. Pauvre mère !

DONA LUCREZIA.

Bon Gennaro !

GENNARO.

Depuis ce jour-là, je me suis fait aventurier, parce qu'étant quelque chose par ma naissance, j'ai voulu être aussi quelque chose par mon épée. J'ai couru toute l'Italie. Mais, le premier jour de chaque mois, en quelque lieu que je sois, je vois toujours venir le même messager.

Il me remet une lettre de ma mère, prend ma réponse et s'en va; et il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, parce qu'il est sourd et muet.

DONA LUCREZIA.

Ainsi tu ne sais rien de ta famille?

GENNARO.

Je sais que j'ai une mère, qu'elle est malheureuse, et que je donnerais ma vie dans ce monde pour la voir pleurer, et ma vie dans l'autre pour la voir sourire. Voilà tout.

DONA LUCREZIA.

Que fais-tu de ces lettres?

GENNARO.

Je les ai toutes là, sur mon cœur. Nous autres gens de guerre, nous risquons souvent notre poitrine à l'encontre des épées. Les lettres d'une mère, c'est une bonne cuirasse.

DONA LUCREZIA.

Noble nature!

GENNARO.

Tenez, voulez-vous voir son écriture? voici une de ses lettres.

Il tire de sa poitrine un papier qu'il baise, et qu'il remet à Dona Lucrezia.

— Lisez cela.

DONA LUCREZIA, *lisant.*

« ... Ne cherche pas à me connaître, mon Gennaro, « avant le jour que je te marquerai. Je suis bien à « plaindre, va. Je suis entourée de parents sans pitié, « qui te tueraient comme ils ont tué ton père. Le secret « de ta naissance, mon enfant, je veux être seule à le « savoir. Si tu le savais, toi, cela est à la fois si triste « et si illustre que tu ne pourrais pas t'en taire; la jeu- « nesse est confiante, tu ne connais pas les périls qui « t'environnent comme je les connais; qui sait? tu vou- « drais les affronter par bravade de jeune homme, tu « parlerais, ou tu te laisserais deviner, et tu ne vivrais

« pas deux jours. Oh non ! contente-toi de savoir que tu
 « as une mère qui t'adore, et qui veille nuit et jour sur
 « ta vie. Mon Gennaro, mon fils, tu es tout ce que j'aime
 « sur la terre. Mon cœur se fond quand je songe à toi... »

Elle s'interrompt pour dévorer une larme.

GENNARO.

Comme vous listez cela tendrement ! On ne dirait pas que vous parlez. — Ah ! vous pleurez ! — Vous êtes bonne, madame, et je vous aime de pleurer de ce qu'écrivait ma mère.

Il reprend la lettre, la baise de nouveau et la remet dans sa poitrine.

— Oui, vous voyez, il y a eu bien des crimes autour de mon berceau. — Ma pauvre mère ! — N'est-ce pas que vous comprenez maintenant que je m'arrête peu aux galanteries, parce que je n'ai qu'une pensée au cœur, ma mère ? Oh ! délivrer ma mère ! la servir, la venger, la consoler, quel bonheur ! Je penserai à l'amour après. Tout ce que je fais, je le fais pour être digne de ma mère. Il y a bien des aventuriers qui ne sont pas scrupuleux, et qui se battraient pour Satan après s'être battus pour saint Michel ; moi, je ne sers que des causes justes. Je veux pouvoir déposer un jour aux pieds de ma mère une épée nette et loyale comme celle d'un empereur. — Tenez, madame, on m'a offert un gros enrôlement au service de cette infâme madame Lucrece Borgia. J'ai refusé.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! — Gennaro ! ayez pitié des méchants. Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur.

GENNARO.

Je n'ai pas pitié de qui est sans pitié. — Mais laissons cela, madame. Et maintenant que je vous ai dit qui je suis, faites de même, et dites-moi à votre tour qui vous êtes.

DONA LUCREZIA.

Une femme qui vous aime, Gennaro.

GENNARO.

Mais votre nom?...

DONA LUCREZIA.

Ne m'en demandez pas plus.

Des flambeaux. Entrent avec bruit Maffio et Jeppo. Dona Lucrezia remet son masque précipitamment.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAFFIO ORSINI, JEPPO LIVERETTO, ASCANIO PETRUCCI, OLOFERNO VITELLOZZO, DON APOSTOLO GAZELLA.
SEIGNEURS, DAMES, PAGES portant des flambeaux.

MAFFIO, un flambeau à la main.

Gennaro, veux-tu savoir quelle est la femme à qui tu parles d'amour?

DONA LUCREZIA, à part, sous son masque.

Juste ciel!

GENNARO.

Vous êtes tous mes amis, mais je jure Dieu que celui qui touchera au masque de cette femme sera un enfant hardi. Le masque d'une femme est sacré comme la face d'un homme.

MAFFIO.

Il faut d'abord que la femme soit une femme, Gennaro! Mais nous ne voulons point insulter celle-là, nous voulons seulement lui dire nos noms.

Faisant un pas vers dona Lucrezia.

— Madame, je suis Maffio Orsini, frère du duc de Gravina, que vos sbires ont étranglé la nuit pendant qu'il dormait.

JEPPO.

Madame, je suis Jeppo Liveretto, neveu de Liveretto Vitelli, que vous avez fait poignarder dans les caves du Vatican.

ASCANIO.

Madame, je suis Ascanio Petrucci, cousin de Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, que vous avez assassiné pour lui voler plus aisément sa ville.

OLOFERNO.

Madame, je m'appelle Oloferno Vitellozzo, neveu d'Iago d'Appiani, que vous avez empoisonné dans une fête, après lui avoir traîtreusement dérobé sa bonne citadelle seigneuriale de Piombino.

DON APOSTOLO.

Madame, vous avez mis à mort sur l'échafaud don Francisco Gazella, oncle maternel de don Alphonse d'Aragon, votre troisième mari, que vous avez fait tuer à coups de hallebarde sur le palier de l'escalier de Saint-Pierre. Je suis don Apostolo Gazella, cousin de l'un et fils de l'autre.

DONA LUCREZIA.

O Dieu!

GENNARO.

Quelle est cette femme?

MAFFIO.

Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, madame, voulez-vous que nous vous disions le vôtre?

DONA LUCREZIA

Non! non! ayez pitié, messeigneurs! Pas devant lui!

MAFFIO, *la démasquant.*

Otez votre masque, madame, qu'on voie si vous pouvez encore rougir.

DON APOSTOLO.

Gennaro, cette femme à qui tu parlais d'amour est empoisonneuse....

DONA LUCREZIA

Assez! assez!

MAFFIO.

Veux-tu savoir son nom, Gennaro?

DONA LUCREZIA

Grâce! grâce! messeigneurs!

MAFFIO.

Gennaro, veux-tu savoir son nom?

DONA LUCREZIA.

Elle se traîne aux genoux de Gennaro.

N'écoute pas, mon Gennaro!

MAFFIO, étendant le bras.

C'est Lucrece Borgia!

GENNARO, la repoussant.

Oh!

TOUS.

Lucrece Borgia!

*Elle tombe évanouie aux pieds de Gennaro.**(Lucrece Borgia, I, sc. iv et v, pp. 29-37.)*

I

LA COLÈRE DE DONA LUCREZIA

Gennaro, au milieu de ses amis, qui ont accompagné l'ambassade de Venise à Ferrare, a fait sauter de la pointe de son poignard le B du nom qui surmonte l'écusson ducal. On y lit : ORGIA.

DON ALPHONSE, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA, entrant avec impétuosité.

Monsieur, monsieur, ceci est indigne, ceci est odieux, ceci est infâme. Quelqu'un de votre peuple — savez-vous cela, don Alphonse? — vient de mutiler le nom de votre femme gravé au-dessus de mes armoiries de famille sur la façade de votre propre palais. La chose s'est faite en plein jour, publiquement, par qui? je

l'ignore, mais c'est bien injurieux et bien téméraire. On a fait de mon nom un écriteau d'ignominie, et votre populace de Ferrare, qui est bien la plus infâme populace de l'Italie, monseigneur, est là qui ricane autour de mon blason comme autour d'un pilori. — Est-ce que vous vous imaginez, don Alphonse, que je m'accorde de cela, et que je n'aimerais pas mieux mourir en une fois d'un coup de poignard qu'en mille fois de la piqure envenimée du sarcasme et du quolibet? Pardieu, monsieur, on me traite étrangement dans votre seigneurie de Ferrare! Ceci commence à me lasser, et je vous trouve l'air trop gracieux et trop tranquille pendant qu'on traîne dans le ruisseau de votre ville la renommée de votre femme, déchiquetée à belles dents par l'injure et la calomnie. Il me faut une réparation éclatante de ceci, je vous en prévient, monsieur le duc. Préparez-vous à faire justice. C'est un événement sérieux qui arrive là, voyez-vous! Est-ce que vous croyez par hasard que je ne tiens à l'estime de personne au monde, et que mon mari peut se dispenser d'être mon chevalier? Non, non, monseigneur, qui épouse protège. Qui donne la main donne le bras. J'y compte. — Tous les jours, ce sont de nouvelles injures, et jamais je ne vous vois ému. — Est-ce que cette boue dont on me couvre ne vous éclabousse pas, don Alphonse? Allons, sur mon âme, courroucez-vous donc un peu, que je vous voie, une fois dans votre vie, vous fâcher à mon sujet, monsieur! Vous êtes amoureux de moi, dites-vous quelquefois? soyez-le donc de ma gloire! Vous êtes jaloux? soyez-le de ma renommée! Si j'ai doublé par ma dot vos domaines héréditaires; si je vous ai apporté en mariage, non seulement la rose d'or et la bénédiction du saint-père, mais, ce qui tient plus de place sur la surface du monde, Sienne, Rimini, Cesena, Spolète et Piombino, et plus de villes que vous n'aviez de châteaux, et plus de duchés que vous n'aviez de baronnies; si j'ai fait de vous le plus puissant gentilhomme de l'Italie, ce n'est pas une raison, monsieur, pour que vous laissiez votre peuple me railler, me publier et

m'insulter; pour que vous laissiez votre Ferrare montrer du doigt à toute l'Europe votre femme plus méprisée et plus bas placée que la servante des valets de vos palefreniers; ce n'est pas une raison, dis-je, pour que vos sujets ne puissent me voir passer au milieu d'eux sans dire: Ha! cette femme!... — Or, je vous le déclare, monsieur, je veux que le crime d'aujourd'hui soit recherché et notablement puni, ou je m'en plaindrai au pape, je m'en plaindrai au Valentinois qui est à Forli avec quinze mille hommes de guerre; et voyez maintenant si cela vaut la peine de vous lever de votre fauteuil!

DON ALPHONSE.

Madame, le crime dont vous vous plaignez m'est connu.

DONA LUCREZIA.

Comment, monsieur! le crime vous est connu, et le criminel n'est pas découvert?

DON ALPHONSE.

Le criminel est découvert.

DONA LUCREZIA.

Vive Dieu! s'il est découvert, comment se fait-il qu'il ne soit pas arrêté?

DON ALPHONSE.

Il est arrêté, madame.

DONA LUCREZIA.

Sur mon âme, s'il est arrêté, d'où vient qu'il n'est pas encore puni?

DON ALPHONSE.

Il va l'être. J'ai voulu d'abord avoir votre avis sur le châtement.

DONA LUCREZIA.

Et vous avez bien fait, monseigneur! — Où est-il?

DON ALPHONSE.

Ici.

DONA LUCREZIA.

Ah, ici! — Il me faut un exemple, entendez-vous, monsieur? C'est un crime de lèse-majesté. Ces crimes-là font toujours tomber la tête qui les conçoit et la main qui les exécute. — Ah! il est ici! Je veux le voir.

DON ALPHONSE.

C'est facile.

Appelant.

— Bautista!

L'huissier apparaît.

DONA LUCREZIA.

Encore un mot, monsieur, avant que le coupable soit introduit. — Quel que soit cet homme, fût-il de votre ville, fût-il de votre maison, don Alphonse, donnez-moi votre parole de duc couronné qu'il ne sortira pas d'ici vivant.

DON ALPHONSE.

Je vous la donne. — Je vous la donne, entendez-vous bien, madame?

DONA LUCREZIA.

C'est bien. Eh! sans doute, j'entends. Amenez-le maintenant. Que je l'interroge moi-même! — Mon Dieu! qu'est-ce que je leur ai donc fait à ces gens de Ferrare pour me persécuter ainsi?

DON ALPHONSE, *à l'huissier.*

Faites entrer le prisonnier.

La porte du fond s'ouvre. On voit paraître Gennaro désarmé entre deux pertuisaniers.

DONA LUCREZIA, *à part.*

Gennaro!

(Lucrèce Borgia, II, sc. II, pp. 62-65.)

III

L'EMPOISONNEMENT

Lucrèce Borgia, épouvantée de trouver dans Gennaro le coupable dont elle réclamait la mort, supplie le duc, avec qui elle est restée seule, de faire grâce au jeune homme. Mais le duc est impitoyable. Il lui donne seulement le choix : ou il fera tuer Gennaro à coups d'épée, ou elle lui versera elle-même le poison. Elle choisit le poison et le verse en effet de sa main à Gennaro. Après quoi, le duc les laisse seuls : « Vivez avec lui, si bon vous semble, son dernier quart d'heure ».

DONA LUCREZIA, GENNARO.

DONA LUCREZIA.

Gennaro! — vous êtes empoisonné!

GENNARO.

Empoisonné, madame!

DONA LUCREZIA.

Empoisonné!

GENNARO.

J'aurais dû m'en douter, le vin étant versé par vous.

DONA LUCREZIA.

Oh! ne m'accablez pas, Gennaro. Ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste et dont j'ai besoin encore pour quelques instants. Écoutez-moi. Le duc est jaloux de vous... Le duc ne m'a laissé d'autre alternative que de vous voir poignarder devant moi par Rustighello, ou de vous verser moi-même le poison. Un poison redoutable, Gennaro, un poison dont la seule idée fait pâlir tout Italien qui sait l'histoire de ces vingt dernières années.

GENNARO.

Oui, le poison des Borgia!

DONA LUCREZIA.

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le pape, monsieur de Valentinois et moi. Tenez, voyez cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres, et vous êtes sauvé!

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro, il recule.

GENNARO, *la regardant fixement.*

Madame, qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui est du poison?

DONA LUCREZIA, *tombant anéantie sur le fauteuil.*

O mon Dieu! mon Dieu!

GENNARO.

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia? Est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet? Oui, je sais un peu d'histoire. On lui fit accroire, à lui aussi, qu'il était empoisonné par Charles VIII, et on lui donna un contre-poison, dont il mourut. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle!

DONA LUCREZIA.

Misérable femme que je suis!

GENNARO.

Écoutez, madame, je ne me méprends pas à vos semblants d'amour. Vous avez quelque sinistre dessein sur moi. Cela est visible. Vous devez savoir qui je suis. Tenez, dans ce moment-ci, cela se lit sur votre visage que vous le savez, et il est aisé de voir que vous avez quelque insurmontable raison pour ne me le dire jamais. Votre famille doit connaître la mienne, et peut-être à cette heure ce n'est pas de moi que vous vous vengeriez en m'empoisonnant, mais qui sait? de ma mère.

DONA LUCREZIA.

Votre mère, Gennaro! vous la voyez peut-être autre-

ment qu'elle n'est. Que diriez-vous si ce n'était qu'une femme criminelle comme moi ?

GENNARO.

Ne la calomniez pas. Oh non ! ma mère n'est pas une femme comme vous, madame Lucrece ! Oh ! je la sens dans mon cœur et je la rêve dans mon âme telle qu'elle est ; j'ai son image là, née avec moi ; je ne l'aimerais pas comme je l'aime si elle n'était pas digne de moi ; le cœur d'un fils ne se trompe pas sur sa mère. Je la haïrais si elle pouvait vous ressembler. Mais non, non. Il y a quelque chose en moi qui me dit bien haut que ma mère n'est pas un de ces démons d'inceste, de luxure et d'empoisonnement comme vous autres les femmes d'à présent. Oh Dieu ! j'en suis bien sûr, s'il y a sous le ciel une femme innocente, une femme vertueuse, une femme sainte, c'est ma mère ! Oh ! elle est ainsi et pas autrement ! Vous la connaissez, sans doute, madame Lucrece, et vous ne me démentirez point !

DONA LUCREZIA.

Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

GENNARO.

Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, Lucrece Borgia, les joies ou les douleurs d'une mère ? Vous n'avez jamais eu d'enfants, à ce qu'on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfants, si vous en aviez, savez-vous bien qu'ils vous renieraient, madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une mère pareille ? Être le fils de Lucrece Borgia ! dire « ma mère » à Lucrece Borgia ! Oh !...

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! vous êtes empoisonné, le duc qui vous croit mort peut revenir à tout moment, je ne devrais songer qu'à votre salut et à votre évasion, mais vous me dites des choses si terribles que je ne puis faire autrement que de rester là, pétrifiée, à les entendre.

GENNARO.

Madame...

DONA LUCREZIA.

Voyons! il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-moi sous votre mépris; mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ!

GENNARO.

Que dois-je croire, madame? Le duc est loyal, et j'ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée. Vous avez à vous venger de moi.

DONA LUCREZIA.

Me venger de toi, Gennaro! — Il faudrait donner toute ma vie pour ajouter une heure à la tienne, il faudrait répandre tout mon sang pour t'empêcher de verser une larme, il faudrait m'asseoir au pilori pour te mettre sur un trône, il faudrait payer d'une torture de l'enfer chacun de tes moindres plaisirs, que je n'hésiterais pas, que je ne murmurerais pas, que je serais heureuse, que je baiserais tes pieds, mon Gennaro! Oh! tu ne sauras jamais rien de mon pauvre misérable cœur, sinon qu'il est plein de toi! Gennaro, le temps presse, le poison marche, tout à l'heure tu le sentirais, vois-tu! encore un peu, il ne serait plus temps. La vie ouvre en ce moment deux espaces obscurs devant toi, mais l'un a moins de minutes que l'autre n'a d'années. Il faut te déterminer pour l'un des deux. Le choix est terrible. Laisse-toi guider par moi. Aie pitié de toi et de moi, Gennaro. Bois vite, au nom du ciel!

GENNARO.

Allons, c'est bien. S'il y a un crime en ceci, qu'il retombe sur votre tête. Après tout, que vous disiez vrai ou non, ma vie ne vaut pas la peine d'être tant disputée. Donnez.

Il prend la fiole et boit.

DONA LUCREZIA.

Sauvé! — Maintenant il faut repartir pour Venise de toute la vitesse de ton cheval. Tu as de l'argent?

GENNARO.

J'en ai.

DONA LUCREZIA.

Le duc te croit mort. Il sera aisé de lui cacher ta fuite. Attends! Garde cette fiole et porte-la toujours sur toi. Dans des temps comme ceux où nous vivons, le poison est de tous les repas. Toi surtout, tu es exposé. Maintenant, pars vite.

Lui montrant la porte masquée qu'elle entr'ouvre.

— Descends par cet escalier. Il donne dans une des cours du palais Negroni. Il te sera aisé de t'évader par là. N'attends pas jusqu'à demain matin, n'attends pas jusqu'au coucher du soleil, n'attends pas une heure, n'attends pas une demi-heure! Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c'était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi! Adieu! — Attends encore un instant. J'ai un dernier mot à te dire, mon Gennaro!

GENNARO.

Parlez, madame.

DONA LUCREZIA.

Je te dis adieu en ce moment, Gennaro, pour ne plus te revoir jamais. Il ne faut plus songer maintenant à te rencontrer quelquefois sur mon chemin. C'était le seul bonheur que j'eusse au monde. Mais ce serait risquer ta tête. Nous voilà donc pour toujours séparés dans cette vie; hélas! je ne suis que trop sûre que nous serons séparés aussi dans l'autre. Gennaro! est-ce que tu ne me diras pas quelque douce parole avant de me quitter ainsi pour l'éternité?

GENNARO, *baissant les yeux.*

Madame...

DONA LUCREZIA.

Je viens de te sauver la vie, enfin!

GENNARO.

Vous me le dites. Tout ceci est plein de ténèbres. Je

ne sais que penser. Tenez, madame, je puis tout vous pardonner, une chose exceptée.

DONA LUCREZIA.

Laquelle ?

GENNARO.

Jurez-moi par tout ce qui vous est cher, par ma propre tête puisque vous m'aimez, par le salut éternel de mon âme, jurez-moi que vos crimes ne sont pour rien dans les malheurs de ma mère.

DONA LUCREZIA.

Toutes les paroles sont sérieuses avec vous, Gennaro. Je ne puis vous jurer cela.

GENNARO.

O ma mère ! ma mère ! la voilà donc l'épouvantable femme qui a fait ton malheur !

DONA LUCREZIA.

Gennaro !

GENNARO.

Vous l'avez avoué, madame ! Adieu ! Soyez maudite !

DONA LUCREZIA.

Et toi, Gennaro, sois béni !

Il sort. — Elle tombe évanouie sur le fauteuil.

(Lucrèce Borgia, II, partie I, sc. VI, p. 85-91.)

IV

FIN DE FÊTE

Lucrèce Borgia a fait inviter les jeunes Vénitiens qui l'ont insultée au premier acte à un souper chez la Negroni. Elle avait pris ses précautions pour que Gennaro n'en fût pas. Il en est. Et, frère d'armes de Maffio, il a juré de n'avoir d'ennemis que ceux de son ami et de le venger, en cas de malheur. La nuit tire sur sa fin. Gubetta, factotum de dona

Lucrezia, a surveillé la fête, ne buvant point, et faisant boire les jeunes hommes. Gennaro, seul, est resté calme au milieu de ses amis excités par le vin de Syracuse, auquel fut mélangé le poison des Borgia.

GUBETTA.

Une chanson à boire, messieurs! Je vais vous chanter une chanson à boire. Je jure que ce n'est pas moi qui ai fait cette chanson, attendu que je ne suis pas poëte et que je n'ai pas l'esprit assez galant pour faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée. Voici ma chanson.

JEPPO, *bas, à Maffio.*

Il est plus qu'ivre, il est ivrogne.

TOUS, *excepté Gennaro.*

La chanson! la chanson!

GUBETTA, *chantant.*

Saint Pierre, ouvre ta porte
Au buveur qui t'apporte
Une voix pleine et forte
Pour chanter : *Domino!*

TOUS EN CHOEUR.

Gloria Domino!

Ils choquent leurs verres en riant aux éclats. Tout à coup on entend des voix éloignées qui chantent sur un ton lugubre.

VOIX *au dehors.*

Sanctum et terribile nomen ejus. Initium sapientiæ timor Domini.

JEPPO, *riant de plus belle.*

Écoutez, messieurs! — Corbacque! pendant que nous chantons à boire, l'écho chante vêpres.

TOUS.

Écoutons.

VOIX *au dehors, un peu plus rapprochées.*

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

Tous éclatent de rire.

JEPPPO.

Du plain-chant tout pur.

MAFFIO.

Quelque procession qui passe.

GENNARO.

A minuit! c'est un peu tard.

JEPPPO.

Bah! continuez, monsieur de Belverana¹.*VOIX au dehors, qui se rapprochent de plus en plus.**Oculos habent, et non videbunt. Nares habent, et non odorabunt. Aures habent, et non audient.**Tous rient de plus en plus fort.*

JEPPPO.

Sont-ils braillards, ces moines!

MAFFIO.

Regarde donc, Gennaro. Les lampes s'éteignent ici. Nous voici tout à l'heure dans l'obscurité.

*Les lampes pâlisent en effet, comme n'ayant plus d'huile.**VOIX au dehors, plus près.**Manus habent, et non palpabunt, pedes habent, et non ambulabunt, non clamabunt in gutture suo.*

GENNARO.

Il me semble que les voix se rapprochent.

JEPPPO.

La procession me fait l'effet d'être en ce moment sous nos fenêtres.

MAFFIO.

Ce sont les prières des morts.

ASCANIO.

C'est quelque enterrement.

1. Les jeunes gentilshommes tiennent Gubetta pour un des leurs et ne le connaissent que sous le nom de Belverana.

JEPPO.

Buvons à la santé de celui qu'on va enterrer.

GUBETTA.

Savez-vous s'il n'y en a pas plusieurs?

JEPPO.

Eh bien! à la santé de tous!

DON APOSTOLO, à Gubetta.

Bravo! — et continuons de notre côté notre invocation.....

GUBETTA.

Si la mer de Cocagne
Qui baigne ta campagne
Est faite en vin d'Espagne,
Change-nous en poissons!

TOUS, en choquant leurs verres avec des éclats de rire.

Change-nous en poissons!

La grande porte du fond s'ouvre silencieusement dans toute sa largeur. On voit au dehors une vaste salle tapissée en noir, éclairée de quelques flambeaux, avec une grande croix d'argent au fond. Une longue file de pénitents blancs et noirs dont on ne voit que les yeux par les trous de leurs cagoules, croix en tête et torche en main, entrent par la grande porte en chantant d'un accent sinistre et d'une voix haute :

De profundis clamavi ad te, Domine!

Puis ils viennent se ranger en silence des deux côtés de la salle, et y restent immobiles comme des statues, pendant que les jeunes gentilshommes les regardent avec stupeur.

MAFFIO.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JEPPO, s'efforçant de rire.

C'est une plaisanterie. Je gage mon cheval contre un pourceau, et mon nom de Liveretto contre le nom de Borgia, que ce sont nos charmantes comtesses qui se sont déguisées de cette façon pour nous éprouver, et que si nous levons une de ces cagoules au hasard, nous trou-

verons dessous la figure fraîche et malicieuse d'une femme. — Voyez plutôt.

Il va soulever en riant un des capuchons, et il reste pétrifié en voyant dessous le visage livide d'un moine qui demeure immobile, la torche à la main et les yeux baissés. Il laisse tomber le capuchon et recule.

— Ceci commence à devenir étrange!

MAFFIO.

Je ne sais pourquoi mon sang se fige dans mes veines.

LES PÉNITENTS, *chantant d'une voix éclatante.*
Conquassabit capita in terra multorum!

JEPPPO.

Quel piège affreux! Nos épées! nos épées! Ah ça! messieurs, nous sommes chez le démon ici!

SCÈNE II

LES MÊMES, DONA LUCREZIA.

DONA LUCREZIA, *paraissant tout à coup, vêtue de noir, au seuil de la porte.*

Vous êtes chez moi!

TOUS, *excepté Gennaro, qui observe tout dans un coin du théâtre où dona Lucrezia ne le voit pas.*

Lucrece Borgia!

DONA LUCREZIA.

Il y a quelques jours, tous, les mêmes qui êtes ici, vous disiez ce nom avec triomphe¹. Vous le dites aujourd'hui avec épouvante. Oui, vous pouvez me regarder avec vos yeux fixes de terreur. C'est bien moi, messieurs. Je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs, et qu'il n'y en a pas un de vous qui ait encore une heure à vivre. Ne bougez pas. La salle d'à côté est pleine de piques. A mon tour

1. Cf. plus haut, *Affront sur affront*, p. 178.

maintenant. A moi de parler haut et de vous écraser la tête du talon! — Jeppo Liveretto, va rejoindre ton oncle Vitelli que j'ai fait poignarder dans les caves du Vatican! Ascanio Petrucci, va retrouver ton cousin Pandolfo que j'ai assassiné pour lui voler sa ville! Oloferne Vitellozzo, ton oncle t'attend, tu sais bien, Iago d'Appiani que j'ai empoisonné dans une fête! Maffio Orsini, va parler de moi dans l'autre monde à ton frère de Gravina que j'ai fait étrangler dans son sommeil! Apostolo Gazella, j'ai fait décapiter ton père Francesco Gazella, j'ai fait égorger ton cousin Alphonse d'Aragon, dis-tu; va les rejoindre! — Sur mon âme! vous m'avez donné un bal à Venise, je vous rends un souper à Ferrare. Fête pour fête, messeigneurs!

JEPPPO.

Voilà un rude réveil, Maffio!

MAFFIO.

Songez à Dieu!

DONA LUCREZIA.

Ah! mes jeunes amis du carnaval dernier! vous ne vous attendiez pas à cela? Pardieu! il me semble que je me venge. Qu'en dites-vous, messieurs? Qui est-ce qui se connaît en vengeance ici? Ceci n'est point mal, je crois! — Hein? qu'en pensez-vous? pour une femme!

Aux moines.

— Mes pères, emmenez ces gentilshommes dans la salle voisine qui est préparée, confessez-les, et profitez du peu d'instant qui leur restent pour sauver ce qui peut être encore sauvé de chacun d'eux. — Messieurs, que ceux d'entre vous qui ont des âmes y avisent. Soyez tranquilles. Elles sont en bonnes mains. Ces dignes pères sont des moines réguliers de Saint-Sixte, auxquels notre saint-père le pape a permis de m'assister dans des occasions comme celle-ci. — Et si j'ai eu soin de vos âmes, j'ai eu soin aussi de vos corps. Tenez.

Aux moines qui sont devant la porte du fond.

— Rangez-vous un peu, mes pères, que ces messieurs voient.

Les moines s'écartent et laissent voir cinq cercueils couverts chacun d'un drap noir, rangés devant la porte.

— Le nombre y est. Il y en a bien cinq. — Ah! jeunes gens! vous arrachez les entrailles à une malheureuse femme, et vous croyez qu'elle ne se vengera pas! Voici le tien, Jeppo. Maffio, voici le tien. Oloferno, Apostolo, Ascanio, voici les vôtres!

GENNARO, *qu'elle n'a pas vu jusqu'alors, fait un pas.*

Il en faut un sixième, madame!

DONA LUCREZIA.

Ciel! Gennaro!

GENNARO.

Lui-même.

DONA LUCREZIA.

Que tout le monde sorte d'ici. — Qu'on nous laisse seuls. — Gubetta, quoi qu'il arrive, quoi qu'on puisse entendre du dehors de ce qui va se passer ici, que personne n'y entre!

GUBETTA.

Il suffit.

Les moines ressortent processionnellement, emmenant avec eux dans leurs files les cinq seigneurs chancelants et éperdus.

SCÈNE III

GENNARO, DONA LUCREZIA.

Il y a à peine quelques lampes mourantes dans l'appartement. Les portes sont fermées. Dona Lucrezia et Gennaro, restés seuls, s'entre-regardent quelques instants en silence, comme ne sachant par où commencer.

DONA LUCREZIA, *se parlant à elle-même.*

C'est Gennaro!

CHANT DES MOINES, *au dehors.*

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laborant qui ædificant eam.

DONA LUCREZIA.

Encore vous, Gennaro! Toujours vous sous tous les coups que je frappe! Dieu du ciel! comment vous êtes-vous mêlé à ceci?

GENNARO.

Je me doutais de tout.

DONA LUCREZIA.

Vous êtes empoisonné encore une fois. Vous allez mourir!

GENNARO.

Si je veux. — J'ai le contre-poison¹.

DONA LUCREZIA.

Ah oui! Dieu soit loué!

GENNARO.

Un mot, madame. Vous êtes experte en ces matières. Y a-t-il assez d'élixir dans cette fiole pour sauver les gentilshommes que vos moines viennent d'entraîner dans ce tombeau?

DONA LUCREZIA, *examinant la fiole.*

Il y en a à peine assez pour vous, Gennaro!

GENNARO.

Vous ne pouvez pas en avoir d'autre sur-le-champ?

DONA LUCREZIA.

Je vous ai donné tout ce que j'avais.

GENNARO.

C'est bien.

DONA LUCREZIA.

Que faites-vous, Gennaro? Dépêchez-vous donc. Ne jouez pas avec des choses si terribles. On n'a jamais assez tôt bu un contre-poison. Buvez, au nom du ciel! Mon Dieu! quelle imprudence vous avez faite là! Mettez votre vie en sûreté. Je vous ferai sortir du palais par

1. Voir plus haut, l'Empoisonnement, p. 186.

une porte dérobée que je connais. Tout peut se réparer encore. Il est nuit. Des chevaux seront bientôt sellés. Demain matin vous serez loin de Ferrare. N'est-ce pas qu'il s'y fait des choses qui vous épouvantent? Buvez, et partons. Il faut vivre! Il faut vous sauver!

GENNARO, *prenant un couteau sur la table.*

C'est-à-dire que vous allez mourir, madame!

DONA LUCREZIA.

Comment! que dites-vous?

GENNARO.

Je dis que vous venez d'empoisonner traîtreusement cinq gentilshommes, mes amis, mes meilleurs amis, par le ciel! et, parmi eux, Maffio Orsini, mon frère d'armes, qui m'avait sauvé la vie à Vicence, et avec qui toute injure et toute vengeance m'est commune. Je dis que c'est une action infâme que vous avez faite là, qu'il faut que je venge Maffio et les autres, et que vous allez mourir!

DONA LUCREZIA.

Terre et ciel!

GENNARO.

Faites votre prière, et faites-la courte, madame. Je suis empoisonné. Je n'ai pas le temps d'attendre.

DONA LUCREZIA.

Bah! cela ne se peut. Ah bien oui! Gennaro me tuer! Est-ce que cela est possible?

GENNARO.

C'est la réalité pure, madame, et je jure Dieu qu'à votre place je me mettrais à prier en silence, à mains jointes et à deux genoux. — Tenez, voici un fauteuil qui est bon pour cela.

DONA LUCREZIA.

Non. Je vous dis que c'est impossible. Non, parmi les plus terribles idées qui me traversent l'esprit, jamais celle-ci ne me serait venue. — Eh bien! hé bien! vous levez le couteau! Attendez! Gennaro! j'ai quelque chose à vous dire!

GENNARO.

Vite.

DONA LUCREZIA.

Jette ton couteau, malheureux! Jette-le, te dis-je! Si tu savais... — Gennaro! Sais-tu qui tu es? Sais-tu qui je suis? Tu ignores combien je te tiens de près. Faut-il tout lui dire? Le même sang coule dans nos veines, Gennaro!...

GENNARO.

Ah! vous êtes ma tante! Ah! madame!

DONA LUCREZIA, *à part.*

Sa tante!

GENNARO.

Madame Lucrèce, ma mère me parle de vous dans ses lettres. Vous êtes du nombre de ces parents dénaturés dont elle m'entretient avec horreur, et qui ont tué mon père, et qui ont noyé sa destinée, à elle, de larmes et de sang. Ah! j'ai de plus mon père à venger, ma mère à sauver de vous maintenant! Ah! vous êtes ma tante! Je suis un Borgia! Oh! cela me rend fou! — Écoutez-moi, dona Lucrezia Borgia, vous avez vécu longtemps, et vous êtes si couverte d'attentats que vous devez en être devenue odieuse et abominable à vous-même. Vous êtes fatiguée de vivre, sans nul doute, n'est-ce pas? Eh bien, il faut en finir. Dans les familles comme les nôtres, où le crime est héréditaire et se transmet de père en fils comme le nom, il arrive toujours que cette fatalité se clôt par un meurtre, qui est d'ordinaire un meurtre de famille, dernier crime qui lave tous les autres. Un gentilhomme n'a jamais été blâmé pour avoir coupé une mauvaise branche à l'arbre de sa maison. L'espagnol Mudarra a tué son oncle Rodrigue de Lara pour moins que vous n'avez fait. Cet espagnol a été loué de tous pour avoir tué son oncle, entendez-vous, ma tante? — Allons! en voilà assez de dit là-dessus! Recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à Dieu et à votre âme.

DONA LUCREZIA.

Gennaro ! par pitié pour toi ! Tu es innocent encore. Ne commets pas ce crime !

GENNARO.

Un crime ! Oh ! ma tête s'égaré et se bouleverse ! Sera-ce un crime ? Eh bien ! quand je commettrais un crime ! Pardieu ! je suis un Borgia, moi ! A genoux, vous dis-je, ma tante ! à genoux !

DONA LUCREZIA.

Dis-tu en effet ce que tu penses, mon Gennaro ? Es-tu ainsi que tu paies mon amour pour toi ?

GENNARO.

Amour !...

DONA LUCREZIA.

C'est impossible. Je veux te sauver de toi-même. Je vais appeler. Je vais crier.

GENNARO.

Vous n'ouvrirez point cette porte. Vous ne ferez point un pas. Et quant à vos cris, ils ne peuvent vous sauver. Ne venez-vous pas d'ordonner vous-même tout à l'heure que personne n'entrât, quoi qu'on pût entendre au dehors de ce qui va se passer ici ?

DONA LUCREZIA.

Mais c'est lâche ce que vous faites là, Gennaro ! Tuer une femme, une femme sans défense ! Oh ! vous avez de plus nobles sentiments que cela dans l'âme ! Ecoute-moi, tu me tueras après si tu veux, je ne tiens pas à la vie, mais il faut bien que ma poitrine déborde, elle est pleine d'angoisse de la manière dont tu m'as traitée jusqu'à présent. Tu es jeune, enfant, et la jeunesse est toujours trop sévère. Oh ! si je dois mourir, je ne veux pas mourir de ta main. Cela n'est pas possible, vois-tu, que je meure de ta main. Tu ne sais pas toi-même à quel point cela serait horrible. D'ailleurs, Gennaro, mon heure n'est pas encore venue. C'est vrai, j'ai commis bien des actions mauvaises, je suis une grande criminelle ; et c'est parce

que je suis une grande criminelle qu'il faut me laisser le temps de me reconnaître et de me repentir. Il le faut absolument, entends-tu, Gennaro?

GENNARO.

Vous êtes ma tante. Vous êtes la sœur de mon père. Qu'avez-vous fait de ma mère, madame Lucrece Borgia?

DONA LUCREZIA.

Attends! attends! Mon Dieu, je ne puis tout dire. Et puis, si je te disais tout, je ne ferais peut-être que redoubler ton horreur et ton mépris pour moi! Écoute-moi encore un instant! Oh! je voudrais bien que tu me reçusses repentante à tes pieds! Tu me feras grâce de la vie, n'est-ce pas? Eh bien! veux-tu que je prenne le voile? Veux-tu que je m'enferme dans un cloître, dis? Voyons, si l'on te disait: Cette malheureuse femme s'est fait raser la tête, elle couche dans la cendre, elle creuse sa fosse de ses mains, elle prie Dieu nuit et jour, non pour elle, qui en aurait besoin cependant, mais pour toi, qui peux t'en passer; elle fait tout cela, cette femme, pour que tu abaisses un jour sur sa tête un regard de miséricorde, pour que tu laisses tomber une larme sur toutes les plaies vives de son cœur et de son âme, pour que tu ne lui dises plus, comme tu viens de le faire avec cette voix plus sévère que celle du jugement dernier: Vous êtes Lucrece Borgia! Si l'on te disait cela, Gennaro, est-ce que tu aurais le cœur de la repousser? Oh! grâce! ne me tue pas, mon Gennaro! Vivons tous les deux, toi pour me pardonner, moi pour me repentir! Aie quelque compassion de moi! Enfin, cela ne sert à rien de traiter sans miséricorde une pauvre misérable femme qui ne demande qu'un peu de pitié! — Un peu de pitié! Grâce de la vie! — Et puis, vois-tu bien, mon Gennaro, je te le dis pour toi, ce serait vraiment lâche ce que tu ferais là, ce serait un crime affreux, un assassinat! Un homme tuer une femme! un homme qui est le plus fort! Oh! tu ne voudras pas! tu ne voudras pas!

GENNARO, ébranlé.

Madame...

DONA LUCREZIA.

Oh! je le vois bien, j'ai ma grâce! Cela se lit dans
tes yeux. Oh! laisse-moi pleurer à tes pieds!

UNE VOIX. *au dehors.*

Gennaro!

GENNARO.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Mon frère Gennaro!

GENNARO.

C'est Maffio!

LA VOIX.

Gennaro! Je meurs! Venge-moi!

GENNARO, *relevant le couteau.*

C'est dit. Je n'écoute plus rien. Vous l'entendez,
madame, il faut mourir!

DONA LUCREZIA, *se débattant et lui retenant le bras.*

Grâce! grâce! Encore un mot!

GENNARO.

Non!

DONA LUCREZIA.

Pardon! Écoute-moi!

GENNARO.

Non!

DONA LUCREZIA.

Au nom du ciel!

GENNARO.

Non!

Il la frappe.

DONA LUCREZIA.

Ah!... tu m'as tuée! — Gennaro! je suis ta mère.

(Lucrèce Borgia, III, sc. I, II, III, pp. 116-131.)



MARIE TUDOR

MARIE TUDOR

Marie Tudor a été représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 6 novembre 1833. M^{lle} Georges jouait le rôle de la reine et Lockroy celui de l'ouvrier Gilbert. Le drame est en prose; mais, cette fois, il est divisé par journées, à la manière des dramaturges espagnols.

L'auteur nous dit quelle fut la pensée qu'il tenta de réaliser dans *Marie Tudor* : « Une reine qui soit une femme. Grande comme reine. Vraie comme femme ». A côté de la reine, l'ouvrier ciseleur Gilbert, humble par la condition, est magnanime par le cœur. Fabiano Fabiani est un aventurier italien tracé sur le modèle d'un Concini, favori de la reine, avide, rapace, et que sa rapacité perd. Le bailli, Simon Renard, représentant à Londres du prince d'Espagne que la reine doit épouser prochainement, et grand démolisseur des favoris, incarne la politique. Jane, tendre et romanesque, est la victime pitoyable de la cupidité de Fabiani. Fille de lord Talbot, déposée, pendant une insurrection, sur l'établi de Gilbert, elle a été élevée par ce brave ouvrier, qui l'aime de tout son cœur; ses rêveries la détournent de l'aimer d'abord, puis, comme Pauline pour Polyeucte, elle ressent pour lui une noble passion, capable de sacrifice et de dévouement. La scène est à Londres en 1553.

Dans la première journée, une conspiration contre Fabiani se trame sur la grève, au bord de la Tamise. Simon Renard affirme aux lords groupés autour de lui qu'il a trouvé le moyen de renverser le favori. Mais il cherche un homme résolu pour exécuter son dessein. Et comme ils s'entretiennent devant la maison de Gilbert, il la leur indique comme un endroit dont ils ne devront pas trop s'éloigner. Cependant Gilbert rentre accompagné de son ami Joshua, guichetier de la tour de Londres, et de sa fiancée et fille d'adoption, Jane. Celle-ci est pensive et ne prend aucune part à la conversation des deux hommes. Seul avec elle, Gilbert lui demande si elle l'épousera de bon cœur et Jane s'échappe en témoignages de reconnaissance qui ne sont pas de l'amour. Elle rentre dans la maison, avec la clef de Gilbert : car elle a perdu la sienne. Elle rentre avec des remords, dont nous entendons l'aveu étouffé. Gilbert est accosté par un homme, enveloppé d'un manteau et coiffé d'un bonnet jaune, qui lui conseille de veiller cette nuit sur son logis et d'accourir, s'il entend un appel. L'homme, resté seul, entend une voix accompagnée sur la guitare :

Quand tu ris, sur ta bouche
L'amour s'épanouit.. ..

C'est Fabiani. L'homme l'arrête. « Je sais votre nom, lui dit-il..... Vous allez chez la belle Jane, la fiancée de Gilbert, le ciseleur. » Ce juif mystérieux sait d'autres choses. Il n'ignore aucune des pensées du favori, qui, ayant reçu de la reine en donation les biens de Talbot, a eu vent que la famille n'était pas éteinte, que l'enfant élevée par Gilbert est fille du lord décapité, il y a seize ans. Au lieu d'empoisonner ou d'assassiner la jeune fille, il la perd d'honneur, pour conserver à tout événement ces biens en toute propriété. Notre homme a les papiers qui établissent la naissance de Jane ; il consent à les remettre à Fabiani contre certain parchemin qui ne quitte jamais le favori, un blanc-seing de la reine, par lequel elle s'engage à accorder toute grâce qui lui sera demandée. En cas de disgrâce, c'est pour l'Italien la vie sauve. Au moment de faire l'échange et pendant que le juif vérifie le blanc-seing, Fabiani le tue par derrière

d'un coup de poignard. La victime appelle au secours. Gilbert arrive, recueille les papiers que l'agonisant avait jetés de côté, et ramasse le poignard. Fabiani l'oblige par menaces à prendre par les pieds le cadavre qu'il tient par la tête et à le lancer dans la Tamise. Puis il laisse tomber une bourse et cherche à entrer dans la maison de Gilbert pour voir Jane. Gilbert l'en empêche. Fabiani lui a jeté la clef que Jane disait avoir perdue. L'ouvrier ne songe plus qu'à venger son bonheur, ses illusions, son amour détruits. Simon Renard tient son homme. Il paraît à point, et lui promet la vengeance sous condition de la vie. Gilbert consent à se venger et mourir.

La seconde journée se passe dans la chambre de la reine, à Westminster. Simon Renard a renseigné Marie Tudor sur la conduite de son favori. Il a fait venir Jane et Gilbert au palais. Au moment où le rideau se lève, la reine, splendidement vêtue, écoute la sérénade que nous avons entendue déjà sur la grève et les protestations passionnées qu'y ajoute Fabiani. Mais c'est l'heure du *conseil étroit*. Fabiani se retire. Simon Renard paraît : « L'avez-vous entendu ? Oh ! c'est le plus fourbe et le plus faux des hommes. Qu'en dites-vous ?... » Simon Renard ne dit pas, mais il pense qu'il arrive à ses fins. Gilbert comparait, qui a promis sa vie pour se venger. Mais il n'est pas sûr, il aime, il hésite. On le cache derrière un rideau. Jane entre, avoue sa faute, demande à mourir, pourvu que Gilbert ignore tout. Gilbert l'a entendue. Il est prêt à tout consentir, pourvu qu'il se venge de Fabiani et que la reine, sur le vu des papiers établissant la naissance de Jane, rétablisse la jeune fille dans ses biens et dignités. Puis, sur l'ordre de Marie Tudor, il se laisse surprendre, un poignard à la main, dans la posture d'un assassin. Les lords ennemis du favori sont introduits. Le scandale est public. Et l'on fait entrer à son tour Fabiani, accusé d'avoir armé cette main régicide, et que le poignard ramassé par Gilbert sur la grève, ce poignard sur lequel son nom est gravé, ainsi que la bourse d'or insolemment jetée à l'ouvrier, déconcertent dans son arrogance et perdent à jamais. Marie Tudor mande le bourreau et gracieusement lui offre en don royal la tête de son favori.

La troisième journée, divisée en deux parties, se passe dans la Tour de Londres, d'abord devant la cellule des deux condamnés, Gilbert et Fabiani; puis dans une salle tendue de noir, où aboutit par en haut et par en bas l'escalier de la tour. Lequel des deux prisonniers sera exécuté? Jane, qui a des intelligences dans la prison et qui reconnaît Joshua, le guichetier, veut sauver Gilbert. Grâce à Simon Renard, et à la complicité hésitante de maître Enéas, gardien de la prison, Gilbert est sur le point de s'évader dans une barque et de traverser la Tamise. Cependant une émeute, soulevée par Simon Renard pour triompher des faiblesses de la reine, menace la Tour de Londres. A mort Fabiani! Les cris approchent. La reine, revenue en toute hâte de la maison de ville, veut sauver celui qu'elle aime toujours. Elle menace de mort maître Enéas, aussitôt qu'elle s'aperçoit de l'évasion de Gilbert. Le guichetier s'engage, pour défendre sa vie, à rattraper la barque qui emmène l'ouvrier que Jane croyait enfin hors de danger. Il substituera sous le voile funèbre, dont chaque condamné à mort est recouvert pour marcher à l'échafaud, Gilbert à Fabiani.

— Dans la seconde partie, le cortège funèbre a traversé la salle tendue de noir, descendu l'escalier. Jane, c'est-à-dire lady Talbot, et la reine Marie Tudor attendent les trois coups de canon qui annoncent l'arrivée près de l'échafaud, le condamné étendu sur le drap noir, et le coup de hache. La reine, qui croit Jane toujours attachée à Fabiani, lui confie la substitution dont maître Enéas s'est chargé à peine de la vie. Mais, en proie à une terrible angoisse, elle envoie un homme à cheval avec ordre de surseoir à l'exécution. Cependant le canon résonne trois fois. Lequel des deux est frappé? Simon Renard ramène Gilbert : Fabiano a vécu. « Mort?... s'écrie Marie Tudor. Qui a osé? » — « Moi, répond le bailli. J'ai sauvé la reine et l'Angleterre. »

I

DÉSESPOIR ET GRANDEUR D'ÂME

L'ouvrier Gilbert a élevé Jane, qu'en une journée de sédition un inconnu déposa dans son échoppe. Il s'est attaché à elle, et doit l'épouser sous huit jours. Mais Jane a été dupe des assiduités d'un gentilhomme, Amyas Pawlet, qui sous ce nom d'emprunt cache à la jeune fille sa véritable condition. C'est Fabiano Fabiani, favori de la reine. Marie Tudor, se sachant trahie, veut se venger. Pour mettre Gilbert en humeur de servir sa vengeance, elle lui fait entendre derrière un rideau la confession de Jane.

LA REINE, JANE ; GILBERT,
derrière le rideau.

LA REINE.

Approche, jeune fille. Tu sais qui nous sommes ?

JANE.

Oui, madame.

LA REINE.

Tu sais quel est l'homme qui t'a trompée ?

JANE.

Oui, madame.

LA REINE.

Il s'était fait passer pour un gentilhomme nommé Amyas Pawlet ?

JANE

Oui, madame.

LA REINE.

Tu sais maintenant que c'est Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil ?

JANE.

Oui, madame.....

LA REINE.

Tu sais qu'il n'y a plus rien à espérer ni pour lui ni pour toi ?

JANE.

Que la mort. C'est une espérance.

LA REINE.

Raconte-moi toute l'aventure. Où as-tu rencontré cet homme pour la première fois ?

JANE.

La première fois que je l'ai vu, c'était... — Mais à quoi bon tout cela ? Une malheureuse fille du peuple, pauvre et vaine, folle et coquette, amoureuse de parures et de beaux dehors, qui se laisse éblouir par la belle mine d'un grand seigneur. Voilà tout..... Je suis perdue. Je n'ai rien à ajouter à cela. Mon Dieu ! vous ne voyez donc pas que chaque mot que je dis me fait mourir, madame !

LA REINE.

C'est bien.

JANE.

Oh ! votre colère est terrible, je le sais, madame. Ma tête ploie d'avance sous le châtiment que vous me préparez...

LA REINE.

Moi ! un châtiment pour toi ! Est-ce que je m'occupe de toi, folle ? Qui es-tu, malheureuse créature, pour que la reine s'occupe de toi ? Non, mon affaire, c'est Fabiano. Quant à toi, femme, c'est un autre que moi qui se chargera de te punir.

JANE.

Eh bien, madame, quel que soit celui que vous en chargerez, quel que soit le châtiment, je subirai tout sans me plaindre, je vous remercierai même, si vous avez pitié d'une prière que je vais vous faire. Il y a un homme qui m'a prise orpheline au berceau, qui m'a adoptée, qui m'a élevée, qui m'a nourrie, qui m'a aimée, et qui m'aime encore ; un homme dont je suis bien indigne, envers qui j'ai été bien criminelle, et dont l'image est pourtant au fond de mon cœur, chère, auguste et

sacrée comme celle de Dieu; un homme qui sans doute, à l'heure où je vous parle, trouve sa maison vide et abandonnée et dévastée, et n'y comprend rien, et s'arrache les cheveux de désespoir. Eh bien, ce que je demande à votre majesté, madame, c'est qu'il n'y comprenne jamais rien, c'est que je disparaisse sans qu'il sache jamais ce que je suis devenue, ni ce que j'ai fait, ni ce que vous avez fait de moi. Hélas! mon Dieu! je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais vous devez sentir que j'ai là un ami, un noble et généreux ami, — pauvre Gilbert! oh! oui, c'est bien vrai! — qui m'estime et qui me croit pure, et que je ne veux pas qu'il me hâisse et qu'il me méprise... — Vous me comprenez, n'est-ce pas, madame? L'estime de cet homme, c'est pour moi bien plus que la vie, allez! Et puis cela lui ferait un si affreux chagrin! tant de surprise! Il n'y croirait pas d'abord. Non, il n'y croirait pas. Mon Dieu! pauvre Gilbert! Oh! madame! ayez pitié de lui et de moi! il ne vous a rien fait, lui. Qu'il ne sache rien de ceci, au nom du ciel! Au nom du ciel! qu'il ne sache pas que je suis coupable, il se tuerait. Qu'il ne sache pas que je suis morte, il mourrait.

LA REINE.

L'homme dont vous parlez est là qui vous écoute, qui vous juge et qui va vous punir.

Gilbert se montre.

JANE.

Ciel! Gilbert!

GILBERT, à la reine.

Ma vie est à vous, madame.

LA REINE.

Bien. Avez-vous quelques conditions à me faire?

GILBERT.

Oui, madame.

LA REINE.

Lesquelles? Nous vous donnons notre parole de reine que nous y souscrivons d'avance.

GILBERT.

Voici, madame. — C'est bien simple. C'est une dette de reconnaissance que j'acquitte envers un seigneur de votre cour qui m'a fait beaucoup travailler dans mon métier de ciseleur.

LA REINE.

Parlez.

GILBERT.

Ce seigneur courtise secrètement une femme qu'il ne peut épouser, parce qu'elle tient à une famille pros-crite. Cette femme, qui a vécu cachée jusqu'à présent, c'est la fille unique et l'héritière du dernier lord Talbot, décapité sous le roi Henri VIII.

LA REINE.

Comment! es-tu sûr de ce que tu dis là? Jean Talbot, le bon lord catholique, le loyal défenseur de ma mère d'Aragon, il a laissé une fille, dis-tu? Sur ma couronne, si cela est vrai, cette enfant est mon enfant. Et ce que Jean Talbot a fait pour la mère de Marie d'Angleterre, Marie d'Angleterre le fera pour la fille de Jean Talbot.

GILBERT.

Alors ce sera sans doute un bonheur pour votre majesté de rendre à la fille de lord Talbot les biens de son père?

LA REINE.

Oui, certes, et de les reprendre à Fabiano! — Mais a-t-on les preuves que cette héritière existe?

GILBERT.

On les a.

LA REINE.

D'ailleurs, si nous n'avons de preuves, nous en ferons. Nous ne sommes pas la reine pour rien.

GILBERT.

Votre majesté rendra à la fille de lord Talbot les biens, les titres, le rang, le nom, les armes et la devise de son père. Votre majesté la relèvera de toute pros-

cription et lui garantira la vie sauve. Votre majesté la mariera à ce seigneur, qui est le seul homme qu'elle puisse épouser. A ces conditions, madame, vous pourrez disposer de moi, de ma liberté, de ma vie et de ma volonté, selon votre plaisir.

LA REINE.

Bien. Je ferai ce que vous venez de dire.

GILBERT.

Votre majesté fera ce que je viens de dire? La reine d'Angleterre me le jure, à moi, Gilbert, l'ouvrier ciseleur, sur sa couronne que voici et sur l'évangile ouvert que voilà?

LA REINE.

Sur la royale couronne que voici et sur le divin évangile que voilà, je te le jure!

GILBERT.

Le pacte est conclu, madame. Faites préparer une tombe pour moi, et un lit nuptial pour les époux. Le seigneur dont je parlais, c'est Fabiani, comte de Clanbrassil. L'héritière de Talbot, la voici.

JANE.

Que dit-il?

LA REINE.

Est-ce que j'ai affaire à un insensé? Qu'est-ce que cela signifie? Maître, faites attention à ceci, que vous êtes hardi de vous railler de la reine d'Angleterre, que les chambres royales sont des lieux où il faut prendre garde aux paroles qu'on dit, et qu'il y a des occasions où la bouche fait tomber la tête!

GILBERT.

Ma tête, vous l'avez, madame. Moi, j'ai votre serment!

LA REINE.

Vous ne parlez pas sérieusement. Ce Fabiano! cette Jane!... — Allons donc!

GILBERT.

Cette Jane est la fille et l'héritière de lord Talbot.

LA REINE.

Bah! vision! chimère! folie! Les preuves, les avez-vous?

GILBERT.

Complètes.

Il tire un paquet de sa poitrine.

— Veuillez lire ces papiers.

LA REINE.

Est-ce que j'ai le temps de lire vos papiers, moi? Est-ce que je vous ai demandé vos papiers? Qu'est-ce que cela me fait, vos papiers? Sur mon âme, s'ils prouvent quelque chose, je les jetterai au feu; et il ne restera rien.

GILBERT.

Que votre serment, madame.

LA REINE.

Mon serment! mon serment!

GILBERT.

Sur la couronne et sur l'évangile, madame! C'est-à-dire sur votre tête et sur votre âme, sur votre vie dans ce monde et sur votre vie dans l'autre.

LA REINE.

Mais que veux-tu donc? Je te jure que tu es en démence!

GILBERT.

Ce que je veux? Jane a perdu son rang, rendez-le-lui! Jane a perdu l'honneur, rendez-le-lui! Proclamez-la fille de lord Talbot et femme de lord Clanbrassil, et puis prenez ma vie!

LA REINE.

Ta vie! mais que veux-tu que j'en fasse de ta vie à présent? Je n'en voulais que pour me venger de cet

homme, de Fabiano! Tu ne comprends donc rien? Je ne te comprends pas non plus, moi. Tu parlais de vengeance! C'est comme cela que tu te venges? Ces gens du peuple sont stupides! Et puis, est-ce que je crois à ta ridicule histoire d'une héritière de Talbot? Les papiers! tu me montres les papiers! Je ne veux pas les regarder. Ah! une femme te trahit, et tu fais le généreux! A ton aise. Je ne suis pas généreuse, moi! J'ai la rage et la haine dans le cœur. Je me vengerai, et tu m'y aideras. Mais cet homme est fou! il est fou! il est fou! Mon Dieu! pourquoi en ai-je besoin? C'est désespérant d'avoir affaire à des gens pareils dans des affaires sérieuses!

GILBERT.

J'ai votre parole de reine catholique. Lord Clanbrassil a abusé Jane, il l'épousera!

LA REINE.

Et s'il refuse de l'épouser?

GILBERT.

Vous l'y forcerez, madame.

JANE.

Oh! non! ayez pitié de moi, Gilbert!

GILBERT.

Eh bien, s'il refuse, cet infâme, votre majesté fera de lui et de moi ce qu'il lui plaira.

LA REINE, *avec joie.*

Ah! c'est tout ce que je veux!

GILBERT.

Si ce cas-là arrivait, pourvu que la couronne de comtesse de Waterford soit solennellement replacée par la reine sur la tête sacrée et inviolable de Jane Talbot que voici, je ferai, moi, tout ce que la reine m'imposera.

LA REINE.

Tout?

GILBERT.

Tout. — Même un crime, si c'est un crime qu'il vous faut; même une trahison, ce qui est plus qu'un crime; même une lâcheté, ce qui est plus qu'une trahison.

LA REINE.

Tu diras ce qu'il faudra dire? tu mourras de la mort qu'on voudra?

GILBERT.

De la mort qu'on voudra.

JANE.

O Dieu!

LA REINE.

Tu le jures?

GILBERT.

Je le jure.

LA REINE.

La chose peut s'arranger ainsi. Cela suffit. J'ai ta parole, tu as la mienne. C'est dit.

Elle paraît réfléchir un moment.

A Jane.

— Vous êtes inutile ici; sortez, vous. On vous rappellera.

JANE.

O Gilbert! qu'avez-vous fait là? O Gilbert! je suis une misérable, et je n'ose lever les yeux sur vous. O Gilbert! vous êtes plus qu'un ange, car vous avez à la fois les vertus d'un ange et les passions d'un homme.

(Marie Tudor, journée II, sc. iv, pp. 59-67.)

II

VENGEANCE DE REINE

Marie Tudor se prépare à confondre Fabiani. Elle a réuni tous les ennemis du favori. Gilbert s'est, de concert avec la reine,

laissé surprendre un poignard à la main, comme s'il voulait la tuer. Il ne veut que se venger, lui aussi, même au prix de sa vie. On introduit Fabiani devant la reine.

LA REINE.

Ah! le voici!

Elle se remet à parler bas à Simon Renard.

FABIANI.

A part, salué par tout le monde et regardant autour de lui.

Qu'est-ce que cela veut dire? Il n'y a que de mes ennemis ici, ce matin. La reine parle bas à Simon Renard. Diable! elle rit! mauvais signe!

LA REINE, *gracieusement à Fabiani.*

Dieu vous garde, milord!

FABIANI, *saisissant sa main, qu'il baise.*

Madame...

A part.

— Elle m'a souri. Le péril n'est pas pour moi.

LA REINE, *toujours gracieuse.*

J'ai à vous parler.

Elle vient avec lui sur le devant du théâtre.

FABIANI.

Et moi aussi j'ai à vous parler, madame. J'ai des reproches à vous faire. M'éloigner, m'exiler pendant si longtemps! Ah! il n'en serait pas ainsi, si, dans les heures d'absence, vous songiez à moi comme je songe à vous.

LA REINE.

Vous êtes injuste. Depuis que vous m'avez quittée, je ne m'occupe que de vous.

FABIANI.

Est-il bien vrai? ai-je tant de bonheur? Répétez-le-moi.

LA REINE, *toujours souriant.*

Je vous le jure... Certainement, je n'ai pensé qu'à vous. Tellement que j'ai songé à vous ménager une surprise agréable à votre retour.

FABIANI.

Comment! quelle surprise?

LA REINE.

Une rencontre qui vous fera plaisir.

FABIANI.

La rencontre de qui?

LA REINE.

Devinez. — Vous ne devinez pas?

FABIANI.

Non, madame.

LA REINE.

Tournez-vous.

Il se retourne et aperçoit Jane sur le seuil de la petite porte entr'ouverte.

FABIANI, à part.

Jane!

JANE, à part.

C'est lui!

LA REINE, toujours avec un sourire.

Milord, connaissez-vous cette jeune fille?

FABIANI.

Non, madame!

LA REINE.

Jeune fille, connaissez-vous milord?

JANE.

La vérité avant la vie. Oui, madame.

LA REINE.

Ainsi, milord, vous ne connaissez pas cette femme?

FABIANI.

Madame, on veut me perdre. Je suis entouré d'ennemis. Cette femme est liguée avec eux, sans doute. Je ne la connais pas, madame! je ne sais pas qui elle est, madame!

LA REINE, *se levant et lui frappant le visage de son gant.*

Ah! tu es un lâche! — Ah! tu trahis l'une et tu renies l'autre! Ah! tu ne sais pas qui elle est! Veux-tu que je te le dise, moi? Cette femme est Jane Talbot, fille de Jean Talbot, le bon seigneur catholique mort sur l'échafaud pour ma mère. Cette femme est Jane Talbot, ma cousine; Jane Talbot, comtesse de Shrewsbury, comtesse de Wexford, comtesse de Waterford, pairasse d'Angleterre! Voilà ce que c'est que cette femme! — Lord Paget, vous êtes commissaire du sceau privé, vous tiendrez compte de nos paroles. La reine d'Angleterre reconnaît solennellement la jeune femme ici présente pour Jane, fille et unique héritière du dernier comte de Waterford.

Montrant les papiers.

— Voici les titres et les preuves, que vous ferez sceller du grand sceau. C'est notre plaisir.

A Fabiani.

— Oui, comtesse de Waterford! et cela est prouvé! et tu rendras les biens, misérable! — Ah! tu ne connais pas cette femme! ah! tu ne sais pas qui est cette femme! eh bien, je te l'apprends, moi! c'est Jane Talbot! et faut-il t'en dire plus encore?.....

Voilà ce qu'elle est. Maintenant, voici ce que tu es, toi. — Tu es un homme sans âme, un homme sans cœur, un homme sans esprit! tu es un fourbe et un misérable! tu es... — Pardieu, messieurs, vous n'avez pas besoin de vous éloigner. Cela m'est bien égal que vous entendiez ce que je vais dire à cet homme! Je ne baisse pas la voix, il me semble. — Fabiano, tu es un misérable, un traître envers moi, un lâche envers elle, un valet menteur, le plus vil des hommes, le dernier des hommes! Cela est pourtant vrai, je t'ai fait comte de Clanbrassil, baron de Dinasmondhy, quoi encore? Baron de Darmouth en Devonshire. Eh bien, c'est que j'étais folle! Je vous demande pardon de vous avoir fait escudoyer par cet homme-là, milords. Toi, chevalier! toi, gentilhomme! toi, seigneur! Mais compare-toi donc

un peu à ceux qui sont cela, misérable! mais regarde en voilà autour de toi, des gentilshommes! Voilà Bridges, baron Chandos; voilà Seymour, duc de Somerset; voilà les Stanley, qui sont comtes de Derby depuis l'an quatorze cent quatre-vingt-cinq! Voilà les Clinton, qui sont barons Clinton depuis douze cent quatre-vingt-dix-huit! Est-ce que tu t'imagines que tu ressembles à ces gens-là, toi? Tu te dis allié à la famille espagnole de Peñalver, mais ce n'est pas vrai, tu n'es qu'un mauvais italien, rien, moins que rien! fils d'un chaussetier du village de Larino! — Oui, messieurs, fils d'un chaussetier! Je le savais, et je ne le disais pas, et je le cachais, et je faisais semblant de croire cet homme quand il parlait de sa noblesse. Car voilà comme nous sommes, nous autres femmes. O mon Dieu! je voudrais qu'il y eût des femmes ici, ce serait une leçon pour toutes. Ce misérable! ce misérable! il trompe une femme et renie l'autre! Infâme! certainement tu es bien infâme! Comment! depuis que je parle il n'est pas encore à genoux! A genoux, Fabiani! Milords, mettez cet homme de force à genoux!

FABIANI.

Votre majesté...

LA REINE.

Ce misérable, que j'ai comblé de bienfaits! ce laquais napolitain, que j'ai fait chevalier doré et comte libre d'Angleterre! Ah! je devais m'attendre à ce qui arrive! On m'avait bien dit que cela finirait ainsi! Mais je suis toujours comme cela, je m'obstine, et je vois ensuite que j'ai eu tort. C'est ma faute. Italien, cela veut dire fourbe! Napolitain, cela veut dire lâche! Toutes les fois que mon père s'est servi d'un italien, il s'en est repenti. Ce Fabiani! Tu vois, lady Jane, à quel homme tu t'es fiée, malheureuse enfant! — Je te vengerai, va! Oh! je devais le savoir d'avance, on ne peut tirer autre chose de la poche d'un italien qu'un stylet, et de l'âme d'un italien que la trahison¹!

1. C'est une femme jalouse, une reine irritée qui exhale sa passion et sa colère.

FABIANI.

Madame, je vous jure...

LA REINE.

Il va se parjurer, à présent! Il sera vil jusqu'à la fin; il nous fera rougir jusqu'au bout devant ces hommes, nous autres faibles femmes qui l'avons aimé! Il ne relèvera seulement pas la tête!

FABIANI.

Si, madame, je la relèverai. Je suis perdu, je le vois bien. Ma mort est décidée. Vous emploierez tous les moyens, le poignard, le poison...

LA REINE, *lui prenant les mains et l'attirant vivement sur le devant du théâtre.*

Le poison! le poignard! que dis-tu là, italien? la vengeance traîtresse, la vengeance honteuse, la vengeance par derrière, la vengeance comme dans ton pays! Non, signor Fabiani, ni poignard, ni poison. Est-ce que j'ai à me cacher, moi? à chercher le coin des rues la nuit, et à me faire petite quand je me venge? Non, pardieu! je veux le grand jour, entends-tu, milord? le plein midi, le beau soleil, la place publique, la hache et le billot, la foule dans la rue, la foule aux fenêtres, la foule sur les toits, cent mille témoins! Je veux qu'on ait peur, entends-tu, milord? qu'on trouve cela splendide, effroyable et magnifique, et qu'on dise: C'est une femme qui a été outragée, mais c'est une reine qui se venge! Ce favori si envié, ce beau jeune homme insolent que j'ai couvert de velours et de satin, je veux le voir plié en deux, effaré et tremblant, à genoux sur un drap noir, pieds nus, mains liées, hué par le peuple, manié par le bourreau. Ce cou blanc où j'avais mis un collier d'or, j'y veux mettre une corde. J'ai vu quel effet ce Fabiani faisait sur un trône, je veux voir quel effet il fera sur un échafaud.

FABIANI.

Madame...

LA REINE.

Plus un mot! Ah! plus un mot! Tu es bien véritablement perdu, vois-tu. Tu monteras sur l'échafaud comme Suffolk et Northumberland. C'est une fête comme une autre que je donnerai à ma bonne ville de Londres! Tu sais comme elle te hait, ma bonne ville! Pardieu! c'est une belle chose, quand on a besoin de se venger, d'être Marie, dame et reine d'Angleterre, fille de Henri VIII, et maîtresse des quatre mers! Et quand tu seras sur l'échafaud, Fabiani, tu pourras, à ton gré, faire une longue harangue au peuple, comme Northumberland, ou une longue prière à Dieu, comme Suffolk, pour donner à la grâce le temps de venir; le ciel m'est témoin que tu es un traître et que la grâce ne viendra pas! Ce misérable fourbe qui me parlait d'amour ce matin! — Eh! mon Dieu, messieurs, cela paraît vous étonner que je parle ainsi devant vous, mais, je vous le répète, que m'importe?

A lord Somerset.

— Milord duc, vous êtes constable de la Tour, demandez son épée à cet homme.

FABIANI.

La voici, mais je proteste. En admettant qu'il soit prouvé que j'aie trompé une femme...

LA REINE.

Eh! que m'importe que tu aies trompé une femme! est-ce que je m'occupe de cela? Ces messieurs sont témoins que cela m'est bien égal!

FABIANI.

Ce n'est pas un crime capital, madame. Votre majesté n'a pu faire condamner Trogmorton sur une accusation pareille.

LA REINE.

Il nous brave, maintenant, je crois! le ver devient serpent. Et qui te dit que c'est de cela qu'on t'accuse?

FABIANI.

Alors, de quoi m'accuse-t-on? Je ne suis pas anglais, moi, je ne suis pas sujet de votre majesté. Je suis sujet du roi de Naples et vassal du Saint-Père. Je sommerai son légat, l'éminentissime cardinal Polus, de me réclamer. Je me défendrai, madame. Je suis étranger. Je ne puis être mis en cause que si j'ai commis un crime, un vrai crime. — Quel est mon crime?

LA REINE.

Tu demandes quel est ton crime?

FABIANI.

Oui, madame.

LA REINE.

Vous entendez tous la question qui m'est faite, milords. Vous allez entendre la réponse. Faites attention, et prenez garde à vous, tous tant que vous êtes, car vous allez voir que je n'ai qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre un échafaud. — Chandos! Chandos! ouvrez cette porte à deux battants! Toute la cour! tout le monde! faites entrer tout le monde!

La porte du fond s'ouvre. Entre toute la cour.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE LORD CHANCELIER,
TOUTE LA COUR.

LA REINE.

Entrez, entrez, milords. J'ai véritablement beaucoup de plaisir à vous voir tous aujourd'hui. — Bien, bien, les hommes de justice, par ici, plus près, plus près. — Où sont les sergents d'armes de la chambre des lords, Harriot et Herbert? Ah! vous voilà, messieurs. Soyez les bienvenus. Tirez vos épées. Bien. Placez-vous à droite et à gauche de cet homme. Il est votre prisonnier.

FABIANI,

Madame, quel est mon crime?

LA REINE.

Milord Gardiner, mon savant ami, vous êtes chancelier d'Angleterre, nous vous faisons savoir que vous ayez à vous assembler en diligence, vous et les douze lords commissaires de la chambre étoilée, que nous regrettons de ne pas voir ici. Il se passe des choses étranges dans ce palais. Écoutez, milords. Madame Élisabeth a déjà suscité plus d'un ennemi à notre couronne. Il y a eu le complot de Pietro Caro, qui a fait le mouvement d'Exeter, et qui correspondait secrètement avec Madame Élisabeth par le moyen d'un chiffre taillé sur une guitare. Il y a eu la trahison de Thomas Wyatt, qui a soulevé le comté de Kent. Il y a eu la rébellion du duc de Suffolk, lequel a été saisi dans le creux d'un arbre après la défaite des siens. Il y a aujourd'hui un nouvel attentat. Écoutez tous. Aujourd'hui, ce matin, un homme s'est présenté à mon audience. Après quelques paroles, il a levé un poignard sur moi. J'ai arrêté son bras à temps. Lord Chandos et monsieur le bailli d'Amont ont saisi l'homme. Il a déclaré avoir été poussé à ce crime par lord Clanbrassil.

FABIANI.

Par moi? Cela n'est pas. Oh! mais voilà une chose affreuse! Cet homme n'existe pas. On ne retrouvera pas cet homme. Qui est-il? où est-il?

LA REINE.

Il est ici.

GILBERT, *sortant du milieu des soldats derrière lesquels il est resté caché jusqu'alors.*

C'est moi.

LA REINE.

En conséquence des déclarations de cet homme, nous, Marie, reine, nous accusons devant la chambre aux étoiles cet autre homme, Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil, de haute trahison et d'attentat régicide sur notre personne impériale et sacrée.

FABIANI.

Régicide, moi! c'est monstrueux! Oh! ma tête s'égare, ma vue se trouble! Quel est ce piège? Qui que tu sois, misérable, oses-tu affirmer que ce qu'a dit la reine est vrai?

GILBERT.

Oui.

FABIANI.

Je t'ai poussé au régicide, moi?

GILBERT.

Oui.

FABIANI.

Oui! toujours oui! malédiction! C'est que vous ne pouvez pas savoir à quel point cela est faux, messeigneurs! Cet homme sort de l'enfer. Malheureux! tu veux me perdre, mais tu ignores que tu te perds en même temps. Le crime dont tu me charges te charge aussi. Tu me feras mourir, mais tu mourras. Avec un seul mot, insensé, tu fais tomber deux têtes, la mienne et la tienne. Sais-tu cela?

GILBERT.

Je le sais.

FABIANI.

Milords, cet homme est payé...

GILBERT.

Par vous. Voici la bourse pleine d'or que vous m'avez donnée pour le crime. Votre blason et votre chiffre y sont brodés.

FABIANI.

Juste ciel! — Mais on ne représente pas le poignard avec lequel cet homme voulait, dit-on, frapper la reine. Où est le poignard?

LORD CHANDOS.

Le voici.

GILBERT, à Fabiani.

C'est le vôtre. — Vous me l'avez donné pour cela. On en retrouvera le fourreau chez vous.

LE LORD CHANCELIER.

Comte de Clanbrassil, qu'avez-vous à répondre? Reconnaissez-vous cet homme?

FABIANI.

Non.

GILBERT.

Au fait, il ne m'a vu que la nuit. — Laissez-moi lui dire deux mots à l'oreille, madame. Cela aidera sa mémoire.

Il s'approche de Fabiani.

— Tu ne reconnais donc personne aujourd'hui, milord, pas plus l'homme outragé que la femme séduite? Ah! la reine se venge, mais l'homme du peuple se venge aussi. Tu m'en avais défié, je crois! Te voilà pris entre les deux vengeances, milord! Qu'en dis-tu? — Je suis Gilbert le ciseleur.

FABIANI.

Oui, je vous reconnais. — Je reconnais cet homme, milords. Du moment où j'ai affaire à cet homme, je n'ai plus rien à dire.

LA REINE.

Il avoue!

LE LORD CHANCELIER, *à Gilbert.*

D'après la loi normande et le statut vingt-cinq du roi Henri VIII, dans le cas de lèse-majesté au premier chef, l'aveu ne sauve pas le complice. N'oubliez point que c'est un cas où la reine n'a pas le droit de grâce, et que vous mourrez sur l'échafaud comme celui que vous accusez. Réfléchissez. Confirmez-vous tout ce que vous avez dit?

GILBERT.

Je sais que je mourrai, et je le confirme.

JANE, *à part.*

Mon Dieu! si c'est un rêve, il est bien horrible!

LE LORD CHANCELIER, *à Gilbert.*

Consentez-vous à réitérer vos déclarations la main sur l'évangile?

Il présente l'évangile à Gilbert, qui y pose la main.

GILBERT.

Je jure, la main sur l'évangile, et avec ma mort prochaine devant les yeux, que cet homme est un assassin; que ce poignard qui est le sien, a servi au crime; que cette bourse, qui est la sienne, m'a été donnée par lui pour le crime. Que Dieu m'assiste! c'est la vérité¹.

LE LORD CHANCELIER, à *Fabiani*.

Milord, qu'avez-vous à dire?

FABIANI.

Rien. — Je suis perdu!

SIMON RENARD, *bas à la reine*.

Votre majesté a fait mander le bourreau. Il est là.

LA REINE.

Bon. Qu'il vienne.

Les rangs des gentilshommes s'écartent, et l'on voit paraître le bourreau, vêtu de rouge et de noir, portant sur l'épaule une longue épée dans son fourreau.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BOURREAU.

LA REINE.

Milord duc de Somerset, ces deux hommes à la Tour! — Milord Gardiner, notre chancelier, que leur procès commence dès demain devant les douze pairs de la chambre aux étoiles, et que Dieu soit en aide à la vieille Angleterre! Nous entendons que ces hommes soient jugés tous deux avant que nous partions pour Exford, où nous ouvrirons le parlement, et pour Windsor, où nous ferons nos pâques.

Au bourreau.

— Approche, toi! Je suis aise de te voir. Tu es un bon

1. A la première journée, Fabiano Fabiani a, en effet, tué un juif qui lui montrait les papiers de Jane Talbot. Il a obligé l'ouvrier à jeter le corps dans la Tamise. Gilbert a ramassé les papiers, le poignard, et reçu une bourse d'or.

serviteur. Tu es vieux, tu as déjà vu trois règnes. Il est d'usage que les souverains de ce royaume te fassent un don, le plus magnifique possible, à leur avènement. Mon père Henri VIII t'a donné l'agrafe en diamants de son manteau. Mon frère Édouard VI t'a donné un hanap d'or ciselé. C'est mon tour maintenant. Je ne t'ai encore rien donné, moi. Il faut que je te fasse un présent. Approche.

Montrant Fabiani.

— Tu vois bien cette tête, cette jeune et charmante tête, cette tête qui ce matin encore était ce que j'avais de plus beau, de plus cher et de plus précieux au monde, eh bien, cette tête, tu la vois bien, dis ? je te la donne !

(*Marie Tudor*, journée II, sc. VII, VIII et IX, pp. 73-85.)

III

LEQUEL DES DEUX ?

La reine et Jane ont fait toutes deux le possible pour sauver, l'une Fabiani en lui faisant substituer Gilbert sous le voile noir qui conduit le condamné à l'échafaud, l'autre Gilbert en le faisant évader. Le cortège est en marche. Trois coups de canon doivent annoncer que justice est faite. Les deux femmes attendent dans la Tour de Londres. Au dehors gronde la tourmente populaire déchaînée par Simon Renard contre le favori.

JANE, LA REINE.

Jane se colle avec effroi contre l'autel et attache sur la reine un regard de stupeur et d'épouvante.

LA REINE.

Elle se tient quelques instants en silence sur le devant du théâtre, l'œil fixe, pâle, comme absorbée dans une sombre rêverie. Enfin, elle pousse un profond soupir.

Oh ! le peuple !

Elle promène autour d'elle avec inquiétude son regard qui rencontre Jane.

— Quelqu'un là ! — C'est toi, jeune fille ! c'est vous, lady Jane ! Je vous fais peur. Allons, ne craignez rien ! Le

guichetier Eneas nous a trahies¹, vous savez ? Ne craignez donc rien ! Enfin, je te l'ai déjà dit, tu n'as rien à craindre de moi, toi. Ce qui faisait ta perte, il y a un mois, fait ton salut aujourd'hui. Tu aimes Fabiano. Il n'y a que toi et moi sous le ciel qui ayons le cœur fait ainsi, que toi et moi qui l'aimions. Nous sommes sœurs.

JANE.

Madame...

LA REINE.

Oui, toi et moi, deux femmes, voilà tout ce qu'il a pour lui, cet homme. Contre lui tout le reste ! toute une cité, tout un peuple, tout un monde ! Lutte inégale de l'amour contre la haine ! L'amour pour Fabiano, il est triste, épouvanté, éperdu ; il a ton front pâle, il a mes yeux en larmes, il se cache près d'un autel funèbre, il prie par ta bouche, il maudit par la mienne. La haine contre Fabiani, elle est fière, radieuse, triomphante, elle est armée et victorieuse, elle a la cour, elle a le peuple, elle a des masses d'hommes plein les rues, elle mâche à la fois des cris de mort et des cris de joie, elle est superbe, et hautaine, et toute-puissante, elle illumine toute une ville autour d'un échafaud ! L'amour, le voici : deux femmes vêtues de deuil dans un tombeau ! la haine, la voilà !

Elle tire violemment le drap blanc du fond, qui, en s'écartant, laisse voir un balcon et, au delà de ce balcon, à perte de vue, dans une nuit noire, toute la ville de Londres splendidement illuminée. Ce qu'on voit de la Tour de Londres est illuminé également. Jane fixe des yeux étonnés sur tout ce spectacle éblouissant, dont la réverbération éclaire le théâtre.

— Oh ! ville infâme ! ville révoltée ! ville maudite ! ville monstrueuse qui trempe sa robe de fête dans le sang et qui tient la torche au bourreau ! Tu en as peur, Jane, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il ne te semble pas comme à moi qu'elle nous nargue lâchement toutes deux, et qu'elle nous regarde avec ces cent mille prunelles flamboyantes, faibles femmes abandonnées que nous sommes, perdues et seules dans ce sépulcre ? Jane, l'entends-tu rire et

1. La reine croit d'abord que Jane est venue aussi pour sauver Fabiani, et non Gilbert.

hurler, l'horrible ville? Oh! l'Angleterre! l'Angleterre à qui détruira Londres! Oh! que je voudrais pouvoir changer ces flambeaux en brandons, ces lumières en flammes, et cette ville illuminée en une ville qui brûle!

Une immense rumeur éclate au dehors. Applaudissements, cris confus: — Le voilà! le voilà! Fabiani à mort! On entend tinter la grosse cloche de la Tour de Londres. A ce bruit, la reine se met à rire d'un rire terrible.

JANE.

Grand Dieu! voilà l'infortuné qui sort... — Vous riez, madame!

LA REINE.

Oui, je ris!

Elle rit.

— Oui, et tu vas rire aussi! — Mais d'abord il faut que je ferme cette tenture. Il me semble toujours que nous ne sommes pas seules, et que cette affreuse ville nous voit et nous entend.

Elle ferme le rideau blanc et revient à Jane.

— Maintenant qu'il est sorti, maintenant qu'il n'y a plus de danger, je puis te dire cela. Mais ris donc, rions toutes deux de cet exécrationnable peuple qui boit du sang. Oh! c'est charmant! Jane, tu trembles pour Fabiano? sois tranquille, et ris avec moi, te dis-je! Jane, l'homme qu'ils ont, l'homme qui va mourir, l'homme qu'ils prennent pour Fabiano, ce n'est pas Fabiano!

Elle rit.

JANE.

Ce n'est pas Fabiano?

LA REINE.

Non!

JANE.

Qui est-ce donc?

LA REINE.

C'est l'autre.

JANE.

Qui, l'autre?

LA REINE.

Tu sais bien, tu le connais, cet ouvrier, cet homme...
D'ailleurs, qu'importe ?

JANE, *tremblant de tout son corps.*

Gilbert ?

LA REINE.

Oui, Gilbert. C'est ce nom-là.

JANE.

Madame, oh ! non, madame ! oh ! dites que cela n'est pas, madame ! Gilbert ! ce serait trop horrible ! Il s'est évadé !

LA REINE.

Il s'évadait quand on l'a saisi, en effet. On l'a mis à la place de Fabiano sous le voile noir. C'est une exécution de nuit. Le peuple n'y verra rien. Sois tranquille.

JANE, *avec un cri effrayant.*

Ah ! madame ! celui que j'aime, c'est Gilbert !

LA REINE.

Quoi ? que dis-tu ? Perds-tu la raison ? Est-ce que tu me trompais aussi, toi ? Ah ! c'est ce Gilbert que tu aimes ? Eh bien, que m'importe ?

JANE, *brisée, aux pieds de la reïne, sanglotant, se traînant sur les genoux, les mains jointes.*

La grosse cloche tinte pendant toute cette scène.

Madame, par pitié ! madame, au nom du ciel ! madame, par votre couronne, par votre mère, par les anges ! Gilbert ! Gilbert ! cela me rend folle ! Madame, sauvez Gilbert ! Cet homme, c'est ma vie ; cet homme, c'est mon mari ; cet homme... je viens de vous dire qu'il a tout fait pour moi ; qu'il m'a élevée, qu'il m'a adoptée, qu'il a remplacé près de mon berceau mon père qui est mort pour votre mère. Madame, vous voyez bien que je ne suis qu'une pauvre misérable et qu'il ne faut pas être sévère pour moi. Ce que vous venez de me dire m'a donné un coup si terrible, que je ne sais vraiment pas comment j'ai la force de vous parler. Je dis ce que je peux, voyez-vous. Mais il faut que vous fassiez suspendre l'exécution.

Tout de suite. Suspendre l'exécution. Remettre la chose à demain. Le temps de se reconnaître, voilà tout. Ce peuple peut bien attendre à demain. Nous verrons ce que nous ferons. Non, ne secouez pas la tête. Pas de danger pour votre Fabiano. C'est moi que vous mettrez à la place. Sous le voile noir. La nuit. Qui le saura? Mais sauvez Gilbert! Qu'est-ce que cela vous fait, lui ou moi? Enfin! puisque je veux bien mourir, moi! — Oh mon Dieu! cette cloche, cette affreuse cloche! Chacun des coups de cette cloche est un pas vers l'échafaud. Chacun des coups de cette cloche frappe sur mon cœur. — Faites cela, madame. Ayez pitié! Pas de danger pour votre Fabiano. Laissez-moi baiser vos mains. Je vous aime, madame. Je ne vous l'ai pas encore dit, mais je vous aime bien. Vous êtes une grande reine. Voyez comme je baise vos belles mains. Oh! un ordre pour suspendre l'exécution! Il est encore temps. Je vous assure que c'est très possible. Ils vont lentement. Il y a loin de la Tour au Vieux-Marché. L'homme du balcon a dit qu'on passerait par Charing-Cross. Il y a un chemin plus court. Un homme à cheval arriverait encore à temps. Au nom du ciel, madame, ayez pitié! Enfin, mettez-vous à ma place, supposez que je sois la reine et vous la pauvre fille, vous pleureriez comme moi, et je ferais grâce. Faites grâce, madame! Oh! voilà ce que je craignais, que les larmes ne m'empêchassent de parler. Oh! tout de suite. Suspendre l'exécution. Cela n'a pas d'inconvénient, madame. Pas de danger pour Fabiano, je vous jure. Est-ce que vraiment vous ne trouvez pas qu'il faut faire ce que je dis, madame?

LA REINE, *attendrie et la relevant.*

Je le voudrais, malheureuse. Ah! tu pleures, oui, comme je pleurais; ce que tu éprouves, je viens de l'éprouver, mes angoisses me font compatir aux tiennes. Tiens, tu vois que je pleure aussi. C'est bien malheureux, pauvre enfant! Sans doute, il semble bien qu'on aurait pu en prendre un autre, Tyrconnel par exemple; mais il est trop connu, il fallait un homme obscur. On n'avait que celui-là sous la main. Je t'explique cela pour que tu

comprennes, vois-tu. Oh! mon Dieu! il y a de ces fatalités-là. On se trouve pris. On n'y peut rien.

JANE.

Oui, je vous écoute bien, madame. C'est comme moi, j'aurais encore plusieurs choses à vous dire. Mais je voudrais que l'ordre de suspendre l'exécution fût signé et l'homme parti. Ce sera une chose faite, voyez-vous. Nous parlerons mieux après. Oh! cette cloche! toujours cette cloche!

LA REINE.

Ce que tu veux est impossible, lady Jane.

JANE.

Si, c'est possible. Un homme à cheval. Il y a un chemin très court. Par le quai. J'irais, moi. C'est possible. C'est facile. Vous voyez que je parle avec douceur.

LA REINE.

Mais le peuple ne voudrait pas. Mais il reviendrait tout massacrer dans la Tour. Et Fabiano y est encore. Mais comprends donc. Tu trembles, pauvre enfant! moi, je suis comme toi, je tremble aussi. Mets-toi à ma place à ton tour. Enfin, je pourrais bien ne pas prendre la peine de t'expliquer tout cela. Tu vois que je fais ce que je peux. Ne songe plus à ce Gilbert, Jane! c'est fini. Résigne-toi!

JANE.

Fini! Non, ce n'est pas fini! non! tant que cette horrible cloche sonnera, ce ne sera pas fini! Me résigner à la mort de Gilbert! Est-ce que vous croyez que je laisserai mourir Gilbert ainsi? Non, madame. Ah! je perds mes peines! Ah! vous ne m'écoutez pas! Eh bien, si la reine ne m'entend pas, le peuple m'entendra! Ah! ils sont bons, ceux-là, voyez-vous! Le peuple est encore dans cette cour. Vous ferez de moi ensuite ce que vous voudrez. Je vais lui crier qu'on le trompe, et que c'est Gilbert, un ouvrier comme eux, et que ce n'est pas Fabiani.

LA REINE.

Arrête, misérable enfant!

Elle lui saisit le bras et la regarde fixement d'un air formidable.

Ah! tu le prends ainsi! Ah! je suis bonne et douce et je pleure avec toi, et voilà que tu deviens folle et furieuse! Ah! mon amour est aussi grand que le tien, et ma main est plus forte que la tienne. Tu ne bougeras pas.....

JANE.

Laissez-moi! — Oh! je vous maudis, méchante femme!

LA REINE.

Silence!

JANE.

Non, je ne me tairai pas! Et, voulez-vous que je vous dise une pensée que j'ai à présent? je ne crois pas que celui qui va mourir soit Gilbert.

LA REINE.

Que dis-tu?

JANE.

Je ne sais pas, mais je l'ai vu passer sous ce voile noir; il me semble que si ç'avait été Gilbert, quelque chose aurait remué en moi, quelque chose se serait révolté, quelque chose se serait soulevé dans mon cœur et m'aurait crié : Gilbert! c'est Gilbert! Je n'ai rien senti, ce n'est pas Gilbert!

LA REINE

Que dis-tu là? Ah! mon Dieu! Tu es insensée, ce que tu dis là est fou, et cependant cela m'épouvante! Ah! tu viens de remuer une des plus secrètes inquiétudes de mon cœur. Pourquoi cette émeute m'a-t-elle empêchée de surveiller tout moi-même? Pourquoi m'en suis-je remise à d'autres qu'à moi du salut de Fabiano? Eneas Dulverton est un traître. Simon Renard était peut-être là. Pourvu que je n'aie pas été trahie une deuxième fois par les ennemis de Fabiano! Pourvu que ce ne soit pas Fabiano, en effet!... — Quelqu'un! vite! quelqu'un! quelqu'un!

Deux géôliers paraissent.

Au premier.

— Vous, courez. Voici mon anneau royal. Dites qu'on suspende l'exécution. Au Vieux-Marché! au Vieux-Marché! Il y a un chemin plus court, disais-tu, Jane?

JANE.

Par le quai.

LA REINE, *au géolier.*

Par le quai. Un cheval. Cours vite!

Le géolier sort.

Au deuxième géolier.

— Vous, allez sur-le-champ à la tourelle d'Édouard le Confesseur. Il y a là les deux cachots des condamnés à mort. Dans l'un de ces cachots il y a un homme. Amenez-le-moi sur-le-champ.

Le géolier sort.

— Ah! je tremble! mes pieds se dérobent sous moi, je n'aurais pas la force d'y aller moi-même. Ah! tu me rends folle comme toi! Ah! misérable fille! tu me rends malheureuse comme toi! Je te maudis comme tu me maudis! Mon Dieu! l'homme aura-t-il le temps d'arriver? Quelle horrible anxiété! Je ne vois plus rien. Tout est trouble dans mon esprit. Cette cloche, pour qui sonne-t-elle? Est-ce pour Fabiano?

JANE.

La cloche s'arrête.

LA REINE.

C'est que le cortège est sur la place de l'exécution. L'homme n'aura pas eu le temps d'arriver.

On entend un coup de canon éloigné.

JANE.

Ciel!

A REINE.

Il monte sur l'échafaud.

Deuxième coup de canon.

— Il s'agenouille.

JANE.

C'est horrible!

Troisième coup de canon.

TOUTES DEUX.

Ah!

LA REINE.

Il n'y en a plus qu'un de vivant. Dans un instant nous saurons lequel. Mon Dieu, celui qui va entrer, faites que ce soit Fabiano!

JANE.

Mon Dieu, faites que ce soit Gilbert!

Le rideau du fond s'ouvre. Simon Renard paraît, tenant Gilbert par la main.

Gilbert!

Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

LA REINE.

Et Fabiano?

SIMON RENARD.

Mort.

LA REINE.

Mort?... Mort! Qui a osé?...

SIMON RENARD.

Moi. J'ai sauvé la reine et l'Angleterre.

(Marie Tudor, journée III, partie II, sc. II pp. 124-132).

VI

ANGELO

ANGELO

TYRAN DE PADOUE

Ce dernier drame en prose a été représenté, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 28 avril 1835. Il fut repris sur la même scène, le 18 mai 1850. Quelque temps après son apparition, il provoqua, comme *Hernani*, *Marion de Lorme*, *le Roi s'amuse*, un procès contre l'administrateur de la Comédie-Française.

« Mettre en présence, dit la préface d'*Angelo*, dans une action toute résultante du cœur, deux graves et douloureuses figures, la femme dans la société, la femme hors de la société; ... montrer ces deux femmes, qui résumement tout en elles, généreuses souvent, malheureuses toujours; défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris », — telle est l'idée de ce drame romantique par la forme et moderne par les préoccupations qu'il reflète.

Victor Hugo a traité ce sujet en trois journées, comme *Marie Tudor*. La troisième se compose de trois parties, dont la première (le meurtre de l'espion Homodei) n'a jamais été représentée, et fut publiée pour la première fois dans l'édition *ne varictur*, à laquelle nous nous référons en ce volume.

Dans la première journée, l'action s'engage au milieu d'un jardin illuminé pour une fête de nuit. La Tisbe,

comédienne célèbre, reçoit le magnifique podesta de Padoue. Le podesta recherche Tisbe, et, sans avoir rien obtenu d'elle, la soupçonne, l'assiège de questions sur ce Rodolfo, un soi-disant frère à elle, qui l'a suivie sur les rives de la Brenta. Tisbe lui conte sa vie passée, sa mère chanteuse des rues, un jour condamnée à mourir pour avoir fait entendre une chanson qui déplaisait à un sénateur de Venise, et la même mère sauvée par la fille de ce sénateur ombrageux; et elle lui dit comment un crucifix, avec le mot « Tisbe » gravé à la pointe d'un poignard, fut offert à cette jeune fille inconnue par la femme qui lui devait la vie. Homme, Angelo est jaloux de la comédienne et jaloux de sa femme. Tyran, il redoute les menées du Conseil des Dix. Cependant un quidam dort sur le banc, témoin de ses confidences. C'est Homodei, espion au service de Venise. Ce dormeur avait osé lever les yeux jusqu'à la pure Catarina, femme d'Angelo. Il a été dédaigneusement rebuté. Il songe à se venger. Le podesta s'est retiré, soucieux. Rodolfo paraît, plus soucieux encore. Il n'est pas le frère de Tisbe : il n'est pas davantage un amant pour elle; la comédienne l'aime de tout son élan, mais Rodolfo a le cœur occupé ailleurs. Pour pénétrer chez le podesta, Rodolfo a consenti à passer pour frère de Tisbe aux yeux du monde et à laisser à la tendre fille l'illusion que sa tendresse sera, peut-être un jour, payée de retour. Elle ne le sera point. Rodolfo resté seul, Homodei le lui remet en mémoire, ainsi que mainte autre chose. Rodolfo s'appelle Ezzelino da Romano. Il est d'une ancienne famille qui, après avoir régné à Padoue, en est bannie depuis deux cents ans. Il y a sept ans, à Venise, il vit à l'église une jeune fille, dont il s'éprit. Mais Catarina, qui l'aimait tendrement et purement, fut mariée, malgré elle, sans que Rodolfo pût savoir le nom du mari. Il est venu à Padoue, trois mois en ça, passant pour le frère de la Tisbe. Le podesta s'est épris de la comédienne, et Rodolfo a revu Catarina plusieurs fois dans les ruines de l'ancien palais Magaruffi, Catarina toujours aimante, toujours tendre et pure, mais mariée. Un jour elle n'est plus revenue aux ruines : voici tantôt cinq semaines. Homodei s'engage à ménager un rendez-vous

pour ce même soir : Rodolfo reverra Catarina. Puis Homodei passe à la comédienne et l'entreprend sur le sentiment de la jalousie. Il s'offre à lui faire découvrir la nuit prochaine Rodolfo chez une femme qu'il aime. Que la Tisbe s'empare seulement de la clef d'or que porte suspendue à sa chaîne de cou Angelo Malapieri. Tisbe a la clef : la vengeance de Homodei est en bonne voie.

— Elle s'accomplit à la deuxième journée. Nous pénétrons avec Homodei dans la chambre de Catarina, épouse d'Angelo. L'espion dépose une lettre sur la table, et fait entrer Rodolfo. L'accès de cette chambre est interdit par le podesta sous peine de mort. Homodei se retire. Catarina sort de son oratoire et entend Rodolfo, effacé sur le balcon, qui soupire la chanson d'autrefois, la douce mélodie qu'il lui chantait à Venise.

Mon âme à ton cœur s'est donnée.

Plus de doute. C'est lui. Catarina tremble de crainte et pleure de joie. Elle s'épanche, elle exhale son chaste amour, elle apprend qu'Homodei a guidé Rodolfo jusqu'à cette chambre où tout homme risque sa tête, Homodei qu'elle a chassé, l'homme des Dix. Et voici la lettre du traître déposée sur la table. Décidément, c'est un piège. Impossible de s'enfuir.

Quelqu'un ouvre la porte. Catarina pousse Rodolfo dans son oratoire. La clef tourne. Et voici Tisbe jalouse, farouche, prête à l'esclandre, voici la comédienne en face de la grande dame, qu'elle croit coupable et à qui elle dit son fait. Et voici qu'elle aperçoit, au-dessus d'un prie-dieu, le crucifix de sa mère avec le mot « Tisbe ». Cependant Angelo, attiré par le bruit des voix, apparaît, menaçant. Tisbe sauve Catarina, et déclare qu'elle est venue annoncer à l'épouse du podesta que son mari devait être assassiné le lendemain. Puis elle sort, sans savoir de science sûre qui est enfermé dans l'oratoire, attendant l'heure de s'évader.

— La troisième journée comprend donc dans le texte définitif trois parties. Dans la première nous voyons Homodei poursuivre sa vengeance, prendre de force à

Reginella, suivante de Catarina, une lettre que lui a confiée Rodolfo pour celle qu'il aime; puis, surpris et assassiné par Rodolfo, recommander, avant de mourir, que cette lettre soit remise à Angelo. Comme elle n'est pas signée, il répète le nom de Rodolfo dans un dernier spasme, et meurt. Ses deux hommes tiennent la lettre, mais ne retiennent pas le nom. — Tout cela est rappelé au début de la deuxième partie. Angelo a reçu la lettre; il a décidé la mort de sa femme. Il fait lire ce billet à Tisbe, qui reconnaît l'écriture de son cher Rodolfo, et se garde de le nommer. Elle conseille (en souvenir du crucifix) de faire périr Catarina par le poison et non par l'épée, et se charge de fournir le flacon mortel. Cependant l'archiprêtre sort de la chambre de Catarina. « Est-elle prête? » lui demande le podesta. — « Oui, monseigneur. » — « Prête à quoi? » s'écrie Catarina sur le seuil de l'oratoire. — « A mourir. » Et paraît Rodolfo, qui s'est glissé jusqu'ici sous le nom du frère de la Tisbe. Catarina l'éloigne sans lui laisser rien deviner de ce qui la menace. Angelo rentre avec la Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. « Il faut révéler, madame, le nom de l'homme qui a écrit la lettre ou boire ceci. » Livrer Rodolfo, Catarina n'y songe pas un instant. Boire le poison, elle n'ose. Elle se révolte. Elle va donc mourir par l'épée. Les *bravi* attendent derrière la porte. Catarina proclame son innocence et accuse son mari et la courtisane. Transporté par la jalousie, Angelo sort violemment pour appeler les assassins. Tisbe profite de cette seconde pour conseiller à Catarina de boire, non pas ce poison, mais ce narcotique. Sur un signe d'Angelo, résolu à pousser la vengeance à bout, Catarina boit. Tisbe donne des ordres, avec deux cents sequins d'or, aux hommes chargés de porter le cadavre au caveau. — Ils l'ont déposé dans la chambre même de la Tisbe. Quand la troisième partie commence, Catarina repose sur le lit, pâle, endormie. Tisbe veille sur elle. La comédienne jalouse a sauvé la grande dame, et pour compléter le sacrifice, elle est prête à mourir afin que les deux cœurs rapprochés par l'amour soient enfin unis dans la vie. Si Catarina est pure et touchante, Tisbe affronte la mort comme une martyre. Rodolfo instruit par la suivante

Dafne de la part que Tisbe est censée avoir prise à la vengeance d'Angelo et du poison qu'elle apporta, frappe d'un coup de poignard la pauvre victime de son cœur, héroïne du sacrifice. Alors Catarina s'éveille, appelle Rodolfo, qui comprend trop tard le trait sublime de la comédienne. Catarina vit, Catarina respire ! Par qui fut-elle sauvée ? — « Par moi, pour toi ! » répond la brave fille mourante.

I

TISBE

La Tisbe raconte au podesta Angelo l'amour qu'elle a pour sa mère.

LA TISBE.

Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. Vous savez qui je suis, rien, une fille du peuple, une comédienne, une chose que vous applaudissez aujourd'hui et que vous briserez demain... Toujours en jouant. Eh bien, peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? en avez-vous eu une, vous ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites : ma mère ! et qui vous dit : mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu ! — Eh bien, j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari,

qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gatta-Melata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. Il regarda, il entendit, et dit au capitaine grand qui le suivait : A la potence, cette femme ! Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien, à quoi bon ? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, *Tisbe*, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un styilet. Moi, j'avais seize ans alors, je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant ! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère, Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma mère, et le donna à la belle enfant en lui disant : Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur ! Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme, moi je suis devenue riche, et je voudrais revoir cet enfant, cet ange qui a sauvé ma mère. Qui sait ? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Virgilio Tasca. Êtes-vous content ?

ANGELO.

Dix mille sequins d'or! Mais que donnerez-vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez?

LA TISBE.

Ma vie, si elle veut.

(*Angelo*, journée I, sc. 1, pp. 10-11.)

II

LES DIX

Angelo, tyran de Padoue, podesta devant qui tout le monde tremble, tremble lui-même au seul nom du conseil vénitien des Dix. Il confie ses craintes à la Tisbe.

ANGELO, *se rapprochant d'elle et parlant bas.*

— Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici, je suis seigneur, despote et souverain de cette ville, je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant. Mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible, et pleine de ténèbres, il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix. Oh! le conseil des Dix! parlons-en bas, Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît et qui nous connaissent tous, des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie et qui sont visibles dans tous les échafauds, des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : Celui-ci en est! un signe mystérieux sous leurs robes tout au plus; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout; des hommes

qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez ! Une fois dénoncé, on est pris ; une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté ; rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafaud tout à l'heure ? je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu ? Les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors. Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là ; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves, un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est, une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre ! Souvent, la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue, mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien

surveillé, allez! Oh! le conseil des Dix! Mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure; avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame, madame, le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit : Je t'aime! — oui, Tisbe, — m'espionne!

LA TISBE.

Ah! monsieur!

ANGELO

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix, main redoutable, qui tâte longtemps d'abord et qui saisit ensuite brusquement. Oh! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai! Où? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être tué roide par mon œuvre, comme l'alchimiste par son poison! — Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame!

(Angelo, journée I, sc. 1, pp. 13-15.)

III

PRIS AU PIÈGE

Homodei, pour se venger des mépris qu'il a essayés de Catarina, introduit Rodolfo dans la chambre de l'épouse du podesta. Il y va de la vie pour elle et pour celui qu'elle aime d'un amour pur. Mais, en présence du danger, la passion s'exhale avec une noblesse confiante et un lyrisme qui baigne de tendresse cette prose.

CATARINA, RODOLFO, *d'abord sur le balcon,*

CATARINA, *seule.*

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce ! Oh ! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela ! Ce couplet surtout qu'il m'adressait.

Elle prend la guitare.

— Voici l'air, je crois.

Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.

— Je voudrais me rappeler les paroles. Oh ! je vendrais mon âme pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois ! sans le voir, de là-bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix ! entendre sa voix !

RODOLFO, *du balcon où il est caché.*

Il chante.

Mon âme à ton cœur s'est donnée,

Je n'existe qu'à ton côté ;

Car une même destinée

Nous joint d'un lien enchanté ;

Toi l'harmonie, et moi la lyre ;

Moi l'arbuste, et toi le zéphire ;

Moi la lèvre, et toi le sourire ;

Moi l'amour, et toi la beauté !

CATARINA, *laissant tomber la guitare.*

Ciel !

RODOLFO, *continuant, toujours caché.*

Tandis que l'heure
S'en va fuyant,
Mon chant qui pleure
Dans l'ombre effleure
Ton front riant.

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO, *paraissant et jetant son manteau sur le balcon derrière lui.*

Catarina!

Il vient tomber à ses pieds.

CATARINA.

Vous êtes ici? Comment! vous êtes ici? Oh Dieu! je meurs de joie et d'épouvante! Rodolfo! savez-vous où vous êtes? Est-ce que vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une autre, malheureux? vous risquez votre tête!

RODOLFO.

Que m'importe? Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime mieux mourir pour vous avoir revue.

CATARINA.

Tu as bien fait. Eh bien, oui, tu as eu raison de venir. Ma tête aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le reste? Une heure avec toi, et ensuite que ce plafond croule s'il veut!

RODOLFO.

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais, il n'y a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA.

Comment as-tu fait?

RODOLFO.

C'est un homme auquel j'ai sauvé la vie. Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

CATARINA.

N'est-ce pas? oh! si tu es sûr, cela suffit. Oh! Dieu! mais regarde-moi donc, que je te voie!

RODOLFO.

Catarina!

CATARINA.

Oh! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas? Je vais t'en dire la raison, c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps-là? As-tu été bien triste au moins? Quel effet cela t'a-t-il fait, cette séparation? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFO.

O Catarina! être séparé de toi, c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au cœur! c'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour! c'est être sans lampe dans un cachot, sans étoile dans la nuit! c'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir rien! Ce que j'ai fait, dis-tu? Je l'ignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA.

Eh bien, moi aussi! eh bien, moi aussi! eh bien, moi aussi! Oh! je vois que nos cœurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer? On m'a enfermée. Je ne puis sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu, il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie. Oh! Dieu! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'étais. Voyons, assieds-toi là, tu sais? comme autrefois. Eh bien, maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh! je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis, je choisirais toi. Tu demanderas à Dafne comme j'ai pleuré! Elle a bien eu soin de moi, la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. Mais, dis-moi, tu as donc découvert mon nom? Oh! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh! dis, auras-tu moyen de revenir?

RODOLFO.

Oui. Et comment vivrais-je sans cela? Catarina, je t'écoute avec ravissement. Oh! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous, tout est repos autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler!... Ne crains rien.

CATARINA.

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. On est heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo; séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni; ensemble, nous ferions envie aux anges! Oh! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo, on ne meurt pas de joie, car je serais morte. Tout est mêlé dans ma tête. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi, seulement? Quoi! ce n'est pas un rêve? Vraiment, tu es là, toi!

RODOLFO.

Pauvre amie!

CATARINA.

Non, tiens, ne me parle pas, laisse-moi rassembler mes idées, laisse-moi te regarder, mon âme! laisse-moi penser que tu es là. Tout à l'heure je te répondrai. On a des moments comme cela, tu sais.....

Il lui baise la main. Elle se retourne et aperçoit la lettre qui est sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que cela? O mon Dieu! Voici un papier qui me réveille! Une lettre! Est-ce toi qui as mis cette lettre là?

RODOLFO.

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu avec moi.

CATARINA.

Il est venu un homme avec toi! Qui? Voyons! Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

Elle décachette avidement la lettre et lit.

— « Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que de la vengeance raffinée. Madame, un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand. » —

RODOLFO.

Grand Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

CATARINA.

Je connais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise; et que j'ai fait chasser. Cet homme s'appelle Homodei.

RODOLFO.

En effet.

CATARINA.

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO.

Ciel!

CATARINA.

Nous sommes perdus! Il y a un piège, et nous y sommes pris.

Elle va au balcon et regarde.

— Ah! Dieu!

RODOLFO.

Quoi?

CATARINA.

Éteins ce flambeau. Vite!

RODOLFO, *éteignant le flambeau.*

Qu'as-tu?

CATARINA.

La galerie qui donne sur le pont Molino...

RODOLFO.

Eh bien?

CATARINA.

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

RODOLFO.

Misérable insensé que je suis ! Catarina, la cause de ta perte, c'est moi !

CATARINA.

Rodolfo, je serais venue à toi comme tu es venu à moi.

(*Angelo, journée II, sc. IV, pp. 48-54.*)

IV

L'ÉPÉE OU LE POISON ?

Angelo veut faire périr sa femme par l'épée. Tisbé l'en dissuade, et, en souvenir du crucifix de sa mère retrouvé dans la chambre de Catarina, se charge de fournir le poison. Elle l'apporte. Elle a substitué un narcotique. La comédienne sauve la grande dame.

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

CATARINA, *à part.*

Quelle est cette femme ? La femme de la nuit !¹

ANGELO.

Avez-vous fait vos réflexions, madame ?

CATARINA.

Oui, monsieur.

ANGELO.

Il faut mourir ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame ?

CATARINA.

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

1. Tisbé avait pénétré, la nuit précédente, dans la chambre de Catarina ; et au moment où, jalouse, elle allait perdre la pauvre femme, elle avait aperçu le crucifix en cuivre poli, et calmé Angelo attiré à son tour par le bruit.

LA TISBE, à part.

Tu es une bonne et courageuse femme, Catarina!

Angelo fait signe à la Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. Il la pose sur la table.

ANGELO.

Alors, vous allez boire ceci.

CATARINA.

C'est du poison?

ANGELO.

Oui, madame.

CATARINA.

O mon Dieu! vous jugerez un jour cet homme. Je vous demande grâce pour lui!

ANGELO.

Madame, le provéditeur Urseolo, un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbaï, sa femme, de la même façon, pour le même crime.

CATARINA.

Parlons simplement. Tenez, il n'est pas question des Bragadini. Vous êtes infâme! Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains! Coupable? Non, je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez, du moins. Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis, comme vous mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment, je vous méprise! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit: Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eue avec vous depuis cinq ans? dites! Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison..... Tout est permis aux hommes. Toujours dur, toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères, des doges qui ont été de votre famille. M'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse! Oh! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert pour savoir ce que c'est que le sort des

femmes. Eh bien, oui, monsieur, j'ai aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore. Vous me tuez pour cela. Si vous avez ce droit-là, il faut convenir que c'est un horrible temps que le nôtre. Ah! vous êtes bien heureux, n'est-ce pas? d'avoir une lettre, un chiffon de papier, un prétexte! Fort bien. Vous me jugez, vous me condamnez, et vous m'exécutez. Dans l'ombre. En secret. Par le poison. Vous avez la force. — C'est lâche!

Se tournant vers la Tisbe.

— Que pensez-vous de cet homme, madame?

ANGELO.

Prenez garde!

CATARINA, à la Tisbe.

Et vous, qui êtes-vous? qu'est-ce que vous me voulez? C'est beau, ce que vous faites là!... Vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute, et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'abominable chose qu'il fait. Qui sait même? c'est peut-être vous qui fournissez le poison!

A Angelo.

— Que pensez-vous de cette femme, monsieur?

ANGELO.

Madame!...

CATARINA.

En vérité, nous sommes tous les trois d'un bien exécrationnable pays! C'est une bien odieuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur! et où les autres hommes lui disent: Tu fais bien. Foscari a fait mourir sa fille; Loredano sa femme; Bragadini... — Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme! Oui, tout Venise est dans cette chambre en ce moment! tout Venise en vos deux personnes! Rien n'y manque!

Montrant Angelo.

— Venise despote, la voilà.

Montrant la Tisbe.

— Venise courtisane, la voici.

A la Tisbe.

— Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous! pourquoi êtes-vous là?

ANGELO, *lui saisissant le bras.*

Allons, madame, finissons-en!

CATARINA.

Elle s'approche de la table où est le flacon.

Allons, je vais accomplir ce que vous voulez.

Elle avance la main vers le flacon.

— Puisqu'il le faut...

Elle recule.

— Non! c'est affreux! je ne veux pas! je ne pourrai jamais! Mais pensez-y donc encore un peu, tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne! l'assassiner! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison! — Ma mère! ma mère! ma mère!

LA TISBE.

Pauvre femme!

CATARINA.

vous avez dit : Pauvre femme, madame! vous l'avez dit! Oh! je l'ai bien entendu! Oh! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit! Vous avez donc pitié, madame? Oh! oui, laissez-vous attendrir! Vous voyez bien qu'on veut m'assassiner! Est-ce que vous en êtes, vous? Oh! ce n'est pas possible! Non, n'est-ce pas? Tenez, je vais vous expliquer, vous conter la chose, à vous. Vous parlerez au podesta après. Vous lui direz que ce qu'il fait là est horrible. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'effet. Il suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison. Si je vous ai offensée tout à

l'heure, pardonnez-le-moi. Madame, je n'ai jamais rien fait qui fût mal, vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Vous me comprenez, vous, je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire, vous savez? Cependant nous leur disons quelquefois des choses bien vraies. Madame, ne me dites pas d'avoir du courage, je vous en prie. Est-ce que je suis forcée d'avoir du courage, moi? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO.

Madame, je ne puis attendre plus longtemps.

CATARINA

Ah! vous m'interrompez.

A la Tisbe.

— Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaient vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever, il me coupe la parole.

A Angelo.

— Vous êtes un monstre!

ANGELO.

C'en est trop! Catarina Bragadini, le crime fait veut un châtiment, la fosse ouverte veut un cercueil, le mari outragé veut une femme morte. Tu perds toutes les paroles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel!

Montrant le poison.

— Voulez-vous, madame?

CATARINA.

Non!

ANGELO.

Non? — J'en reviens à ma première idée alors. Les

épées! les épées! Troïlo! Qu'on aille me chercher... J'y vais.

Il sort violemment par la porte du fond, qu'on l'entend refermer en dehors.

SCÈNE IX

CATARINA, LA TISBE.

LA TISBE.

Écoutez! Vite! nous n'avons qu'un instant. Puisque c'est vous qu'il aime¹, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout à l'heure il m'est échappé de dire: Pauvre femme! Vous l'avez répété tout haut comme une folle, devant le podesta, à qui cela pouvait donner des soupçons. Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent, vous feriez quelque imprudence, et tout serait perdu. Laissez-vous faire, buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus. Que voulez-vous que je vous dise? C'est vous qui êtes aimée, et je veux que quelqu'un m'ait une obligation. Vous ne comprenez pas ce que je vous dis là : eh bien, de vous le dire cela m'arrache le cœur pourtant!

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a en moi. Entendez-vous? Je n'ose vous en dire plus, avec votre manie de tout redire. Oui, il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir, mais ce n'est pas vous. Est-ce dit?

1. Rodolfo. Voir l'analyse de la pièce.

CATARINA.

Je ferai ce que vous voulez, madame.

LA TISBE.

Bien. Je l'entends qui revient.

La Tisbe se jette sur la porte du fond au moment où elle s'ouvre. On entrevoit des sbires, l'épée nue, dans la chambre voisine.

— Seul! seul! entrez seul!

Angelo entre. La porte se referme.

(*Angelo, journée III, partie II, sc. VIII et IX, pp. 102-108.*)

V

PAR MOI, POUR TOI!

Tisbe, au lieu d'ensevelir dans le caveau Catarina qu'Angelo croit morte, l'a ramenée endormie dans son appartement. Rodolfo, pensant sur le rapport de Reginella, femme chambre, que la Tisbe a fourni le poison, vient venger la mort de son amante. Tisbe est résolue à mourir pour assurer leur bonheur.

LA TISBE, RODOLFO, CATARINA,
dans l'alcôve fermée.

LA TISBE.

C'est vous, Rodolfo! Ah! tant mieux! j'ai à vous parler, justement. Écoutez-moi.

RODOLFO.

Et moi aussi j'ai à vous parler, et c'est vous qui allez m'écouter, madame!

LA TISBE.

Rodolfo!...

RODOLFO

Êtes-vous seule, madame?

LA TISBE.

Seule.

RODOLFO.

Donnez l'ordre que personne n'entre.

LA TISBE.

Il est déjà donné.

RODOLFO.

Permettez-moi de fermer ces deux portes.

Il va fermer les deux portes au verrou.

LA TISBE.

J'attends ce que vous avez à me dire.

RODOLFO.

D'où venez-vous? De quoi êtes-vous pâle? Qu'avez-vous fait aujourd'hui? dites! Qu'est-ce que ces mains-là ont fait? dites! Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée? dites! Non, ne le dites pas, je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas, ne mentez pas. Je sais tout! je sais tout, vous dis-je! Vous voyez bien que je sais tout, madame! Il y avait là Dafne, à deux pas de vous, séparée seulement par une porte, dans l'oratoire, il y avait Dafne qui a tout vu, qui a tout entendu, qui était là, à côté, tout près, qui entendait, qui voyait! — Tenez, voilà des paroles que vous avez prononcées. Le podesta disait : Je n'ai pas de poison; vous avez dit : J'en ai, moi! — J'en ai, moi! j'en ai, moi! L'avez-vous dit, oui ou non? Mentez un peu, voyons! Ah! vous avez du poison, vous! Eh bien, moi, j'ai un couteau!

Il tire un poignard de sa poitrine.

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort, madame!

LA TISBE.

Ah! vous me tuez! Ah! c'est la première idée qui vous vient! Vous voulez me tuer ainsi, vous-même, tout de suite, sans plus attendre, sans être bien sûr? Vous pouvez

prendre une résolution pareille aussi facilement? Vous ne tenez pas à moi plus que cela? Vous me tuez pour l'amour d'une autre! Oh! Rodolfo, c'est donc bien vrai, dites-le-moi de votre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée?

RODOLFO.

Jamais!

LA TISBE.

Eh bien, c'est ce mot-là qui me tue, malheureux! ton poignard ne fera que m'achever.

RODOLFO.

De l'amour pour vous, moi! Non, je n'en ai pas! je n'en ai jamais eu! Je puis m'en vanter, Dieu merci! De la pitié tout au plus!

LA TISBE.

Ingrat! Et, encore un mot, dis-moi : elle, tu l'aimais donc bien?

RODOLFO.

Elle! si je l'aimais! Elle! Oh! écoutez cela, puisque c'est votre supplice, malheureuse! Si je l'aimais! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, une femme qui est un autel, ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux, voilà comme je l'aimais!

LA TISBE.

Alors j'ai bien fait.

RODOLFO.

Vous avez bien fait?

LA TISBE.

Oui, j'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait?

RODOLFO.

Je ne suis pas sûr, dites-vous! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne, je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit, je l'ai encore dans l'oreille : — Monsieur, monsieur, ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le podesta et une autre

femme, une horrible femme que le podesta appelait Tisbe. Monsieur, deux grandes heures, deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là, la malheureuse, pleurant, priant, suppliant, demandant grâce, demandant la vie, — tu demandais la vie, ma Catarina bien-aimée! — à genoux, les mains jointes, se trainant à leurs pieds, et ils disaient non! Et le poison, c'est la femme Tisbe qui l'a été chercher! et c'est elle qui a forcé madame de le boire! et le pauvre corps mort, monsieur, c'est elle qui l'a emporté, cette femme, ce monstre, la Tisbe! — Où l'avez-vous mis, madame? — Voilà ce qu'elle a fait, la Tisbe! Si j'en suis sûr!

Tirant un mouchoir de sa poitrine.

Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina, à qui est-il? à vous!

Montrant le crucifix.

Ce crucifix, que je trouve chez vous, à qui est-il? à elle! — Si j'en suis sûr! Allons, priez, pleurez, criez, demandez grâce, faites promptement ce que vous avez à faire, et finissons!

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier? Vite! Parlez vite! Tout de suite!

LA TISBE.

Rien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai. Crois tout. Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds. Mourir de ta main! oh! c'est plus que je n'aurais osé espérer! Mourir de ta main! oh! je tomberai peut-être dans tes bras! Je te rends grâce! Je suis sûre au moins que tu entendras mes dernières paroles. Mon dernier souffle, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi, tu veux bien te charger de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Je vais te dire. Écoute-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre cœur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie? Songe donc que je mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans, je me suis trouvée sans pain... La faim ou l'orgie. Je sais bien qu'on vous dit : Mourez de faim! mais j'ai bien souffert, va! Oh! oui, toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme! marche toujours. De quoi te plains-tu? Tous sont contre toi. Eh bien, est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir? — Rodolfo, dans ma position, est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un cœur qui comprit le mien? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne, là, vraiment? Je ne dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime, moi! O Rodolfo! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé, tu ne le sauras qu'après ma mort! quand je n'y serai plus! Tiens, voilà six mois que je te connais, n'est-ce pas? six mois que je fais de ton regard ma vie, de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme! Eh bien, juge! depuis six mois je n'ai pas eu un seul instant l'idée, l'idée nécessaire à ma vie, que tu m'aimais. Tu sais que je t'ennuyais toujours de ma jalousie, j'avais mille indices qui me troublaient. Maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en veux pas, ce n'est pas ta faute. Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux-tu que je fasse? Aller devant moi comme cela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas! Est-ce que

cela te fatigue que je te parle? Ah! je suis si malheureuse, vraiment, que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi!

RODOLFO.

Si j'en suis sûr! le podesta est allé chercher quatre sbires, et pendant ce temps-là vous avez dit à elle tout bas des choses terribles qui lui ont fait prendre le poison! Madame, est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égaré? Madame, où est Catarina? Répondez! Est-ce que c'est vrai, madame, que vous l'avez tuée, que vous l'avez empoisonnée? Où est-elle? dites! Où est-elle? Savez-vous que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame! la seule, la seule, entendez-vous? la seule!

LA TISBE.

La seule! la seule! Oh! c'est mal de me donner tant de coups de poignard! Par pitié!

Elle lui montre le couteau qu'il tient.

— vite le dernier avec ceci!

RODOLFO.

Où est Catarina? la seule que j'aime! oui, la seule!

LA TISBE.

Ah! tu es sans pitié! tu me brises le cœur! Eh bien, oui, je la hais, cette femme, entends-tu? je la hais! Oui, on t'a dit vrai, je me suis vengée, je l'ai empoisonnée, je l'ai tuée!

RODOLFO.

Ah! vous le dites donc! Ah! vous voyez bien que c'est vous qui le dites! Par le ciel! je vois que vous vous en vantez, malheureuse!

LA TISBE.

Oui, et ce que j'ai fait, je le ferais encore! Frappe!

RODOLFO, terrible.

Madame...

LA TISBE.

Je l'ai tuée, te dis-je! Frappe donc!

RODOLFO.

Misérable!

*Il la frappe.*LA TISBE. *Elle tombe.*Ah! au cœur! tu m'as frappée au cœur! C'est bien. —
Mon Rodolfo, ta main!*Elle lui prend la main et la baise.*

— Merci! Tu m'as délivrée! Laisse-la-moi, ta main. Je ne veux pas te faire du mal, tu vois bien. Mon Rodolfo bien-aimé, tu ne te voyais pas quand tu es entré, mais de la manière dont tu as dit : Vous avez un quart d'heure! en levant ton couteau, je ne pouvais plus vivre après cela. Maintenant que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Un mot de pitié! Veux-tu?

On entend une voix sortir de derrière les rideaux de l'alcôve.

CATARINA.

Où suis-je? Rodolfo!

RODOLFO.

Qu'est-ce que j'entends? Quelle est cette voix?

Il se retourne et voit la figure blanche de Catarina, qui a entr'ouvert les rideaux.

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO. *Il court à elle et l'enlève dans ses bras.*

Catarina! Grand Dieu! Tu es ici! vivante! Comment cela se fait-il? Juste ciel!

Se retournant vers la Tisbe.

Ah! qu'ai-je fait?

LA TISBE, *se traînant vers lui avec un sourire.*

a. Tu n'as rien fait. C'est moi qui ai fait tout. Je vais mourir. J'ai poussé ta main.

ANGELO

RODOLFO.

Catarina! tu vis, grand Dieu! Par qui as-tu été sauvée?

LA TISBE.

Par moi, pour toi!

(*Angelo, journée III, partie III, sc
pp. 117-124.*)

DON CÉSAR.

J'y passe.

Mais je m'en vais. Je suis oiseau, j'aime l'espace.
 Mais toi? cette livrée? est-ce un déguisement?

RUY BLAS, avec am^r tume.

Non, je suis déguisé quand je su^r autrement.

DON CÉSAR.

Que dis-tu?

RUY BLAS.

Donne-moi ta main que je la serre,
 Comme en cet heureux temps de joie et de misère
 Où je vivais sans gîte, où le jour j'avais faim,
 Où j'avais froid la nuit, où j'étais libre enfin!

Quand tu me connaissais, j'étais un homme encore.
 Nous deux nés dans le peuple, — hélas! c'était l'aurore! —
 Nous nous ressemblions au point qu'on nous prenait
 Pour frères; nous chantions dès l'heure où l'aube naît,
 Le soir devant Dieu, notre père et notre hôte,
 Sous le ciel étoilé nous dormions côte à côte.

Oui, nous partagions tout. Puis enfin arriva
 L'heure triste où chacun de son côté s'en va.
 Je te retrouve, après quatre ans, toujours le même,
 Joyeux comme un enfant, libre comme un bohème,
 Toujours ce Zafari, riche en sa pauvreté,
 Qui n'a rien eu jamais, et n'a rien souhaité.
 Mais moi, quel changement! Frère, que te dirai-je?
 Orphelin, par pitié nourri dans un collège
 De science et d'orgueil, de moi, triste faveur!
 Au lieu d'un ouvrier on a fait un rêveur.
 Tu sais, tu m'as connu. Je jetais mes pensées
 Et mes vœux vers le ciel en strophes insensées.
 J'opposais cent raisons à ton rire moqueur,
 J'avais je ne sais quelle ambition au cœur.
 A quoi bon travailler? Vers un but invisible
 Je marchais, je croyais tout réel, tout possible,
 J'espérais tout du sort! — Et puis je suis de ceux
 Qui passent tout un jour, pensifs et paresseux,

Devant quelque palais regorgeant de richesses,
 A regarder entrer et sortir des duchesses. —
 Si bien qu'un jour, mourant de faim sur le pavé,
 J'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé :
 Dans la fainéantise et dans l'ignominie.
 Oh! quand j'avais vingt ans, crédule à mon génie,
 Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins,
 En méditations sur le sort des humains ;
 J'avais bâti des plans sur tout, — une montagne
 De projets. — Je plaignais le malheur de l'Espagne.
 Je croyais, pauvre esprit, qu'au monde je manquais...
 Ami, le résultat, tu le vois. — Un laquais !

DON CÉSAR.

Oui, je le sais, la faim est une porte basse.
 Et, par nécessité lorsqu'il faut qu'il y passe,
 Le plus grand est celui qui se courbe le plus.
 Mais le sort a toujours son flux et son reflux.
 Espère.

RUY BLAS, *secouant la tête.*

Le marquis de Finlas est mon maître.

DON CÉSAR.

Je le connais. — Tu vis dans ce palais peut-être ?

RUY BLAS.

Non, avant ce matin et jusqu'à ce moment,
 Je n'en avais jamais passé le seuil.

DON CÉSAR.

Vraiment ?

Ton maître cependant pour sa charge y demeure

RUY BLAS.

Oui, car la cour le fait demander à toute heure
 Mais il a quelque part un logis inconnu,
 Où jamais en plein jour peut-être il n'est venu,
 A cent pas du palais. Une maison discrète.
 Frère, j'habite là. Par la porte secrète
 Dont il a seul la clef, quelquefois, à la nuit,
 Le marquis vient, suivi d'hommes qu'il introduit.

Ces hommes sont masqués et parlent à voix basse.
Ils s'enferment, et nul ne sait ce qui se passe.
Là, de deux noirs muets je suis le compagnon.
Je suis pour eux le maître. Ils ignorent mon nom.

DON CESAR.

Oui, c'est là qu'il reçoit, comme chef des alcades,
Ses espions, c'est là qu'il tend ses embuscades.
C'est un homme profond qui tient tout dans sa main.

RUY BLAS.

Hier, il m'a dit : — Il faut être au palais demain,
Avant l'aurore. Entrez par la grille dorée. —
En arrivant il m'a fait mettre la livrée,
Car l'habit odieux sous lequel tu me vois,
Je le porte aujourd'hui pour la première fois.

DON CÉSAR, *lui serrant la main.*

Espère!

RUY BLAS.

Espérer! Mais tu ne sais rien encore.
Vivre sous cet habit qui scuille et déshonore,
Voir perdu la joie et l'orgueil, ce n'est rien.
Esclave, être vil, qu'importe? — Écoute bien.
Je ne sens pas cette livrée infâme,
J'ai dans ma poitrine une hydre aux dents de flamme
Que serre le cœur dans ses replis ardents.
Ces choses te fait peur? si tu voyais dedans!

DON CÉSAR.

Peux-tu dire?

RUY BLAS.

Invente, imagine, suppose.
Dans ton esprit. Cherches-y quelque chose
de, d'insensé, d'horrible et d'inouï.
de folie dont on soit ébloui!
Imprime un poison affreux, creuse un abîme
plus profond que la folie et plus noir que le crime,
tu n'approcheras pas encor de mon secret.
Ne devines pas? Hé! qui devinerait? —

Zafari! dans le gouffre où mon destin m'entraîne
Plonge les yeux! — je suis amoureux de la reine!

DON CÉSAR,

Ciel!

RUY BLAS.

Sous un dais orné du globe impérial,
 Il est, dans Aranjuez ou dans l'Escorial,
 — Dans ce palais, parfois, — mon frère, il est un homme
 Qu'à peine on voit d'en bas, qu'avec terreur on nomme;
 Pour qui, comme pour Dieu, nous sommes égaux tous;
 Qu'on regarde en tremblant et qu'on sert à genoux;
 Devant qui se couvrir est un honneur insigne;
 Qui peut faire tomber nos deux têtes d'un signe;
 Dont chaque fantaisie est un événement;
 Qui vit, seul et superbe, enfermé gravement
 Dans une majesté redoutable et profonde;
 Et dont on sent le poids dans la moitié du monde.
 Eh bien! — moi, le laquais, — tu m'entends, — eh bien! oui,
 Cet homme-là! le roi! je suis jaloux de lui!

DON CÉSAR.

Jaloux du roi!

RUY BLAS.

Hé! oui, jaloux du roi! sans doute.
 Puisque j'aime sa femme!

DON CÉSAR.

Oh! malheureux!

RUY BLAS.

Écoute.

Je l'attends tous les jours au passage. Je suis
 Comme un fou! Ho! sa vie est un tissu d'ennuis,
 A cette pauvre femme! — Oui, chaque nuit j'y songe. —
 Vivre dans cette cour de haine et de mensonge
 Mariée à ce roi qui passe tout son temps
 A chasser! Imbécile! — un sot! vieux à trente ans!
 Moins qu'un homme! à régner comme à vivre inhabile.
 — Famille qui s'en va. — Le père était débile

Au point qu'il ne pouvait tenir un parchemin.

— Oh! si belle et si jeune, avoir donné sa main
A ce roi Charles deux! Elle! Quelle misère!

— Elle va tous les soirs chez les sœurs du Rosaire,
Tu sais, en remontant la rue Ortaleza.

Comment cette démençe en mon cœur s'amassa,
Je l'ignore. Mais juge! elle aime une fleur bleue

D'Allemagne. Je fais chaque jour une lieue,
Jusqu'à Caramanchel, pour avoir de ces fleurs.

J'en ai cherché partout sans en trouver ailleurs.

J'en compose un bouquet, je prends les plus jolies...

— Oh! mais je te dis là des choses, des folies! —

Puis à minuit, au parc royal, comme un voleur,
Je me glisse et je vais déposer cette fleur

Sur son banc favori. Même, hier, j'osai mettre
Dans le bouquet, — vraiment, plains-moi, frère! — une lettre

La nuit, pour parvenir jusqu'à ce banc, il faut
Franchir les murs du parc, et je rencontre en haut

Ces broussailles de fer qu'on met sur les murailles.
Un jour j'y laisserai ma chair et mes entrailles.

Trouve-t-elle mes fleurs, ma lettre? je ne sais

Frère, tu le vois bien, je suis un insensé.

DON CÉSAR.

Diable! ton algarade a son danger. Prends garde!

Le comte d'Oñate, qui l'aime aussi, la garde

Et comme un majordome et comme un amoureux.

Quelque reître, une nuit, gardien peu langoureux,

Pourrait bien, frère, avant que ton bouquet se fane,

Te le clouer au cœur d'un coup de pertuisane. —

Mais quelle idée! aimer la reine! ah ça, pourquoi?

Comment diable as-tu fait?

RUY BLAS, *avec emportement.*

Est-ce que je sais, moi?

— Oh! mon âme au démon! je la vendrais, pour être

Un des jeunes seigneurs que, de cette fenêtre,

Je vois en ce moment, comme un vivant affront,

Entrer, la plume au feutre et l'orgueil sur le front!

Oui, je me damnerais pour dépouiller ma haine,

Et pour pouvoir comme eux m'approcher de la reine
Avec un vêtement qui ne soit pas honteux!

Mais, ô rage! être ainsi, près d'elle! devant eux!

En livrée! un laquais! être un laquais pour elle!

Ayez pitié de moi, mon Dieu!

Se rapprochant de don César.

Je me rappelle.

Ne demandais-tu pas pourquoi je l'aime ainsi,
Et depuis quand?... — Un jour... — Mais à quoi bon ceci?

C'est vrai, je t'ai toujours connu cette manie!

Par mille questions vous mettre à l'agonie!

Demander où? comment? quand? pourquoi? Mon sang bout

Je l'aime follement! Je l'aime, voilà tout!

DON CÉSAR.

Là, ne te fâche pas.

RUY BLAS, *tombant épuisé et pâle sur le fauteuil.*

Non. Je souffre. — Pardonne.

Ou plutôt, va, fais-moi. Va-t'en, frère. Abandonne

Ce misérable fou qui porte avec effroi

Sous l'habit d'un valet les passions d'un roi!

DON CÉSAR, *lui posant la main sur l'épaule.*

Te fuir! — Moi qui n'ai pas souffert, n'aimant personne,

Moi, pauvre grelot vide où manque ce qui sonne,

Gueux, qui vais mendiant l'amour je ne sais où,

A qui de temps en temps le destin jette un sou,

Moi, cœur éteint, dont l'âme, hélas! s'est retirée,

Du spectacle d'hier affiche déchirée,

Vois-tu, pour cet amour dont tes regards sont pleins,

Mon frère, je t'envie autant que je te plains!

Moment de silence. Ils se tiennent les mains serrées en se regardant tous les deux avec une expression de tristesse et d'amitié confiante.

(*Ruy Blas*, I, sc. III, pp. 29-35.)

II

AU CONSEIL DES MINISTRES D'ESPAGNE

Ruy Blas, devenu premier ministre par la faveur de la reine, intervient dans le conseil privé du royaume, la junte du *Despacho universal*, au moment où les conseillers se querellent au petit jeu des profits personnels et se partagent les faveurs avec les deniers de l'État. Il s'avance au milieu d'eux, et leur tient ce discours.

RUY BLAS, *survenant.*

Bon appétit, messieurs! —

Tous se retournent. Silence de surprise et d'inquiétude. Ruy Blas se couvre, croise les bras, et poursuit en les regardant en face.

O ministres intègres!

Conseillers vertueux! voilà votre façon
 De servir, serviteurs qui pillez la maison!
 Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
 L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure!
 Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
 Que remplir votre poche et vous enfuir après!
 Soyez flétris, devant votre pays qui tombe,
 Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe!
 — Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.
 L'Espagne et sa vertu, l'Espagne et sa grandeur,
 Tout s'en va. — Nous avons, depuis Philippe quatre,
 Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre;
 En Alsace Brisach, Steinfort en Luxembourg;
 Et toute la Comté jusqu'au dernier faubourg;
 Le Roussillon, Ormuz, Goa, cinq mille lieues
 De côte, et Fernambouc, et les Montagnes Bleues!
 Mais voyez. — Du ponant jusques à l'orient,
 L'Europe, qui vous hait, vous regarde en riant.
 Comme si votre roi n'était plus qu'un fantôme,
 La Hollande et l'Anglais partagent ce royaume;

Rome vous trompe; il faut ne risquer qu'à demi
 Une armée en Piémont, quoique pays ami,
 La Savoie et son duc sont pleins de précipices.
 La France pour vous prendre attend des jours propices.
 L'Autriche aussi vous guette. Et l'infant bavarois
 Se meurt, vous le savez. — Quant à vos vice-rois,
 Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres,
 Vaudémont vend Milan, Legañez perd les Flandres
 Quel remède à cela? — L'état est indigent,
 L'état est épuisé de troupes et d'argent;
 Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,
 Perdu trois cents vaisseaux, sans compter les galères.
 Et vous osez!... — Messieurs, en vingt ans, songez-y,
 Le peuple, — j'en ai fait le compte, et c'est ainsi! —
 Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,
 Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos heures de joie,
 Le peuple misérable, et qu'on pressure encor,
 A sué quatre cent trente millions d'or!
 Et ce n'est pas assez! et vous voulez, mes maîtres!... —
 Ah! j'ai honte pour vous! — Au dedans, routiers, reîtres
 Vont battant le pays et brûlant la moisson.
 L'escopette est braquée au coin de tout buisson.
 Comme si c'était peu de la guerre des princes,
 Guerre entre les couvents, guerre entre les provinces,
 Tous voulant dévorer leur voisin éperdu,
 Morsures d'affamés sur un vaisseau perdu!
 Notre église en ruine est pleine de couleuvres;
 L'herbe y croit. Quant aux grands, des aïeux, mais pas d'œuvres.
 Tout se fait par intrigue et rien par loyauté.
 L'Espagne est un égout où vient l'impureté
 De toute nation. — Tout seigneur à ses gages
 A cent coupe-jarrets qui parlent cent langages,
 Génois, sardes, flamands. Babel est dans Madrid.
 L'alguaquil, dur au pauvre, au riche s'attendrit.
 La nuit on assassine, et chacun crie : A l'aide!
 — Hier on m'a volé, moi, près du pont de Tolède! —
 La moitié de Madrid pille l'autre moitié.
 Tous les juges vendus. Pas un soldat payé.
 Anciens vainqueurs du monde, Espagnols que nous sommes

Quelle armée avons-nous ? A peine six mille hommes,
 Qui vont pieds nus. Des gueux, des juifs, des montagnards,
 S'habillant d'une loque et s'armant de poignards.

Aussi d'un régiment toute bande se double.

Sitôt que la nuit tombe, il est une heure trouble

Où le soldat douteux se transforme en larron.

Matalobos a plus de troupes qu'un baron.

Un voleur fait chez lui la guerre au roi d'Espagne.

Hélas ! les paysans qui sont dans la campagne

Insultent en passant la voiture du roi.

Et lui, votre seigneur, plein de deuil et d'effroi,

Seul, dans l'Escorial, avec les morts qu'il foule,

Courbe son front pensif sur qui l'empire croule !

— Voilà ! — L'Europe, hélas ! écrase du talon

Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon.

L'état s'est ruiné dans ce siècle funeste,

Et vous vous disputez à qui prendra le reste !

Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,

Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,

Expire dans cet antre où son sort se termine,

Triste comme un lion mangé par la vermine !

— Charles-Quint, dans ces temps d'opprobre et de terreur,

Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?

Oh ! lève-toi ! viens voir ! — Les bons font place aux pires.

Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,

Penche... Il nous faut ton bras ! au secours, Charles-Quint !

Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !

Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,

Soleil éblouissant qui faisait croire au monde

Que le jour désormais se levait à Madrid,

Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,

Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,

Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !

Hélas ! ton héritage est en proie aux vendeurs.

Tes rayons, ils en font des piastres ! Tes splendeurs,

On les souille ! — O géant ! se peut-il que tu dormes ?

On vend ton sceptre au poids ! un tas de nains difformes

Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;

Et l'école impérial, qui, jadis, sous ta loi,

Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Quit, ⁹ pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme!

(*Ruy Blas*, III, sc. II, pp. 92-94.)

III

VIVANT DANS SON RÊVE ÉTOILÉ!

La reine, cachée derrière une tapisserie, a entendu les reproches de Ruy Blas aux conseillers. La séance levée, elle apparaît devant ce loyal ministre.

RUY BLAS, LA REINE.

LA REINE.

Oh! merci!

RUY BLAS.

Ciel!

LA REINE.

Vous avez bien fait de leur parler ainsi.
Je n'y puis résister, duc, il faut que je serre
Cette loyale main si ferme et si sincère!

*Elle marche vivement à lui et lui prend la main, qu'elle presse
avant qu'il ait pu s'en défendre.*

RUY BLAS.

A part.

La fuir depuis six mois et la voir tout à coup!

Haut.

Vous étiez là, madame?

LA REINE.

Oui, duc, j'entendais tout.
J'étais là. J'écoutais avec toute mon âme!

RUY BLAS, *montrant la cachette.*

Je ne soupçonnais pas... — Ce cabinet, madame...

LA REINE.

Personne ne le sait. C'est un réduit obscur
Que don Philippe trois fit creuser dans ce mur,

D'où le maître invisible entend tout comme une ombre.
Là j'ai vu bien souvent Charles deux, morne et sombre,
Assister aux conseils où l'on pillait son bien,
Où l'on vendait l'état.

RUY BLAS.

Et que disait-il?

LA REINE.

Rien.

RUY BLAS.

Rien? — et que faisait-il?

LA REINE.

Il allait à la chasse. *de près*

Mais vous! j'entends encor votre accent qui menace.
Comme vous les traitiez d'une haute façon,
Et comme vous aviez superbement raison!
Je soulevais le bord de la tapisserie,
Je vous voyais. Votre œil, irrité, sans furie,
Les foudroyait d'éclairs, et vous leur disiez tout.
Vous me sembliez seul être resté debout!
Mais où donc avez-vous appris toutes ces choses?
D'où vient que vous savez les effets et les causes?
Vous n'ignorez donc rien? D'où vient que votre voix
Parlait comme devrait parler celle des rois?
Pourquoi donc étiez-vous, comme eût été Dieu même,
Si terrible et si grand?

RUY BLAS.

Parce que je vous aime!

Parce que je sens bien, moi qu'ils haïssent tous,
Que ce qu'ils font crouler s'écroulera sur vous!
Parce que rien n'effraie une ardeur si profonde,
Et que pour vous sauver je sauverais le monde!
Je suis un malheureux qui vous aime d'amour.
Hélas! je pense à vous comme l'aveugle au jour.
Madame, écoutez-moi. J'ai des rêves sans nombre.
Je vous aime de loin, d'en bas, du fond de l'ombre;
Je n'oserais toucher le bout de votre doigt,
Et vous m'éblouissez comme un ange qu'on voit!

Ai ai ai ai ... etc.

— Vraiment, j'ai bien souffert. Si vous saviez, madame !
 Je vous parle à présent. Six mois, cachant ma flamme,
 J'ai fui. Je vous fuyais et je souffrais beaucoup.
 Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout,
Je vous aime ! — O mon Dieu, j'ose le dire en face
A votre majesté. Que faut-il que je fasse ?
Si vous me disiez : meurs ! je mourrais. J'ai l'effroi
Dans le cœur. Pardonnez !

LA REINE.

Oh ! parle ! ravis-moi !

Jamais on ne m'a dit ces choses-là. J'écoute !
 Ton âme en me parlant me bouleverse toute.
 J'ai besoin de tes yeux, j'ai besoin de ta voix, ...
 Oh ! c'est moi qui souffrais ! Si tu savais ! cent fois,
 Cent fois, depuis six mois que ton regard m'évite...
 — Mais non, je ne dois pas dire cela si vite.
 Je suis bien malheureuse. Oh ! je me tais. J'ai peur !

RUY BLAS, *qui l'écoute avec ravissement.*

Oh ! madame, achevez ! vous m'emplissez le cœur !

LA REINE.

Eh bien, écoute donc !

Levant les yeux au ciel.

Oui, je vais tout lui dire.

Est-ce un crime ? Tant pis ! Quand le cœur se déchire,
Il faut bien laisser voir tout ce qu'on y cachait. —
 Tu fuis la reine ? Eh bien, la reine te cherchait.
 Tous les jours je viens là, — là, dans cette retraite, —
 T'écoutant, recueillant ce que tu dis, muette,
 Contemplant ton esprit qui veut, juge et résout,
 Et prise par ta voix qui m'intéresse à tout.
 Va, tu me sembles bien le vrai roi, le vrai maître.
 C'est moi, depuis six mois, tu t'en doutes peut-être,
 Qui t'ai fait, par degrés, monter jusqu'au sommet.
 Où Dieu t'aurait dû mettre une femme te met.
 Oui, tout ce qui me touche a tes soins. Je t'admire.
 Autrefois une fleur, à présent un empire !
 D'abord je t'ai vu bon, et puis je te vois grand.

Mon Dieu! c'est à cela qu'une femme se prend!
 Mon Dieu! si je fais mal, pourquoi, dans cette tombe,
 M'enfermer, comme on met en cage une colombe,
 Sans espoir, sans amour, sans un rayon doré?
 — Un jour que nous aurons le temps, je te dirai
 Tout ce que j'ai souffert. — Toujours seule, oubliée! —
 Et puis, à chaque instant, je suis humiliée.
 Tiens, juge, hier encor... — Ma chambre me déplaît.
 — Tu dois savoir cela, toi qui sais tout, il est
 Des chambres où l'on est plus triste que dans d'autres, —
 J'en ai voulu changer. Vois quels fers sont les nôtres,
On ne l'a pas voulu. Je suis esclave ainsi! —
 Duc, il faut — dans ce but le ciel t'envoie ici —
 Sauver l'état qui tremble, et retirer du gouffre
 Le peuple qui travaille, et m'aimer, moi qui souffre.
 Je te dis tout cela sans suite, à ma façon,
 Mais tu dois cependant voir que j'ai bien raison.

RUY BLAS, *tombant à genoux.*

Madame...

LA REINE, *gravement.*

Don César, je vous donne mon âme.

Reine pour tous, pour vous je ne suis qu'une femme.
 Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartient.
 J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.
 Quand vous m'appellerez, je viendrai. Je suis prête.
 — O César! un esprit sublime est dans ta tête.
 Sois fier, car le génie est ta couronne, à toi!

Elle baise Ruy Blas au front.

Adieu.

Elle soulève la tapisserie et disparaît.

SCÈNE IV

RUY BLAS, *seul.*

Il est comme absorbé dans une contemplation angélique.

Devant mes yeux c'est le ciel que je voi!
 De ma vie, ô mon Dieu, cette heure est la première.

Devant moi tout un monde, un monde de lumière,
 Comme ces paradis qu'en songe nous voyons,
 S'entr'ouvre en m'inondant de vie et de rayons!
 Partout en moi, hors moi, joie, extase et mystère,
 Et l'ivresse, et l'orgueil, et ce qui sur la terre
 Se rapproche le plus de la divinité,
 L'amour dans la puissance et dans la majesté!
 La reine m'aime! ô Dieu! c'est bien vrai, c'est moi-même!
 Je suis plus que le roi puisque la reine m'aime!
 Oh! cela m'éblouit. Heureux, aimé, vainqueur!
 Duc d'Olmedo, — l'Espagne à mes pieds, — j'ai son cœur!
 Cet ange, qu'à genoux je contemple et je nomme,
 D'un mot me transfigure et me fait plus qu'un homme
 Donc je marche vivant dans mon rêve étoilé!
 Oh! oui, j'en suis bien sûr, elle m'a bien parlé.
 C'est bien elle. Elle avait un petit diadème
 En dentelle d'argent. Et je regardais même,
 Pendant qu'elle parlait, — je crois la voir encor, —
 Un aigle ciselé sur son bracelet d'or.
 Elle se fie à moi, m'a-t-elle dit. — Pauvre ange!
 Oh! s'il est vrai que Dieu, par un prodige étrange,
 En nous donnant l'amour, voulut mêler en nous
 Ce qui fait l'homme grand à ce qui le fait doux,
 Moi, qui ne crains plus rien maintenant qu'elle m'aime,
 Moi, qui suis tout-puissant, grâce à son choix suprême,
 Moi, dont le cœur gonflé ferait envie aux rois,
 Devant Dieu, qui m'entend, sans peur, à haute voix,
 Je le dis, vous pouvez vous confier, madame,
 A mon bras comme reine, à mon cœur comme femme!

(*Ruy Blas*, III, sc. III et IV, pp. 97-103.)

IV

UN REVENANT GAI

À la fin du premier acte, don Salluste avait fait disparaître don César, pour ouvrir la carrière à Ruy Blas. Don César, le vrai, dont Ruy Blas a pris le nom sur l'ordre de don Salluste, opère sa rentrée en scène.

DON CÉSAR.

On entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme, enveloppé d'un manteau dégue-nillé, qui se précipite dans la chambre. C'est don César. Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiète en même temps.

Tant pis! c'est moi!

Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.

Pardon! ne faites pas attention, je passe.

Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.

J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché!

Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.

— Personne? — sur le toit tout à l'heure perché,

J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne!

S'asseyant dans un fauteuil.

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.

— Ouf! que d'événements! — J'en suis émerveillé

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres;

Puis cet embarquement absurde; ces corsaires;

Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu.

. Et mon départ du bagne,

Mes voyages; enfin, mon retour en Espagne;

Puis, quel roman! le jour où j'arrive, c'est fort,

Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord!

Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue;

Je saute un mur; j'avise une maison perdue

Dans les arbres, j'y cours; personne ne me voit;
 Je grimpe allègrement du hangar sur le toit;
 Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
 Par une cheminée où je mets en guenilles
 Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend!
 — Pardieu! monsieur Salluste est un grand sacripant!

*Se regardant dans une petite glace de Venise posée
 sur le grand coffre à tiroirs sculptés.*

— Mon pourpoint m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte.

*Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin
 rose usé, déchiré et rapiécé; puis il porte vivement la main à sa
 jambe avec un coup d'œil vers la cheminée.*

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute!

*Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux il trouve un
 manteau de velours vert clair, brodé d'or, le manteau donné
 par don Salluste à Ruy Blas. Il examine le manteau et le com-
 pare au sien.*

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

*Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place
 dans le coffre, après l'avoir soigneusement plié; il y ajoute
 son chapeau, qu'il enfonce sous le manteau d'un coup de poing;
 puis il referme le tiroir. Il se promène fièrement, drapé dans
 le beau manteau brodé d'or.*

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.

Ah! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
 Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre!
 Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
 Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.
 J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue
 D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
 Et je vous livrerai vivant aux appétits
 De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

*Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à
 canons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et
 chaussé sans façon les bottines neuves.*

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

Après avoir examiné la chambre de tous côtés.

Maison mystérieuse et propre aux tragédies.
 Portes closes, volets barrés, un vrai cachot.

Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Avec un soupir.

— C'est bien bon, du bon vin! —

Il aperçoit la petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique, puis rentre avec des gestes d'étonnement.

Merveille des merveilles!

Cabinet sans issue où tout est clos aussi!

Il va à la porte du fond, l'entr'ouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber et revient sur le devant.

Personne! — Où diable suis-je? — Au fait j'ai réussi
A fuir les alguazils. Que m'importe le reste?

Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi?

Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.

Ah çà, mais — je m'ennuie horriblement ici!

*Avisant une petite armoire dans le mur, à gauche,
qui fait le coin en pan coupé.*

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni.

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.

C'est un en-cas complet. Six flacons bien rangés!

Diable! sur ce logis j'avais des préjugés.

Examinant les flacons l'un après l'autre.

C'est d'un bon choix. — Allons! l'armoire est honorable.

Il va chercher dans un coin la petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger, bouteilles, plats, etc.; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.

Lisons d'abord ceci.

Il emplit le verre, et boit d'un trait.

C'est une œuvre admirable

De ce fameux poète appelé le soleil!

Xérès-des-Chevaliers n'a rien de plus vermeil.

Il s'assied, se verse un second verre et boit.

Quel livre vaut cela? Trouvez-moi quelque chose

De plus spiritueux!

Il boit.

Ah Dieu, cela repose.

Mangeons.

Il entame le pâté.

Chiens d'alguazils! je les ai dérouter!

Ils ont perdu ma trace.

Il mange.

Oh! le roi des pâtés!

Quant au maître du lieu, s'il survient, —

Il va au buffet et en rapporte un verre et un couvert qu'il pose sur la table.

je l'invite!

— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser! Mangeons vite.

Il met les morceaux doubles.

Mon diner fait, j'irai visiter la maison.

Mais qui peut l'habiter? peut-être un bon garçon.

Ceci peut ne cacher qu'une intrigue de femme.

Bah! quel mal fais-je ici? Qu'est-ce que je réclame?

Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel,

A la manière antique,

Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras.

en embrassant l'autel.

Il boit.

D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme.

Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.

Ah! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit!

Quoi, ce bohémien? ce galeux? ce bandit?

Ce Zafari? ce gueux? ce va-nu-pieds?... — Tout juste!

Don César de Bazan, cousin de don Salluste!

Oh! la bonne surprise! et dans Madrid quel bruit!

Quand est-il revenu? ce matin? cette nuit?

Quel tumulte partout en voyant cette bombe,

Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe!

Don César de Bazan! oui, messieurs, s'il vous plait.

Personne n'y pensait, personne n'en parlait,

Il n'était donc pas mort? il vit, messieurs, mesdames!

Les hommes diront: Diable! — Oui-dà! diront les femmes.

Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,
Mêlé de l'aboïement de trois cents créanciers!
Quel beau rôle à jouer! — Hélas! l'argent me manque.

Bruit à la porte.

On vient! Sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César!

(*Ruy Blas*, IV, sc. II, pp. 121-125.)

V

LE TIGRE ET LE LION

La reine, attirée au piège, vient d'arriver dans la maison de don Salluste, où elle trouve Ruy Blas. Un homme masqué lui a ouvert. Il ôte son masque. C'est son ennemi, le président des alcades qu'elle a disgracié. C'est don Salluste, maître de Ruy Blas.

LA REINE, RUY BLAS, DON SALLUSTE.

RUY BLAS.

Grand Dieu! fuyez, madame!

DON SALLUSTE.

Il n'est plus temps.

Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne.

LA REINE, *avec horreur.*

Don Salluste!

DON SALLUSTE, *montrant Ruy Blas.*

A jamais vous êtes la compagne
De cet homme.

LA REINE.

Grand Dieu! c'est un piège, en effet!

Et don César...

RUY BLAS, *désespéré.*

Madame, hélas! qu'avez-vous fait?

DON SALLUSTE, *s'avançant à pas lents vers la reine.*

Je vous tiens. — Mais je vais parler, sans lui déplaire,
A votre majesté, car je suis sans colère.

Je vous trouve — écoutez, ne faisons pas de bruit —
Seule avec don César, dans sa chambre, à minuit.

Ce fait, — pour une reine, — étant public, — en somme,
Suffit pour annuler le mariage à Rome.

Le saint-père en serait informé promptement.

Mais on supplée au fait par le consentement.

Tout peut rester secret.

*Il tire de sa poche un parchemin qu'il déroule et qu'il présente
à la reine.*

Signez-moi cette lettre

Au seigneur notre roi. Je la ferai remettre

Par le grand écuyer au notaire mayor.

Ensuite, une voiture, où j'ai mis beaucoup d'or,

Désignant le dehors.

Est là. — Partez tous deux sur-le-champ. Je vous aide

Sans être inquiétés, vous pourrez par Tolède'

Et par Alcantara gagner le Portugal.

Allez où vous voudrez, cela nous est égal.

Nous fermerons les yeux, ← Obéissez. Je jure

Que seul en ce moment je connais l'aventure;

Mais, si vous refusez, Madrid sait tout demain.

Ne nous emportons pas. Vous êtes dans ma main.

Montrant la table, sur laquelle il y a une écritoire.

Voilà tout ce qu'il faut pour écrire, madame.

LA REINE, *atterrée, tombant sur un fauteuil.*

Je suis en son pouvoir!

DON SALLUSTE.

De vous je ne réclame

Que ce consentement pour le porter au roi.

*Bas, à Ruy Blas, qui écoute tout immobile et comme frappé
de la foudre.*

Laisse-moi faire, ami, je travaille pour toi.

A la reine.

Signez.

LA REINE, *tremblante, — à part,*

Que faire ?

DON SALLUSTE, *se penchant à son oreille et lui présentant une plume.*

Allons ! qu'est-ce qu'une couronne ?

Vous gagnez le bonheur, si vous perdez le trône.
Tous mes gens sont restés dehors. On ne sait rien
De ceci. Tout se passe entre nous trois.

*Essayant de lui mettre la plume entre les doigts sans qu'elle
la repousse ni la prenne.*

Eh bien ?

La reine, indécise et égarée, le regarde avec angoisse.

Si vous ne signez point, vous vous frappez vous-même.
Le scandale et le cloître !

LA REINE, *accablée.*

O Dieu !

DON SALLUSTE, *montrant Ruy Blas.*

César vous aime.

Il est digne de vous. Il est, sur mon honneur,
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur
Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne.

Il est duc d'Olmedo, Bazan, et grand d'Espagne...

*Il pousse sur le parchemin la main de la reine éperdue
et tremblante, et qui semble prête à signer.*

RUY BLAS, *comme se réveillant tout à coup.*

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

*Arrachant des mains de la reine la plume, et le parchemin
qu'il déchire.*

Ne signez pas, madame ! — Enfin ! — Je suffoquais !

LA REINE.

Que dit-il ? Don César !

RUY BLAS, *laissant tomber sa robe et se montrant vêtu
de la livrée. Sans épée.*

Je dis que je me nomme
Ruy Blas, et que je suis le valet de cet homme !

Se retournant vers don Salluste.

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,
Et que je ne veux pas de mon bonheur! — Merci!
— Ah! vous avez eu beau me parler à l'oreille! —
Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,
Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,
Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,
Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme :
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme!

DON SALLUSTE, *à la reine, froidement.*

Cet homme est en effet mon valet.

A Ruy Blas avec autorité.

Plus un mot.

LA REINE, *laissant enfin échapper un cri de désespoir
et se tordant les mains.*

Juste ciel!

DON SALLUSTE, *poursuivant.*

Seulement il a parlé trop tôt. *

Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.

Eh bien, oui! maintenant disons tout. Il n'importe!
Ma vengeance est assez complète de la sorte.

A la reine.

Qu'en pensez-vous? — Madrid va rire, sur ma foi!
Ah! vous m'avez cassé! je vous détrône, moi.
Ah! vous m'avez banni! je vous chasse, et m'en vante.
Ah! vous m'avez pour femme offert votre suivante!

Il éclate de rire.

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.
Vous pourrez l'épouser aussi certainement!
Le roi s'en va. — Son cœur sera votre richesse,

Il rit.

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse!

Grinçant des dents.

Ah! vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,
Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez!

*Pendant qu'il a parlé, Ruy Blas est allé à la porte au fond et en
a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en*

soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment où don Salluste achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, Ruy Blas saisit l'épée du marquis par la poignée et la tire vivement.

RUY BLAS terrible, l'épée de don Salluste à la main.

Je crois que vous venez d'insulter votre reine!

Don Salluste se précipite vers la porte. Ruy Blas la lui barre.

— Oh! n'allez point par là, ce n'en est pas la peine, J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. —

Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,
Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.

— A mon tour! — On écrase un serpent qu'on rencontre.

— Personne n'entrera, ni tes gens, ni l'enfer!

Je te tiens écumant sous mon talon de fer!

— Cet homme vous parlait insolemment, madame?

Je vais vous expliquer. Cet homme n'a point d'âme,

C'est un monstre. En riant hier il m'étouffait.

Il m'a broyé le cœur à plaisir. Il m'a fait

Fermer une fenêtre, et j'étais au martyre!

Je priais! je pleurais! je ne peux pas vous dire.

Au marquis.

Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.

Je ne répondrai pas à vos raisonnements,

Et d'ailleurs — je n'ai pas compris. — Ah! misérable!

Vous osez — votre reine, une femme adorable!

Vous osez l'outrager quand je suis là! — Tenez,

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!

Et vous vous figurez que je vous verrai faire

Sans rien dire! — Écoutez, quelle que soit sa sphère,

Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,

Commet de certains faits rares et monstrueux,

Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,

De venir lui cracher sa sentence au visage,

Et de prendre une épée, une hache, un couteau!... —

Pardieu! j'étais laquais! quand je serais bourreau?

LA REINE.

Vous n'allez pas frapper cet homme?

RUY BLAS.

Je me blâme
D'accomplir devant vous ma fonction, madame.
Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.

Il pousse don Salluste vers le cabinet.

— C'est dit, monsieur! allez là-dedans prier Dieu!

DON SALLUSTE.

C'est un assassinat!

RUY BLAS.

Crois-tu?

DON SALLUSTE, *désarme, et jetant un regard plein de rage
autour de lui.*

Sur ces murailles

Rien! pas d'armes!

A Ruy Blas.

Une épée au moins!

RUY BLAS.

Marquis! murailles!

Maître! est-ce que je suis un gentilhomme, moi?

Un duel! fi donc! je suis un de tes gens à toi,

Valetaille de rouge et de galons vêtue,

Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette, — et qui tue!

Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien?

Comme un infâme! comme un lâche! comme un chien!

LA REINE.

Grâce pour lui!

RUY BLAS, *à la reine, saisissant le marquis.*

Madame, ici chacun se venge.

Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange!

LA REINE, *à genoux.*

Grâce!

DON SALLUSTE, *appelant.*

Au meurtre! au secours!

RUY BLAS, *levant l'épée.*

As-tu bientôt fini?

DON SALLUSTE, se jetant sur lui en criant.

Je meurs assassiné! Démon!

RUY BLAS, le poussant dans le cabinet.

Tu meurs puni!

Ils disparaissent dans le cabinet dont la porte se referme sur eux.

LA REINE, restée seule, tombant demi-morte
sur le fauteuil.

Ciel!

Un moment de silence. Rentre Ruy Blas, pâle, sans épée.

SCÈNE IV

LA REINE, RUY BLAS.

Ruy Blas fait quelques pas en chancelant vers la reine immobile et glacée, puis il tombe à deux genoux, l'œil fixé à terre, comme s'il n'osait lever les yeux jusqu'à elle.

RUY BLAS, d'une voix grave et basse.

Maintenant, madame, il faut que je vous dise.

— Je n'approcherai pas. — Je parle avec franchise.

Je ne suis point coupable autant que vous croyez,

Je sens, ma trahison, comme vous la voyez,

Doit vous paraître horrible. Oh! ce n'est pas facile

A raconter. Pourtant je n'ai pas l'âme vile,

Je suis honnête au fond. — Cet amour m'a perdu. —

Trouver quelque moyen. La faute est consommée!

— C'est égal, voyez-vous, je vous ai bien aimée.

LA REINE.

Monsieur...

RUY BLAS, toujours à genoux.

N'ayez pas peur. Je n'approcherai point.

A votre majesté je vais de point en point

Tout dire. Oh! croyez-moi, je n'ai pas l'âme vile! —

Aujourd'hui tout le jour j'ai couru par la ville

Comme un fou. Bien souvent même on m'a regardé

Auprès de l'hôpital que vous avez fondé,
 J'ai senti vaguement, à travers mon délire,
 Une femme du peuple essuyer sans rien dire
 Les gouttes de sueur qui tombaient de mon front.
 Ayez pitié de moi, mon Dieu! mon cœur se rompt!

LA REINE.

Que voulez-vous?

RUY BLAS, *joignant les mains.*

Que vous me pardonniez, madame!

LA REINE.

Jamais.

RUY BLAS.

Jamais!

Il se lève et marche lentement vers la table.

Bien sûr?

LA REINE.

Non. Jamais!

RUY BLAS.

Il prend la fiole posée sur la table, la porte à ses lèvres et la vide d'un trait.

Triste flamme,

Éteins-toi!

LA REINE, *se levant et courant à lui.*

Que fait-il?

RUY BLAS, *posant la fiole.*

Rien. Mes maux sont finis.

Rien. Vous me maudissez, et moi je vous bénis.
 Voilà tout.

LA REINE, *éperdue.*

Don César!

RUY BLAS.

Que vous m'avez aimé!
Quand je pense, pauvre ange,

LA REINE.

Quel est ce philtre étrange?

Qu'avez-vous fait? Dis-moi, réponds-moi, parle-moi,
César! je te pardonne et t'aime, et je te croi!

RUY BLAS.

Je m'appelle Ruy Blas.

LA REINE, *l'entourant de ses bras.*

Ruy Blas, je vous pardonne^{ne}

Mais qu'avez-vous fait là? Parle, je te l'ordonne!

Ce n'est pas du poison, cette affreuse liqueur?

Dis?

RUY BLAS.

Si! c'est du poison. Mais j'ai la joie au cœur.

Tenant la reine embrassée et levant les yeux au ciel.

Permettez, ô mon Dieu, justice souveraine,

Que ce pauvre laquais bénisse cette reine,

Car elle a consolé mon cœur crucifié,

Vivant, par son amour, mourant, par sa pitié!

LA REINE.

Du poison! Dieu! c'est moi qui l'ai tué. — Je t'aime!

Si j'avais pardonné?...

RUY BLAS, *défaillant.*

J'aurais agi de même.

Sa voix s'éteint. La reine le soutient dans ses bras.

Je ne pouvais plus vivre. Adieu!

Montrant la porte.

Fuyez d'ici!

— Tout restera secret. — Je meurs.

Il tombe.

LA REINE, *se jetant sur son corps.*

Ruy Blas!

RUY BLAS, *qui allait mourir, se réveille à son nom
prononcé par la reine.*

Merci!

(*Ruy Blas* V, sc. III et IV, pp. 169-179.)

VIII

LES BURGRAVES

LES BURGRAVES

Représentés sur la scène du Théâtre-Français, le 7 mars 1843, *les Burgraves* sont, avec *Torquemada*, la plus superbe vision de Victor Hugo. Il y a prodigué les richesses éblouissantes de son génie lyrique et surtout épique. Quelques-uns de ses plus beaux vers sont dans cette *trilogie*, comme il dit lui-même, ou plutôt ils chantent avec les couleurs, en ce large *triptyque* baigné de lumière et d'harmonie, animé par une grandiose imagination. La pensée d'Homère et d'Eschyle a hanté le poète pendant ses excursions dans les burgs et châteaux ruinés des bords du Rhin. *Les Burgraves* ne sont pas un drame, mais un rêve d'épopée tour à tour violente et sublime, furieuse et tendre.

Quatre générations habitent ce donjon d'Heppenheff : Job, le burgrave ennemi de Barberousse ; Magnus, fils de Job, burgrave de Wardeck ; Hatto, fils de Magnus, burgrave de Nollig ; Gorlois, fils de Hatto, bâtard et burgrave de Sareck. « Reconstruire par la pensée, dans toute son ampleur et dans toute sa puissance, un de ces châteaux où les burgraves, égaux aux princes, vivaient d'une vie presque royale. Montrer dans le burg les trois choses qu'il contenait : une forteresse, un palais, une caverne ; dans ce burg, ainsi ouvert dans toute sa réalité à l'œil étonné du spectateur, installer et faire vivre ensemble et

de front. quatre générations;... faire de cette famille comme le symbole palpitant et complet de l'expiation; mettre sur la tête de l'aïeul le crime de Caïn, dans le cœur du père les instincts de Nemrod, dans l'âme du fils les vices de Sardanapale, et laisser entendre que le petit-fils pourra bien un jour commettre le crime tout à la fois par passion comme son bisaïeul, par férocité comme son aïeul et par corruption comme son père; montrer l'aïeul soumis à Dieu et le père soumis à l'aïeul; relever le premier par le repentir, et le second par la piété filiale, de sorte que l'aïeul puisse être auguste et que le père puisse être grand, tandis que les deux générations qui les suivent, amoindries par leurs vices croissants, vont s'enfuyant de plus en plus dans les ténèbres... » — Tel fut le centre de cette vision. Faire rôder, dans ce burg de remords et d'orgie, la vengeance sous la forme d'une sorcière captive, le collier de fer rivé au cou, Guanhumara, et parmi le cliquetis de chaînes des prisonniers et le bruit des chansons à boire, faire paraître l'amour tendre et fragile, l'amour d'Otbert pour Régina, de Régina pour Otbert, tels sont les réveils et oppositions de lumières dans ce triple tableau.

Fosco ou Job le Maudit fut jadis, en ce même burg d'Heppenheff, épris d'une jeune fille, Ginevra, aujourd'hui Guanhumara, qui aimait le frère du burgrave et que ce frère aimait. Donato est devenu l'empereur Frédéric Barberousse; Fosco est demeuré l'impérieux reître, fier de sa puissance et de son indépendance, et ne craignant que Dieu.

En ce temps-là Fosco avait cru tuer Donato; et il avait vendu la jeune fille comme une esclave. Voilà le crime de Caïn qui a brisé la vie et courbé la taille du grand aïeul. Voilà la blessure toujours saignante dans son cœur dont Guanhumara, aujourd'hui prisonnière et vieille, a juré de se venger. Il y a vingt ans elle a volé au burgrave son dernier-né, pendant qu'il jouait aux champs. Et le capitaine d'aventure, Otbert, qui soutient les pas chancelants de la frêle Régina, n'est autre que cet enfant dérobé. Le but que poursuit Guanhumara est de mettre le poignard ou l'épée à la main du jeune homme pour tuer Fosco, c'est-à-dire Job, en mémoire de Donato,

c'est-à-dire Barberousse. Telle est la fable dramatique que le poète a divisée, non en trois actes, mais en trois parties.

Dans la première, le burg s'ouvre à nos yeux. Les prisonniers traînent leurs chaînes; Guanhumara passe derrière les piliers comme un sinistre fantôme; Régina, fiancée malgré elle à Hatto, sort de la salle du festin, défaillante; Otbert, qui donnerait son sang et son âme pour la guérir, recueille le doux aveu de son amour. Il la sauvera. Il s'adresse à Guanhumara, qui tient enfin sa vengeance. Elle consent à rendre vie et force à Régina si Otbert jure de tuer...

Tuer quelqu'un, tuer comme sur l'échafaud,
Ici, qui je voudrai, quand je voudrai, sans grâce,
Sans pardon...

Otbert prend la fiole qui sauve Régina, et laisse son âme aux mains de la sorcière. Puis les burgraves, Hatto en tête, sortent du festin; mais ni Job ni Magnus ne sont parmi eux; du père et de l'aïeul Hatto s'est débarrassé: « ils ont fait leur temps; » ils vivent à l'écart. Et paraissent Job et Magnus. Celui-ci dit leur fait à ces burgraves attardés à l'orgie et oublieux des serments. Il leur dit surtout la vaillante indépendance de leurs pères et leur haine de Barberousse. Un mendiant demande l'hospitalité. Hatto ordonne qu'on le chasse; Magnus qu'on lui donne à boire et de l'argent; Job qu'on ouvre les portes toutes grandes, que les burgraves se rangent autour de lui, que les clairons sonnent et que l'hôte, même mendiant, soit reçu comme un roi. Et le pèlerin paraît devant Job le Maudit.

... Quelquefois

Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires
Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parons
La main qu'un mendiant cache sous ses haillons.

— Dans la seconde partie, nous passons de l'ancienne galerie des portraits seigneuriaux dans la salle des pannonies. Dès les premiers mots du mendiant, nous soupçonnons qu'un événement solennel est proche, et que

ce vieillard, à la barbe de neige, absorbé dans une rêverie douloureuse, incarne la grandeur de la patrie et la pensée de l'Allemagne. Mais Régina paraît devant Otbert, toute heureuse et verdissante. Elle veut faire au vieux Job la surprise de sa jeunesse revenue. Cependant Guanhumara arrête Otbert, et lui fixe un rendez-vous ce soir, à minuit, pour tuer Fosco. Et Régina, toujours courant, ramène Job, l'aïeul triste et bon, triste par le remords et bon par le cœur ; il fiance Otbert à la jeune fille, et leur ordonne de fuir avec son chapelain, qui les suivra pour les marier. Mais Guanhumara entend ces mots. Elle avertit Hatto, fiancé à Régina, qui ordonne aux archers de saisir cet homme et cette femme. Otbert le défie. Hatto ne relève point le défi d'un inconnu, sans nom, d'un esclave, fils d'esclave. Le mendiant intervient, et tiendra tête à Hatto. Son nom ?

Frédéric de Souabe, empereur d'Allemagne,

qu'on croyait mort, qui dégage de ses haillons la croix de Charlemagne, qui montre à Magnus le trèfle qu'un jour de bataille Job lui imprima brûlant au bras, qui sort de sa retraite pour sauver l'Allemagne, que Magnus veut enfermer dans le burg et puis dans le tombeau, et que Job salue, un genou en terre. Les burgraves sont chargés de chaînes, à commencer par Job, qui résigne le commandement du burg aux mains de l'empereur, par amour de sa patrie. Et, lorsque tous les barons ont été emmenés par les archers, Frédéric Barberousse s'approche de Job, détache la chaîne et lui dit, le regardant en face : « Fosco ! » Job tressaille avec épouvante. Son crime revit...

... Va ce soir m'attendre où tu vas chaque soir.

— Dans la troisième partie, nous descendons au *Caveau* perdu. C'est là que Job va chaque soir depuis nombre d'années ; là que le rocher garde une sombre trace de sang. Nous y trouvons Job en proie au remords, et nous entendons une voix dans l'ombre, qui semble se perdre dans les profondeurs : Caïn ! Caïn ! Caïn ! Guanhumara voilée paraît devant Job : Qu'as-tu fait de ton frère ? Elle lui rappelle le crime, Donato précipité dans

le vide, Ginevra suppliante, tordant ses bras, et l'assassin scellant lui-même au pied de la malheureuse l'anneau d'esclavage. Ce n'est pas tout. Georges, l'enfant que Job aimait de toute prédilection, l'enfant volé par des bohémiens, il vit; l'heure est venue où il va venger Donato et tuer Fosco de sa main, ce fils bien-aimé. Deux hommes vêtus de noir apportent un cercueil, dans lequel dort Régina que Guanhumara a presque retranchée de la vie, mais à qui elle peut encore rendre jeunesse et beauté, si Otbert frappe, si Job meurt. Elle jette au Maudit son voile noir, dont il se couvre la tête. Otbert entre, pâle, égaré, éperdu. Il tient le couteau. Et voici qu'il reconnaît l'aïeul qui l'aimait comme un père, qui l'a fiancé à celle qu'il veut sauver. Et Régina se meurt. Et Otbert croit entendre en lui la voix du sang. Et cet appel résonne sous les voûtes :

Régina ne peut plus attendre qu'un quart d'heure.

Job tend à Otbert le couteau; il est temps, il est temps que le crime s'expie. Frappe! Je le tuai : c'était mon frère! — C'était moi, moi Donato, moi l'empereur, précipité dans l'abîme, et sauvé par des pâtres. Le mort vit; le poignard tombe; Guanhumara s'empoisonne et s'affaisse aux pieds de Donato-Barberousse; Régina renaît; elle est à Otbert; Job règne sur le Rhin; l'empereur bénit et pardonne.

I

OTBERT ET RÉGINA

Dans ce burg où le crime, l'orgie, le remords et la vengeance vivent côte à côte, un jeune capitaine d'aventure, Otbert, aime Régina, douce jeune fille défaillante et fiancée au brutal Hatto. Otbert donnerait sa vie pour la sauver. Il s'adressera tout à l'heure à la sorcière, Guanhumara.

OTBERT, RÉGINA; *par instants*, EDWIGE.

OTBERT.

Appuyez-vous sur moi. — Là, marchez doucement.
— Venez sur ce fauteuil vous asseoir un moment.

Il la conduit à un grand fauteuil près de la fenêtre.

Comment vous trouvez-vous ?

RÉGINA.

Mal. J'ai froid. Je frissonne.

Ce banquet m'a fait mal.

A Edwige.

Vois s'il ne vient personne.

Edwige sort.

OTBERT.

Ne craignez rien. Ils vont boire jusqu'au matin.
Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin ?

RÉGINA.

Hatto. .

OTBERT.

Hatto...

RÉGINA, *l'apaisant.*

Plus bas ! — Il eût pu me contraindre

Je lui suis fiancée.

OTBERT.

Il fallait donc vous plaindre
Au vieux seigneur. Hatto le craint.

RÉGINA.

Je vais mourir.

A quoi bon ?

OTBERT.

Oh ! pourquoi parler ainsi ?

RÉGINA.

Souffrir,
Rêver, puis s'en aller. C'est le sort de la femme.

OTBERT, *lui montrant la fenêtre.*

Voyez ce beau soleil !

RÉGINA.

Oui, le couchant s'enflamme.
Nous sommes en automne et nous sommes au soir.
Partout la feuille tombe et le bois devient noir.

OTBERT.

Les feuilles renaîtront.

RÉGINA.

Oui. —

Révant et regardant le ciel.

Vite! à tire-d'ailes! —

— Oh! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles! —
Elles s'en vont là-bas, vers le midi doré.

OTBERT.

Elles reviendront.

RÉGINA.

Oui. — Mais moi, je ne verrai
Ni l'oiseau revenir ni la feuille renaître!

OTBERT.

Régina!

RÉGINA.

Mettez-moi plus près de la fenêtre.

Elle lui donne sa bourse.

Otbert, jetez ma bourse aux pauvres prisonniers.

*Otbert jette la bourse par une des fenêtres du fond.**Elle continue, l'œil fixé au dehors.*

Oui, ce soleil est beau. Ses rayons — les derniers —
 Sur le front du Taunus posent une couronne.
 Le fleuve luit, le bois de splendeurs s'environne.
 Les vitres du hameau, là-bas, sont tout en feu.
 Que c'est beau! que c'est grand! que c'est charmant, mon Dieu
 La nature est un flot de vie et de lumière!... —
 Oh! je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère,
 Nul ne peut me sauver, nul ne peut me guérir,
 Je suis seule en ce monde, et je me sens mourir!

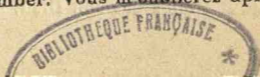
OTBERT.

Vous, seule au monde, et moi? moi qui vous aime!

RÉGINA.

Rêve!

Non, vous ne m'aimez pas, Otbert! La nuit se lève!
 — La nuit! — J'y vais tomber. Vous m'oublierez après.



OTBERT.

Mais pour vous je mourrais et je me damnerais!
 Je ne vous aime pas! — Elle me désespère! —
 Depuis un an, du jour où, dans ce noir repaire,
 Je vous vis au milieu de ces bandits jaloux,
 Je vous aimai. Mes yeux, madame, allaient à vous,
 Dans ce morne château, plein de crimes sans nombre,
 Comme au seul lys du gouffre, au seul astre de l'ombre.
 Oui, j'osai vous aimer, vous, comtesse du Rhin!
 Vous, promise à Hatto, le comte au cœur d'airain!
 Je vous l'ai dit, je suis un pauvre capitaine;
 Homme de ferme épée et de race incertaine,
 Peut-être moins qu'un serf, peut-être autant qu'un roi
 Mais tout ce que je suis est à vous. Quittez-moi,
 Je meurs. — Vous êtes deux dans ce château, que j'aime.
 Vous d'abord, avant tout, avant mon père même,
 Si j'en avais un, — puis

Montrant la porte du donjon.

ce vieillard affaissé

Sous le poids inconnu d'un effrayant passé.
 Doux et fort, triste aïeul d'une horrible famille,
 Il met toute sa joie en vous, ô noble fille,
 En vous, son dernier culte et son dernier flambeau,
 Aube qui blanchissez le seuil de son tombeau!
 Moi, soldat dont la tête au poids du sort se plie,
 Je vous bénis tous deux, car près de vous j'oublie,
 Et mon âme, qu'étreint une fatale loi,
 Près de lui se sent grande, et pure près de toi!
 Vous voyez maintenant tout mon cœur. Oui, je pleure,
 Et puis je suis jaloux, je souffre. Tout à l'heure,
 Hatto vous regardait, — vous regardait toujours! —
 Et moi! moi, je sentais, à bouillonnements sourds,
 De mon cœur à mon front qu'un feu sinistre éclaire,
 Monter toute ma haine et toute ma colère! —
 Je me suis retenu, j'aurais dû tout briser!
 — Je ne vous aime pas! — Enfant, donne un baiser,
 Je te donne mon sang! — Régina! dis au prêtre
 Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au toscan sans maître

Qu'il n'aime point sa ville, au marin sur la mer
 Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver;
 Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
 Dis-lui qu'il n'aime point la main qui le délivre;
 Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas!
 Car vous êtes pour moi, dans l'ombre où vont mes pas,
 Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,
 Plus que la délivrance et plus que la lumière!
 Je suis à vous sans terme, à vous éperdument,
 Et vous le savez bien. — Oh! les femmes vraiment
 Sont cruelles toujours, et rien ne leur plaît comme
 De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme! —
 Mais pardon, vous souffrez; je vous parle de moi,
 Mon Dieu! quand je devrais, à genoux devant toi,
 Ne point contrarier ta fièvre et ton délire,
 Et te baiser les mains en te laissant tout dire!

RÉGINA.

Mon sort, comme le vôtre, Otbert, d'ennui fut plein.
 Que suis-je? une orpheline. Et vous? un orphelin.
 Le ciel, nous unissant par nos douleurs communes,
 Eût pu faire un bonheur de nos deux infortunes;
 Mais...

OTBERT, *tombant à genoux devant elle.*

Mais je t'aimerai! mais je t'adorerai!
 Mais je te servirai! si tu meurs, je mourrai!
 Mais je tuerai Hatto, s'il ose te déplaire!
 Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère!
 Oui, tous les deux! j'en prends l'engagement sans peur.
 Ton père? j'ai mon bras; ta mère? j'ai mon cœur!

RÉGINA.

O doux ami! merci! Je vois toute votre âme.
 Vouloir comme un géant, aimer comme une femme,
 C'est bien vous, mon Otbert; vous tout entier. Eh bien!
 Vous ne pouvez, hélas, rien pour moi.

OTBERT, *se relevant.*

Si!

RÉGINA.

Non, rien.

Ce n'est pas à Hatto qu'il faut qu'on me dispute.
 Mon fiancé m'aura sans querelle et sans lutte,
 Vous ne le vaincrez pas, vous si brave et si beau,
 Car mon vrai fiancé, vois-tu, c'est le tombeau!
 — Hélas! puisque je touche à cette nuit profonde,
 Je fais de ce que j'ai de meilleur en ce monde
 Deux parts, l'une au Seigneur, l'autre pour vous. Je veux,
 Ami, que vous posiez la main sur mes cheveux,
 Et je vous dis, au seuil de mon heure suprême :
 — Otbert, mon âme à Dieu, mon cœur à vous. — Je t'aime!

(*Les Burgraves*, partie I, sc. III, pp. 33-38.)

II

LE MENDIANT

Arrivent Job et Magnus, les grands burgraves, dans le moment où Hatto, Gorlois, Lupus, fils dégénérés, chantent, rient et blasphèment au milieu de leurs convives avinés. Hatto vient de dire au duc Gerhard : — Eh bien, et ton serment? — Ah! bah! réplique Gerhard. Magnus s'écrie :

MAGNUS.

Jadis il en était

Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne
 Comme de nos habits de guerre et de campagne ;
 Ils étaient en acier. — J'y songe avec orgueil.
 C'était chose solide et reluisante à l'œil,
 Que l'on n'entamait point sans lutte et sans bataille,
 A laquelle d'un homme on mesurait la taille,
 Qu'un noble avait toujours présente à son chevet,
 Et qui, même rouillée, était bonne et servait.
 Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
 Couché dans son serment comme dans son armure ;
 Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
 Parfois brisait l'armure, et jamais le serment.
 Mais aujourd'hui la foi, l'honneur et les paroles
 Ont pris le train nouveau des modes espagnoles.

Clinquant! — soie! — Un serment, avec ou sans témoins,
Dure autant qu'un pourpoint, — parfois plus, souvent
S'use vite, et n'est plus qu'un haillon incommode
Qu'on déchire et qu'on jette en disant: Vieille mode!

*A ces paroles de Magnus, tous se sont retournés avec stupeur
Moment de silence parmi les convives.*

HATTO, *s'inclinant devant les vieillards.*

Mon père...

MAGNUS.

Jeunes gens, vous faites bien du bruit.
Laissez les vieux rêver dans l'ombre et dans la nuit.
La lueur des festins blesse leurs yeux sévères.
Les vieux choquaient l'épée; enfants, choquez les verres,
Mais loin de nous!

HATTO.

Seigneur...

*En ce moment il aperçoit les portraits disposés sur le mur
la face contre la pierre.*

Mais qui donc?...

A Magnus.

Pardonnez,

Ces portraits, mes aïeux! qui les a retournés?
Qui s'est permis?...

MAGNUS.

C'est moi.

HATTO.

Vous?

MAGNUS.

Moi.

HATTO.

Mon père!...

LE DUC GERHARD, *à Hatto.*

Il raille!

MAGNUS, *à Hatto.*

Je les ai retournés tous contre la muraille,
Pour qu'ils ne puissent voir la honte de leurs fils.

HATTO, *furieux.*

Barberousse a puni son grand-oncle Louis
Pour un affront moins grand. Puisqu'à bout on me pousse...

MAGNUS, *tournant à demi la tête vers Hatto.*

Il me semble qu'on a parlé de Barberousse.
Il me semble qu'on a loué ce compagnon.
Que devant moi jamais on ne dise ce nom!

LE COMTE LUPUS, *riant.*

Que vous a-t-il donc fait, bonhomme?

MAGNUS.

O nos ancêtres!

Restez, restez voilés! — Ce qu'il m'a fait, mes maîtres?
— Ne parlais-tu pas, toi, petit comte de Mons? —
Descends les bords du Rhin, du lac jusqu'aux Sept-Monts,
Et compte les châteaux détruits sur les deux rives! —
Ce qu'il m'a fait? — Nos sœurs et nos filles captives,
Gibets impériaux bâtis pour les vautours
Sur nos rochers avec les pierres de nos tours,
Assauts, guerre et carnage à tous tant que nous sommes,
Carcans d'esclave au cou des meilleurs gentilshommes,
Voilà ce qu'il m'a fait! — et ce qu'il vous a fait! —
Trente ans, sous ce César qui toujours triomphait,
L'incendie et l'exil, les fers, mille aventures,
Les juges, les cachots, les greffiers, les tortures,
Oui, nous avons souffert tout cela! nous avons,
Grand Dieu! comme des juifs, comme des esclavons,
Subi ce long affront, cette longue victoire,
Et nos fils dégradés n'en savent plus l'histoire! —
Tout pliait devant lui. — Quand Frédéric premier,
Masqué, mais couvert d'or du talon au cimier,
Surgissant au sommet d'une brèche enflammée,
Jetait son gantelet à toute notre armée,
Tout tremblait, tout fuyait, d'épouvante saisi.
Mon père seul un jour, —

Montrant l'autre vieillard.

mon père que voici! —

Lui barrant le chemin dans une cour étroite,

D'un trèfle au feu rougi lui flétrit la main droite! —
 O souvenirs! ô temps! tout s'est évanoui!
 L'éclair a disparu de notre œil ébloui.
 Les barons sont tombés; les burgs jonchent la plaine.
 De toute la forêt il ne reste qu'un chêne,

S'inclinant devant le vieillard.

Et ce chêne, c'est vous, mon père vénéré!

Se redressant.

— Barberousse! — Malheur à ce nom abhorré! —
 Nos blasons sont cachés sous l'herbe et les épines.
 Le Rhin déshonoré coule entre des ruines!
 Oh! je nous vengerai! — ce sera ma grandeur!
 Sans trêve, sans merci, sans pitié, sans pudeur,
 Sur lui, s'il n'est pas mort, ou du moins sur sa race.
 Rien ne m'empêchera de le frapper! — Dieu fasse
 Qu'avant d'être au tombeau mon cœur soit soulagé,
 Que je ne meure pas avant d'être vengé!
 Car, pour avoir enfin cette suprême joie,
 Pour sortir de la tombe et ressaisir ma proie,
 Pour pouvoir revenir sur terre après ma mort,
 Jeunes gens, je ferais quelque exécrable effort!
 Oui, que Dieu veuille ou non, le front haut, le cœur ferme,
 Je veux, quelle que soit la porte qui m'enferme,
 Porte du paradis ou porte de l'enfer,
 La briser

Étendant le bras,

d'un seul coup de ce poignet de fer!

Il s'arrête, s'interrompt et reste un moment silencieux.

Hélas! que dis-je là, moi, vieillard solitaire?

Il tombe dans une profonde rêverie et semble ne plus rien entendre autour de lui. Peu à peu la joie et la hardiesse renaissent parmi les convives. Les deux vieillards semblent deux statues. Le vin circule et les rires recommencent.

HATTO, *bas au duc Gerhard en lui montrant les vieillards avec un haussement d'épaules.*

L'âge leur a troublé l'esprit.

GORLOIS, *bas, au comte Lupus, en lui montrant Hatto.*

Un jour mon père
Sera comme eux, et moi je serai comme lui.

HATTO, *au duc.*

Tous nos soldats leur sont dévoués. Quel ennui!

Cependant Gorlois et quelques pages se sont approchés de la fenêtre et regardent au dehors. Tout à coup Gorlois se retourne.

GORLOIS, *à Hatto.*

Ah! père, viens donc voir ce vieux à barbe blanche!

LE COMTE LUPUS, *courant à la fenêtre.*

Comme il monte à pas lents le sentier! son front penche

GIANNILARO, *s'approchant.*

Est-il las!

LE COMTE LUPUS.

Le vent souffle aux trous de son manteau.

GORLOIS.

On dirait qu'il demande abri dans le château.

LE MARGRAVE GILISSA.

C'est quelque mendiant!

LE BURGRAVE CADWALLA.

Quelque espion!

LE BURGRAVE DARIUS.

Arrière!

HATTO, *à la fenêtre.*

Qu'on me chasse à l'instant ce drôle à coups de pierre!

LUPUS, GORLOIS, *et les pages jetant des pierres.*

Va-t'en, chien!

MAGNUS, *comme se réveillant en sursaut.*

En quel temps sommes-nous, Dieu puissant!

Et qu'est-ce donc que ceux qui vivent à présent?

On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie!

Les regardant tous en face.

De mon temps, — nous avons aussi notre folie,

Nos festins, nos chansons... — On était jeune, enfin! —

Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
 Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
 Vint à passer, tremblant, la main de froid rougie,
 Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
 Un casque de monnaie, un verre de bon vin.

C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie !
 Après, nous reprenions nos chants, car, plein de joie,
 Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
 Le vieillard souriant poursuivait son chemin.

— Sur ce que nous faisons jugez ce que vous faites !

JOB, *se redressant, faisant un pas, et touchant l'épaule de Magnus.*

Jeune homme, taisez-vous. — De mon temps, dans nos fêtes,
 Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor,
 Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
 S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
 Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant, une escorte
 L'allait chercher ; sitôt qu'il entrait, les clairons
 Éclataient ; on voyait se lever les barons ;
 Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
 S'inclinaient, fussent-ils princes du saint-empire ;
 Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
 En lui disant : Seigneur, soyez le bienvenu !

A Gorlois.

— Va quérir l'étranger !

HATTO, *s'inclinant.*

Mais...

JOB, *à Hatto.*

Silence !

LE DUC GERHARD, *à Job.*

Excellence...

JOB, *au duc.*

Qui donc ose parler lorsque j'ai dit : Silence !

Tous reculent et se taisent. Gorlois obéit et sort.

OTBERT, *à part.*

Bien, comte ! — O vieux lion, contemple avec effroi
 Ces chats-tigres hideux qui descendent de toi ;

Mais, s'ils te font enfié quelque injure dernière,
Fais-les frissonner tous en dressant ta crinière!

GORLOIS, *rentrant, à Job.*

Il monte, monseigneur.

JOB, *à ceux des princes qui sont restés assés.*

Debout!

A ses fils.

— Autour de moi!

A Gorlois.

Ici?

Aux hérauts et aux trompettes.

Sonnez, clairons, ainsi que pour un roi!

Fanfares. Les burgraves et les princes se rangent à gauche. Tous les fils et petits-fils de Job, à droite autour de lui. Les pertuisaniers au fond, avec la bannière haute.

Bien.

Entre par la porte du fond un mendiant, qui paraît presque aussi vieux que le comte Job. Sa barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Il est vêtu d'une robe de bure brune à capuchon en lambeaux, et d'un grand manteau brun troné; il a la tête nue, une ceinture de corde où pend un chapelet à gros grains, des chaussures de corde à ses pieds nus. Il s'arrête au haut du degré de six marches, et reste immobile, appuyé sur un long bâton noueux. Les pertuisaniers le saluent de la bannière et les clairons d'une nouvelle fanfare.

Depuis quelques instants, Guanhumara a reparu à l'étage supérieur du promenoir, et elle assiste à toute la scène.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN MENDIANT.

JOB, *debout au milieu de ses enfants, au mendiant immobile sur le seuil.*

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans le Taunus, entre Cologne et Spire,
Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
Un château renommé parmi tous les châteaux,

Et, dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
 Un burgrave fameux parmi tous les burgraves ?
 Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
 Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
 Par la diète à Francfort, par le concile à Pise,
 Mis hors du saint empire et de la sainte église,
 Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
 Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
 Poursuit, provoque et bat, sans relâche et sans trêve,
 Le comte palatin, l'archevêque de Trêve,
 Et, depuis soixante ans, repousse d'un pied sûr
 L'échelle de l'empire appliquée à son mur ?
 Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
 Qu'il fait du riche un pauvre, et du maître un esclave ;
 Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
 Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
 Il dresse sur sa tour, comme un défi de haine,
 Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
 Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
 Que la tempête tord dans son noir tourbillon ?
 Vous a-t-on dit qu'il touche à sa centième année,
 Et qu'affrontant le ciel, bravant la destinée,
 Depuis qu'il s'est levé sur son rocher, jamais,
 Ni la guerre arrachant les burgs de leurs sommets,
 Ni César furieux et tout-puissant, ni Rome,
 Ni les ans, fardeau sombre, accablement de l'homme,
 Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
 Ce vieux Titan du Rhin, Job l'excommunié ?
 — Savez-vous cela ?

LE MENDIANT.

Oui.

JOB.

Vous êtes chez cet homme.

Soyez le bienvenu, seigneur. C'est moi qu'on nomme
 Job le Maudit.

Montrant Magnus.

Voici mon fils à mes genoux,

Montrant Hatto, Gorlois et les autres.

Et les fils de mon fils, qui sont moins grands que nous
 Ainsi notre espérance est bien souvent trompée.
 Or, de mon père mort je tiens ma vieille épée,
 De mon épée un nom qu'on redoute, et du chef
 De ma mère je tiens ce manoir d'Heppenheff.
 Nom, épée et château, tout est à vous, mon hôte.
 — Maintenant parlez-nous à cœur libre, à voix haute.

LE MENDIANT.

Princes, comtes, seigneurs, — vous, esclaves, aussi, —
 J'entre et je vous salue, et je vous dis ceci :
 Si tout est en repos au fond de vos pensées,
 Si rien, en méditant vos actions passées,
 Ne trouble vos cœurs, purs comme le ciel est bleu,
 Vivez, riez, chantez. — Sinon, pensez à Dieu!
 Jeunes hommes, vieillards aux longues destinées,
 — Vous, couronnés de fleurs, — vous, couronnés d'années,
 Si vous faites le mal sous la voûte des cieux,
 Regardez devant vous et soyez sérieux.
 Ce sont des instants courts et douteux que les nôtres;
 L'âge vient pour les uns, la tombe s'ouvre aux autres.
 Donc, jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts,
 Songez aux vieux; et vous, vieillards, songez aux morts!
 Soyez hospitaliers surtout! c'est la loi douce.
 Quand on chasse un passant, sait-on qui l'on repousse?
 Sait-on de quelle part il vient? — Fussiez-vous rois,
 Que le pauvre pour vous soit sacré! — Quelquefois
 Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires,
 Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
 Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons
 La main qu'un mendiant cache sous ses haillons!

(Les Burgraves, partie I, sc. VII, pp. 59-60.)

III

JOB

Guanhumara n'a pas encore révélé à Job qu'Otbert est son fils qu'elle lui a enlevé tout enfant. Mais d'instinct l'aïeul aime ce jeune homme et veut sauver Régina de Hatto. Cette bonne action lui sourit et apaise un instant la torture de ses remords.

OTBERT, RÉGINA, JOB.

RÉGINA.

Elle entre en courant, puis se retourne vers le comte Job, qui la suit à pas lents.

Oui, je puis courir.

Voyez, seigneur.

Elle s'approche d'Otbert, qui semble écouter encore les dernières paroles de Guanhumara, et ne les a pas vus entrer.

C'est nous, Otbert.

OTBERT, *comme éveillè en sursaut.*

Seigneur... comtesse...

JOB.

Ce matin, je sentais redoubler ma tristesse.
Ce que ce mendiant, mon hôte, a dit hier
Passait à chaque instant en moi comme un éclair,

A Régina.

Puis je songeais à toi, que je voyais mourante;
A ta mère, ombre triste autour de nous errante... —

A Otbert.

Tout à coup dans ma chambre elle entre, cette enfant,
Fraîche, rose, le front joyeux, l'air triomphant.
Un miracle! je ris, je pleure, je chancelle.
— Venez remercier sire Otbert, me dit-elle.
J'ai répondu : Courons remercier Otbert.
Nous avons traversé le vieux château désert...

RÉGINA, *gaiement.*

Et nous voici tous deux courant!

JOB, *à Otbert.*

Mais quel mystère?

Ma Régina guérie! — Il ne faut rien me taire,
Comment donc as-tu fait pour la sauver ainsi?

OTBERT.

C'est un philtre, un secret qu'une esclave d'ici
M'a vendu.

JOB.

Cette esclave est libre! je lui donne
Cent livres d'or, des champs, des vignes! Je pardonne
Aux condamnés à mort dans ce burg gémissants!
J'accorde la franchise à mille paysans,
Au choix de Régina.*Il leur prend les mains.*

J'ai le cœur plein de joie!

Les regardant avec tendresse.

Puis il suffit aussi que tous deux je vous voie!

*Il fait quelques pas sur le devant du théâtre et semble tomber
dans une profonde rêverie.*C'est vrai, je suis maudit, je suis seul, je suis vieil,
Je suis triste! — Au donjon qu'habitent mes aïeux
Je me cache, et là, morne, assis, muet et sombre,
Je regarde pensif autour de moi dans l'ombre.
Hélas! tout est bien noir! Je promène mes yeux
Au loin sur l'Allemagne, et n'y vois qu'envieux,
Tyrens, bourreaux, luttant de folie et de crime;
Pauvre pays poussé par cent bras vers l'abîme,
Qui va tomber si Dieu ne fait sur son chemin
Passer quelque géant qui lui tende la main!
Mon pays me fait mal. Je regarde ma race,
Ma maison, mes enfants... — Haine, bassesse, audace!
Hatto contre Magnus; Gorlois contre Hatto;
Et déjà sous le loup grince le louveteau.
Ma race me fait peur. Je regarde en moi-même.

— Ma vie, ô Dieu ! — je tremble et mon front devient blême !
 Tant chaque souvenir qu'évoque mon effroi
 Prend un masque hideux en passant devant moi !
 Oui ! tout est noir. — Démons dans ma patrie en flamme,
 Monstres dans ma famille et spectres dans mon âme ! —
 Aussi, lorsqu'à la fin mon œil troublé, que suit
 La triple vision de cette triple nuit,
 Cherchant le jour et Dieu, lentement se relève,
 J'ai besoin, en sortant de l'abîme où je rêve,
 De vous voir près de moi comme deux purs rayons,
 Comme au seuil de l'enfer deux apparitions,
 Vous, enfants dont le front de tant de clarté brille,
 Toi, jeune homme vaillant, toi, douce jeune fille,
 Vous qui semblez, vers moi quand vos yeux sont tournés
 Deux anges indulgents sur Satan inclinés !

OTBERT, *à part.*

Hélas !

RÉGINA.

O monseigneur !

JOB.

Enfants ! que je vous serre

Tous les deux dans mes bras !

A Otbert, en le regardant entre les deux yeux avec tendresse.

Ton regard est sincère.

On sent en toi le preux fidèle à son serment,

Comme l'aigle au soleil et le fer à l'aimant.

Tout ce qu'il a promis, cet enfant l'exécute,

A Régina.

N'est-ce pas ?

RÉGINA.

Je lui dois la vie.

JOB.

Avant ma chute,

J'étais pareil à lui ! grave, pur, chaste et fier

Comme une vierge et comme une épée.

Il va à la fenêtre.

Ah ! cet air

Est doux, le ciel sourit et le soleil rassure.

Revenant à Régina et lui montrant Otbert.

Vois-tu, ma Régina, cette noble figure
 Me rappelle un enfant, mon pauvre dernier-né.
 Quand Dieu me le donna, je me crus pardonné.
 Voilà vingt ans bientôt. — Un fils à ma vieillesse!
 Quel don du ciel! J'allais à son berceau sans cesse.
 Même quand il dormait, je lui parlais souvent;
 Car, quand on est très vieux, on devient très enfant.
 Le soir, sur mes genoux j'avais sa tête blonde.
 — Je te parle d'un temps!... tu n'étais pas au monde.
 — Il bégayait déjà les mots dont on sourit.
 Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit.
 Il me connaissait bien! Je ne peux pas te dire.
 Il me priait; et moi, quand je le voyais rire,
 J'avais, pauvre vieillard, un soleil dans le cœur!
 J'en voulais faire un brave, un vaillant, un vainqueur;
 Je l'avais nommé George... — Un jour, — pensée amère!
 Il jouait dans les champs... — Oh! quand tu seras mère,
 Ne laisse pas jouer tes enfants loin de toi! —
 On me le prit. — Des juifs, une femme! Pourquoi?
 Pour l'égorger, dit-on, dans leur sabbat. — Je pleure,
 Je pleure après vingt ans comme à la première heure.
 Hélas! je l'aimais tant! C'était mon petit roi.
 J'étais fou, j'étais ivre, et je sentais en moi
 Tout ce que sent une âme en qui le ciel s'épanche,
 Quand ses petites mains touchaient ma barbe blanche!
 — Je ne l'ai plus revu! jamais! — Mon cœur se rompt!

A Otbert.

Il serait de ton âge. Il aurait ton beau front.
 Il serait innocent comme toi. — Viens! — Je t'aime.

Depuis quelques instants Guanhumara est entrée et observe du fond sans être vue. — Job presse Otbert dans un étroit embrasement, et pleure.

Parfois, en te voyant, je me dis : C'est lui-même!
 Par un miracle étrange et charmant à la fois,
 Tout en toi, ta candeur, ton air, tes yeux, ta voix,
 En rappelant ce fils à mon âme affaiblie,

Fait que je m'en souviens et fait que je l'oublie.
Sois mon fils!

OTBERT.

Monseigneur!

JOB.

Sois mon fils. — Comprends-tu?
Toi, brave enfant, épris d'honneur et de vertu,
Fils de rien, je le sais, et sans père ni mère,
Mais grand cœur, que remplit une grande chimère,
Sais-tu, quand je te dis : Jeune homme, sois mon fils
Ce que je veux te dire et ce que je te dis?
Je veux dire...

A Othbert et à Régina.

Écoutez.

...Que passer sa journée
Près d'un pauvre vieillard, face au tombeau tournée,
Du matin jusqu'au soir vivre comme en prison,
Quand on est belle fille et qu'on est beau garçon,
Ce serait odieux, affreux, contre nature,
Si l'on ne pouvait pas, dans cette chambre obscure,
Par-dessus le vieillard, qui s'aperçoit du jeu,
Se regarder parfois et se sourire un peu.
Je dis que le vieillard en a l'âme attendrie,
Que je vois bien qu'on s'aime, — et que je vous marie!

RÉGINA, *éperdue de joie.*

Ciel!

JOB, *à Régina.*

Je veux achever ta guérison, moi!

OTBERT.

Quoi?

JOB, *à Régina.*

Ta mère était ma nièce et t'a léguée à moi.
Elle est morte. — Et j'ai vu, comme elle, disparaître,
Hélas! sept de mes fils, les plus vaillants peut-être,
Georges, mon doux enfant, envolé pour jamais,
Et ma dernière femme, et tout ce que j'aimais!

C'est la peine imposée à ceux qui longtemps vivent,
 De voir sans cesse, ainsi que les mois qui se suivent,
 Les deuils se succéder de saison en saison,
 Et les vêtements noirs entrer dans la maison!
 — Toi, du moins, sois heureuse! — Enfants, je vous marie!
 Hatto te briserait, ma pauvre fleur chérie!
 Quand ta mère mourut, je lui dis : Meurs en paix;
 Ta fille est mon enfant; et, s'il le faut jamais,
 Je donnerai mon sang pour elle!

RÉGINA.

O mon bon père!

JOB.

Je l'ai juré!

A Othbert.

Toi, fils, va, grandis, fais la guerre.
 Tu n'as rien; mais pour dot je te donne mon fief
 De Kammerberg, mouvant de ma tour d'Heppenheff.
 Marche comme ont marché Nemrod, César, Pompée
 J'ai deux mères, vois-tu, ma mère et mon épée.
 Je suis bâtard d'un comte, et légitime fils
 De mes exploits. Il faut faire comme je fis.

A part.

Hélas! au crime près!

Haut.

Mon enfant, sois honnête
 Et brave. Dès longtemps j'arrange dans ma tête
 Ce mariage-là. Certes, on peut allier
 Le franc archer Othbert à Job, franc chevalier!
 Tu t'étais dit : — Toujours je serai, quelle honte!
 Le chien du vieux lion, le page du vieux comte.
 Captif, tant qu'il vivra, près de lui! — Sur ma foi!
 Je t'aime, mon enfant, mais pour toi, non pour moi.
 Oh! les vieux ne sont pas si méchants qu'on le pense!
 Voyons, arrangeons tout. Je crains Hatto. Silence!
 Pas de rupture ici. L'on jouerait du couteau.

Baissant la voix.

Mon donjon communique aux fossés du château.

J'en ai les clefs. Othert, ce soir, sous bonne garde,
Vous partirez tous deux. Le reste te regarde.

OTBERT.

Mais...

JOB, *souriant.*

Tu refuses ?

OTBERT.

Comte ! ah ! c'est le paradis

Que vous m'ouvrez !

JOB.

Alors fais ce que je te dis.

Plus un mot. Le soleil couché, vous fuirez vite ;

J'empêcherai Hatto d'aller à ta poursuite ;

Et vous vous marierez à Caub.

Guanhumara, qui a tout entendu, sort. Il prend leurs bras à tous deux sous les siens et les regarde avec tendresse.

Mes amoureux,

Dites-moi seulement que vous êtes heureux.

Moi, je vais rester seul.

RÉGINA.

Mon père !

JOB.

Il faut me dire

Un dernier mot d'amour dans un dernier sourire.

Que deviendrai-je, hélas ! quand vous serez partis ?

Quand mon passé, mes maux, toujours appesantis,

Vont retomber sur moi ?

A Régina.

Car, vois-tu, ma colombe,

Je soulève un moment ce poids, puis il retombe !

A Othert.

Gunther, mon chapelain, vous suivra. J'ai l'espoir

Que tout ira bien. Puis vous reviendrez me voir,

Un jour. — Ne pleurez pas ! laissez-moi mon courage.

Vous êtes heureux, vous ! Quand on s'aime à votre âge,

Qu'importe un vieux qui pleure ? — Ah ! vous avez vingt ans !
Moi, Dieu ne peut vouloir que je souffre longtemps.

Il s'arrache de leurs bras.

(Les Burgraves, partie II, sc. IV, pp. 71-78.)

IV

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE

Hatto a voulu faire emprisonner Otbert et Régina. Otbert défie Hatto « à toute arme, en champ clos, sans délai, sans merci ». Le mendiant qui a reçu l'hospitalité dans le burg intervient. C'est Frédéric Barberousse, « incarnation de la patrie allemande, ennemi autrefois redouté des burgraves.

OTBERT.

Écoutez tous, marquis venus dans la montagne,
Duc Gerhard, sire Uther, pendragon de Bretagne,
Burgrave Darius, burgrave Cadwalla,
Je soufflette à vos yeux ce baron que voilà ;
Et j'invoque céans, pour châtier ses hontes,
Le droit des francs archers par-devant les francs comtes !

Il jette son gant au visage de Hatto. — Entre le mendiant, confondu dans la foule des assistants.

HATTO.

Je t'ai laissé parler !

Bas à Zoaglio Giannilaro, qui est près de lui dans la foule des seigneurs.

Dieu sait, Giannilaro,
Que mon épée en tremble encor dans le fourreau !

A Otbert.

Maintenant, je te dis : Qui donc es-tu, mon brave ?
Parle, es-tu fils de roi, duc souverain, margrave,
Pour m'oser défier ? Dis ton nom seulement.
Le sais-tu ? Tu te dis l'archer Otbert.

Aux seigneurs.

Il ment.

A Otbert.

Tu mens. Ton nom n'est pas Otbert. Je vais te dire
D'où tu viens, d'où tu sors, ce que tu vaux! — Messire,
Ton nom est Yorghi Spadaceli. Tu n'es
Pas même gentilhomme. Allons! je te connais.
Ton aïeul était corse et ta mère était slave.
Tu n'es qu'un vil faussaire, esclave et fils d'esclave.
Arrière!

Aux assistants.

Il est, seigneurs, des princes parmi vous.
S'ils prennent son parti, je les accepte tous,
Pied contre pied, partout, ici, dans l'avenue,
Deux poignards dans les mains, et la poitrine nue!

A Otbert.

Mais toi, vil brigand corse, échappé des makis,

Il pousse du pied le gant d'Otbert.

Jette aux valets ton gant!

OTBERT.

Misérable!

LE MENDIANT, *faisant un pas, à Hatto.*

Marquis!

J'ai quatre-vingt-douze ans, mais je te tiendrai tête.
— Une épée!

*Il jette son bâton et prend l'épée de l'une des panoplies
suspendues au mur.*

HATTO, *éclatant de rire.*

Un bouffon manquait à cette fête.

Le voici, messeigneurs. D'où sort ce compagnon?
Nous tombons du bohème au mendiant.

Au mendiant.

Ton nom?

LE MENDIANT.

Frédéric de Souabe, empereur d'Allemagne.

MAGNUS.

Barberousse!

Étonnement et stupeur. Tous s'écartent et forment un grand cercle autour du mendiant, qui dégage de ses habits une croix attachée à son cou et l'élève de sa main droite gauche appuyée sur l'épée piquée en terre.

LE MENDIANT.

Voici la croix de Charlemagne.

Tous les yeux se fixent sur la croix. Moment de silence. Il reprend.

Moi, Frédéric, seigneur du mont où je suis né,
Élu roi des romains, empereur couronné,
Porte-glaive de Dieu, roi de Bourgogne et d'Arles,
J'ai violé la tombe où dormait le grand Charles;
J'en ai fait pénitence; et, le genou plié,
J'ai vingt ans au désert pleuré, gémi, prié.
Vivant de l'eau du ciel et de l'herbe des roches,
Fantôme dont le pâtre abhorrait les approches,
Le monde entier m'a cru descendu chez les morts.
Mais j'entends mon pays qui m'appelle; je sors
De l'ombre où je songeais, exilé volontaire.
Il est temps de lever ma tête hors de terre.
Me reconnaissez-vous?

MAGNUS, s'approchant.

Ton bras, César romain?

LE MENDIANT.

Le trèfle qu'un de vous m'imprima sur la main?

Il présente son bras à Magnus.

Vois.

Magnus s'incline, examine attentivement le bras du mendiant, puis se redresse.

MAGNUS, aux assistants.

Je déclare ici, la vérité m'y pousse,
Que voici l'empereur Frédéric Barberousse.

La stupeur est au comble. Le cercle s'élargit. L'empereur, appuyé sur la grande épée, se tourne vers les assistants et promène sur eux des regards terribles.

L'EMPEREUR.

Vous m'entendiez jadis marcher dans ces vallons,
 Lorsque l'éperon d'or sonnait à mes talons.
 Vous me reconnaissez, burgraves. — C'est le maître.
 Celui qui subjugua l'Europe, et fit renaitre
 L'Allemagne d'Othon, reine au regard serein;
 Celui que choisissaient pour juge souverain,
 Comme bon empereur, comme bon gentilhomme,
 Trois rois dans Mersebourg et deux papes dans Rome,
 Et qui donna, touchant leurs fronts du sceptre d'or,
 La couronne à Suénon, la tiare à Victor;
 Celui qui des Hermann renversa le vieux trône;
 Qui vainquit tour à tour, en Thrace et dans Icône,
 L'empereur Isaac et le calife Arslan;
 Celui qui, comprimant Gênes, Pise, Milan,
 Étouffant guerres, cris, fureurs, trahisons viles,
 Prit dans sa large main l'Italie aux cent villes;
 Il est là qui vous parle. Il surgit devant vous!

Il fait un pas. Tous reculent.

— J'ai su juger les rois, je sais traquer les loups. —
 J'ai fait pendre les chefs des sept cités lombardes;
 Albert l'Ours m'opposait dix mille hallebardes,
 Je le brisai; mes pas sont dans tous les chemins;
 J'ai démembré Henri le Lion de mes mains,
 Arraché ses duchés, arraché ses provinces,
 Puis avec ses débris j'ai fait quatorze princes;
 Enfin, j'ai, quarante ans, avec mes doigts d'airain,
 Pierre à pierre émietté vos donjons dans le Rhin!
 Vous me reconnaissez, bandits! — Je viens vous dire
 Que j'ai pris en pitié les douleurs de l'empire,
 Que je vais vous rayer du nombre des vivants,
 Et jeter votre cendre infâme aux quatre vents!

Il se tourne vers les archers.

Nos soldats m'entendront! Ils sont à moi. J'y compte.
 Ils étaient à la gloire avant d'être à la honte.
 C'est sous moi qu'ils servaient avant ces temps d'horreur,
 Et plus d'un se souvient de son vieil empereur.
 N'est-ce pas, vétérans? n'est-ce pas, camarades?

Aux burgraves.

Ah! mécréants! félons! ravageurs de bourgades!
Ma mort vous fait renaître. Eh bien, touchez, voyez,
Entendez! c'est bien moi!

Il marche à grands pas au milieu d'eux. Tous s'écartent devant lui.

Sans doute vous croyez

Être des chevaliers! Vous vous dites : — Nous sommes
Les fils des grands barons et des grands gentilshommes.
Nous les continuons. — Vous les continuez?
Vos pères, toujours fiers, jamais diminués,
Faisaient la grande guerre; ils se mettaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,
Affrontaient le piquier ainsi que l'escadron,
Faisaient, musique en tête et sonnait du clairon,
Face à toute une armée et tenaient la campagne,
Et, si haute que fût la tour ou la montagne,
N'avaient besoin, pour prendre un château rude et fort,
Que d'une échelle en bois, pliant sous leur effort,
Dressée au pied des murs d'où ruisselait le soufre,
Ou d'une corde à nœuds, qui, dans l'ombre du gouffre,
Balançait ces guerriers, moins hommes que démons,
Et que le vent, la nuit, tordait au flanc des monts!
Blâmait-on ces assauts de nuit, ces capitaines
Défiaient l'empereur, au grand jour, dans les plaines,
Puis attendaient, debout dans l'ombre, un contre vingt,
Que le soleil parût et que l'empereur vînt!
C'est ainsi qu'ils gagnaient châteaux, villes et terres;
Si bien qu'il se trouvait qu'après trente ans de guerres,
Quand on cherchait des yeux tous ces faiseurs d'exploits,
Les petits étaient ducs et les grands étaient rois! —
Vous, — comme des chacals et comme des orfraies.
Cachés dans les taillis et dans les oseraies,
Vils, muets, accroupis, un poignard à la main,
Dans quelque mare immonde au bord du grand chemin,
D'un chien qui peut passer redoutant les morsures,
Vous épiez le soir, près des routes peu sûres,
Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet;
Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet;

Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires... —
Et vous osez parler de vos pères! — Vos pères,
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Étaient des conquérants; vous êtes des voleurs!

*Les burgraves baissent la tête avec une sombre expression
d'abattement, d'indignation et d'épouvante. Il poursuit.*

Si vous aviez des cœurs, si vous aviez des âmes,
On vous dirait : Vraiment, vous êtes trop infâmes!
Quel moment prenez-vous, lâchement enhardis,
Pour faire, vous, barons, ce métier de bandits?
L'heure où notre Allemagne expire! — Ignominie!
Fils méchants, vous pillez la mère à l'agonie!
Elle pleure, et, levant au ciel ses bras roidis,
Sa voix faible en râlant vous dit : Soyez maudits!
Ce qu'elle dit tout bas, je le crie à voix haute.
Je suis votre empereur, je ne suis plus votre hôte.
Soyez maudits! Je rentre en mes droits aujourd'hui,
Et m'étant châtié, puis châtier autrui.

*Il aperçoit les deux margraves Platon et Gilissa,
et marche droit à eux.*

Marquis de Moravie et marquis de Lusace,
Vous sur les bords du Rhin! est-ce là votre place?
Tandis que ces bandits vous fêtent en riant,
On entend des chevaux hennir à l'orient.
Les hordes du Levant sont aux portes de Vienne.
Aux frontières, messieurs! allez! Qu'il vous souvienne
De Henri le Barbu, d'Ernest le Cuirassé.
Nous gardons le créneau; vous gardez le fossé.
Allez!

Apercevant Zoaglio Giannilaro.

Giannilaro! ta figure me gêne.
Que viens-tu faire ici? Génois, retourne à Gêne!

Au pendragon de Bretagne.

Que nous veut sire Uther? Quoi! des bretons aussi?
Tous les aventuriers du monde sont ici!

Aux deux marquis Platon et Gilissa.

Les margraves paieront cent mille marcs d'amende.

Au comte Lupus.

Grande jeunesse, mais perversité plus grande.
Tu n'es plus rien ! je mets ta ville en liberté.

Au duc Gerhard.

La comtesse Isabelle a perdu sa comté.
Le larron, c'est toi, duc ! Tu t'en iras à Bâle ;
Nous y convoquerons la chambre impériale.....

Aux soldats.

Délivrez les captifs ! et, de leurs mains d'esclaves,
Qu'ils attachent leur chaîne au cou de ces burgraves !

Aux burgraves.

Ah ! vous n'attendiez point ce réveil, n'est-ce pas ?
Vous chantiez, verre en main, l'amour, les longs repas ;
Vous poussiez de grands cris et vous étiez en joies ;
Vous enfonciez gaîment vos ongles dans vos proies ;
Vous déchiriez mon peuple, hélas ! qui m'est si cher,
Et vous vous partagiez les lambeaux de sa chair !
Tout à coup... tout à coup, dans l'ancre inaccessible,
Le vengeur indigné, frissonnant et terrible,
Apparaît ; l'empereur met le pied sur vos tours,
Et l'aigle vient s'abattre au milieu des vautours !

Tous semblent frappés de consternation et de terreur. Depuis quelques instants Job est entré et s'est mêlé en silence aux chevaliers. Magnus seul a écouté l'empereur sans trouble, et n'a cessé de le regarder fixement pendant qu'il a parlé. Quand Barberousse a fini, Magnus le regarde encore une fois de la tête aux pieds, puis son visage prend une sombre expression de joie et de fureur.

MAGNUS, *l'œil fixé sur l'empereur.*

Oui, c'est bien lui ! — vivant !

Il écarte d'un geste formidable les soldats et les princes, marche au fond, franchit en deux pas le degré de six marches, saisit de ses deux poings les créneaux de la galerie, et crie au dehors d'une voix tonnante :

Triplez les sentinelles !
Les archers au donjon ! les frondeurs aux deux ailes !
Haut le pont ! bas la herse ! Armez les mangonneaux !
Mille hommes au ravin ! mille hommes aux créneaux !
Soldats ! courez au bois, taillez granits et marbres,

Prenez les plus grands blocs, prenez les plus grands arbres,
Et sur ce mont, qui jette au monde la terreur,
Faites-nous un gibet digne d'un empereur!

Il redescend.

Il s'est livré lui-même. Il est pris!

Croisant les bras et regardant l'empereur en face.

Je t'admire!

Où sont tes gens? où sont les fourriers de l'empire?
Entendrons-nous bientôt tes trompettes sonner?
Vas-tu, sur ce donjon que tu dois ruiner,
Semer, dans les débris où sifflera la bise,
Du sel comme à Lubeck, du chanvre comme à Pise?
Mais quoi! je n'entends rien. Serais-tu seul ici?
Pas d'armée, ô César! Je sais que c'est ainsi
Que tu fais d'ordinaire, et que c'est de la sorte
Que, l'épée à la main, seul, brisant une porte,
Criant tout haut ton nom, tu pris Tarse et Cori;
Il t'a suffi d'un pas, il t'a suffi d'un cri
Pour forcer Gène, Utrecht, et Rome abâtardie;
Iconium plia sous toi; la Lombardie
Trembla, quand elle vit, à ton souffle d'enfer,
Frissonner dans Milan l'arbre aux feuilles de fer;
Nous savons tout cela; mais sais-tu qui nous sommes?

Montrant les soldats.

Je t'écoutais parler tout à l'heure à ces hommes,
Leur dire : Vétérans, camarades! — Fort bien!
Pas un n'a bougé, vois. C'est qu'ici tu n'es rien.
C'est mon père qu'on craint, c'est mon père qu'on aime.
Ils sont au comte Job avant d'être à Dieu même!
L'hôte seul est sacré, César, pour le bandit.
Or, tu n'es plus notre hôte, et toi-même l'as dit.

Montrant Job.

Écoute, ce vieillard que tu vois, c'est mon père.
C'est lui qui t'a flétri du fer triangulaire,
Et l'on te reconnaît aux marques de l'affront
Mieux qu'à l'huile sacrée effacée à ton front!
La haine entre vous deux est comme vous ancienne
Tu mis à prix sa tête, il mit à prix la tienne;

Il la tient. Te voilà seul et nu parmi nous.
 Fritz de Hohenstaufen! regarde-nous bien tous!
 Plutôt que d'être entré, car vraiment tu me touches,
 Dans ce cercle muet de chevaliers farouches,
 Darius, Cadwalla, Gorlois, Hatto, Magnus,
 Chez le grand comte Job, burgrave du Taunus,
 Il vaudrait mieux pour toi, — roi de Bourgogne et d'Arles,
 Empereur qui ne sais pas même à qui tu parles,
 Que rien qu'à sa folie on aurait reconnu, —
 Il vaudrait mieux, plutôt que d'être ici venu,
 Être entré, quand la nuit tend ses voiles funèbres,
 Dans quelque antre d'Afrique, et, parmi les ténèbres,
 Voir soudain des lions et des tigres, ô roi!
 Sortir de toutes parts de l'ombre autour de toi.

Pendant que Magnus a parlé, le cercle des burgraves s'est resserré lentement autour de l'empereur. Derrière les burgraves est venue se ranger silencieusement une triple ligne de soldats armés jusqu'aux dents, au-dessus desquels s'élève la grande bannière du burg, mi-partie rouge et noire, avec une hache d'argent brodée dans le champ en gueules, et cette légende sous la hache: MONTI COMAM, VIRO CAPUT. L'empereur, sans reculer d'un pas, tient cette foule en respect. Tout à coup, quand Magnus a fini, l'un des burgraves tire son épée.

CADWALLA, tirant son épée.

César! César! César! rends-nous nos citadelles!

DARIUS, tirant son épée.

Nos burgs, qui ne sont plus que des nids d'hirondelles!

HATTO, tirant son épée.

Rends-nous nos amis morts, qui hantent nos donjons
 Quand l'Âpre vent des nuits pleure à travers les joncs!

MAGNUS, saisissant sa hache.

Ah! tu sors du sépulcre! eh bien, je t'y repousse,
 Afin qu'au même instant — tu comprends Barberousse —
 Où le monde entendra cent voix avec transport
 Crier: Il est vivant! l'écho dise: Il est mort!
 — Tremble donc, insensé qui menaçais nos têtes!

Les burgraves, l'épée haute, pressent Barberousse avec des cris formidables. Job sort de la foule et lève la main. Tous se taisent.

JOB, à l'empereur.

Sire, mon fils Magnus vous a dit vrai. Vous êtes
Mon ennemi. C'est moi qui, soldat irrité,
Jadis portai la main sur votre majesté.
Je vous hais. — Mais je veux une Allemagne au monde. —
Mon pays plie et penche en une ombre profonde.
Sauvez-le! Moi, je tombe à genoux en ce lieu
Devant mon empereur que ramène mon Dieu!

*Il s'agenouille devant Barberousse, puis se tourne à demi
vers les princes et les burgraves.*

A genoux tous! — Jetez à terre vos épées!

*Tous jettent leurs épées et se prosternent, excepté Magnus.
Job, à genoux, parle à l'empereur.*

Vous êtes nécessaire aux nations frappées;
Vous seul! Sans vous l'état touche aux derniers moments
Il est en Allemagne encor deux allemands :
Vous et moi. — Vous et moi, cela suffira, sire.
Régnez.

Désignant du geste les assistants.

Quant à ceux-ci, je les ai laissés dire.

Excusez-les. Ce sont des jeunes gens.

A Magnus, qui est resté debout.

Magnus!

*Magnus, en proie à une sombre irrésolution, semble hésiter. Son
père fait un geste. Il tombe à genoux. Job poursuit.*

Toujours barons et serfs, fronts casqués et pieds nus,
Chasseurs et laboureurs, ont échangé des haines;
Les montagnes toujours ont fait la guerre aux plaines;
Vous le savez. Pourtant, j'en conviens sans effort,
Les barons ont mal fait, les montagnes ont tort!

Se relevant. Aux soldats.

Qu'on mette en liberté les captifs.

*Les soldats obéissent en silence et détachent les chaînes des pri-
sonniers, qui, pendant cette scène, sont venus se grouper dans
la galerie, au fond. Job reprend.*

Vous, burgraves,

Prenez, César le veut, leurs fers et leurs entraves.

*Les burgraves se relèvent avec indignation. Job les regarde
avec autorité.*

— Moi, d'abord.

Il fait signe à un soldat de lui mettre au cou un des colliers de fer. Le soldat baisse la tête et détourne les yeux. Job lui fait signe de nouveau. Le soldat obéit. Les autres burgraves se laissent enchaîner sans résistance. Job, la chaîne au cou, se tourne vers l'empereur.

Nous voilà comme tu nous voulais,
Très auguste empereur. Dans son propre palais
Le vieux Job est esclave et t'apporte sa tête.
Maintenant, si des fronts qu'a battus la tempête
Méritent la pitié, mon maître, écoutez-moi.
Quand vous irez combattre aux frontières, ô roi!
Laissez-nous — faites-nous cette grâce dernière —
Vous suivre, troupe armée et pourtant prisonnière.
Nous garderons nos fers; mais, tristes et soumis,
Mettez-nous face à face avec vos ennemis,
Devant les plus hardis, devant les plus barbares;
Et, quels qu'ils soient, hongrois, vandales, magyares,
Fussent-ils plus nombreux que ne sont sur la mer
Les grêles du printemps et les neiges d'hiver,
Fussent-ils plus épais que les blés sur la plaine,
Vous nous verrez, flétris, l'œil baissé, l'âme pleine
De ce regret amer qui se change en courroux,
Balayer — j'en réponds! — ces hordes devant vous,
Terribles, enchaînés, les mains de sang trempées,
Forçats par nos carcans, héros par nos épées!

(Les Burgraves, partie II, sc. vi, pp. 81-91.)

V

LE REMORDS

Lorsque Job était jeune, il a voulu tuer son frère par jalousie. Tous deux aimaient une même femme, Ginevra, devenue Guanhumara. Le frère qu'il avait cru mort fut sauvé et devint empereur. C'est Donato qui va reparaitre devant Fosco en la personne de Frédéric Barberousse. Guanhumara, qui a juré

de se venger, rôde dans les ténèbres, vivant fantôme du Remords qui poursuit Job le Maudit.

Un caveau sombre, à voûte basse et cintrée, d'un aspect humide et hideux. Quelques lambeaux d'une tapisserie rongée par le temps pendent à la muraille. A droite, une fenêtre dans le grillage de laquelle on distingue trois barreaux brisés et comme violemment écartés. A gauche, un banc et une table de pierre grossièrement taillés. Au fond, dans l'obscurité, une sorte de galerie dont on entrevoit les piliers soutenant les retombées des archivoltés.

Il est nuit; un rayon de lune entre par la fenêtre et dessine une forme droite et blanche sur le mur opposé.

Au lever du rideau, Job est seul dans le caveau, assis sur le banc de pierre, et semble en proie à une méditation sombre. Une lanterne allumée est posée sur la dalle à ses pieds. Il est vêtu d'une sorte de sac en bure grise.

JOB, seul.

Que m'a dit l'empereur? et qu'ai-je répondu?
 Je n'ai pas compris. — Non. — J'aurai mal entendu.
 Depuis hier en moi je ne sens qu'ombre et doute.
 Je marche en chancelant, comme au hasard; ma route
 S'efface sous mes pas; je vais, triste vieillard;
 Et les objets réels, perdus sous un brouillard,
 Devant mon œil troublé, qui dans l'ombre en vain plonge,
 Tremblent derrière un voile ainsi que dans un songe.

Révant.

Le démon joue avec l'esprit des malheureux.
 Oui, c'est sans doute un rêve. — Oui, mais il est affreux!
 Hélas! dans notre cœur, percé de triples glaives,
 Lorsque la vertu dort, le crime fait les rêves.
 Jeune, on rêve au triomphe, et, vieux, au châtement.
 Deux songes aux deux bouts du sort. — Le premier ment.
 Le second dit-il vrai?

Moment de silence.

Ce que je sais pour l'heure,
 C'est que tout a croulé dans ma haute demeure.
 Frédéric Barberousse est maître en ma maison.
 O douleur! — C'est égal! j'ai bien fait, j'ai raison,
 J'ai sauvé mon pays, j'ai sauvé le royaume.

Je viens de les chercher, tous deux ont disparu.
— C'est trop! mourons!

Il tire un poignard de sa ceinture.

Ici, mon cœur l'a toujours cru.

Quelqu'un m'entend.

Se tournant vers les profondeurs du souterrain.

Eh bien, je t'adjure à cette heure,

Pardonne, ô Donato! grâce avant que je meure!

Job n'est plus, Fosco reste. Oh! grâce pour Fosco!

UNE VOIX, *dans l'ombre.*

Faiblement comme un murmure.

Caïn!

JOB, *troublé.*

On a parlé, je crois? — Non, c'est l'écho.

Si quelqu'un me parlait, ce serait de la tombe.

Car le moyen d'entrer dans cette catacombe?

Ce corridor secret où jamais jour n'a lui,

Aucun vivant, hors moi, ne le sait aujourd'hui;

Ceux qui l'ont su, depuis plus de soixante années

Sont morts.

Il fait un pas vers le fond.

Mes mains vers toi sont jointes et tournées,

Martyr! grâce à Fosco!

LA VOIX.

Caïn!

JOB, *se redressant debout, épouventé.*

C'est étonnant!

On a parlé, c'est sûr! — Eh bien donc, maintenant,

Ombre! qui que tu sois, fantôme! je t'implore!

Frappe! je veux mourir plutôt qu'entendre encore

L'écho, l'horrible écho de ce noir souterrain,

Lorsque je dis Fosco, me répondre...

LA VOIX.

Caïn!

S'affaiblissant comme si elle se perdait dans les profondeurs.

Caïn! Caïn!

JOB.

Grand Dieu! grand Dieu! mon genou plie.

Je rêve... — La douleur, se changeant en folie,

Finit par enivrer comme un vin de l'enfer.

Oh! du remords en moi j'entends le rire amer.

Oui, c'est un songe affreux qui me suit et m'accable,

Et devient plus difforme en ce lieu redoutable.

O sombre voix qui sors du tombeau! me voici.

A quelle question dois-je répondre ici?

Quelle explication veux-tu? Sans m'y soustraire,

Parle, je répondrai!

Une femme voilée, vêtue de noir, une lampe à la main, apparaît au fond. Elle sort de derrière le pilier de gauche.

GUANHUALAMA.

Qu'as-tu fait de ton frère?

(Les Burgraves, partie III, sc. v., pp. 95-99.)

Je viens de les chercher, tous deux ont disparu.
— C'est trop! mourons!

Il tire un poignard de sa ceinture.

Ici, mon cœur l'a toujours cru.

Quelqu'un m'entend.

Se tournant vers les profondeurs du souterrain.

Eh bien, je t'adjure à cette heure,
Pardonne, ô Donato! grâce avant que je meure!
Job n'est plus, Fosco reste. Oh! grâce pour Fosco!

UNE VOIX, *dans l'ombre.*

Faiblement comme un murmure.

Caïn!

JOB, *troublé.*

On a parlé, je crois? — Non, c'est l'écho.
Si quelqu'un me parlait, ce serait de la tombe.
Car le moyen d'entrer dans cette catacombe?
Ce corridor secret où jamais jour n'a lui,
Aucun vivant, hors moi, ne le sait aujourd'hui;
Ceux qui l'ont su, depuis plus de soixante années
Sont morts.

Il fait un pas vers le fond.

Mes mains vers toi sont jointes et tournées,
Martyr! grâce à Fosco!

LA VOIX.

Caïn!

JOB, *se redressant debout, épouvanté.*

C'est étonnant!

On a parlé, c'est sûr! — Eh bien donc, maintenant,
Ombre! qui que tu sois, fantôme! je t'implore!
Frappe! je veux mourir plutôt qu'entendre encore
L'écho, l'horrible écho de ce noir souterrain,
Lorsque je dis Fosco, me répondre...

LA VOIX.

Caïn!

S'affaiblissant comme si elle se perdait dans les profondeurs.
Caïn! Caïn!

JOB.

Grand Dieu! grand Dieu! mon genou plie.
Je rêve... — La douleur, se changeant en folie,
Finit par enivrer comme un vin de l'enfer.
Oh! du remords en moi j'entends le rire amer.
Oui, c'est un songe affreux qui me suit et m'accable,
Et devient plus difforme en ce lieu redoutable.
O sombre voix qui sors du tombeau! me voici.
A quelle question dois-je répondre ici?
Quelle explication veux-tu? Sans m'y soustraire,
Parle, je répondrai!

*Une femme voilée, vêtue de noir, une lampe à la main, apparaît
au fond. Elle sort de derrière le pilier de gauche.*

JUANQUEREA.

Qu'as-tu fait de ton frère?

(Les Burgraves, partie III, sc. v., pp. 95-99.)

TROISIÈME PARTIE

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LA GRAND'MÈRE

LA GRAND'MÈRE

C'est une fantaisie charmante par la couleur et le sentiment. Victor Hugo excelle à exprimer les affections familiales, l'amour du foyer, et la tendresse grand'mérisée. Il a poudré à frimas sa margrave courroucée et impérieuse, et lui a donné le tour de tête et d'esprit de notre XVIII^e siècle. Au fond, elle n'est qu'une bonne mère et n'aspire qu'à être une excellente grand'mère, avec ses airs hautains et sa façon de rudoyer les gens. Cette margrave de l'Œil-de-Bœuf donne dans une idylle conçue à la façon déliée de Greuze.

Elle enrage contre son fils le duc Charles, qui, banni à cause de ses opinions philosophiques et de son goût pour les encyclopédistes, s'est réfugié, comme Rousseau, dans le sein de la nature, et habite une cabane à l'orée d'une forêt. Il a mis sa philosophie en pratique; il est le mari d'une jeune femme qu'il a choisie sans titre et sans autre nom que celui d'une perle, Emma Gemma, qu'il aime avec tendresse, et de laquelle il a trois enfants. Le duc a dérogé et il est père de trois enfants!

La margrave suffoque, malmène Herr Groot le bailli, découvre qu'elle est suzeraine de ce pays, que le château qui domine la maisonnette et la forêt lui appartient, qu'elle a droit de haute justice, qu'elle peut faire cloître sa bru et rompre le mariage de son fils. Mais elle découvre

aussi que ces trois marmots d'enfants, qui jouent dans la clairière, sont adorables. Et voilà tout son courroux dulcifié. Elle pardonne, elle s'attendrit, elle est grand'mère.

I

COURROUX DE DOUAIRIÈRE

La margrave daigne exprimer à Herr Groot la colère qu'elle ressent contre son fils, le duc Charles.

LA MARGRAVE.

Oh! j'écume. Un garçon qui pourrait être, en somme, Bel esprit à Potsdam, à Versailles bel homme! Je n'aurais jamais cru que mon fils émigrât.

Elle regarde la maison.

Taudis abject! trop bon encor pour cet ingrat!
 Au fait, puisqu'on le chasse, il faut bien qu'il s'exile.
 Mais pourquoi se fait-il chasser, cet imbécile?
 Monsieur est philosophe. Il fronde les abus,
 Il éclate de rire au nez des rois fourbus.
 Il veut penser, lui prince! il veut jouer un rôle.
 On le jette à la porte. On fait bien. Va-t'en, drôle!
 Mais est-ce une raison pour se mésallier?
 Je comprends qu'il se fasse, ainsi qu'un écolier,
 Bannir pour un fatras d'opinions diverses,
 Bonnes aux gens de rien, et chez les rois perverses;
 Progrès, raison, devoirs, droits, est-ce que je sais?
 Mais que, flanqué dehors, il n'en ait point assez!
 Mais que des algonquins il se fasse copiste,
 Qu'il vive en de tels trous qu'on perd dix ans sa piste,
 Qu'il vienne se cacher au désert comme un loup,
 Qu'il ose, ensorcelé par une rien du tout,
 L'épouser, comme si l'on épousait! qu'il aille
 Avoir des tas d'enfants dans les bois! qu'il travaille
 Pour vivre! qu'il fréquente un endroit où l'on vend!

Qu'il se connaisse en herbe, en foin! qu'il soit savant!
C'est lâche! c'est affreux! je voudrais être morte.
Alcade, comprends-tu? que le diable t'emporte!.....

HERR GROOT.

Altesse...

LA MARGRAVE.

Oh! cela fait du bien d'être en colère.
Qu'une bourgeoise ait eu l'audace de lui plaire!
Trois enfants; c'est à mettre un homme au cabanon.
Ce n'est pas que je sois une momie. Eh non,
J'ai l'esprit de mon siècle, et n'en fais pas mystère,
J'écris de temps en temps à d'Alembert; Voltaire
M'adresse des quatrains; ça ne m'empêche pas
De faire aller mon peuple à la baguette.

HERR GROOT.

Au pas!

Taisez-vous! — C'est ainsi qu'on rend heureux les hommes
— Je dépense pour vous, donc soyez économes. —
Voilà comme un bon roi parle en père aux manants

LA MARGRAVE.

Ce sont ces trois enfants qui sont impertinents.
On peut se tirer d'un. Mais de trois! quelle faute!
Un guépier de marmots!

Regardant la maison.

La baraque est peu haute.

Elle aperçoit les livres et se met à les feuilleter.

Des livres, — Montesquieu, Jean-Jacques, Diderot.
S'y plaire, c'est fort bien; mais y croire, c'est trop.
— Je croirais au bon Dieu, s'il fallait que je crussse
A quelque chose. Il veut singer le roi de Prusse.
Au fait, ce Frédéric fut jadis à mon gré;
C'est un roi d'athéisme et de gloire tigré;
Il a des gens d'esprit à sa cour; c'est un sage.
Au surplus, je ferai casser ce mariage.
— Nous le remarierons avec d'autres appas

Ayant couronne au front comme il sied. Ce n'est pas
 Que je le blâme fort de ce libertinage
 D'opinions qu'on a d'ordinaire à son âge.
 Il a de qui tenir. L'empereur ni le roi
 Ne me font peur, je suis chez eux comme chez moi.
 Mon humeur à Schœnbrunn prend ses aises, ricane,
 Gronde, et je fais sonner le plancher sous ma canne.
 — Je hais les préjugés, ça sent le renfermé.
 Mais un duc est un duc. — Oh! j'aurais tant aimé
 Avoir des petits-fils, j'entends des petits princes!
 On leur donne des noms d'états et de provinces.
 Bavière, embrasse-moi. Saxe, viens te coiffer.
 Tyrol, laissez le chat, vous vous ferez griffer.
 C'est charmant. Je suis bien à plaindre. Vieillir seule!
 Être grand'mère est doux, je ne suis qu'une aïeule.

Regardant le château.

Tout à l'heure j'étais seule en ce grand palais;
 Plus ils sont beaux, étant vides, plus ils sont laids¹.
 Mon pas était lugubre en ces salles profondes.
 Je disais : Il faudrait ici des têtes blondes.

Révant.

La femme c'est l'énigme, et l'enfant c'est le mot.
 Pour avoir pris à temps dans ses bras un marmot,
 La feue impératrice a gardé la Hongrie.
 — C'est puissant, les enfants! — Oh! je suis bien aigrie! —
 Gertrude de Lusace était ce qu'il fallait.
 Elle eût, certe, épousé mon fils, beau comme il est,
 Et cette noce aurait enchanté l'Allemagne,
 Car de cette façon le sang de Charlemagne
 Se serait rajeuni dans le sang d'Attila.
 Quand je songe qu'avec cette Gertrude-là
 Mon fils m'eût pu donner des enfants! — C'est infâme,
 Au lieu d'une princesse, il épouse une femme!
 J'ai tant aimé ce fils. Oh! je le hais! Frappons.
 Cadi, que puis-je ici? quels sont mes droits? réponds.

1. Il faut couper le vers ainsi, pour le sens : plus ils sont beaux — étant vides, plus ils sont laids.

HERR GROOT.

Votre altesse est ici souveraine, et chez elle.
Ce peuple est bon. Il est votre peuple avec zèle.

LA MARGRAVE.

Amen.

HERR GROOT.

Bourgs et château, jusqu'au dernier canton,
Ce pays est à vous.

LA MARGRAVE.

Comment l'appelle-t-on?

HERR GROOT.

Golgau.

LA MARGRAVE.

Soit.

HERR GROOT.

Votre altesse est margrave régnante,
Tante de l'empereur, reine.

LA MARGRAVE.

De plus plaignante.

Quels droits est-ce que j'ai?

HERR GROOT.

Ceux qu'il vous plaît d'avoir
Faire vos volontés, c'est tout votre devoir.

LA MARGRAVE.

Bonnes lois. — Vous tiendrez ma présence secrète.

HERR GROOT

Qu'est-ce que votre altesse en ce moment décrète?

LA MARGRAVE.

Que vous êtes un sot d'abord.

HERR GROOT.

Et puis ?

LA GRAND'MÈRE

LA MARGRAVE.

Et puis,

Que je vais être enfin heureuse, si je puis...

Elle réfléchit un moment.

Si je veux en prison fourrer mon fils?

HERR GROOT.

Madame,

Vous fourrez son altesse en prison.

LA MARGRAVE.

Et la femme?

HERR GROOT.

Au couvent.

LA MARGRAVE.

Au couvent. C'est bien.

HERR GROOT.

Sous les verrous.

LA MARGRAVE.

Quel est le juge?

HERR GROOT.

Moi.

LA MARGRAVE.

Quel est le code?

HERR GROOT.

Vous

LA MARGRAVE.

Et si l'on résistait?

HERR GROOT.

Vous avez une armée.

LA MARGRAVE.

Ah!

HERR GROOT.

De dix hommes.

LA MARGRAVE.

Bon.

HERR GROOT.

Des pas sous la ramée.

C'est...

LA MARGRAVE.

Qui?

HERR GROOT.

Monseigneur.

LA MARGRAVE.

Lui! Je ne veux point le voir!

Je veux frapper, les yeux fermés. C'est mon devoir.

HERR GROOT.

Il est avec sa femme et ses enfants.

LA MARGRAVE.

Il l'ose!

A Herr Groot.

Surtout, tais-toi!

HERR GROOT, *à part.*

Donner des ordres bouche close,

C'est malaisé.

LA MARGRAVE.

Que tout soit prêt, pas de retards.

Frappant du pied.

Je ferai déclarer ces enfants-là bâtards.

Regardant la maison.

Oh! l'affreux petit nid qu'a fait là ce rebelle!

HERR GROOT.

La cabane est difforme.

LA MARGRAVE.

Elle est beaucoup trop belle,

Et je le voudrais voir encor plus mal logé
Avec ses sauvageons, dans la rage que j'ai.*Ils sortent.*

II

GRAND' MÈRE

La margrave a aposté derrière les arbres son armée de dix hommes pour se saisir de son fils Charles et d'Emma Gemma. Mais elle regarde jouer ses petits enfants, et son grand courroux se fond en tendresse.

LA MARGRAVE, LES ENFANTS.

Au fond, LES SOLDATS.

CÉCILE, *détaillant ce qu'elle apporte et prenant les herbes brin à brin.*

Ça c'est du thym.

Ça c'est pour les lapins, et ça c'est pour les poules.

LA MARGRAVE.

Oh! les barreaux de fer, les cloîtres, les cagoules,
J'abhorre tout cela, mais j'ai tant de courroux
Que j'irais leur tirer moi-même les verrous!

CÉCILE, *jetant les fleurs et vidant son tablier à terre.*

Écoute, amusons-nous.

Empressement du petit Charles.

Nous jouons à la dame

Qui reçoit un monsieur.

LA MARGRAVE, *cachée derrière la haie.*

J'ai la rage dans l'âme.

Elle regarde les enfants, et peu à peu les écoute. — Pendant qu'ils parlent, sans la voir, elle se rapproche d'eux pas à pas.

CÉCILE.

Vois-tu bien, tu seras la dame.

CHARLES.

Je ne puis

Être la dame, moi.

CÉCILE.

Pourquoi?

CHARLES.

Puisque je suis

Un garçon.

CÉCILE.

C'est égal. — Je te dirai : Madame

CHARLES.

Mais, pour être une dame, il faut être une femme.
Je suis un homme, moi.

CÉCILE.

Mais, qu'on te dit, cela
Ne fait rien. Tu seras la dame. Tiens-toi là.
Je descends de cheval auprès de ta fenêtre ;
Moi, je suis un monsieur.

CHARLES.

Toi, tu ne peux pas être

Le monsieur.

CÉCILE, *avec dignité.*

Je voudrais savoir votre raison.

CHARLES.

Quand on est une fille, on n'est pas un garçon.

CÉCILE.

Est-il brute!

CHARLES.

Un monsieur qui s'appelle Cécile!

CÉCILE.

Je mettrai ton chapeau, ce n'est pas difficile.
J'entre dans la cour; toi, tu dis : Il est fort bien,
Ce jeune homme! On aboie...

CHARLES.

Et qui fera le chien?

CÉCILE.

Adèle.

CHARLES.

Adèle! Oh! non!

CÉCILE.

Pourquoi donc, monsieur Charles?

CHARLES.

Elle ne parle pas.

CÉCILE.

Bête! est-ce qu'un chien parle?

Elle aboiera.

Elle se tourne vers Adèle et se penche.

Houab!

ADÈLE.

Houab!

CÉCILE, *se redressant, à Charles.*

C'est aisé!

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Pourquoi?

CHARLES.

Parce qu'il me déplaît d'être la dame, à moi!

CÉCILE.

Je te dirais : Ce chien, madame, est-il à vendre?

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Le vilain enfant qui ne veut rien comprendre!

CHARLES.

Je ne vends pas ma sœur.

CÉCILE.

Mais c'est le chien!

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Si.

La margrave lève les yeux et aperçoit Emma Gemma et Charles qui viennent d'entrer.

SCÈNE VII

LA MARGRAVE, LES ENFANTS, CHARLES,
EMMA GEMMA.

Au fond dans les arbres, les soldats, Herr Groot qui observe aux aguets.

LA MARGRAVE, à Charles et à Emma.

Mais, mes pauvres enfants, vous êtes mal ici.
Vous n'avez même pas de meubles, votre chambre
Est en plein nord, il doit y geler en décembre.
Quelle idée avez-vous de vous cacher ainsi?
Venez chez moi; chez toi, Charle.

Elle montre le château.

En ce château-ci

Vous serez mieux. Venez. Nous serons tous ensemble.
L'ainée est ton portrait, et celui-ci ressemble,
Mon Charle, à son grand-père, à croire qu'on le voit.
C'est toi le maître Ici l'empereur est sans droit.
Je te déclare duc, je me mets en tutelle.
Oh! la toute petite, houab! houab! quel âge a-t-elle?
Ayez pitié de moi, je ne vous ai rien fait.
Comme c'est long, dix ans! Cet exil m'étouffait.
Je ne suis pas méchante. Ah! vous voyez, je pleure.
Dieu! je vais donc avoir deux Charles à cette heure.
Vous ne l'avez pas vue, elle faisait le chien.
Venez, il ne faut pas qu'elle manque de rien.

Je rêvais d'en avoir une toute pareille.
Pourquoi me laissez-vous seule, moi qui suis vieille?
Ton fils a déjà, Charle, un esprit étonnant.
Je n'ai pas bien longtemps à vivre maintenant.
Venez. Hein, voulez-vous? Ma vie est bien amère
Depuis dix ans.

EMMA GEMMA.

Madame!...

LA MARGRAVE, *ouvrant ses bras.*

Appelle-moi ta mère!

(*La Grand'Mère*, sc. VI et VII, pp. 39-44.)



II

L'ÉPÉE

L'ÉPÉE

Rêverie généreuse, et en toute liberté, plutôt que drame. Cinq scènes, ou mieux, cinq tableaux dialogués et mêlés de chants. On songe aux origines de la tragédie grecque. *L'Épée* est un titre tiré du mot de la fin. Cette fantaisie, dans laquelle de si beaux vers recouvrent des sentiments qui, dans leur contradiction, résument l'histoire de l'humanité : — la soumission de l'individu à Dieu et à l'autorité consacrée par Dieu, — l'amour ardent de la liberté, ardent jusqu'à l'ascétisme, jusqu'au sacrifice de tout, jusqu'à la folie de lutter seul contre tous, — s'intitulerait aussi bien : *Ce qui entre par l'arc de triomphe et ce qui sort de la caverne.*

Nous sommes à l'entrée d'un paysage dalmate, dans une gorge, au pied des grands monts. A droite, un précipice, et une haute muraille de roche à pic, dans laquelle on voit une ouverture qui laisse distinguer une caverne profonde. A gauche, les paysans tressent des feuillages et dressent un arc de triomphe.

Ce qui entre par l'arc de triomphe, c'est le duc qui vient en sa bonne montagne et représente le pouvoir personnel de droit divin. Cette sujétion commune et paisible, cette croyance aux bienfaits de l'autorité imposée par la volonté souveraine, est prêchée par Prêtre-Pierre, prêtre par l'ascendant de l'âge au milieu

de ces rudes montagnards, et patriarche, dont le petit-fils, Albos, intrépide à la chasse, invincible à la fatigue, fait l'orgueil et la sécurité du pays. Albos, plein d'amour pour son grand-père, s'incline devant ses opinions. Voilà l'idéal de paix soumise et de confiant esclavage qui entre sous la voûte festonnée de feuillages et de fleurs.

Ce qui sort de la caverne, c'est la voix sombre de Slagistri, fils de Prêtre-Pierre et père d'Albos, banni de la maison paternelle, réfugié dans son antre depuis un long temps, ermite farouche, épris de liberté, apôtre de l'affranchissement, une manière de Timon rebelle et généreux, et par suite incouté. Prêtre-Pierre, mage révééré, prêche la genuflexion ; Slagistri veut le peuple libre et debout. Il a perdu l'amour de son père, perdu la tendresse de son fils. Son exaltation passe pour folie.

Mais le duc vient d'entrer au village. Prêtre-Pierre, qui a négligé de saluer la bannière, a été, sur l'ordre du seigneur, piétiné, battu, fouetté. Il revient demi-mort, en haillons et sanglant. Le peuple, féal sujet, a hué le vieillard meurtri. Albos, jusqu'alors soumis au pouvoir absolu, se révolte à son tour.

ALBOS, *sanglotant.*

Ah ! l'homme est un aveugle imbécile et dormant !
Pour lui montrer l'abîme il faut l'éroulement,
Et pour qu'il voie enfin l'honneur et la justice,
Il faut que le soufflet de l'ombre l'avertisse !

Il se dresse.

Abominable duc ! prince abject ! affreux roi !
Oh ! qui fera sur lui tomber la foudre ?

SLAGISTRI, *paraissant au seuil de la caverne.*

Toi.

*Dans l'ombre il tient, non par la poignée, mais par le milieu,
une longue lame qui est dans un fourreau de fer.*

ALBOS.

Moi ! mais je ne puis rien. Oh ! l'ours dans sa tanière
Est heureux ! le lion, secouant sa crinière,
Est heureux ! le grand tigre altier, les loups rôdants

Sont heureux ! Tous ils ont des griffes et des dents !
 Mais l'homme est misérable et nu. Sa main crispée
 Est sans force. Il n'a pas d'ongles.

SLAGISTRI, *tirant la lame du fourreau et l'élevant
 au-dessus de sa tête.*

Il a l'épée !

*Il jette le fourreau. Pendant que la toile tombe, Albos saisit
 éperdument l'épée et Slagistri s'agenouille devant l'aïeul.*

A peine est-il besoin d'indiquer l'analogie entre cette conception de l'aïeul, du père et du fils, divisés d'opinion, — mais sans que la race dégénère, — avec celle des *Burgraves*.

Un seul fait, un outrage final, suffit pour amener un dénouement, ou plutôt une conclusion émouvante. Et c'est pourquoi ces magnifiques rêveries à peine réalisées par un semblant d'esquisse dramatique, ne se racontent point. Il en faut jouir d'un esprit libre, comme elles furent écrites.

I

N'ÉCOUTEZ PAS LES BRUITS DE LA CAVERNE

Le peuple se réjouit de l'arrivée de son seigneur le duc. Et il fête aussi le retour de Prêtre-Pierre, patriarche de la montagne, et de son petit-fils Albos, l'infatigable chasseur.

Une voix sort de la caverne, qui inquiète les paysans, la foule, effraye une mère, épouvante les jeunes filles. C'est la voix de Slagistri, fils de Prêtre-Pierre, père d'Albos, ermite épris de liberté.

LA VOIX *dans la caverne.*

A qui donneras-tu le maître détrôné ?

Mouvement dans la foule.

LA MÈRE.

On parle !

ALBOS.

J'ai d'abord cru qu'il avait tonné.
Mais non. C'est une voix humaine.

Tous regardent de tous côtés.

LE MONTAGNARD.

Elle résonne
Dans les lointains échos, mais on ne voit personne.

PRÊTRE-PIERRE, *levant la tête.*

N'écoutez pas les bruits inutiles. Des voix
Qu'on croit humaines, sont l'illusion des bois.
O pasteurs, on n'a pas à trembler sous vos chaumes
Si des mots inconnus sont dits par des fantômes.
Dieu règne. Ce n'est pas l'affaire des vivants
D'écouter le sanglot désespéré des vents
Et des flots, car l'air triste et les sombres eaux creuses
Roulent dans leurs plis noirs les âmes malheureuses,
Et tout un groupe informe et vague de proscrits
Souvent dans l'ouragan passe en poussant des cris.
Les morts ont des tourments ainsi qu'ils ont des palmes.
Laissons l'obscurité tranquille et soyons calmes.
J'arrive des grands monts couverts d'âpres forêts
Où l'on voit de plus loin l'aube et Dieu de plus près.
Je descends, et je suis une face éblouie.
Je me suis enivré l'esprit, les yeux, l'ouïe,
De ce vaste horizon visionnaire; et, seul,
Étant le mage, étant l'apôtre, étant l'aïeul,
J'ai songé, peuple, ému par Dieu presque visible,
Et de ces profondeurs s'ouvrant comme une Bible,
De ces sommets sacrés, de ce ciel pur et chaud
Je rapporte l'immense apaisement d'en haut.
Nos pères adoraient Vesta, mais, fils des cimes,
Habitaient comme nous les montagnes sublimes,
Et ces païens pensifs étaient chrétiens, pour peu
Qu'ils sentissent le souffle auguste du haut lieu,
Quand la clémente nuit, sainte autant qu'elle est sombre,
Courbait leurs fronts devant les étoiles sans nombre.
Peuple, acceptons le monde azuré de Rhéa,

D'Astrée et de Jésus comme Dieu le créa.
 Dieu n'a point fait le choc, le refus, la querelle.
 Il tira du chaos la paix surnaturelle;
 Il a fait les soleils se levant lentement
 Sans haine et sans colère au fond du firmament,
 Les constellations formidables et douces,
 Mai plein de fleurs, l'agneau mordant les vertes pousses,
 La glèbe offrant le grain au moulin qui le moud;
 Car la sérénité suprême régit tout,
 Et l'enfer souffre moins et l'ombre est apaisée
 Quand les petits oiseaux sont ivres de rosée.
 Devant nos aïeux fiers et forts nous nous courbons;
 Mais ils n'étaient que grands, et vous, vous êtes bons.
 Peuple des champs, le jour le dur labour vous ploie;
 Mais après le travail le soir donne la joie
 A ceux à qui la nuit va donner le sommeil;
 L'indigence s'oublie au coin du feu vermeil;
 Le sarment qui pétille aide le pauvre à rire.
 Sachez lire, sachez compter, sachez écrire.
 Dieu donne à votre soif le vin, à votre faim
 L'épi; le soleil vient après l'ondée, afin
 De mûrir le raisin pourpré; la pluie alterne
 Avec l'azur, afin de remplir la citerne;
 Si vous travaillez bien, fils, vous êtes comblés
 D'oliviers, de cédrats, de vignes et de blés.

Levant les mains au ciel.

Dieu! prodigue à nos champs les fruits, les aromates,
 Les moissons, et bénis Othon, duc des dalmates!
 L'homme a besoin de chefs et l'âme d'éclaireurs.
 Othon est l'héritier des anciens empereurs;
 Sois loué d'établir l'ordre ainsi sur la terre;
 Car il est vraiment juste et digne et salutaire
 Que nous te rendions grâce à toute heure, en tout lieu,
 Père saint, tout-puissant Seigneur, éternel Dieu!

Il étend les bras sur le peuple.

Oh! protège, bénis ces hommes et ces femmes.
 Je suis accablé d'ans et je suis chargé d'âmes,
 Car, étant le vieillard, je suis le portefaix;

Dieu qui mets sur nos monts ces neiges, et qui fais
 Glisser la mer le long de nos îles étroites,
 Ce sont d'humbles esprits et des volontés droites,
 Ils sont vêtus de laine épaisse, et la brebis,
 Seigneur, est dans leur cœur autant qu'en leurs habits;
 Ils sont fils des titans du vieux Péloponèse
 Qui peignaient leur armure au feu de la fournaise
 En versant des couleurs sur le bronze rougi;
 Mais le fils chante après que le père a rugi;
 Né d'un peuple guerrier, ce peuple est doux; les hommes
 Sont bons, les enfants gais, les femmes économes;
 Ils travaillent; ils vont à la pêche très loin;
 En remettant du chaume à leurs toits, ils ont soin
 D'y ménager des trous pour les nids d'hirondelles.
 Hommes, prenez les champs tranquilles pour modèles,
 Imitiez la candeur du cygne, et la gaité
 Des nids, et la douceur auguste de l'été;
 Croissez comme les pins, les frênes, les érables,
 Et soyez innocents, et soyez vénérables.
 Que tout est beau, voyez! ce bois vert, ce lac bleu,
 Le soleil, et le soir tous les astres! car Dieu
 Montre le jour sa face et la nuit sa tiare.
 Vivez, aimez.

*Un homme vêtu de deuil, barbe et cheveux hérissés, paraît au delà
 du pont de troncs d'arbre, à l'ouverture de la caverne. C'est
 Slagistri.*

SLAGISTRI.

Et moi, j'affirme et je déclare
 Que ce lac n'est pas bleu, que ce bois n'est pas vert,
 Que la fleur sent mauvais, que tout d'ombre est couvert,
 Que les vierges n'ont pas de beauté sous leurs voiles,
 Que l'aurore est lugubre, et qu'il n'est pas d'étoiles
 Dans les cieux, tant qu'on a sur la tête un tyran!

(L'Épée, sc. II, pp. 75-78.)

II

SEUL CONTRE TOUS

Slagistri est sorti de sa caverne pour prêcher à son père, Prêtre-Pierre, à son fils, Albos, la haine de la servitude. Il est seul à porter au fond du cœur ce sentiment exalté qui l'a fait bannir de la maison de l'aïeul, qui l'a privé de l'amour d'un fils, et qui passe pour folie.

PRÊTRE-PIERRE.

Juda, qui fut roi, fit Israël triomphant;
 Turacar, qui fut roi, sauva le peuple arnaute.
 Un guide est nécessaire aux caravanes; ôte
 Le pilote aux vaisseaux, l'eau va les submerger.
 Est-ce que le troupeau ne suit pas le berger?
 L'état vivre sans chef! l'homme vit-il sans tête?
 Une boussole est donc de trop dans la tempête?
 La famille a le père et le peuple a le roi.
 On sent quelqu'un de bon vivre au-dessus de soi.
 Ce qui fait grands les rois, c'est que Dieu les complète.
 Leur diadème est nimbe, et leur sceptre est houlette;
 S'ils retournent le glaive, à genoux! c'est la croix.
 Je vois Dieu. J'obéis, de même que je crois.
 Moïse monte et Dieu descend. De leur rencontre
 Sort l'éclair et jaillit la loi. Que dire contre?
 Lis la Bible. Comprends le dogme; le salut
 Est dans ce livre saint, si profond qu'il fallut
 Un Dieu pour le dicter, des spectres pour l'écrire.
 Car le prophète était fantôme, et son délire
 Était la vision du ciel démesuré.
 Les mages semblaient fous dans Ur et dans Membré,
 Mais du Seigneur pour eux telle était la largesse
 Que, la raison éteinte, ils gardaient la sagesse.
 De là le Livre, écrit par ces grands inspirés.
 Le roi, quand des vieux temps on gravit les degrés,
 Tient au juge, et le juge adhère au patriarche.
 Et, depuis six mille ans qu'Adam s'est mis en marche,

Le genre humain soumis suit les rois. C'est ainsi.
Et qu'as-tu maintenant à répondre ?

SLAGISTRI.

Ceci,

Que j'étouffe. Oh ! parfois, je m'en vais dans les plaines,
Et j'ouvre ma poitrine aux sauvages haleines,
Farouche, à pleins poumons, comme l'aigle et l'eider,
Je voudrais aspirer les ouragans... — Pas d'air !
Tout est prison. Dans l'eau des lacs, dans les vallées,
Sur les pics, dans les fleurs qui me semblent foulées,
Dans l'herbe et le buisson, dans les jours, dans les nuits
La pesanteur du maître est partout ; je m'enfuis,
Je cherche cette cave obscure, et quand j'y rentre,
J'ai sur moi le mont sombre, et je sens dans cet antre
La montagne moins lourde encor que le tyran !
Je dis que, loin des flots, pays du cormoran,
Loin des neiges, refuge altier du gypaète,
J'ai là, peuple, un cachot rempli d'horreur muette,
Et que, libre dedans, je suis captif dehors !
Peuple, la patience est pleine jusqu'aux bords.
Je dis que j'ai mon père, oui, mais j'ai ma patrie.
Mon père est satisfait, mais ma mère est flétrie ;
Ma mère, la voilà, c'est la montagne. Enfant,
Elle m'aima. Je l'aime à mon tour. Triomphant,
Ou vaincu, je la veux fière autant qu'elle est haute.
Celui qui prend aux monts la liberté, leur ôte
La grandeur, et je dis que je souffre ! je dis
Que c'est en vain qu'au fond des bois les vents hardis
Font bruire et parler la feuille et la ramure,
Je dis que je me sens muet quand tout murmure,
Je dis que je voudrais prendre en mes bras les os
De nos aïeux, et fuir, peuple ! et que les oiseaux,
Quand ils s'envolent, gais et hautains, m'humilient ;
Je dis que les joncs vils me raillent lorsqu'ils plient ;
Je dis qu'en plein été, quand l'air semble agrandi,
J'ai froid, et que je suis aveugle en plein midi.
Est-ce que par hasard vous entendez encore
Le rossignol la nuit et le coq à l'aurore ?

Moi pas. Je dis que j'ai la diminution
 D'être un homme portant envie à l'alcyon,
 Je dis qu'en ce sépulcre où l'âme est endormie,
 J'ai ma part de suaire et ma part d'infamie,
 Et que je sens ce ver, l'opprobre, qui me mord,
 Et que tout est vivant, et que moi je suis mort!
 Oh! porter ce fardeau honteux, un roi! Dépendre
 D'une humeur, qu'il n'a pu sur quelque autre répandre,
 De ses plans contre ou pour telle ou telle tribu,
 D'un plaisir mal fini, d'un vin tristement bu!

Montrant la foule.

Ah! je suis bête fauve, eux sont bêtes de somme!
 O transformation hideuse! Où donc est l'homme?
 Où donc est le peuple? Ombre, où donc est le soleil?
 Je fais le rêve affreux dont ils ont le sommeil!
 Quand donc entendra-t-on le bruit du jet de lave,
 La respiration fauve d'un peuple brave
 Aimant mieux dépenser son sang que son honneur,
 La rumeur de la ruche en éveil, le seigneur
 Criant grâce! l'émeute, et, parmi les mêlées,
 Tous les tocsins hurlant dans toutes les vallées?
 O peuple, en subissant le maître, tu l'absous.
 La conscience humaine est gisante dessous.
 Tu ne distingues plus ton droit. Mais quelle espèce
 D'éclair te faut-il donc dans cette nuit épaissée?
 Moi de moins, tout périt. Car je suis le dernier.
 Oh! je dis qu'en cette ombre on finit par nier
 Que la vie ait un but, que le monde ait une âme;
 Je dis qu'un beau ciel bleu semble un complice infâme,
 Que tout cet univers n'est plus qu'un sombre jeu,
 Et qu'un homme de trop, c'est l'éclipse de Dieu!

Prêtre-Pierre veut l'interrompre. Il le regarde fixement.

Quand la langue de feu tombe, et parle à la terre,
 L'homme ne peut l'éteindre; elle, ne peut se taire.

Il se retourne vers le peuple.

Savez-vous seulement quels aïeux vous avez?
 Vos pères souriaient devant les rois bravés.
 Aux hallebardes d'or, aux riches pertuisanes

Ces pâtres opposaient les piques paysannes;
 Pour garder leur paix sainte ils étaient belliqueux;
 Leur lance était leur femme et couchait avec eux;
 Ah! ni czar, ni sultan, ni duc sérénissime.
 Ils veillaient, ils faisaient des feux de cime en cime,
 Si bien qu'à chaque mont, porteur d'une clarté,
 Ils mettaient cette étoile au front, la liberté.
 Hélas! ce qu'ils étaient flétrit ce que vous êtes.
 Les déroutes du turc féroce étaient leurs fêtes.
 Ah çà! vous avez donc dans l'esprit que je puis
 Oublier nos aïeux qu'un monde eut pour appuis!
 Ils guerroyaient au vent, au soleil, sous les pluies.
 Ils faisaient frissonner leurs mères éblouies;
 Ils pêchaient et chassaient seuls chez eux, expulsant
 Venise avec sa croix, Stamboul et son croissant,
 Et ce golfe a toujours vu devant leurs colères
 Fuir le lourd battement des rames des galères.
 Cela n'empêchait pas de labourer; l'été,
 On moissonnait gaîment, et leur simplicité
 Mêlait l'humble travail aux résistances fières.
 Ce peuple, à l'empereur qui, pour mettre aux bannières,
 Leur envoyait un aigle, envoyait un crapaud.
 Si quelque prince eût dit : J'attends de vous l'impôt,
 Ils eussent répondu : Payable à coups de pique.
 Ah! c'était un beau bruit dans la montagne épique,
 C'était un fier frisson dans les rocs et les bois,
 Quand ces chasseurs de loups donnaient la chasse aux rois!
 Aujourd'hui l'on me dit : Quoi! bandit, tu persistes!
 Oh! que dans vos tombeaux vous devez être tristes,
 Géants!

Il s'approche d'Albos.

Si tu voulais?

ALBOS.

Non.

FRÈTRE-PIERRE, à *Albos*.

Fils, n'écoute rien.

SLAGISTRI, à *Albos*.

Tu me résistes, toi?

ALBOS, *montrant Prêtre-Pierre.*

Vous lui résistez bien!

SLAGISTRI.

O nos aïeux, venez m'aider contre mon père!

PRÊTRE-PIERRE.

Silence!

SLAGISTRI.

Non. — Ce peuple inerte m'exaspère.

A Albos.

Toi bon, toi vertueux, quoi! rien en toi n'éclôt!
 La bonté, cela doit s'allumer. Fils, il faut
 Que toutes les vertus dégagent une flamme,
 Et cette flamme, en bas c'est la vie, en haut l'âme.
 C'est la liberté. L'homme est un esprit. Ayant
 Des ailes, dans la cage il devient effrayant.
 C'est pourquoi l'on m'entend pousser des cris farouches

Regardant le peuple.

Pas de feu dans ces yeux! pas de souffle en ces bouches!
 Oh! quelle abjection!

(*L'Épée*, sc. III, pp. 91-96.)



III

MANGERONT-ILS?

MANGERONT-ILS?

Jamais la fantaisie de Victor Hugo ne s'est donnée plus libre carrière, tour à tour dantesque et shakspearienne, mêlant à l'extase de l'amour les affres de la faim, à la torture de la jalousie la grâce ailée de Puck ou d'Ariel transformé en Aïrolo. Elle invente, imagine; rêve à plaisir; rien ne manque à ses visions, ni la sorcière Zineb, ni le talisman, ni les dictames, ni les plantes mortelles. Le lieu de la scène même est pittoresque et propice à la féerie.

« La ruine d'un cloître dans une forêt.

« Une mesure colossale aussi composée de troncs d'arbres que de pans de mur. Pierres et racines mêlées. Eroulement et broussaille. Ensemble de bâtisse et de végétation, crevassé çà et là de pierres rongées et de fenêtres égueulées, peu distinctes de la vaste et informe claire-voie des branches. A droite, une chapelle ouverte, surmontée d'une croix, et entourée de tombes. Parmi les tombes, droite sur un socle, une statue de saint. En avant de la chapelle, un porche obstrué de branchages faisant une sorte de cellule. Ce porche étant une arche, on peut entrer de deux côtés, soit par devant, soit par derrière. La végétation le couvre au point d'en cacher à peu près l'intérieur. A gauche, un massif de hauts arbustes, en avant duquel le cintre surbaissé d'une tombe détruite offre un deuxième enfoncement de moindre hauteur,

également entouré de ronces. Autour de la ruine, un mur bas, croulant, aisé à enjamber, plutôt parapet que muraille.

« Au delà de cette enceinte, au premier plan, la forêt. Au fond, la mer.

« A la décroissance des cimes des arbres, et à l'élévation de l'horizon de mer, on sent qu'on est sur une hauteur.

« Près de la chapelle, une brèche étroite dans le mur, ne pouvant donner passage qu'à une personne à la fois, s'ouvre sur un escalier de pierres brutes qui semble s'enfoncer dans un précipice et descendre vers la mer. »

De plus en plus la fable est peu de chose, et les événements se réduisent à si peu que rien.

Le roi de Man, accompagné de son conseiller Mess Tityrus, de son connétable et de ses archers, poursuit lady Janet, dont il est épris, et qui s'est réfugiée avec lord Slada dans l'asile d'un couvent. Les deux amants y ont été mariés. A l'entrée du mur d'enceinte tombe le pouvoir du roi. Mais la règle de ce refuge impose aux hôtes la privation de nourriture. Échappant à la jalousie du roi, lord Slada et lady Janet *mangeront-ils ?*

Non, car le roi veille. — Oui, car le bon voleur, Aïrolo, a pitié de leur sort et se met en tête de leur sauver la vie et de les nourrir. Il assiste la sorcière Zineb, mourante, qui lui remet un talisman, une plume d'oiseau, dont la possession assure cent ans de vie. Zineb a cent ans, et s'éteint, non sans avoir prédit au roi qu'il mourrait en même temps que le premier homme qui lui apparaîtrait, les mains liées derrière le dos. Aïrolo, dans son expédition nourricière, est arrêté par les archers royaux et ramené dans la posture prédite par Zineb. Le connétable veut pendre le voleur. Mais le roi s'y oppose. Talisman, prédiction ont fait du roi l'associé d'Aïrolo dans la vie. Jamais prince ne prit tant d'intérêt à l'existence d'un pauvre homme.

Aïrolo parle de mourir; le roi tremble. Il a faim; le roi l'invite à son festin et lui cède furieusement le fauteuil. Même Aïrolo a ses invités : les deux amants affamés, à qui il a promis de les ravitailler. Il les fait asseoir, manger, boire, à la grande colère du roi de Man, qu'il

détrône par la même occasion, pour contenter ses instincts populaires et mettre l'amour sur le trône après l'avoir mis à table.

Vous, vous allez régner à votre tour. Enfin,
Soit. Mais souvenez-vous que vous avez eu faim.

Au total, imagination pure, débridée au milieu des plus nobles douleurs et des plus noirs tourments ; sentiments graves, paradoxes piquants qui se mêlent et se croisent ; sans compter la verve primesautière d'Aïrolo, légère et jaillissante.

I

L'INUTILE ROYAUTÉ

Le roi de Man accompagné de son conseiller Mess Tityrus a poursuivi jusqu'à l'enceinte d'un *asile* lord Slada et lady Janet, dont il est épris. Les deux fugitifs se sont réfugiés dans ce couvent, où ils ont été accueillis et mariés. Ils sont en sûreté contre la colère du roi.

LE ROI.

Les rois n'existent pas tant qu'on a des asiles !
A quoi bon être lord de la mer et des îles ?
Quoi ! moi le maître, à qui tous disent : J'obéis !
Moi qui descends des dieux et des loups du pays,
Moi qui de mes créneaux couvre toute la côte,
Moi, roi de Man, ayant justice basse et haute,
Moi que la guerre emplit de son souffle fougueux,
Parce qu'il a passé par la tête d'un gueux
De marmotter jadis du latin sur ces pierres.....
Parce que le passant, sorte de brute, épèle
L'absurde mot Refuge au front de la chapelle,
Quoique je sois le roi, quoique je sois jaloux,
Quoique j'aie un donjon, des carcans et des clous,

Montrant la forêt derrière lui.

Quoique mes gens soient là tenant leurs armes prêtes,
Me voilà condamné, moi l'homme que les bêtes
Et les dragons des bois craindraient d'avoir contre eux,

A laisser devant moi s'aimer deux amoureux !
 Quoi ! mon pas fait trembler jusqu'aux morts sous leurs marbres
 Quoi ! j'ai tant accroché de squelettes aux arbres
 Que la lune hideuse a peur au fond des bois ;
 Et mes gibets sont tous vaincus par cette croix !

Il montre la croix sur la chapelle.

Je suis un tout-puissant frémissant d'impuissance !
 Ma cousine Janet, avec son innocence,
 Et mon cousin Slada, grand garçon pâle et doux,
 Allons, mariez-vous ! c'est bien, adorez-vous !
 Deux insolents ! dont l'un est la femme que j'aime !
 Et parce qu'ils ont eu l'odieux stratagème
 De se sauver ici, d'échapper à ma dent,
 Je reste là stupide ! — Est-ce assez impudent,
 A qui brave le roi Dieu vient prêter main-forte !
 Maître partout ailleurs, devant ce seuil j'avorte.
 J'assiste à cet éden comme un Satan transi.
 Je regarde cet homme et cette femme ici
 Comme une sphère voit passer une autre sphère !
 Quoique près, ils sont loin. Et, furieux, que faire ?
 Vingt archers sous la main qui ne servent à rien !
 Triste, à l'attache, au pied de ce mur comme un chien.
 Je me ronge les poings, et je perds la gageure,

Il arrache une poignée de fleurs.

Et j'écume, et ces fleurs me semblent une injure,
 Tandis qu'ainsi qu'Artus et la belle Euriant,
 Ces amants, à travers les grands chênes, rient
 De moi, vile araignée engluée en sa toile,
 Contemplant le lever de quelque blanche étoile !

MESS TITYRUS.

Milord...

LE ROI.

Conseille-moi, car je suis enragé.

MESS TITYRUS, *s'inclinant.*

Milord...

LE ROI.

Parle.

MESS TITYRUS.

Je suis joueur de flûte, et j'ai
 Pour fonction de mettre en musique le règne
 De votre altesse. Il sied que le peuple vous craigne;
 Votre sceptre est un fouet, très habile, vraiment.
 Apprivoiser, c'est là tout le gouvernement;
 Régner, c'est l'art de faire, énigmes délicates,
 Marcher les chiens debout et l'homme à quatre pattes;
 Vous y réussissez. Vous atteignez le but;
 On est fort plat. L'impôt, la dime, le tribut,
 Croissent correctement, et, si quelques-uns grondent,
 Nul n'ose résister. Vos potences abondent,
 Vos glaives sont coupants, vos estocs sont pointus;
 Moi, j'adoucis les cœurs en chantant vos vertus.
 Ne me demandez pas autre chose.

LE ROI.

Imbécile!

(Mangeront-ils? I, sc. III, pp. 120-122.)

II

LES ANGES ONT FAIM ET SOIF

Lord Slada et lady Janet s'exaltent et s'adorent pour tromper
 la crise de l'estomac.

LORD SLADA, *jetant un coup d'œil sur la mer.*

L'été calme ces grandes eaux.
 Dieu nous aide. Une barque est en bas. Sois tranquille.
 Nous trouverons moyen d'échapper de cette île.
 Il suffit de tromper les guetteurs un moment.
 Quel beau lieu! Cette mer, c'est un enchantement.
 C'est que, vois-tu, je sens une joie inouïe.
 Ma vie est dans l'azur, flottante, épanouie,
 Lumineuse, et mon cœur s'ouvre, et je te reçois
 Et je t'aspire! esprit, femme, qui que tu sois!
 Car il est impossible, enfin, que tu contestes

Cet éblouissement de tes regards célestes
 Qui te fait souveraine et terrible, et qui rend
 Insensé le pauvre homme à tes côtés errant.
 Oh ! vivre ensemble est doux ! Ton front au jour ressemble.

LADY JANET, *posant sa tête sur l'épaule de lord Slada.*

Quelque chose est plus doux encor ; mourir ensemble.
 Le tombeau vous reprend dans sa pâle vapeur.
 Mourir séparément, c'est effrayant. J'ai peur
 Que le premier qui meurt et qui part ne rencontre
 Là, dehors, dans la tombe où le vrai jour se montre,
 Quelque ange qui l'entraîne en son vol, pour toujours,
 Dans l'infidélité des célestes amours,
 Et lui fasse oublier, dans la haute demeure,
 L'autre âme, l'ange à terre et sans ailes qui pleure !
 On n'est pas sûr qu'un mort soit fidèle. Jurez
 Que vous ne mourrez pas et que vous m'aimerez ?

LORD SLADA.

Je le jure.

LADY JANET.

Dieu même, ou toi, je te préfère !
 Je n'imagine pas, n'importe en quelle sphère,
 De respiration, si tu n'es de moitié.

LORD SLADA.

L'homme est fait de malheur, la femme de pitié.
 C'est pour cela, Janet, que vous m'aimez. Mon rêve
 Commence dans le ciel et près de vous s'achève.
 Je monte quand je viens de l'empyrée à vous,
 Et je ne suis jamais si haut qu'à vos genoux.

LADY JANET, *l'entourant de ses bras.*

Se tenir embrassés dans l'azur, quel beau songe !

LORD SLADA.

Janet !

LADY JANET.

Milord !

LORD SLADA

L'extase en clarté se prolonge.
 Au-dessus de nos fronts, là-haut, n'entends-tu pas

Sur nos têtes des voix, des haleines, des pas,
 Et n'aperçois-tu pas une fleur sacrée?
 Cette forêt ébauche au loin la vague entrée
 Du divin paradis plein d'âmes et de feux
 Qui sont des cœurs mêlés aux profonds gouffres bleus.
 Viens, aspirons l'oubli sous ces branches dormantes.
 Ces nids sont des hymens, ces fleurs sont des amantes.
 Notre âme communique avec tous les frissons
 Des choses à travers lesquelles nous passons.
 Les prodiges charmants du rêve nous caressent.
 Viens! aimons-nous. Le rire et les pleurs apparaissent
 En perles dans ta bouche, en perles dans tes yeux.
 Tu t'es transfigurée en un rayon joyeux.
 Je crois te voir fouler de vagues asphodèles.
 Où donc prends-tu cela que nous n'avons point d'ailes?
 Je sens les miennes, moi. Je suis prêt. Si tu veux
 Dénouer dans l'aurore immense tes cheveux,
 Si tu veux t'envoler, je suis prêt à te suivre,
 Je te verrai planer, je me sentirai vivre,
 Pendant que tu feras derrière toi pleuvoir
 Des étoiles dans l'ombre auguste du ciel noir.
 Si tu savais, je t'aime! O Janet, mes paroles,
 Je les prends aux parfums, je les prends aux corolles;
 J'en suis ivre; ces flots, ces rochers, ces forêts
 Aident mon bégaiement, et sont là tout exprès
 Pour traduire à tes yeux ce que ma voix murmure.
 Et sais-tu ce qui sort de toute la nature,
 Ce qui sort de la terre et du ciel? c'est mon cœur.
 Ce que je dis tout bas, ce bois le chante en chœur.
 Dans l'univers, qu'un songe inexprimable dore,
 Il n'est rien de réel, hors ceci : je t'adore!
 Un mot remplit l'abîme. Un mot suffit. Il faut,
 Pour que le soleil monte à l'horizon, ce mot.
 Et ce mot, c'est Amour! L'éternité le sème.
 Dieu, quand il fit le monde, a dit au chaos : J'aime!

Il lui prend la main et la pose sur ses cheveux.

Mets sur mon front ta main. Je suis ton protégé.
 Déesse, inonde-moi de ta lumière.

LADY JANET, *à part.*

J'ai

Une faim!

LORD SLADA, *à part.*

Oh! la soif!

(Mangeront-ils? I, sc. III, pp. 138-140.)

III

AÏROLO, LE BON VOLEUR

Aïrolo, qui s'est aussi réfugié dans l'asile, et que le voisinage des archers du roi ne rassure point, a vu la détresse des deux amoureux qui se meurent de faim. Avant de leur proposer ses services, il se fait connaître.

LADY JANET.

Cet homme m'a fait peur, mais il rit d'un bon rire.

LORD SLADA.

Qu'es-tu?

AÏROLO.

Celui qui rôde. Un passant. Pour tout dire, Je suis pour les humains ce que, pardonnons-leur, En langage vulgaire ils nomment un voleur.

*A lady Janet.**A lord Slada.*

O la plus belle! ô sire aimable entre les sires!
Ayant un peu le temps de causer, vu les sbires
Qui nous guettent, je vais, pour charmer vos ennuis,
Vous dire de mon mieux qui je suis, si je puis.

Il se place entre eux deux et prend sous un de ses bras le bras de lord Slada et sous l'autre le bras de lady Janet.

Mes bons amis, il est deux hommes sur la terre :
Le roi, moi. Moi la tête, et lui le cimenterre.
Je pense, il frappe. Il règne, on le sert à genoux ;
Moi, j'erre dans les bois. Tout tremble autour de nous ;

Autour de moi c'est l'arbre, autour de lui c'est l'homme
 Le meilleur vin de Chypre emplit son vidrecome ;
 Moi, je bois au ruisseau dans le creux de ma main.
 Le roi fait toujours bien, moi toujours mal. Amen.
 Lui couronné, moi pris, nous marchons en cortège.
 Chers, il vous persécute et moi je vous protège.
 Le prince est la médaille et je suis le revers ;
 Et nous sommes tous deux mangés des mêmes vers.
 Peut-être en ma caverne on fait un meilleur somme
 Que dans la sienne. Il est fort vulnérable, en somme,
 Il peut aussi finir par être échec et mat.
 Le roi, c'est mon contraire. Ou bien mon grand format
 Je suis un conquérant de liards dans les poches,
 Mais j'ai l'honnêteté des bonnes vieilles roches ;
 Je suis le va-nu-pieds, mais non pas l'aigrefin ;
 Je livre la bataille immense de la faim
 Contre le superflu des autres. Qu'on me dise
 Que j'ai tort si la faim devient la gourmandise,
 D'accord, mais je suis maigre. Amis, j'habite aux champs,
 Et je tiens compagnie aux arbres point méchants ;
 Mon antre a la gaité décente d'une cave.
 Là je jeûne pendant que le moineau se gave,
 La nature ayant tout prévu, l'homme excepté.
 L'hiver, de droit je gèle, ayant sué l'été.
 Près de moi la perdrix glousse, le mouton bêle ;
 Car je suis un flâneur bien plutôt qu'un rebelle.
 Parfois dans les genêts, comme moi sauvageons,
 Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons
 Ta bourse ? — Je n'ai rien. — Alors prends mon pain.

A lady Janet avec un sourire.

Belle,

Absolvez-moi. Je vis dans la loi naturelle ;
 Attentif après tout au chant des bois, bien plus
 Qu'aux voyageurs passant avec des sacs joufflus.
 Avril vient tous les ans me faire mon ménage.
 Faut-il vous compléter mon portrait ? Braconnage,
 C'est mon instinct. Pensif, je dédaigne de loin
 Le juge, plus le prêtre ; et je n'ai pas besoin
 De vos religions, je lis Dieu sans lunettes.

J'aime les rossignols et les bergeronnettes.
 J'ignore si j'arrive et ne sais si je pars.
 Parfois dans le zéphir je me sens presque épars.
 Amants, soyez un feu ; je suis une fumée,
 Ma silhouette glisse et fond dans la ramée.
 Dans les chaleurs, quand juin met à sec le torrent,
 Au plus épais du bois je me glisse, espérant.
 Je suis le néant gai. Supposez une chose
 Qui n'est pas et qui rit ; c'est moi. Je me repose,
 Et laisse le bon Dieu piocher. Dévotement,
 J'écoute l'air, la pluie, et ce fier grondement
 Des brutes dans les champs, de l'autan dans la nue,
 Que la mer accompagne en basse continue.
 Le soir j'accroche un rêve à l'astre qui me luit,
 Clou de la panoplie immense de la nuit.
 Je songe, c'est beaucoup. Les fleurs, voilà mon faste.
 Si quelque détail cloche en ce monde si vaste,
 Je n'en triomphe point, tout en l'apercevant ;
 Je subis les accès de colère du vent
 Et la mauvaise humeur des saisons inégales
 Avec la dignité modeste des cigales.
 Des éléments bourrus nous sommes prisonniers.
 Bien. Soit. Les quatre vents sont quatre chiffonniers
 Portant le chaud, le froid, le beau temps, la tempête ;
 Chacun vient nous vider sa hotte sur la tête.
 Savez-vous que le vent doit beaucoup s'amuser ?
 Quel coureur ! — Jamais pris, — chanter, — ne point s'user !
 Ce serait là, je crois, ma vocation. Vivre
 Là-haut, assourdissant d'une rumeur de cuivre
 Le bon vieux genre humain, ce bipède dormant,
 Être un bandit céleste errant au firmament,
 Un esprit ouragan changeant cent fois de formes,
 Faisant en plein azur des sottises énormes !
 Ça m'irait. Mais qu'importe ? est-il rien de certain ?
 Je n'ai jamais le soir mon avis du matin.
 L'hésitation molle entre ses bras me porte.
 Se contredire est doux. Je suis pour qu'une porte
 Ne soit jamais ouverte ou fermée. A peu près
 Est ma devise. Un lys me plaît, comme un cyprès.

Je ris avec le flot, et parfois dans la brume
 Je pleure avec l'écueil que bat la vaste écume.
 Pour l'homme, vivre c'est désirer. J'ai donné
 Ma démission, moi, le jour où je suis né.
 Toute la question terrestre, c'est la femme.
 Qui l'aura? Vous ou moi? Personne et tous. Madame
 Se rit de nous. Voyez, c'est un enchantement,
 Une grâce, et chacun vise ce cœur charmant;
 Le bonheur, but réel, mais conquête impossible,
 Est un concours d'archers dont la femme est la cible.
 J'y renonce. Hélas! l'homme a pour bien le péché.
 Comme une sensitive, avant qu'il l'ait touché,
 Il voit se dérober le bonheur contractile.
 Dire au destin son fait, c'est beau, mais inutile;
 Je m'en prive. On s'escrime à deviner pourquoi
 Le mal règne pendant que le bien se tient coi,
 Et de ce pugilat avec la destinée
 Notre logique sort fort contusionnée.
 Moi, j'aime mieux grimper dans les arbres. J'aurais
 Droit au titre de clown familier des forêts;
 Dans tous leurs casse-cous j'exécute une danse.
 Parfois aux moineaux francs je parle en confidence.
 Je leur conte comment j'aurais fait si j'avais
 Fait le monde, et que l'homme eût été moins mauvais.
 Je reçois leurs bravos, j'accepte leurs huées,
 Et je discute avec ces bavards des nuées.
 Je leur dis mon système; ils jasant en tout lieu,
 Et quelque chose en va peut-être jusqu'à Dieu,
 Et c'est une façon de le mettre en demeure.
 S'il m'écoute, il fera la vie un peu meilleure.
 A présent croyez-vous mon métier lucratif?
 Point. Je ne suis de rien ici-bas le captif.
 Voilà tout.

Jetant les yeux sur la végétation.

Passereaux, j'ai le même boccage
 Que vous, et j'ai la même épouvante, la cage.

A lord Slada.

Mon patrimoine est mince. Errer dans les sentiers,

C'est là mon seul talent ; je plains mes héritiers.
Voyons, que laisserai-je après moi ?

Regardant autour de lui.

Cette dune,

Ces sapins, les roseaux, l'étang, le clair de lune,
La falaise où le flot mouille les goëmons,
La source dans les puits, la neige sur les monts,
Voilà tout ce que j'ai. Moi mort, si l'on défalque
De tout cela de quoi payer le catafalque,
Il reste peu de chose. — Ah ! je vaudrais bien les rois,
Car j'ai la liberté de rire au fond des bois.
Mon chez-moi c'est l'espace, et Rien est ma patrie.
Voyez-vous, la naissance est une loterie ;
Le hasard fourre au sac sa main, vous voilà né.
A ce tirage obscur la forêt m'a gagné.
Joli lot. C'est ainsi que, parmi la bruyère
Où Puck sert d'hippogriffe à la fée écuyère,
Enfant et gnome, étant presque un faune, j'échus
Comme concitoyen aux vieux arbres fourchus.
Dans l'herbe, dans les fleurs de soleil pénétrées,
Dans le ciel bleu, dans l'air doré, j'ai mes entrées.
Je suis tout seul, je suis tout nu, quel sort charmant !
Pourtant rien n'est complet. Vivre sans vêtement,
Sans maison, sans voisin, à l'état de nature,
Comme un lièvre orphelin cherchant sa nourriture,
En plein désert, ayant pour outils ses dix doigts,
Avec les animaux féroces dans les bois,
Cela même a parfois ses côtés incommodes.
Mais, les oiseaux étant heureux, je suis leurs modes.
La divine rosée éparse est le cadeau
Que fait la fraîche aurore à ces gais buveurs d'eau.
J'en bois comme eux. Comme eux je m'en grise, et je chante.
Mais j'aime aussi du vin l'extase trébuchante.
De temps en temps, je vais à la ville, en congé.
Quant à mes qualités, je suis très goinfre, et j'ai
Un comique grossier qui plaît aux basses classes.
Je le sais pour avoir hanté les populaces.
En somme, je médite, en regardant tantôt

Dans les ronces, par terre, et dans le ciel, là-haut.
 J'erre comme un chevreuil, comme un pinson je perche
 L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
 Un jour, dans une rue, aux badauds, aux valets
 Un vieux pitre enseignait, entre deux gobelets,
 La science, et j'en ai pu saisir au passage
 Toute la quantité qu'il faut pour être sage.
 Je m'en sers dans les bois. J'en trouve ici l'emploi.
 Maintenant, que je sois traqué, mis hors la loi,
 Par vos codes coiffé d'un sombre bonnet d'âne,
 Que j'escroque ma part de la céleste manne,
 Possesseur de zéro, que j'en sois le voleur,
 Ça fait rire. Je suis le pire et le meilleur.
 Je suis l'homme d'en bas. Amis, c'est agréable.
 Dieu, s'il n'était pas Dieu, voudrait être le Diable.
 Je vois l'envers de tout. Que c'est risible, hélas !
 Pourtant d'être épié par le guet je suis las.
 Ce matin, le sentant dans l'ombre où je m'enfonce,
 J'ai balayé ma roche, épousseté ma ronce,
 Mis de l'ordre en mon trou que j'ai barricadé ;
 Après quoi, serviteur ! je me suis évadé,
 Et je prends comme vous cet asile pour gîte.
 Mais sans plaisir.

LORD SLADA.

Pourquoi ?

AÏROLO.

Voir un mur, ça m'agite.

LORD SLADA, *montrant l'espace autour d'eux.*

C'est un beau lieu pourtant. L'horizon enflammé,
 Les bois, la mer, le ciel...

AÏROLO.

Ça sent le renfermé.

On est captif ici. Cette enceinte me fâche.
 Protégé, mais coffré. Soit, le gibet me lâche,
 Mais la prison me tient, moi l'homme hasardeux.
 Entre deux objets laids, haïssables tous deux,

C'est pour le plus voisin que j'ai le plus de haine.
Après tout, j'aime autant la corde que la chaîne.

(*Mangeront-ils? I, sc. iv, pp. 143-149.*)

IV

ZINEB LA SORCIÈRE

En allant chercher le déjeuner des deux amoureux, le bon Aïrolo a rencontré la sorcière centenaire Zineb qui fuyait, éperdue, devant les archers du roi. Il l'a saisie dans ses bras et il l'apporte évanouie.

AÏROLO, ZINEB.

AÏROLO. *Il achève d'escalader l'enceinte.*

Hun!... ouf!... ah!

Il arrive sur le parapet et y dépose la vieille immobile et inerte comme si elle était morte.

Ce bois est singulier, ma parole! on y va
Chercher une noisette, on rapporte une femme.
J'ai cueilli cette vieille. Elle est bien mûre, et l'âme
Ne tient guère à ce corps frêle, usé, transparent,
Et que je viens encor de fêler en courant.

Il franchit le parapet et pose doucement Zineb à terre.

C'est la pauvre Zineb.

Il la considère essoufflé.

J'ai, sans que rien m'arrête,
Couru, pour la tirer des pattes de la bête
Qu'on appelle Justice.

*Il la regarde avec une sorte de tendresse et d'admiration,
puis il regarde la forêt.*

Elle est l'âme d'ici.

Je la connais. Parfois, laissant là tout souci,
Nous voleurs, nous causons, nous nous donnons relâche,
Nous avons avec l'homme un rire aimable et lâche,
Nous nous chauffons les pieds au feu du chevrier,

Nous nous humanisons enfin, pour varier.
 Elle, jamais. Elle a pour loi d'être à distance.
 Elle tâche de voir dans l'invisible, et pense,
 Et dédaigne. Jamais ce cœur ne s'asservit
 Ni ne plia, depuis un siècle qu'elle vit.
 Souvent son grand front blême argenté par la lune
 M'est apparu. Son antre est là-bas. A la brune,
 Et dès l'aube, elle va dans les rochers rôdant.
 Nous ne nous parlons pas, sans nous fuir cependant.
 Elle a je ne sais quoi, sous son voile de serge,
 D'une mère farouche et d'une sombre vierge.
 Quoique de même espèce, elle m'intimidait.
 Elle est démon du bois dont je suis farfadet.

Il lui prend le bras et lui tâte le pouls.

Allons, revenez donc à vous, ma bonne femme.

Il laisse retomber la main de Zineb.

Je l'ai vue hier encor cueillir la jusquiame ;
 Étant sorcière, elle a cette herbe en amitié.
 — Sur ma foi, tout à l'heure elle m'a fait pitié.
 Comme on vous la traquait dans les routes tortues !
 Ils étaient tous armés de cent choses pointues,
 L'archer, le paysan, le sergent, le truand ;
 C'était comme un essaim de guêpes se ruant ;
 Les mouches essayaient de prendre l'araignée.
 Je l'ai dans le taillis brusquement empoignée,
 Et, je ne sais comment j'ai fait, j'ai réussi
 A la traîner, sans être aperçu, jusqu'ici.
 Hé ! Zineb... — Un soupir ! bon, elle se réveille.

Le bras de la sorcière bouge. Sa paupière se soulève.

Hé bien, nous ouvrons donc les yeux, ma pauvre vieille ?
*La sorcière se dresse lentement sur son séant, écarte ses cheveux
 gris de son front et de ses yeux, et le regarde.*

ZINEB.

Je te dois tout, mon fils.

AÏROLO.

Oui, vous avez raison,
 Sans moi, vous étiez prise, et marchiez en prison.

Vous me devez ce bien, le vrai trésor, en somme,
Le seul, la liberté.

ZINEB.

Plus que cela, jeune homme.

AÏROLO.

Plus que la liberté, dites-vous. Alors quoi ?
La vie ! au fait, c'est vrai.

ZINEB.

Plus que cela.

AÏROLO.

Ma foi,

Je commence à ne plus comprendre votre style.

ZINEB.

Écoute, je te dois la mort sombre et tranquille.
Je te dois, dans ce bois, sous ces rameaux cléments,
Parmi ces rocs sacrés, mystérieux aimants,
Sous les ronces, au pied des chênes, sur la mousse,
Dans la sérénité de l'obscurité douce,
La mort comme les loups et comme les lions.
Je te dois, loin des peurs et des rébellions,
L'évanouissement dans la bonne nature.
Tu m'aplanis le seuil de l'extrême aventure.
Sans toi j'étais perdue, ami. Prise par eux,
Et, mourante, jetée aux vivants monstrueux !
J'ai cent ans. Hier, j'ai dit : Mon agonie est proche.
Ce matin, je m'étais mise sous une roche.
Nous autres, les esprits et les bêtes des bois,
Nous voulons finir loin des rumeurs et des voix ;
Pour qui meurt, toute chose, excepté l'ombre, est fausse.
La salamandre creuse elle-même sa fosse,
La taupe va sous terre, et l'aigle encor plus loin,
Dans le nuage, et l'ours veut tomber sans témoin,
Et les tigres, rentrant leurs griffes sous leurs ventres,
Majestueusement meurent au fond des antres ;
Et quand on est leur femme, et leur sœur, on s'enfuit
Ainsi qu'eux, on se cache, et l'on rend à la nuit
Son âme, comme après la bataille, l'épée.

Donc je me dérobaï. Voir, par une échappée,
Le sinistre univers, de moins en moins vermeil,
Sentir qu'il devient rêve, et qu'il devient sommeil,
Voir se superposer d'inconcevables routes,
Dans un tremblement triste et vague être aux écoutes,
Avoir, sans savoir où, ni comment, ni pourquoi,
La dilatation d'une fumée en soi,
C'est là mourir. L'horreur d'expirer vous étonne.
On craint d'être trop près de l'endroit où Dieu tonne,
En même temps on sent de la naissance. On croit,
Pendant qu'on s'amoin-drit, comprendre qu'on s'accroît.
On distingue, en un lieu sans contour, un mélange
De soir et de matin, de suaire et de linge,
Les roses, ô terreur ! qui vous boivent le sang,
Et le ciel qui vous prend votre âme, et l'on se sent
Finir d'une façon et commencer de l'autre.
L'esprit plane en la mort, la matière s'y vautre,
Cette fuite des chairs qui vous quittent et vont
Vers la terre vous laisse au cœur un froid profond.
Aujourd'hui, défaillante, et comprenant la chose,
Voulant sans trouble entrer dans la métémpsycose,
Je m'étais enfuie en mon antre inconnu.
J'attendais le sommeil... le supplice est venu !
Des hommes, chiens hurlants, soudain m'ont découverte,
Et, comme au sanglier, dans la clairière verte
Ils m'ont donné la chasse, et, hideux, inhumains,
M'ont poursuivie avec des pierres dans les mains,
Comme l'orage accable une barque échouée.
Oh ! le prolongement des haines, la huée !
C'est horrible. En ce bois, de toutes parts battu,
J'ai fui, terrifiée... — Oh ! te figures-tu,
Être saisie, avec d'affreux éclats de rire !
Ma chair vue à travers mes haillons qu'on déchire,
Et le bûcher, le prêtre et le glas du beffroi,
Et tout ce pêle-mêle infâme autour de moi,
La foule m'insultant, les petits, les femelles,
Raillant ma nudité, ma maigreur, mes mamelles,
Ce sein qui fut jadis choisi par les démons
Pour allaiter des dieux terribles dans les monts !

Folle, à travers les rocs, les taillis, les ruelles,
 Ensanglantant mes pieds aux broussailles cruelles,
 J'ai fui... Tu m'as sauvée, et maintenant, ici,
 Je vais mourir paisible et farouche, merci !
 Tout commence et périt, puis ailleurs recommence.
 Les flocons des vivants tombent en neige immense ;
 La vie est une roue éternelle, et résout
 La naissance de tout par le meurtre de tout ;
 L'oubli plein de tombeaux est sous le ciel plein d'astres.
 Dieu, c'est le sphinx. Les bois, les monts sont les pilastres,
 Les porches et les tours du grand temple inconnu.
 De fantôme masqué devenir spectre nu,
 C'est là tout le destin, mon fils, de tous les hommes.
 Buvez vos vins, parez vos fronts, comptez vos sommes,
 Et mourez. Le puissant, roi dans la tombe encor,
 Veut mourir avec bruit et pourrir dans de l'or.
 Mais nous, nous les proscrits, animaux ou prophètes,
 Dont les âmes de rêve et de stupeur sont faites,
 Nous mourons autrement. Les êtres tels que moi
 Ont pour dernier refuge et pour dernier effroi
 La disparition gigantesque dans l'ombre.
 J'entre dans l'infini, mon fils, je sors du nombre.
 Bientôt je saurai tout, et ne verrai plus rien
 Que lui. J'entends bruire un monde aérien.
 Mon fils, à l'agonie il faut la solitude ;
 L'âme tremblante prend sa dernière attitude ;
 La rentrée au mystère est un suprême aveu ;
 L'âme qui se met nue en présence de Dieu
 Et qui se sent par lui vue au fond de l'abîme,
 A besoin d'être seule en sa honte sublime ;
 Devant Dieu, sa beauté paraît, sa laideur fond ;
 Il faut au dernier souffle un espace profond,
 Le silence, nul pas, nul cri, nulle prunelle,
 Une noirceur sans bruit, la nuée éternelle,
 Un vide lumineux, ténébreux, ébloui,
 L'homme absent, et le monde immense évanoui.
 Cette auguste pudeur de la mort, tu l'abrites.
 Sois béni.

Elle lui pose les mains sur le front.

AÏROLO, *souriant.*

C'est beaucoup pour mes faibles mérites.

ZINEB, *regardant autour d'elle les broussailles.*

Ce lieu plein de venins me plaît. Port souhaité !
Toute cette herbe, ami, c'est de l'éternité.
C'est de l'évasion. Les poisons sont nos frères.
Ils viennent au secours de nos pâles misères.
Mange une de ces fleurs tragiques de l'été,
Tu meurs. Te voilà libre.

AÏROLO, *à part.*

Une tasse de thé,
Sucrée et chaude, avec un nuage de crème,
Me plairait mieux

ZINEB, *étendant les bras et respirant avec peine.*

Je sens venir l'instant suprême.

Elle aperçoit l'espèce de caveau bas du tombeau ruiné et vide à gauche. Elle s'y traîne. Aïrolo la soutient. Elle se couche dans le tas d'orties et de ciguës qui emplit l'enfoncement et qui le recouvre à demi. Sa voix faiblit de plus en plus.

Tu me mettras la robe odorante des houx
Et des jongs, sous ce mur que hantent les hiboux.

Elle ôte la plume qu'elle a dans ses cheveux. Elle jette un coup d'œil sur le déguenillement d'Aïrolo.

Des loques ! Aussi lui l'indigence l'affame.

AÏROLO.

Loques. Le mot est dur pour mon linge, madame.
J'en conviens, mon costume a des trous, je le sens,
Qui laissent voir ma chair, mais aux endroits décents.

Zineb lui présente la plume qu'elle a retirée de sa coiffure.

ZINEB.

Noie à présent ceci sur ton chapeau.

AÏROLO.

Madame...

ZINEB.

Cette plume magique est prise au héron-flamme,
Et fait vivre celui qui la porte cent ans.

AÏROLO.

Vous me faites cadeau de votre siècle.

ZINEB, *se soulevant.*

Attends.

Je veux te l'attacher moi-même.

Elle attache la plume au chapeau d'Aïrolo.

O mon fils, sache

Que ni le gibet, ni le bûcher, ni la hache,
 Jusqu'au jour où cent ans auront passé sur toi,
 Ne peuvent entamer ce talisman. Sa loi
 C'est de te protéger toujours quoi qu'il advienne.
 Même pris, tu verras la gueule de l'hyène
 Et la main du bourreau s'ouvrir pour te lâcher.
 Tu te riras du roi, tu braveras l'archer.

Elle achève de fixer la plume et lui met le chapeau sur la tête.

Je fais un front sacré de ta tête proscrite.
 Car cette plume est fée, ami, selon le rite
 Suivi par Mahomet pour sa jument Borak.

AÏROLO, *à part.*

Elle surfait sans doute un peu son bric-à-brac.

ZINEB.

Tout ce que je te dis, tu dois le croire.

AÏROLO.

En masse.

Oui.

A part.

Rien n'afflige plus les gens qu'une grimace
 Quand ils nous font cadeau, par grande affection,
 D'un bibelot cueilli dans leur collection.

ZINEB.

Ne crains plus les sergents...

AÏROLO.

Je hais cette séquelle.

A part.

Mais, c'est égal, s'il est une chose à laquelle
 Je ne croirai jamais, c'est à ce plumeau-là.

ZINEB, *montrant la plume.*

Nul malheur ne peut plus t'arriver. — Garde-la.
Les puissants sont forcés de prendre ta défense.
Tu dois vivre cent ans.

AÏROLO, *à part.*

Bon. Elle est en enfance.

A Zineb.

Pour l'homme la police et pour l'oiseau la glu,
C'est le danger.

ZINEB.

Jamais avant le temps voulu.
Ce talisman te met à l'abri.

Elle retombe sur la dalle.

Je défaille.

Sous ma tête une pierre, à mes pieds la broussaille.

AÏROLO, *à part, lui arrangeant sous elle le tas de ronces
et de gravats.*

Bordons-la.

ZINEB.

Couvre-moi d'un suaire de fleurs.

*Il jette des fleurs sur elle. Elle continue, l'œil fixé dans la lumière
au-dessus de sa tête.*

Je vais donc m'envoler! je vais donc être ailleurs!
Ah! je vais savourer, de moi-même maîtresse,
La fauve volupté de mourir, et l'ivresse,
Fils, d'aller allumer mon âme à ce flambeau
Qu'un bras tend à travers le mur noir du tombeau!
Grâce à toi, dans mon bois j'expire souveraine.
J'étais une vaincue, et je suis une reine.
Merci!

AÏROLO, *à part.*

C'est vrai, mourir à même la forêt,
C'est agréable. On a son lit d'herbes tout prêt.
Elle donne appétit de la mort, cette vieille.

ZINEB, *regardant l'aurore autour d'elle.*

En moi l'obscur trépas, dehors l'aube vermeille.
Ah! le contraste est bon. Pourvu que, loin de tous,

J'agonise en repos. Il est grand, il m'est doux
 De mourir en plein jour; la nuit vient pour moi seule.
 Ces vieux arbres en fleur embaument leur aïeule;
 J'amalgame à mes os la terre qui les fit;
 L'ensevelissement des feuilles me suffit;
 Je ne veux pas d'autre ombre et n'ai pas d'autre temple.
 Je meurs, les yeux ouverts, dans ce que je contemple,
 C'est bien, tout luit pendant que je me refroidis.
 Et quand j'expirerai tout à l'heure, tandis
 Que je me mêlerai doucement aux ténèbres,
 Et que mes yeux, remplis d'embranchements funèbres,
 Dans les obscurités prêtes à m'engloutir
 Chercheront le chemin par où je dois partir,
 Le zénith sera bleu, les roses seront belles,
 Et les petits oiseaux fouilleront sous leurs ailes.
 Il est bon que ce soit ainsi. Je vais finir
 Avec l'étonnement auguste de bénir.

A Aïrolo.

Sois béni. — J'ai vécu chouette, et meurs colombe.
 Je suis heureuse, ami, du côté de la tombe.
 Je voyais moins de ciel du temps que je vivais.
 Je me sens morte, et tout s'éclaircit, et je vais
 Voir grandir par degrés la formidable étoile.

Elle se lève debout, chancelante, appuyée au rocher.

Salut, ô mort! Salut, profondeur! Salut, voile!
 Ce que tu caches plaît à mon sinistre amour.
 Salut! la mort est aigle et la vie est vautour.
 Salut, réalité, fantôme! Viens, je t'aime
 Pour ton deuil, pour ta cendre, et pour ton anathème,
 O spectre, et pour l'éclipse énorme que tu fais.
 Mort, je ne te crains pas. Loin de toi j'étouffais.
 Salut! Sans peur, vers moi, dans le blème empyrée,
 Je regarde approcher ta main démesurée.
 Salut dans les parfums, salut dans les chansons,
 Salut dans les cités, les fleuves, les moissons,
 Dans tout ce que tu mords, dans tout ce que tu ronges,
 Et dans tous ces vivants dont tu feras des songes!
 Tu vas me chuchoter l'ineffable secret.

J'étais sûre qu'un jour quelqu'un me le dirait.
 Je m'étais accoudée au bord de la science.
 J'attendais, imitant la morne patience
 Des arbres, des buissons et des rochers muets.
 Cent bourreaux accouraient dès que je remuais;
 Devant l'homme, par qui la création souffre,
 Ma vie est une fuite, enfin j'arrive au gouffre!
 J'arrive chez toi, mort! J'écoute, apercevant
 Une dispersion de larves dans le vent,
 Je me dresse, je vois l'ombre où rien ne s'anime,
 Et la brume, et les plans inclinés de l'abîme,
 Et le seuil pâle où tremble un souffle avant-coureur,
 Spectre! et j'entre joyeuse en cette immense horreur.
 Tout vaut mieux que la vie. Adieu, terre.

Elle se recouche. A Aïrolo.

Des branches,
 De l'herbe, des houx verts, des marguerites blanches
 Cache-moi.

Aïrolo la recouvre de verdure et de branches fleuries.

C'est bien. Va.

AÏROLO.

Vous quitter! non! pardon...

ZINEB.

Laisse-moi commencer l'éternel abandon,
 Et, muette, épier l'arrivée invisible.

*Elle pose sa tête sur la pierre qu'elle a pour oreiller,
 et ferme les yeux.*

(*Mangeront-ils?* acte II, sc. vi, pp. 153-166.)

IV

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS

MARGARITA

Les deux trouvailles de Gallus : *Margarita* et *Esca*, sont empruntées des *Quatre Vents de l'Esprit*, livre dramatique. « Gallus *escam* quærens, *margaritam* repperit », dit le fabuliste. « Le coq cherchait à picorer, il trouva une perle ».

La perle est Nella, jeune fille qui habite un burg ruiné, dans une forêt, avec son père, soldat-laboureur, baron d'Holburg. Le coq est le duc Gallus qui, à la mort de son frère, a exilé incognito son neveu aux champs pour monter sur le trône. Mais las du pouvoir, encore plus las des plaisirs de la ville et des beautés de la cour, il cherche, guidé par son confident Günich, une sauvageonne pour la transporter en pleine civilisation, et s'offrir le régal de voir éclore en elle, insensiblement, la perversité coquette et galante.

Cette blquette, spirituelle, mordante, et comme pimentée de scepticisme, se termine par une scène d'honnêteté simple et fière, qui met la fantaisie cavalière du duc Gallus en pleine déroute. Dans ce séjour délabré de l'innocence et du sacrifice, il se sent mal à l'aise; et, ayant découvert que son neveu George aime cette jeune perle, il demande au baron d'Hofburg

En mariage ici votre fille Nella
Pour mon neveu le duc George deux que voilà.

I

MARGARITA

Le duc Gallus, pour étonner la jeune Nella, laisse, comme par mégarde, s'écarter son habit de voyage sous lequel on entrevoit sa plaque et son grand cordon. Nella découvre le portrait de son grand-père, feld-maréchal, décoré du même grand cordon.

NELLA.

Mon père est le baron d'Holburg. La destinée
 L'avait brisé déjà que je n'étais pas née.
 On n'apprend point l'histoire aux femmes, c'est pourquoi
 Je ne vous dirai pas si ce fut pour le roi
 Ou l'empereur, si c'est pour la Prusse ou l'Autriche,
 Qu'étant noble, il donna son sang, et qu'étant riche,
 Il donna son argent jusqu'au dernier écu;
 Je sais qu'il eut le tort d'être pour le vaincu.
 Le vainqueur le frappa. L'on mit sous le séquestre
 Ses fiefs seigneuriaux rayés de l'ordre équestre,
 Puis on le fit soldat. Ce burg fut son exil.
 Tout paysan pour lui devint un alguazil;
 Les murs tombent, hélas ! et les cœurs dégénèrent.
 Ceux qu'il avait jadis nourris, l'espionnèrent.
 Mon père n'eut plus droit de porter l'éperon.
 Défense de lui dire excellence et baron.
 Il laboure son champ. Lui, cousin des margraves,
 Quoiqu'il fût le plus brave au milieu des vieux braves,
 Les jeunes officiers n'ont pas l'air de le voir.
 Il fait le blé, je fais le pain. Calme, le soir,
 Il s'en revient, traînant le soc parmi les plaines,
 Tandis que le soleil descend dans les grands chênes.
 Nous buvons l'eau du ciel qui remplit le fossé.
 Il ne parle jamais de ce qui s'est passé;
 Si quelqu'un par hasard lui fait une demande,
 Il répond : J'ai servi la patrie allemande,
 Et se retire, un peu plus fier qu'auparavant.

Il songe volontiers dans les bois pleins de vent.
 Il a le front pensif de l'homme qui persiste.
 Il est vieux, seul, vaincu, proscrit. Il n'est pas triste.
 On sent qu'il porte en lui la cause juste. Il croit.
 A mesure que l'ombre autour de lui s'accroît
 Je vois dans sa prunelle augmenter la lumière.
 Son donjon lentement devient une chaumière.
 Il regarde souvent ce portrait, son trésor ;
 L'épaulette de laine à l'épaulette d'or
 Raconte son histoire et parle de la guerre,
 Et je vois mon aïeul qui sourit à mon père.
 N'ayant point de quoi mettre une tuile à son toit,
 Mon père dans sa chambre en ruine reçoit
 L'averse quand il pleut et le froid quand il vente,
 Et moi je suis sa fille et je suis sa servante,
 Et c'est ce qu'on appelle être un homme déchu.

LE DUC GALLUS, *à part.*

En entrant je voulais chiffonner ce fichu ;
 Maintenant — est-ce donc le sol qui se dérobe ?
 Je suis prêt à baiser le bas de cette robe.

Haut à Nella.

Je ne suis pas très fort en histoire non plus.
 Votre père appartient aux âges révolus.
 Mais, voyons, qu'a-t-il fait ?

NELLA.

De ce qu'a fait mon père
 Je ne sais rien du tout, sinon que j'en suis fière.

LE DUC GALLUS.

L'empereur pourrait, tout étant calme aujourd'hui,
 Lui faire grâce.

NELLA.

Hein ? lui faire grâce ! à lui !
 Lui seul aurait le droit de faire grâce aux autres.
 De qui donc croyez-vous parler ?

LE DUC GALLUS.

De l'un des nôtres,
 D'un seigneur.

NELLA.

Les seigneurs sont aussi courtisans.

Point. Nous sommes, mon père et moi, des paysans.

Mon père est un soldat, je suis une vachère.

Notre chute profonde et haute nous est chère.

Ah! lui peut s'appuyer aussi sur mon honneur!

Mon père est en dépôt dans mes mains. Son bonheur

Est mon devoir. Je sais que je dois être forte.

Je suis le seul débris de sa famille morte!

Il n'a que moi. Vivez, vous les hommes dorés!

Oui, mes vaches, je vais les traire dans les prés.

J'aime leurs grands yeux bleus qu'on dirait pleins d'un rêve:

Elles donnent leur lait à vous tous; je me lève

De grand matin, je cours, je saute les fossés,

Je me mouille les pieds dans l'herbe; je ne sais

Si le roi Frédéric combat l'empereur Charle;

Mais elles, dans les champs, m'attendent; je leur parle;

Chacune semble heureuse et gaie en m'écoutant;

Elles lèchent mes mains, et j'ai le cœur content

Dans la grande nature, et loin de vos chimères,

Moi bonne fille, avec toutes ces bonnes mères.

LE DUC GALLUS, *à part.*

Je ne sais pas pourquoi je tremble comme un sot.

Serais-je un honnête homme à mon insu? L'assaut!

Vite! donnons l'assaut.

Haut à Nella.

Que diriez-vous, madame,

D'un prince qui voudrait vous apporter son âme,

Son rang, ses millions, son nom grand et vainqueur?

NELLA.

Le nom est quelquefois le contraire du cœur;

Nom auguste, esprit vil; nom obscur, âme illustre.

Parfois le pâtre est prince et le monarque est rustre.

Ici c'est l'ombre. On n'a pas vu, dans ce manoir,

De princes, et l'on trouve inutile d'en voir,

Et j'ai toujours pensé, quant à moi, qu'une altesse,

C'était de la grandeur, mais de la petitesse.

LE DUC GALLUS, à part.

Brusquons.

Haut.

Vous devez, car il faut bien être heureux,
Avoir un amour.

NELLA, le regardant fixement.

Moi!

LE DUC GALLUS.

Pardon. Un amoureux.

NELLA.

De quoi vous mêlez-vous? Venez-vous des étoiles
Pour oser regarder l'âme à travers ses voiles?
Si j'aime, mon amour s'ajoute à mon orgueil.
Il est pur, grave et fier, et ma mère au cercueil,
Le sait, en attendant que mon père le sache.
L'innocence se voile et la faute se cache.
Je ne me cache pas. Aimer est ma grandeur.
Mon secret est sans honte et n'est pas sans pudeur.
Mon cœur cherche la nuit, mais ne craint pas le blâme.
L'œil de Dieu reste ouvert dans l'ombre de mon âme.

Le duc veut parler. Elle lui impose silence du geste.

Je comprends. Une fille est chez un paysan.
On se dit : Allons-y.

Elle lui montre la porte.

C'est bien. Allez-vous-en.

Le duc se lève.

On n'entre pas ici par une ligne courbe.
Ah! je sais distinguer le cœur vrai du cœur fourbe.
L'ange et le tentateur n'ont pas la même voix;
Le loup n'est pas le chien fidèle; et dans les bois
Le chant du rossignol n'est pas le cri du merle.

LE DUC GALLUS.

Je cherche un grain de mil, et je trouve une perle.

*(Les Quatre Vents de l'Esprit, Le Livre dramatique,
Margarita, sc. III, pp. 191-194.)*

V

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS

ESCA

Et le coq trouva enfin son grain de mil. « Gallus *escam* reperit. » Esca, c'est au premier acte Lison. A un détour du chemin vit dans une chaumière propre, mais pauvre, une jeune paysanne, un peu coquette, un peu romanesque et rêveuse que l'odeur du purin ne réjouit pas, et à qui un fermier du pays fait la grâce de l'épouser à midi. Mais la charrette chargée de fumier à peine a disparu que passe un coche de voyage et de gala, tout doré.

Il contient Gallus et son conseiller Gunich. Et la fiancée ne résiste pas à la scène des bijoux dont fut victime, avant elle, la Marguerite de *Faust*. La couronne de mariée l'attend, au village, avec son fiancé paysan ; le carrosse s'ouvre à elle, surmonté d'une couronne princière. Lison a fait son choix entre les deux couronnes.

— Lison a fait son choix et est devenue la marquise Zabeth, au second acte,

Assez déesse ici pour être diable là.

A regarder poindre Phryné en cette fille des champs, Gallus s'est épris de son « chef-d'œuvre » ; mais, par une élégance digne de l'Œil-de-Bœuf, il ne saurait se déclarer, et fait parade d'un dilettantisme à la fois attentionné et railleur. Il tient la marquise Zabeth pour une jolie statue ou un meuble délicat. Il pense au moins le faire croire,

si, de sa part, il n'en est plus assuré. Or, Lison avait un cœur que Zabeth n'a point étouffé. A la fois ingénue et perverse, elle se révolte enfin contre Gallus, comme Agnès contre Arnolphe, avec un désespoir profond et un amer dégoût de la vie. Elle maudit l'empoisonneur de son âme, et meurt juste à temps pour recevoir l'aveu du sceptique éperdu.

Personne ne m'aima. Je meurs. — Je t'adorais!

Des *Deux Trouvailles de Gallus*, *Esca*, se dégage une moralité sans raideur : la passion sincère lave l'erreur et préserve du vice ; mais faute de la passion, c'est douleur non pareille, le vice est monstrueux et la vie ne vaut plus la peine d'être vécue.

Le second acte, consacré à la marquise Zabeth, est élégant, pimpant, coquet, et du style rocaille ; la couleur rustique et légère du premier, consacré à Lison, est simplement exquise.

I

LISON

Une route sur le versant d'une colline boisée. La colline monte et occupe le fond du théâtre. La route passe au premier plan, tourne, puis reparait au second plan à mi-côte parmi les arbres où elle se perd. En bas à droite, une maisonnette couverte de chaume, très propre et très pauvre. Un court sentier de traverse, qui n'a que quelques enjambées sur le talus de la colline, met en communication le tronçon de route du premier plan avec le tronçon du deuxième plan. Gros arbres çà et là autour de la maison. Devant la maison, sous un arbre et dans un massif de roses, une source encadrée de grosses pierres frustes. La cabane, très basse, n'a qu'un rez-de-chaussée.

Au lever du rideau, deux voitures cheminent sur la route : l'une, sur le tronçon supérieur, est une charrette chargée de fumier, attelée d'un âne et menée par un paysan en blouse juché sur le fumier ; l'autre, sur le tronçon inférieur, au premier plan, est un coche de voyage et de gala, tout doré, blasonné d'armoiries, surmonté d'une couronne princière, avec glaces, et intérieur de satin, traîné par quatre chevaux empanachés.

harnachés de bossages d'or, avec postillons et laquais. Dans la voiture est Gallus. On aperçoit Gunich dans le compartiment du devant.

La porte de la chaumière est fermée; la fenêtre est ouverte. Une jeune fille, dans le demi-désordre d'une toilette commencée, se peigne devant la fenêtre. C'est Lison. On voit l'intérieur d'une chambre indigente. Beau soleil. Printemps.

LISON, GALLUS, PUIS HAROU.

GALLUS, *se penchant à la portière du carrosse.*

Oh! la charmante fille!

LISON, *se penchant à la fenêtre de la chaumière.*

Oh! la belle voiture!

Le carrosse passe et disparaît à droite. La charrette s'arrête. Harou en descend, son fouet à la main. Il dégringole par le sentier qui abrège, court à la chaumière et frappe à la porte d'un coup de sabot. Il a son fouet à la main.

HAROU.

Il est neuf heures.

LISON, *par la fenêtre.*

Ah! c'est vous.

HAROU.

Oui, ma future.

LISON.

C'est bon

Elle jette un fichu sur ses épaules nues, et elle ouvre la porte. Harou entre.

HAROU.

Vous n'êtes pas encor prête?

LISON.

Pardi!

HAROU.

Mais monsieur le curé nous attend à midi.

LISON.

Bien.

HAROU.

L'autel est paré. C'est comme aux grandes fêtes.

LISON.

Bon.

HAROU.

De cette cabane isolée où vous êtes,
Jusqu'à l'église...

LISON.

Eh bien ?

HAROU.

C'est encor loin. Allons,

Vite. Habillez-vous.

LISON.

Oui.

HAROU.

J'aurai deux violons.

LISON.

Bien.

HAROU.

Je vais décharger mon fumier, puis je rentre
Vous prendre en ma charrette avec Thibaut, le chantre

LISON.

Soit.

HAROU.

Mamz'elle Lison...

LISON.

Dites Lisa.

HAROU.

Lisa.

Vous êtes vertueuse, et c'est pour ça.

LISON.

Pour ça,

Que quoi ?

HAROU.

Que je vous aime et que je vous épouse.
Vous avez du bonheur, hein ? plus d'une est jalouse.
Vous sentez bien que moi qui suis un gros fermier,

Ayant acquêts et baux francs de droit coutumier,
 C'est à qui m'aura. Vous, vous êtes sans famille.
 Être madame Harou, quel sort pour une fille!
 Avoir six cents arpents de blé, trois cents de foin!
 Et dire, en regardant tout le pays très loin :
 C'est à moi ! Voyez-vous, vous êtes orpheline,
 Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
 Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.
 Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants
 De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche.
 Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche,
 Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats,
 Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas.
 Vous allez devenir bourgeoise, et cette chambre
 Où vous gelez, pas vrai, dès le mois de novembre,
 Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,
 Où vous serez chez vous bien qu'en étant chez moi,
 Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,
 Et des canards si gros qu'on les prend pour des cygnes;
 Ah ! les commères font du train ! Moi, bon luron,
 Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,
 Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,
 Me font rire. Piaillez, mesdames les chouettes !
 Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,
 Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds,
 Ça sera farce. Et vous, vous prendrez un air crâne,
 Vous direz : Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne
 Et puis du cidre ! et puis du pain, plein le buffet !
 Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait
 Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
 Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
 Moi pas. Ah ! par exemple, il faudra travailler.
 Étant maîtresse, on est servante. S'éveiller
 Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
 Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
 Manier gentiment la fourche à tour de bras,
 Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
 Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
 Blanchir l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches,

Porter, si le chemin est long et raboteux,
 Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
 Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
 D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.
 Nos bans sont publiés. Je vous ai fait cadeau
 Du parapluie, afin que, s'il tombe trop d'eau,
 On ne s'en serve point, parce qu'il est en soie.
 Et nous nous marions tantôt. Vive la joie!
 Donc, mamz'elle, à midi, l'église. A midi...

Il fait claquer ses doigts.

Bien!

Vous êtes un peu maigre. Ah! cela ne fait rien.
 En mangeant du gigot, de la soupe bien chaude,
 Du lard, avec le temps vous deviendrez rougeaude.
 La viande, voyez-vous, c'est ça qui fait la chair.
 Vous étiez mal nourrie. Au fait, tout est si cher!
 Le moyen qu'une fille, en mangeant peu, soit belle!
 Sans chardon, l'âne geint. Sans pré, le mouton bêle.
 Nous serons très heureux. Moi, j'aurai soin des bœufs,
 Vous des cochons. Des fois, l'étable, c'est bourbeux,
 Dame, on pataugera dans la paille mouillée.
 Bah!

LISON, *à part.*

On nous a souvent, le soir, à la veillée,
 Dit des contes de fée où l'on voit qu'au printemps
 Il arrive parfois aux filles de vingt ans
 De trouver au milieu de leur chambre un jeune homme
 Portant un astre au front, qui leur dit : Je me nomme
 Le prince Azur, je t'offre un palais où tout rit,
 Chante et danse, je t'aime, et je suis un esprit.

Considérant maître Harou.

Ce n'est pas ça.

HAROU.

Je veux vous donner douze, oui, douze
 Chemises en bon fil,

Montrant sa manche.

pareilles à ma blouse.

LISON, à part.

En toile à torchon!

HAROU.

Moi...

Gallus et Gunich, enveloppés de manteaux, passent au fond du théâtre et s'arrêtent derrière les arbres, en observation.

LISON, regardant Harou et reculant.

Quelle odeur!

HAROU.

Moi, fermier,

Je...

LISON.

Que sentez-vous donc? Pouah!

HAROU.

Rien. C'est le fumier

Ça ne sent pas mauvais.

Il s'approche d'elle galamment.

Vous n'êtes pas commode.

J'aime ça. L'autre jour, j'ai, puisque c'est la mode, voulu vous embrasser, moi mauvais chenapan, Mais vous m'avez donné juste en plein museau, pan! Une pichenette! Ah! comme vous m'attrapâtes!

Il rit et cherche à l'embrasser; elle recule.

LISON, le repoussant.

Ah! pardon. Vous avez des mains!

HAROU, riant plus fort.

De bonnes pattes!

Hein?

Il rit et étale ses mains.

Ça travaille.

Il les retourne toutes hâlées des deux côtés.

C'est de la bonne noirceur.

Lison se remet à se peigner.

LISON.

Dire que je n'ai pas une mère, une sœur,
Pour m'habiller le jour de ma noce!

HAROU.

L'usage

Est qu'une du pays lace votre corsage.

LISON.

Je ne veux de personne.

HAROU.

Oui. Vous êtes ainsi.

Quelle sauvage humeur de vous loger ici!
Seule, en cette cabane au bout de la vallée!

LISON.

J'ai ce choix : ici seule ; au village isolée.
Étant pauvre, on n'a pas d'amis, et j'aime mieux
Voir le désert au fond des bois qu'au fond des yeux.

HAROU.

Vous avez un parler trop haut. Ça vient, je gage,
Des livres. Quand on lit, ça gâte le langage.
Mais j'y mettrai bon ordre. Ah! dans le temps ancien...

LISON, *pensive et regardant un livre qui est sur sa table.*

En fait de livre ici, je n'ai qu'un paroissien.

A part.

Savoir lire, à quoi bon ? pour lire de la messe ?
Fi!

HAROU, *faisant claquer son fouet.*

Je serai le maître, et j'en fais la promesse.

Il rit.

Çà, pour vous épouser il faut que je sois fou,
Moi qui suis riche, et vous qui n'avez pas le sou ;
Mais l'homme est un nigaud que la femme ensorcelle,
Hein, mam'zelle Lison ?

LISON.

Dites mademoiselle

Lisa.

A part.

Grossier pain bis, va!

HAROU.

Convenablement,
Je suis moins que mari, mais je suis plus qu'amant.
Un baiser.

Il s'approche. Elle le repousse vivement.

LISON.

Jamais!

HAROU, *éclatant de rire.*

Oh! jamais!

Il regarde à une montre d'argent qu'il a sous sa blouse.

Çà, je babille.
Il faut vous habiller. Il faut que je m'habille.

LISON, *le regardant de côté.*

Je crois que pour cravate il a sa corde à puits.

HAROU.

Faire un brin de toilette est nécessaire, et puis,
Vous, pendant ce temps-là, ma-de-moi-selle-Lise,

Avec un clin d'œil.

— Est-ce ça? — parez-vous. Puis, en route, à l'église!...

*(Les Deux Trouvailles de Gallus. Esca. — Lison, I,
sc. I, pp. 203-210.)*



VI

LES JUMEAUX

LES JUMEAUX

Les Jumeaux étaient primitivement appelés *Le Comte Jean*, du nom de Jean de Créqui, personnage important de ce drame. Ils furent commencés le 26 juillet 1839, c'est-à-dire entre *Ruy Blas* et *Les Burgraves*. L'œuvre est interrompue, d'après une note manuscrite de l'auteur, par une maladie, le 23 août. Victor Hugo n'y revint pas; elle reste inachevée.

Nous l'avons mise dans le *Théâtre en Liberté*, l'inachevé étant toujours libre et la liberté toujours inachevée.

C'eût été un drame historique, selon la formule de *Ruy Blas*. Le poète s'était emparé de la légende du *Masque de fer*, ce mystérieux prisonnier qui fut tenu pendant longtemps pour un frère de Louis XIV. Le comte Jean de Créqui, qui conspire contre Mazarin, entreprend de le délivrer, et l'œuvre s'arrête à l'instant que, pensant le sauver, il l'abandonne dans une chambre de Plessis-les-Rois, où rêve Mazarin.

Nous en avons extrait trois scènes, dont la dernière rappelle le monologue de Charles-Quint.

I

LE MASQUE DE FER

Le Masque de fer est dans une chambre très sombre, à voûte ogivale, pavée en large dalle, tendue en velours écarlate à crépine d'or, meublée de grands fauteuils à bras dorés et à dossiers de tapisserie ; aspect à la fois sinistre et magnifique.

Un hallebardier monte la faction, pistolet au poing.

LE MASQUE. — *Au fond*, LE SOLDAT.

LE MASQUE, *levant la tête pesamment et parlant comme avec effort.*

Pour la vie !

Il tourne la tête comme regardant autour de lui.

Une tombe ! — Et j'ai seize ans à peine.

Il marche à pas lourds vers le fond du cachot et semble considérer la lumière de la fenêtre projetée à ses pieds sur le pavé.

Que ce rayon est pâle et lentement se traîne !

Il paraît compter les dalles et mesurer des yeux une distance.

Oh ! la cinquième dalle est loin encor !

Il écoute.

— Nul bruit.

Il revient sur le devant du théâtre à pas précipités, et, avec une explosion désespérée.

Vivre dans deux cachots à la fois, jour et nuit !

Oui, les bourreaux — Seigneur ! quel dessein est le vôtre ? —

Ont mis mon corps dans l'un, mon visage dans l'autre.

— Oh ! ce masque est encor le plus affreux des deux !

Il semble se mirer dans la glace de Venise posée sur la table.

Parfois dans ce miroir un fantôme hideux

Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.

C'est moi-même ! Aux barreaux aussi, quand je me montre,

Je vois le laboureur s'enfuir épouvanté.

Il s'assied et rêve.

Le sommeil ne met pas mon âme en liberté.

Dans mes songes jamais un ami ne me nomme ;

Le matin, quand j'en sors, je ne suis pas un homme
 Allant, venant, parlant, plein de joie et d'orgueil,
 Je suis un mort pensif qui vit dans son cercueil.
 — C'est horrible! — Jadis, — j'étais enfant encore, —
 J'avais un grand jardin où j'allais dès l'aurore,
 Je voyais des oiseaux, des rayons, des couleurs,
 Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs!
 Maintenant!...

Il se lève.

Oh! je souffre un bien lâche martyr!
 Quoi donc! il s'est trouvé des tigres pour se dire :
 — Nous prendrons cet enfant, faible, innocent et beau,
 Et nous l'enfermerons, masqué, dans un tombeau.
 Il grandira, sentant, même à travers la voûte,
 L'instinct de l'homme en lui s'infiltrer goutte à goutte;
 Le printemps le fera, dans sa tour de granit,
 Tressaillir comme l'arbre et la plante et le nid;
 Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
 Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine;
 Puis, pour tromper l'ennui, charbonnant de vieux murs,
 Sculptant avec un clou tous ses rêves obscurs,
 Il usera son âme en choses puérides;
 Vous creuserez son front, rides, sillons stériles!
 Les semaines, les mois et les ans passeront;
 Son œil se cavera, ses cheveux blanchiront;
 Par degrés, lentement, d'homme en spectre débile
 Il se transformera sous son masque immobile,
 Si bien qu'épouvantant un jour ses propres yeux,
 Sans avoir été jeune, il s'éveillera vieux!
 — Oh! je le suis déjà. Mon âme est bien lassée!
 Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée,
 Homme jamais! Mon Dieu, vous êtes sans pitié!

*Il se jette dans le fauteuil, la tête et les bras à plat sur la table,
 comme abîmé dans son désespoir. Après un instant de silence,
 il se lève péniblement et va de nouveau examiner le rayon de
 lumière qui, pendant toute la scène, se meut insensiblement sur
 le pavé.*

Il n'a pas du trajet encor fait la moitié.

Il laisse tomber sa tête avec angoisse et semble se replonger dans sa rêverie.

O ma mère! pourtant je vous aurais aimée!
— J'étouffe! —

Il va à la fenêtre du fond, monte les marches et regarde dans la campagne.

Dieu! là-bas, comme cette fumée
Monte blanche et joyeuse et s'en va dans le ciel!

Au fond du cachot, du haut des marches.

— Quoi! l'homme fait sa gerbe et l'abeille son miel,
Quoi! le fleuve s'enfuit, quoi! le nuage passe,
L'hirondelle des tours s'envole dans l'espace,
La nature frissonne et chante dans les bois,
Tout est plein de concerts, de murmures, de voix,
Tout est doux, tout est beau sur la terre où nous sommes;
Et rien ne dit au monde, et rien ne crie aux hommes :
Vous êtes tous heureux, vous êtes libres, vous!
Eh bien, dans ce donjon, là, sous de noirs verrous,
Privé de brise fraîche et de chaude lumière,
Enviant sa fumée à la pauvre chaumière,
Un prisonnier languit que les cachots tueront,
Dont nul ne sait le nom, dont nul n'a vu le front,
Un mystère vivant, ombre, énigme, problème,
Sans regard pour autrui, sans soleil pour lui-même!
Triste et morne captif, ô comble de douleurs,
Qui pleure sans pouvoir même essuyer ses pleurs!

Il revient sur le devant du théâtre.

— Oh! baigner un seul jour, dans l'air qui partout vibre,
Mes cheveux, ma poitrine et mon visage libre,
Et puis mourir! — Mais non, jamais! — Masque odieux!

Il cherche, de ses deux mains, à arracher son masque.

Jamais pour déployer mes ailes dans les cieus,
Jamais pour m'envoler fier dans l'azur splendide,
Je ne pourrai te rompre, affreuse chrysalide!
— O rage!

Il s'assied, laisse tomber sa tête sur la table et on l'entend sangloter.

Après quelques instants sa tête se relève.

Mais cet ange!... oh! ne blasphémons point!

L'heure vient.

Il va de nouveau voir où en est le rayon.

Le rayon aura bientôt rejoint
La marque que j'ai faite à la cinquième dalle.

Revenant.

— Son approche endort tout dans mon âme fatale,
Et je me sens au cœur un amour infini! —

*On entend quelques accords de luth qui semblent venir
d'une chambre voisine.*

C'est elle! Je l'entends!

Il tombe à genoux.

Mon Dieu! soyez béni!

*Profond silence. Une voix s'élève du même endroit que le luth
dont elle semble s'accompagner. Le prisonnier écoute, à genoux,
dans une attitude de prière et d'extase.*

LA VOIX.

Dans l'ombre où Dieu te plonge
Tout le ciel chante en chœur!
Qu'aucun deuil ne te ronge!
Ton âme ébauche un songe
Qu'achèvera ton cœur!

L'ombre a de douces choses
Pour la pauvre âme en feu,
Des étoiles; des roses,
A la même heure écloses,
Pleines du même Dieu!

La nuit, sur le lac sombre,
Sur le coteau dormant,
Entends ces bruits sans nombre;
C'est la chanson de l'ombre
Qui monte au firmament.

Ne te plains pas encore
De ne point voir le jour.
L'aube est tout près d'éclorre,
La nuit contient l'aurore,
L'ombre cache l'amour.

II

LIBRE:

Le comte Jean de Créqui et Alix de Ponthieu, sa fille, ont fait évader le Masque de fer de la prison. Ils l'amènent au château de Plessis-les-Rois.

LE COMTE JEAN, puis LE MASQUE et ALIX.

LE COMTE JEAN.

Nous y voici.

Il promène son regard autour de lui.

Dix ans! que de choses passées!
Que de pleurs j'ai versés dans cette chambre en deuil!
Encor la même table et le même fauteuil!
Dix ans sont écoulés! dix siècles! — Pauvre femme! —
O murs! excepté vous, nul ne connaît mon âme.
On est seul ici-bas à savoir le secret
Du mal qu'on a souffert et du mal qu'on a fait! —
Mais je n'ai pas le temps de pleurer sur moi-même.
Hâtons-nous.

Il se retourne vers le panneau entr'ouvert et se penche sur l'escalier obscur.

C'est ici. Montez.

Paraît le Masque enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un large chapeau rabattu, accompagné d'Alix.

LE MASQUE, jetant à terre manteau et chapeau.

Alix! Je t'aime!

Je suis libre! A présent le monde est à nous deux!

Au comte Jean.

Oh! faites-moi sortir de ce masque hideux!

LE COMTE JEAN.

Sur-le-champ.

Il fait signe au Masque de s'asseoir, puis il tire une lime du havresac et se met à limer le cadenas du masque.

LE MASQUE.

Enfin! — Mais — où sommes-nous?

LE COMTE JEAN.

Nous sommes

Sous la garde des morts, près de Dieu, loin des hommes.
Une ombre amie et sainte ici veille sur nous.
Un vieux soldat vous guide.

*Montrant Alix qui en entrant s'est agenouillée en silence
sur un prie-Dieu dans le coin du théâtre.*

Un ange est à genoux.

Ne craignez rien.

LE MASQUE.

Merci!

LE COMTE JEAN.

Demain vers la frontière

Nous fuirons. En deux jours nous serons à Mézière.
Nos amis vont s'armer. En attendant, sans bruit,
Dans ce château désert il faut passer la nuit.

*Tout en parlant, il a achevé de limer la serrure du masque,
qui cède et s'ouvre enfin.*

Voilà.

*Il ôte le masque au prisonnier et le pose sur un guéridon
dans l'angle du salon.*

*Au moment où il est délivré du masque, le prisonnier reste un
moment comme éperdu de bonheur, et semble respirer à l'aise
avec une joie immense. — C'est un beau jeune homme d'environ
seize ans.*

LE PRISONNIER.

Dieu!

ALIX, *le contemplant.*

Qu'il est beau! Plus encor que mon rêve!

LE PRISONNIER.

L'ombre qui me couvrait, l'ombre affreuse se lève!
Ma tête se redresse et plonge avec fierté
Dans l'air, dans la lumière et dans la liberté!
Tout brille! Je voudrais tout saisir au passage.
Alix! Alix! on voit avec tout le visage!
De l'air! de l'air partout! De l'air dans les cheveux!

Je puis baiser ta main et je vais où je veux!
 C'est donc moi? c'est donc vrai? Que cette nuit est pure!
 Ton sourire m'enivre, et toute la nature
 Parle en foule à la fois à tous mes sens ravis!
 Je regarde! j'entends! je respire! je vis!
 Alix! je sors enfin de là nuée obscure.
 Regarde-moi! Je sens que je me transfigure!

LE COMTE JEAN, *qui n'a pas quitté le prisonnier du regard
 et qui paraît plongé dans une profonde rêverie.*

Étrange ressemblance!

LE PRISONNIER, *allant à la fenêtre et l'ouvrant
 avec impétuosité.*

Oh! le ciel étoilé!

— Oui, j'étais mort! — Pour moi le monde est dévoilé.
 Ce masque était l'enfer! — Viens donc à la fenêtre!

Il attire Alix près de la croisée.

Que ces arbres sont beaux! tout rit! tout me pénètre!
 Comme la brise est douce!... — Oh! mais c'est étonnant!

ALIX.

Pauvre ami!

LE COMTE JEAN, *pensif.*
 Je comprends le masque maintenant¹.

LE PRISONNIER, *enivré.*

Mon Alix, nous fuirons! — oui, nous fuirons ensemble
 Dans quelque heureuse terre où jamais on ne tremble,
 Et nous aurons à nous la nature de Dieu!
 Les astres brilleront — ainsi — dans le ciel bleu;
 Les bois, comme à présent, salueront de la tête
 Et nous accueilleront avec un bruit de fête;
 Nous boirons cet air pur qui rafraîchit le sang,
 Et nous nous aimerons... —

Il tombe à genoux.

Merci, Dieu tout-puissant!

(*Les Jumeaux*, III, sc. III, pp. 250-253.)

1. Le prisonnier ressemble au jeune Louis XIV.

III

LE RÊVE DE MAZARIN

LE CARDINAL, *rêvant.*

La chimère

C'est la santé. J'ai tout, pouvoir, richesse, honneur.
 Tout, excepté la vie! Et je sens que je meurs.

Jouant avec le poignard.

Comme j'étais heureux quand j'étais mousquetaire!
 Quand j'avais vingt-cinq ans!

Il se lève et se regarde dans la glace.

Je fais peur.

Il met du rouge, — puis il se regarde un moment et retombe dans sa rêverie.

Comment faire

Ce mariage? Il va manquer! Tous ces affronts.
 Rebuteront le roi. — Eh bien! nous en prendrons
 Un autre. — Charles deux, prétendant d'Angleterre; —
 Ou l'infant que me fait offrir par le saint-père
 Jean, roi de Portugal et seigneur de la mer; —
 Ou Conti... — Nous verrons. — Ce serait bien amer! —
 N'importe! je suis maître et sur moi tout repose.

Mettant la main sur sa poitrine.

— Je souffre!

Il tousse.

Travaillons! Faire une grande chose,
 C'est oublier qu'on doit mourir.

Il déroule la carte et y promène son regard avec une attention profonde.

Plus de revers!

La France en se calmant a calmé l'univers.

Il se penche sur la carte, puis relève la tête.

L'épée est insolente et la robe est jalouse,
 Mais j'ai tout subjugué. Bordeaux, Rennes, Toulouse,

— Paris! — le grand Paris! l'hydre! — Plus de fureur!
Plus de combats!

Il déploie une lettre.

Voyons ce qu'offre l'empereur.

Parcourant la lettre.

Bien. Il veut étouffer aussi toute étincelle,
Il cède.

Promenant ses yeux sur la carte.

En attendant Besançon et Bruxelles,
Prenons Brisach, l'Alsace et les Trois-Évêchés.
Plus tard j'achèverai mes plans encor cachés.
La France doit aller du Rhin aux Pyrénées.
Paris qu'on peut atteindre en deux ou trois journées
Est presque à la frontière. Il doit être au milieu.
J'y parviendrai sans bruit, sans guerre.

Il lève la tête vers le portrait du cardinal de Richelieu.

O Richelieu!

Nous aurons accompli chacun une œuvre immense;
Il a construit le roi, moi je bâtis la France.

Promenant ses yeux sur la carte.

Mais ce n'est rien encor.

Il se lève.

Mon édifice, à moi,
Plus vaste qu'un royaume et plus complet qu'un roi,
Le rêve qui brûla tant de nuits ma paupière,
L'ébauche où j'ai porté mes travaux pierre à pierre,
Que Dieu fit, même avant de pétrir nos limons,
Avec des caps, des mers, des fleuves et des monts,
Qu'après Philippe deux Richelieu m'a laissée,
Et que j'ai terminée avec une pensée,
L'œuvre qu'enfin j'achève et qui subit ma loi,
C'est toi que je crois voir pendre au-dessus de moi,
Toi qui t'ouvres dans l'ombre à ma vue effrayée,
Europe, voûte énorme à la France appuyée!

Revenant à la carte.

L'Allemagne pâlit de moments en moments;
L'Espagne s'amointrit de ses accroissements;

Le traité de Munster rend la France maîtresse.
 Le lion se fait chat, l'empereur nous caresse.
 Le Nord ne fléchit plus qu'à demi les genoux
 Devant le Saint-Empire et se tourne vers nous.
 Seul l'électeur de Trêve hésite pour se rendre
 A mes plans.— Il est prêtre et vieux. Comment le prendre?
 Pardieu! par la maison des Deux-Ponts dont il est.

Révant.

Changer l'ambassadeur. — Gagner quelque valet. —
 Le sultan a douze ans, et son empire tombe.
 Chaque état a son roc qui sur son front surplombé :
 Copenhague a Stockholm, Varsovie a Moscou.
 J'ai brisé les suédois. Je tiens par le licou
 Le grand-duc moscovite, et, pour toute croisade,
 Je le laisse envoyer au doge une ambassade.
 Je veille sur Turin, anneau qui souvent rompt.
 — Farnèse, Gonzague, Est, maisons qui s'éteindront!—
 A Parme le vieux duc mourra de mort soudaine;
 Une duègne à Mantoue, un enfant à Modène;
 J'y suis maître déjà, sans fracas, sans émoi.
 Les républiques sont à des doges à moi.
 Je tiens, car des Brutus la vertu s'humanise,
 Gênes par Paoli, par Cornaro Venise.
 — Bon pays! — le poignard, mais jamais l'échafaud.
 — Quant aux petits états populaires, il faut
 Laisser comme hochet, malgré les diplomates,
 Lubeck aux allemands et Raguse aux dalmates.
 Donc, tout marche à mon but, tout va bien, tout est sûr.

Révant.

A peine deux points noirs dans ce beau ciel d'azur.
 C'est Madrid qui conspire et Londres qui résiste;
 C'est Cromwell, heureux fou; Philippe, idiot triste.
 — Mais bah!

Retombant sur la carte.

Rome!...

Révant.

O cité que les ans font courber,
 Qui parle sans comprendre et penche sans tomber,

Si bien qu'en la voyant la pensée indécise
De la tour de Babel flotte à la tour de Pise!

Relevant la tête.

— Expliquons d'une part, et de l'autre étayons!
Hors d'Europe, la France a d'immenses rayons.
La France partout veille. Heureuse, forte, armée
Elle éteint en passant toute guerre allumée.
Le sôphi voulait prendre avec le Kurdistan
Candahar au mogol, Babylone au sultan;
Nous l'avons arrêté. Pour la vente et l'échange
Déjà nous remplaçons, du Tigre jusqu'au Gange,
Marchands arméniens et marchands esclavons.
Partout nous devenons les maîtres; nous avons
Dans l'Inde des soldats, en Chine des jésuites.
Nos machines de guerre en tous lieux sont construites;
Sûr moyen de régner sans lutter. — Je suis vieux,
Tout brisé par les ans, mes pires envieux;
Je vois déjà, dans l'ombre où pas à pas je tombe,
Quelque chose d'ouvert qui ressemble à la tombe.
Eh bien, si l'heure sombre est tout proche en effet,
Quand Dieu dans mon cercueil me criera : Qu'as-tu fait ?
Je pourrai dire : O Dieu, l'onde a battu ma tête;
Quand je suis arrivé, tout n'était que tempête;
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien
Luttaient; c'était terrible, et vous le savez bien!
Louis onze a livré la première bataille;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde!

(Les Jumeaux, III, sc. iv, pp. 256-269.)

VII

TORQUEMADA

TORQUEMADA

Cette œuvre est une conception à la fois superbe et terrible, un immense tableau, magnifique et effroyable, qui s'élève au-dessus du drame et des combinaisons scéniques.

Deux événements méritent seuls d'être retenus : au moment où le dominicain Torquemada est descendu dans l'*in-pace* et que la dalle du tombeau le recouvre, deux jeunes gens, don Sanche et doña Rose, le sauvent et commettent un sacrilège, arrachant une croix de fer pour soulever le marbre ; plus tard, lorsque Torquemada les reconnaît et pense à son tour les sauver des projets du roi, le récit du sacrilège ancien le détermine à les préserver à jamais en les vouant au bûcher. Ce moine « monstrueusement bon » suit la doctrine de l'apôtre : « Une mère aimera mieux voir sa fille brûlée vive en état de grâce, que de la savoir hérétique et destinée aux flammes éternelles. » La mort est salutaire, qui lave le sacrilège et purifie l'âme.

Sauveurs et sauvés, ces deux enfants sont, comme l'Espagne entière, dans la main de Torquemada, de ce moine fatal et providentiel, qu'un verset de saint Paul, au dire du poète, a suscité. Les historiens discuteraient sans doute la conception de cette inoubliable figure. Visionnaire, Victor Hugo a fait de ce dominicain un

voyant, et c'est pourquoi les prestiges de son imagination s'y sont magnifiquement déployés; il y a vu aussi un bourreau par pitié, et c'est ainsi que ce suprême contraste de deux sentiments opposés remue si profondément notre sensibilité, et nous emplit tout ensemble d'horreur et d'admiration.

Et quel spectacle il dévoile à nos yeux! Des tableaux tristes, funèbres, le printemps, l'élégie, l'idylle et le quemadero embrasé, et la fin d'un rêve d'amour que les cagoules des pénitents avec la bannière ornée d'une tête de mort viennent éteindre pour jamais. Et encore que de scènes gravées dans les mémoires par l'émotion de la seule lecture: la cérémonie de l'*in-pace*, la rencontre de François de Paule et de Torquemada, l'apparition du pape Alexandre VI, le trône et l'épée suspendue, la scène des trente mille marcs d'or, et la sanguinaire apothéose! C'est comme un éblouissement de nos faibles imaginations.

Et, parmi ces tableaux et scènes, des âmes nous apparaissent en leurs secrets replis, âmes de roi, de reine, de ministre, d'enfants, de prieurs et de moines, surtout de moines; âmes insatiables, superstitieuses et froides, tortueuses ou innocentes, âpres à convoiter, acharnées à jouir, sensuelles ou naïves, égoïstes, charitables, infernalement pieuses. Et grandit de tableau en scène, de scène en tableau, la figure extatique et cruelle de Torquemada, qui semble menacer l'humanité tout entière de la destruction sanctifiante, aimant Dieu avec concupiscence, haïssant la chair avec frénésie et dominant le roi, l'Espagne, le monde: telle, la monstrueuse Superstition, qui plane sur l'éternel poème de Lucrèce, terrifie les regards des hommes, plonge dans les consciences, et verse partout l'épouvante au cœur des misérables mortels.

I

FERDINAND ET ISABELLE

Le roi ouvre son âme au marquis de Fuentel, son confident.

LE ROI.

Être roi, quelle chaîne!
 Être un jeune homme, plein d'explosions, de haine,
 De tumulte, vivant, bouillant, ardent, moqueur,
 Avec un tourbillon de passions au cœur,
 Être un mélange obscur de sang, de feu, de poudre,
 De caprices, pareil au faisceau de la foudre,
 Se sentir de la tête aux pieds l'homme de chair,
 Et sans cesse, en la nuit d'un magnifique enfer,
 Pâle, entendre une voix qui dit : Sois un fantôme!
 N'être pas même un roi! misère! être un royaume!
 Sentir un amalgame horrible de cités
 Et d'états remplacer en vous vos volontés,
 Vos désirs, vos instincts; et des tours, des murailles,
 Des provinces, croiser leurs nœuds dans vos entrailles;
 Se dire en regardant la carte : me voilà!
 J'ai pour talon Gironne et pour tête Alcala!
 Voir croître en son esprit, chaque jour moindre et pire,
 Un appétit qui prend la forme d'un empire,
 Sentir couler sur soi des fleuves, voir des mers
 Vous isoler dans l'ombre avec leurs plis amers,
 Subir l'étouffement qu'a sous l'onde une flamme,
 Et, morne, avoir le monde infiltré dans son âme! —
 Et ma femme, ce monstre immobile! je suis
 L'esclave de ses jours, le forçat de ses nuits.
 Seuls dans une lueur — sombre, tant elle est haute,
 Nous sommes tout-puissants et tristes, côte à côte.
 Nous nous refroidissons en nous touchant. Dieu met
 Sur on ne sait quel fauve et tragique sommet,
 Au-dessus d'Aragon, de Jaën, des Algarves,

De Burgos, de Léon, des Castilles, deux larves,
 Deux masques, deux néants formidables, le roi,
 La reine; elle est la crainte et moi je suis l'effroi.
 Ah! certe, il serait doux d'être roi, qui le nie?
 Si le tyran n'avait sur lui la tyrannie!
 Mais toujours s'observer, feindre, être deux pâleurs,
 Deux silences; jamais de rire, pas de pleurs;
 Urraca vit en elle, en moi revit Alonze.
 L'homme de marbre auprès de la femme de bronze!
 Les peuples prosternés nous adorent; tandis
 Qu'on nous bénit en bas, nous nous sentons maudits,
 L'encens monte en tremblant vers nous, et l'ombre mêle
 L'idole Ferdinand à l'idole Isabelle.
 Nos deux trônes jumeaux confondent leur clarté,
 Nous nous apercevons vaguement de côté,
 Et, quand nous nous parlons, la tombe ouvre sa porte.
 Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne soit pas morte.
 Elle est cadavre autant que despote, et je dois
 La glacer quand le sceptre entre-croise nos doigts,
 Comme si Dieu liait par une bandelette
 A sa main de momie une main de squelette.
 Je suis vivant pourtant! Ce fantôme pompeux,
 Non, ce n'est pas moi, non! non! Aussi, quand je peux
 De toutes ces grandeurs sur nous appesanties
 Je m'échappe, et je fais hors du roi des sorties,
 Et j'ai, comme un dragon qui se dresse au soleil,
 L'épanouissement monstrueux du réveil!
 Fou comme la tempête et comme le cyclone,
 Je m'évade éperdu, noir prisonnier du trône!
 Plus de joug, je me rue ivre à travers le mal
 Et le bonheur, ayant pour but d'être animal,
 Piétinant mon manteau royal, l'âme élargie
 Jusqu'aux vices, jusqu'aux chansons, jusqu'à l'orgie.
 Regardant, moi le roi, le captif, le martyr,
 Mes convoitises croître et mes ongles sortir;
 La femme et sa pudeur, l'évêque avec sa crosse,
 M'exaspèrent; je suis furieux, gai, féroce;
 Et l'homme qui bouillonne en moi, flamme et limon,
 Se venge d'être spectre en devenant démon!

Pensif.

Quitte à redevenir demain ombre et fantôme.

Au marquis.

Le colosse n'est point pénétrable à l'atome,
 Et tu ne comprends pas que je m'étale ainsi
 Effrontément devant ces hommes que voici;
 Mais je sais, moi, que tous, quand je me communique,
 Sont d'autant plus tremblants que je suis plus cynique,
 Et c'est ma joie à moi, qui ris au milieu d'eux,
 De les rendre plus vils en m'avouant hideux,
 Et, rompant tout respect, tout frein, tout équilibre,
 Moi qui n'étais que roi, je sens que je suis libre!
 Tu ne me comprends pas. Ta crainte s'en accroît.
 C'est bien. En revoyant demain mon regard froid,
 Tu trembleras, doutant et prenant pour un songe
 L'ivresse où maintenant devant toi je me plonge,
 Fournaise où sous tes yeux brûle et bout mon passé,
 Mon rang, mon sceptre, et d'où je^l sortirai glacé!

(*Torquemada*, partie I, acte I, sc. II, pp. 13-16.)

II

L'ENFER ET LE BUCHER

Le moine Torquemada, obsédé par la vision de l'enfer, ne voit qu'un moyen d'en préserver l'humanité qu'il aime : combattre le feu par le feu, éteindre l'enfer par le bûcher.

LE MOINE, *seul.*

D'un côté,

La terre, avec la faute, avec l'humanité,
 Les princes tout couverts de crimes misérables,
 Les savants ignorants, les sages incurables,
 La luxure, l'orgueil, le blasphème écumant,
 Sennachérib qui tue et Dalila qui ment,
 Hérétiques, vaudois, juifs, mozarabes, guèbres,
 Les pâles curieux de chiffres et d'algèbres,

Tous, grands, petits, souillant le signe baptismal,
 A tâtons, reniant Jésus, faisant le mal,
 Tous, le pape, le roi, l'évêque, le ministre...
 Et de l'autre côté, l'immense feu sinistre !
 Ici, l'homme, oubliant, vivant, mangeant, dormant,
 Et là les profondeurs sombres du flamboiement !
 L'enfer ! — O créature humaine abandonnée !
 O double plateau noir de notre destinée !
 Vie et mort. Rire une heure et pleurer à jamais !
 L'enfer ! O vision ! Des caves, des sommets ;
 La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
 Cratère aux mille dents ! bouche ouverte du gouffre !
 Sous l'infini vengeur, l'infini châtié !
 Joie est une moitié ; deuil est l'autre moitié.
 Cela brûle. On entend des cris : Mon fils ! Ma mère !
 Grâce ! et l'on voit tomber en cendre une chimère,
 L'espérance ; des yeux, des visages s'en vont,
 Puis reviennent, hagards dans le brasier profond ;
 Sur les crânes vivants le plomb fondu s'égoutte.
 Monde spectre. Il torture et souffre ; il a pour voûte
 Le dessous monstrueux des cimetières noirs,
 Piqué de points de feu comme le ciel des soirs,
 Plafond hideux percé de fosses pêle-mêle,
 D'où tombe dans l'abîme une pluie éternelle
 D'âmes, roulant au fond des braises, au milieu
 Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu.
 Nuit, sanglots. Un vent triste, à travers des trouées,
 Tord les flammes sans cesse aux flammes renouées,
 L'ardente lave enflée emplît les porches sourds,
 Et le ciel dit : Jamais ! Et l'enfer dit : Toujours !
 Et tout ce qui sur terre a, par vice ou paresse,
 Mal usé du temps, fait un faux pas dans l'ivresse,
 Erré, failli, péché, quiconque chancela,
 Ne fût-ce qu'un instant, une minute, est là !
 Châtiment ! Précipice ! En douter, impossible.
 Qu'avons-nous là devant nos yeux ? L'enfer visible.
 Son souffle jusqu'à nous vient pestilentiel !
 L'âtre de Bélial fait jusqu'en notre ciel,
 Avec la fumée âcre et rouge de la cuve,

Monter sa cheminée horrible. Le Vésuve.
L'Etna. Le Stromboli funèbre. Au nord l'Hékla ?
Mais à quoi donc penser si ce n'est à cela ?
Nous avons devant nous, béant sous notre terre,
Crachant la flamme et l'ombre et la mort, ce mystère.
Nous pouvons nous pencher et regarder dedans.
La nuit nous pouvons voir les damnés, les ardents,
Rouler en tourbillons comme des étincelles,
S'enfuir, et retomber, le feu brûlant leurs ailes.
Hélas ! pas de sortie et de fuite. Rentrez.
Rentrez dans vos cachots de braise pénétrés.
Redevenez les flots du noir chaos de flamme.
Au-dessus de vous rit Satan, l'immense infâme !
Ils roulent effrayants, rongés de toutes parts,
Tisons vivants, fumée et flamme, affreux, épars,
Dans l'immobilité morne des étendues.
Tous les serpents du feu lèchent leurs mains tordues ;
L'huile les mord, le plomb les boit, la poix les fond ;
Ils ont sur eux l'énorme aveuglement sans fond,
Et l'infini farouche, à travers tous ses cribles,
Ne laisse rien passer que ces deux mots terribles :
Jamais ! Toujours ! — Mon Dieu ! qui donc aura pitié ?
Moi ! Je viens sauver l'homme. Oui, l'homme amnistié,
J'ai cette obsession. En moi l'amour sublime
Crie, et je combattrai l'abîme par l'abîme.
Dominique ébaucha, j'achèverai. L'enfer !
Comment faire tomber le couvercle de fer ?
Comment sur cette pente épouvantable, ô Rome,
O Jésus, arrêter l'écroulement de l'homme ?
J'ai trouvé. C'est d'ailleurs indiqué par saint Paul.
Car l'aigle, c'est la joie altière de son vol,
Voit tout, et s'éblouit de tout ce qu'il découvre.
Pour que l'enfer se ferme et que le ciel se rouvre,
Que faut-il ? Le bûcher. Cautériser l'enfer.
Vaincre l'éternité par l'instant. Un éclair
De souffrance abolit les tortures sans nombre.
La terre incendiée éteindra l'enfer sombre.
L'enfer d'une heure annule un bûcher éternel.
Le péché brûle avec le vil haillon charnel,

Et l'âme sort, splendide et pure, de la flamme,
 Car l'eau lave le corps, mais le feu lave l'âme.
 Le corps est fange, et l'âme est lumière; et le feu
 Qui suit le char céleste et se tord sur l'essieu,
 Seul blanchit l'âme, étant de même espèce qu'elle.
 Je te sacrifierai le corps, âme immortelle!
 Quel père hésiterait? Quelle mère, voyant
 Entre le bûcher saint et l'enfer effrayant
 Pendre son pauvre enfant, refuserait l'échange
 Qui supprime un démon et qui refait un ange?
 Oui, c'est là le vrai sens du mot Rédemption
 Éternelle Gomorrhe, éternelle Sion,
 Nul ne fera jamais descendre un peu de joie
 De celle qui rayonne à celle qui flamboie,
 Mais Dieu permet du moins qu'on sauve l'avenir!
 Plus de damnés! la torche auguste vient bénir.
 Ah! le temps presse! Hélas! le mal du monde empire;
 Une seconde fois Jésus saignant expire;
 Tout est méchant, tout est mauvais, tout est penché;
 Il pousse d'heure en heure une branche au péché,
 Arbre fatal, rameau que Dieu vers lui ramène,
 Mais qu'Ève, hélas! courba jusqu'à la lèvre humaine!
 Plus de foi. Juifs relaps, moines rompant leurs vœux,
 Bégards, nonnes laissant repousser leurs cheveux,
 L'un arrache une croix, l'autre souille une hostie.
 La foi meurt sous l'erreur comme un lys sous l'ortie.
 Le pape est à genoux. Devant qui? Devant Dieu?
 Non. Devant l'homme. Il craint César. Rome, avant peu,
 Soumise aux rois, sera servante de Ninive.
 Un pas de plus, le monde est perdu. Mais j'arrive.
 Me voici. Je ramène avec moi les ferveurs.
 Pensif, je viens souffler sur les bûchers sauveurs.
 Terre, au prix de la chair je viens racheter l'âme.
 J'apporte le salut, j'apporte le dictame.
 Gloire à Dieu! joie à tous! Les cœurs, ces durs rochers,
 Fondront. Je couvrirai l'univers de bûchers,
 Je jetterai le cri profond de la Genèse
 Lumière! et l'on verra resplendir la tournaise!
 Je sèmerai les feux, les brandons, les diartés,

Les braises, et partout, au-dessus des cités,
 Je serai flamboyer l'autodafé suprême,
 Joyeux, vivant, céleste! — O genre humain, je t'aime!
*il lève les yeux au ciel, les mains jointes, la bouche béante,
 en extase.*

(Torquemada, acte I, sc. vi, pp. 40-43).

III

L'ESPÉRANCE ET LE SALUT

Torquemada se rend à pied d'Espagne à Rome pour obtenir du pape autorisation de sauver le monde par les autodafés. Il s'arrête un moment dans la grotte d'un ermite à barbe blanche, François de Paule.

FRANÇOIS DE PAULE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Salut à toi, vieillard et père!

FRANÇOIS DE PAULE.

Salut, frère.

TORQUEMADA.

Permets-tu qu'un instant je me repose ici?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon frère, entrez.

TORQUEMADA.

Je suis brûlé, je suis transi,
 La fièvre et le soleil me dévorent, je marche,
 J'entre, indigne passant, chez toi, saint patriarche.
 Je suis très las. Je dis : Lamma sabacthani!
 Salut! Sois béni, prêtre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Homme, soyez béni.

TORQUEMADA.

Je suis prêtre aussi, moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Puisse Dieu vous conduire!

C'est bien. Vous avez droit de dire ou ne pas dire
Où vous allez et d'où vous venez, car les pas
Viennent tous de l'aurore et vont tous au trépas.
Ce que vous êtes, frère inconnu, nous le sommes.
Fils, le même infini pèse sur tous les hommes,
Et le même voyage est fait par tout mortel.
Nos pieds sont au tombeau, nos genoux à l'autel.

TORQUEMADA.

Je viens de l'Univers et je vais à la Ville.
Je vais à Rome.

FRANÇOIS DE PAULE.

A Rome?

TORQUEMADA.

Oui, moi, tête humble et vile,
J'ai quelque chose à faire, et les temps sont venus.
Je me suis mis en route au hasard, seul, pieds nus,
J'ai marché dans le sable et marché dans la neige.
Ma supplique est déjà parvenue au saint-siège,
Car je connais le pape Alexandre six.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi!

Le nouveau pape?

TORQUEMADA.

Il est espagnol comme moi.
Nous nous sommes connus à Valence. Il s'appelle
Borgia. Mais toi, prêtre en cette âpre chapelle,
Qu'es-tu, vieillard que Dieu dans ce désert guida?
Ton nom?

FRANÇOIS DE PAULE.

François de Paule. Et vous?

TORQUEMADA.

Torquemada.

Il recule avec respect devant l'ermite.

François de Paule! un saint!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Tu rends des oracles!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Mais tu fais, dit-on, mon père, des miracles?

FRANÇOIS DE PAULE.

J'en vois. Tous les matins l'aube argente les eaux,
 L'énorme soleil vient pour les petits oiseaux,
 La table universelle aux affamés servie
 Se dresse dans les champs et les bois, et la vie
 Emplit l'ombre, et la fleur s'ouvre, et le grand ciel bleu
 Luit; mais ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Dieu.

TORQUEMADA.

Père, Jésus nous met l'un en face de l'autre.
 Moi qui suis le voyant, je parle à toi l'apôtre;
 Écoute. N'as-tu pas quelquefois réfléchi
 Au pape, homme à tiare et sépulcre blanchi,
 Et ne t'es-tu pas dit qu'un inconnu peut-être,
 En présence du faux pontife, est le vrai prêtre,
 Et que, tout en restant, par devoir, prosterné
 Devant l'altier vicaire au hasard couronné,
 Cet inconnu pensif porte en lui l'âme même
 De l'église, dont l'autre a le vain diadème?
 Eh bien, que dirais-tu si ce chef de la foi,
 Et si cet inconnu suprême, c'était moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Le pape, homme de Dieu, règne. Il n'est pas deux Romes

TORQUEMADA.

Nul n'est homme de Dieu s'il n'est l'homme des hommes.
 Je suis cet homme-là. L'enfer et sa noirceur
 Attendent l'univers. Je suis le guérisseur
 Aux mains sanglantes. Calme, il sauve, et semble horrible

Je me jette, effrayant, dans la pitié terrible,
Vraie, efficace; et j'ai pour abîme l'amour.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous comprends pas. Prions.

Il s'agenouille devant l'autel.

TORQUEMADA.

Jadis, un jour,

J'étais jeune, et j'avais depuis peu cette robe,
J'ai vu dans Sainte-Croix de Ségovie un globe
Qui figure le monde avec tous les états;
Les fleuves, les forêts; toute la terre; un tas
D'empires; les pays, les frontières, les villes;
La neige avec ses monts, la mer avec ses îles;
Toutes les profondeurs où remue à grand bruit
Le vaste genre humain fourmillant dans la nuit.
Tu sais, père, il n'est pas d'empereur qui ne tienne
Un globe dans sa main, idolâtre ou chrétienne;
Moi, j'ai sous mon regard eu cette vision,
L'univers; chaque zone et chaque nation;
Europe, Afrique; et l'Inde où l'on voit l'aube naître;
Et j'ai dit: Il s'agit de devenir le maître;
Et j'ai dit: Il s'agit de dominer cela
Pour Jésus, qui souvent en songe m'appela.
Il faut prendre la terre et la rendre au ciel. Père,
Oui, la sphère terrestre, avec ses cris, sa guerre,
Ses royaumes, ses chocs, son fracas, son effroi,
C'est mon globe, entends-tu?

FRANÇOIS DE PAULE, *se levant, et posant un doigt
sur la tête de mort.*

Voici ma sphère à moi.

Ce reste du destin qui naufrage et qui sombre,
La méditation de cette énigme, l'ombre
Que fait l'éternité sur ce néant pensif,
Ce crâne hors du gouffre humain, comme un récif,
Ces dents qui gardent, comme en leur aube première,
Le rire, après que l'œil a perdu la lumière,
Ce masque affreux que tous nous avons sous nos fronts,
Cette larve qui sait ce que nous ignorons,

Ce débris renseigné sur la fin inconnue,
 Oui, sous ce froid regard sentir mon âme nue,
 Penser, songer, vieillir, vivre de moins en moins,
 Avec ces deux trous noirs et fixes pour témoins,
 Prier, et contempler ce rien, cette poussière,
 Ce silence, attentifs dans l'ombre à ma prière,
 Voilà tout ce que j'ai; c'est assez.

TORQUEMADA, *à part.*

Un éclair

Traverse mon esprit en l'écoutant. Dans l'air,
 Autrefois Constantin, qui de régner fut digne,
 A vu le labarum.

Montrant la tête de mort.

Et moi je vois ce signe!

Et je vaincrai par lui, comme Constantin. Oui,
 Ce saint ermite montré à mon œil ébloui
 L'autre forme du vrai, l'autre clarté chrétienne.
 Oui, je garde ma sphère et je lui prends la sienne!
 De sorte que l'écueil indiquera le port,
 Et que la vie aura pour bannière la mort!

A François de Paule.

Écoute. Dominique a mal compris la flamme.
 Elle est sublime, à moins qu'elle ne soit infâme.
 Dominique voulait punir, je veux sauver.
 Les bûchers sont éteints, je viens les relever.
 Comprends-tu maintenant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui.

TORQUEMADA.

Je veux sur la terre

Allumer l'incendie énorme et salutaire.
 Père, rien de meilleur jamais ne se rêva.
 Et j'entends dans ma nuit Jésus qui me dit : Va!
 Va! le but t'absoudra pourvu que tu l'atteignes!
 Je vais!

*François de Paule pose sur la grosse pierre qui est sur la table
 le pain, le plat de bois et la cruche d'eau.*

FRANÇOIS DE PAULE.

Voici de l'eau, du pain et des châtaignes.
 Buvez à votre soif, mangez à votre faim.
 Et quant à vos projets, dont j'entrevois la fin,
 Avant que le premier de vos bûchers flamboie,
 Je prierai Dieu pour vous, afin qu'il vous foudroie;
 Car mieux vaudrait, pour vous et pour le genre humain,
 Votre mort, qu'un tel pas, fils, dans un tel chemin!

TORQUEMADA, *à part.*

Triste affaiblissement d'un esprit solitaire!
 Ce pauvre saint n'a pas compris.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'homme est sur terre

Pour tout aimer. Il est le frère, il est l'ami.
 Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
 Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
 Sur la création, et, sous la branche verte,
 Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
 L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.
 Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
 A tous la paix. Jamais de chaîne. Point de cage.
 Si l'homme est un bourreau, Dieu n'est plus qu'un tyran.
 L'évangile a la croix, le glaive est au koran.
 Résolvons tout le mal, tout le deuil, toute l'ombre,
 En bénédiction sur cette terre sombre.
 Qui frappe peut errer. Ne frappons jamais. Fils,
 Hélas! les échafauds sont d'effrayants défis.
 Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe!
 Quelle audace! L'enfant, la femme, la colombe,
 La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,
 Et je sens remuer en moi cet infini
 Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime,
 Je répands la prière immense dans l'abîme.
 Quant au pape, il est pape, il faut le vénérer.
 Fils, toujours pardonner et toujours espérer,
 Ne rien frapper, ne point prononcer de sentence,
 Si l'on voit une faute en faire pénitence.

Prier, croire, adorer, — c'est la loi. C'est ma loi.
Qui l'observe est sauvé.

TORQUEMADA.

Tu ne sauves que toi!
Mais les autres, vieillard? Ah! l'éternelle chute
Des âmes, nuit et jour, père, à toute minute,
Dans l'enfer, puits fatal, noir gouffre épanoui!
Dans l'horreur, dans la flamme! Ah! tu te sauves, oui!
Mais qu'est-ce que tu fais de tes frères les hommes?
Tu vis calme, mangeant tes noix, mangeant tes pommes,
Comme Anselme ou Pacôme au désert libyen,
Et cela doit suffire au monde! et tout est bien!
Et rien n'est terrible! Ombre, enfer, âmes maudites,
Qu'est-ce que cela fait, pourvu que tu médites,
Avec ton lit de paille et ta cruche d'eau, seul?
Mais c'est vivre en enfant et non pas en aïeul!
Tu n'as donc pas en toi, comme le Dieu qui crée,
Une paternité formidable et sacrée?
Et la famille humaine, est-ce que ce n'est rien?
Mais on a soin d'un bœuf! mais on guérit un chien!
Et l'homme est en danger! Tu n'as donc pas d'entrailles?
Tu vis sous le ciel comme entre quatre murailles.
Tu ne te sens donc pas lié par mille nœuds
A l'homme épouvantable, impie et vénéneux,
Trainant partout, au fond des antres, sur les cimes,
En tous lieux, son malheur d'où dégouttent ses crimes?
Aucun de tous ces maux épars ne te rejoint?
Quoi! voyant les vivants passer, tu ne sens point
Que tu tiens par ton ombre à tous ces noirs fantômes!
Ah! tu croises tes mains! Ah! tu chantes des psaumes!
Ah! tu vas et tu viens de l'autel à la croix,
De cet amas de pierre à ce morceau de bois!
Mais c'est l'isolement! Or, quand tout penche, croule
Et périt, le devoir, vieillard, c'est une foule!
Le devoir innombrable, implacable, inclément
Est dans la conscience un noir fourmillement!
Le devoir vous arrache au cloître, aux solitudes,
Et vous crie : Au secours! pensez aux multitudes!

Pensez au genre humain! ne dormez plus! allez!
 Ces petits enfants, ciel! être à jamais brûlés!
 Toutes ces femmes, tous ces vieillards, tous ces hommes,
 Tous ces esprits, tomber aux hurlantes Sodomes!
 Courez! sauvez à coups de fourche ces maudits,
 Et faites-les rentrer de force au paradis!
 Vieillard, voilà pourquoi nous sommes sur la terre.
 Ta loi, c'est la clarté; ma loi, c'est le mystère.
 Tu n'es que l'espérance, et jè suis le salut.
 J'aide Dieu.

(*Torquemada*, partie I, acte II, sc. II, pp. 63-71.)

IV

LA PUISSANCE DE TORQUEMADA

Au moment où la princesse Rose allait épouser le prince don Sanche, fils du marquis, le roi a fait cloître l'une et l'autre. De plus Ferdinand s'est épris de la jeune fille et veut la ravir au couvent. Le marquis, pour la sauver, dépeint au roi la toute-puissance de Torquemada. Il veut ainsi le piquer d'amour-propre et le perdre — ou lui faire peur et le dissuader.

LE ROI, *pensif*.

Ce Torquemada...

LE MARQUIS.

Tient l'Espagne. Il est pontife.
 Partout où vous posiez votre ongle, il met sa griffe.
 Il vous remplace. Altesse, ah! ce n'est plus le temps
 Où, quand bon vous semblait, choisissant vos instants,
 Vous pouviez dans un cloître entrer avec menace
 Et faire lâcher prise à l'église tenace.
 Vous pouviez faire pendre un abbé. Maintenant
 Ne vous y frottez point. Ah! ce moine est gênant!
 Vos potences! toucher aux prêtres! qu'on y vienne!
 Votre justice a tout à craindre de la sienne;
 Et certes il rirait de vous voir approcher
 Le bois de vos gibets du feu de son bûcher.

Duel inégal. Seigneur, la terre est à ce moine.
Ainsi qu'on met le feu dans de la folle avoine,
Sa torche court et change en cendres les vivants.
Les palais consternés ont un air de couvents.
Partout le clergé pousse et croît comme la ronce.
Tout cède au vil sourcil d'un moine qui se fronce.
Sauve qui peut. Les fiers rampent, et les hardis
Tremblent. Qu'est-ce qu'on fait de Tortose à Cadix
Et d'un bout du royaume à l'autre? On se dénonce.
Le prince de Viane et le marquis Alphonse,
Vos cousins, sont aux fers, et cette âpre main-là,
Sire, a pris au collet l'infant de Tudela.
Jadis, sous don Ramire ou doña Léonore,
Toute ville espagnole était gaie et sonore,
Les grelots gazouillaient sur le peuple dansant.
Aujourd'hui tout se tait. Plus de rire innocent.
Plus de luxe. Un banquet est suspect. Terreur, crainte,
Deuil, et l'immense Espagne est une fête éteinte.
Roi, toutes vos forêts passent en échafauds,
Et le bois va manquer. Crimes vrais, crimes faux
Se confondent, et tout est bon pour le supplice.
Pour avoir vu quelqu'un passer, on est complice.
Le fils livre son père et le père son fils.
Qui fait sans le vouloir tomber un crucifix
Est brûlé vif. Un mot, un geste est hérésie.
Ce moine horrible a pris Jésus en frénésie.
Tout est forfait. Songer, jurer par Salomon,
Avoir l'air de parler à voix basse au démon,
Se rayer l'ongle, aller pieds nus les jours de jeûne,
Épouser une femme ou trop vieille ou trop jeune,
Tourner le front d'un mort vers le mur, ne pas fuir
Ceux qui serrent leurs reins d'une corde de cuir,
Mettre un jour de sabbat une nappe à sa table,
A Noël chasser l'âne ou le bœuf de l'étable,
Nommer Dieu plus souvent que Jésus, se cacher;
Tout cela fait monter des hommes au bûcher.
Suivre en disant des vers un cercueil qu'on emporte,
Pleurer assis dans l'ombre et derrière une porte,
Regarder, dans un lieu désert, et loin du bruit,

Se lever la première étoile de la nuit,
 Autant de crimes. Roi, le bûcher luit, dévore,
 Monte, et, de plus en plus, de cette rouge aurore,
 Sire, au-dessus de vous le ciel va s'empourprant.
 Ce sang de vos sujets, c'est à vous qu'on le prend.
 Vous n'aurez bientôt plus de soldats pour la guerre.
 Tout à l'heure, — mais quoi! le roi n'y songe guère,
 D'un mot le roi pourrait tout empêcher, mais non! —
 Le saint-office a mis l'Espagne au cabanon,
 Et le peuple en est presque à ne plus vous connaître.

Il montre la galerie du fond et le rideau qui la ferme.

Aujourd'hui même, ô roi, là, sous votre fenêtre,
 Le bûcher va flamber, monceau de feu, massif
 De braise, où, sous les yeux du confesseur pensif,
 Des femmes se tordront d'après flammes vêtues.
 Aux quatre coins seront droites quatre statues,
 Quatre prophètes noirs dressés aux quatre vents,
 Bâtis de pierre creuse et pleins d'hommes vivants.
 On entendra rugir ces colosses farouches;
 On verra frissonner le feu hors de leurs bouches;
 Et rien ne restera debout que ces géants;
 Et vos peuples hagards, terrifiés, béants
 Verront toute l'Espagne et vous et vos royaumes
 Fuir en fumée autour de ces quatre fantômes.
 Car toute clarté vient du vil quemadero.
 Roi, vous disparaîsez dans l'ombre du bourreau.

Le roi s'assied sur un pliant, comme accablé.

LE ROI.

Tout cela c'est le bien de l'église.

LE MARQUIS.

Et la perte
 Du trône. La Castille est de charniers couverte,
 Et l'épouvante éparse au loin pousse des cris.

Se rapprochant du roi.

Ah! vous vous débattez en vain. Vous êtes pris.
 Au-dessus de l'Espagne est tendue une toile
 Sombre, à travers laquelle on voit Dieu, vague étoile,

Réseau noir que Satan sur la terre riva
 Et tira fil à fil du flanc de Jéhovah,
 Piège où l'esprit humain misérable se brise,
 Espèce de rosace immense d'une église
 Infinie, où l'enfer luit sur le maître-autel;
 Là frissonnent l'horreur, la nuit, l'effroi mortel;
 Et le monde regarde avec des yeux funèbres
 Cette chose qu'il a sur lui dans les ténèbres;
 Il songe au vieux Baal qui jadis l'étouffait;
 Grandir est un abus, penser est un forfait;
 On est hardi de vivre, et c'est un péril d'être.
 Au centre de la toile obscure on voit le prêtre,
 Cette araignée, avec cette mouche, le roi.

Le roi baisse la tête. Le marquis l'observe et continue.

Certes, c'est un sujet de surprise et d'effroi
 Que ce vil écheveau, vœux, cloître, dogme, règle,
 Ait pu faire une toile énorme à prendre un aigle.
 Mais c'est fait. L'aigle est pris. L'aigle, à l'heure qu'il est,
 N'a plus qu'un tremblement d'aile dans le filet.
 Devant vous le missel, l'évangile, la bible
 Se dressent, et vouloir ne vous est pas possible;
 Aimer, vous n'osez point; régner, vous n'osez plus.
 Les vieux rois, durs autant que les monts, chevelus
 Ainsi que les forêts, étaient d'humeur plus fière.
 Ah! plus que le passé, le présent est poussière.
 Un roi se laisse prendre une femme, et, clément,
 Rampe, sans essayer même un rugissement.
 Il n'est plus rien de grand sur la terre qu'un prêtre.
 Lui, ce moine — oh! comment l'enfant ose-t-il naître? —
 Ce moine règne; il a sous ses sandales vous!
 Le roi! Sur l'âme humaine il pousse les verrous;
 Il est plus que l'évêque, il est plus que l'abbesse
 Pour le diacre et la nonne; il vient, la loi se baisse,
 Le sceptre ploie ainsi qu'un jonc, l'épée a peur.
 De ses yeux fixes sort une immense stupeur;
 Il a pour but l'empire, il a l'homme pour cible,
 Et, penché, couvrant tout de son ombre terrible,
 Il guette l'univers, sombre espion de Dieu.

Regardant le roi en face.

L'histoire un jour dira : Ce fut l'âge de feu.
 Ce siècle fut un temps d'ombre et de vasselage.
 Qu'a-t-il fait ? de la cendre. Au glaive de Pélagé
 La fourche à remuer la braise succéda.
 Et comment se nommait le roi ? Torquemada.

(*Torquemada*, partie II, acte II, sc. II, pp. 115-119.)

V

LA SUPPLICATION DU RABBIN

Le grand rabbin, à la tête d'une députation des juifs, vient offrir au roi et à la reine trente mille marcs d'or pour qu'ils révoquent l'édit de bannissement et défendent d'allumer le bûcher préparé par Torquemada.

Par la porte du fond, grande ouverte, arrive une foule effarée et déguenillée entre deux rangs de halberdiers et de piques. Ce sont les députés des juifs, hommes, femmes, enfants, tous couverts de cendre et vêtus de haillons, pieds nus, la corde au cou, quelques-uns mutilés et rendus infirmes par la torture, se traînant sur des béquilles ou sur des moignons d'autres, à qui l'on a crevé les yeux, marchent conduits par des enfants. En tête est le grand rabbin Moïse-ben-Habib. Tous ont la rondelle jaune sur leurs habits déchirés.

À quelque distance de la table, le rabbin s'arrête et tombe à genoux. Tous derrière lui se prosternent. Les vieillards frappent le pavé du front.

Ni le roi ni la reine ne les regardent. Ils ont l'œil vague et fixe au-dessus de toutes ces têtes.

MOÏSE-BEN-HABIB, *grand rabbin, à genoux*

Altesse de Castille, altesse d'Aragon,
 Roi, reine ! ô notre maître, et vous, notre maîtresse,
 Nous, vos tremblants sujets, nous sommes en détresse,
 Et, pieds nus, corde au cou, nous prions Dieu d'abord.
 Et vous ensuite, étant dans l'ombre de la mort,
 Ayant plusieurs de nous qu'on va livrer aux flammes,
 Et tout le reste étant chassé, vieillards et femmes,

Et, sous l'œil qui voit tout du fond du firmament,
Rois, nous vous apportons notre gémissément.
Altesses, vos décrets sur nous se précipitent,
Nous pleurons, et les os de nos pères palpitent;
Le sépulcre pensif tremble à cause de vous.
Ayez pitié. Nos cœurs sont fidèles et doux;
Nous vivons enfermés dans nos maisons étroites,
Humbles, seuls; nos lois sont très simples et très droites,
Tellement qu'un enfant les mettrait en écrit.
Jamais le juif ne chante et jamais il ne rit.
Nous payons le tribut, n'importe quelles sommes.
On nous remue à terre avec le pied; nous sommes
Comme le vêtement d'un homme assassiné.
Gloire à Dieu! Mais faut-il qu'avec le nouveau-né,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sèvre,
Nu, poussant devant lui son chien, son bœuf, sa chèvre,
Israël fuie et coure épars dans tous les sens!
Qu'on ne soit plus un peuple et qu'on soit des passants!
Rois, ne nous faites pas chasser à coups de piques,
Et Dieu vous ouvrira des portes magnifiques.
Ayez pitié de nous. Nous sommes accablés.
Nous ne verrons donc plus nos arbres et nos blés!
Les mères n'auront plus de lait dans leurs mamelles!
Les bêtes dans les bois sont avec leurs femelles,
Les nids dorment heureux sous les branches blottis,
On laisse en paix la biche allaiter ses petits,
Permettez-nous de vivre aussi, nous, dans nos caves,
Sous nos pauvres toits, presque au bain et presque esclaves
Mais auprès des cercueils de nos pères; daignez
Nous souffrir sous vos pieds de nos larmes baignés!
Oh! la dispersion sur les routes lointaines,
Quel deuil! Permettez-nous de boire à nos fontaines
Et de vivre en nos champs, et vous prospérerez.
Hélas! nous nous tordons les bras, désespérés.
Épargnez-nous l'exil, ô rois, et l'agonie
De la solitude âpre, éternelle, infinie!
Laissez-nous la patrie et laissez-nous le ciel!
Le pain sur qui l'on pleure en mangeant est du fiel.
Ne soyez pas le vent si nous sommes la cendre.

Montrant l'or sur la table.

Voici notre rançon. Hélas! daignez la prendre.
 O rois, protégez-nous. Voyez nos désespoirs.
 Soyez sur nous, mais non comme des anges noirs;
 Soyez des anges bons et doux, car l'aile sombre
 Et l'aile blanche, ô rois, ne font pas la même ombre.
 Révoquez votre arrêt. Rois, nous vous supplions
 Par vos aïeux sacrés, grands comme les lions,
 Par les tombeaux des rois, par les tombeaux des reines,
 Profonds et pénétrés de lumières sereines,
 Et nous mettons nos cœurs, ô maîtres des humains,
 Nos prières, nos deuils dans les petites mains
 De votre infante Jeanne, innocente et pareille
 A la fraise des bois où se pose l'abeille.
 Roi, reine, ayez pitié!

(Torquemada, partie II, acte II, sc. III, pp. 124-126.)

VI

LE QUEMADERO

Le roi et la reine, restés seuls, se consultent et décident qu'ils accepteront les trente mille marcs d'or, feront éteindre le quemadero et laisseront les juifs en Espagne. Soudain Torquemada entre, un crucifix de fer à la main.

LE ROI, LA REINE, TORQUEMADA.

*Torquemada ne regarde ni le roi ni la reine.
 Il a l'œil fixé sur le crucifix.*

TORQUEMADA.

Judas vous a vendu trente deniers.
 Cette reine et ce roi sont en train de vous vendre
 Trente mille écus d'or.

LA REINE.

Ciel!

TORQUEMADA, *jetant le crucifix sur les piles d'écus.*
Juifs, venez le prendre!

LA REINE.

Mon père!

TORQUEMADA.

Triomphez, juifs, comme il est écrit!
Cette reine et ce roi vous livrent Jésus-Christ.

LA REINE.

Mon père!

TORQUEMADA, *les regardant tous deux en face.*
Sois maudit, roi! Sois maudite, reine!

LA REINE.

Grâce!

TORQUEMADA, *étendant le bras sur eux.*

A genoux!

La reine tombe à genoux. Le roi hésite, frémissant

Tous deux!

Le roi tombe à genoux.

Montrant Isabelle.

Ici la souveraine,

Montrant Ferdinand.

Et là le souverain. Un tas d'or au milieu.

Ah! vous êtes la reine et le roi!

Il ressaisit le crucifix et l'élève au-dessus de sa tête.

Voici Dieu,

vous prends en flagrant délit. Baisez la terre.

La reine se prosterne.

LA REINE.

Grâce!

TORQUEMADA.

Horreur!

LA REINE.

Donnez-nous l'absolution, père!

TORQUEMADA.

Excès d'audace ! Ainsi, — c'est ton règne, Antechrist ! —
 Les juifs rapatriés, l'autodafé proscrit !
 On n'allumera point le bûcher secourable !
 Ces rois ne veulent pas. Ainsi ce misérable,
 Le sceptre, ose toucher à la croix ! Ce bandit,
 Le prince, ose être sourd à ce que Jésus dit !
 Il est temps qu'on vous parle et qu'on vous avertisse.
 Le saint-office a droit sur vous. De sa justice
 Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
 Pendant votre sommeil, pendant votre repas,
 A toute heure apportant les sévères tristesses,
 Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesses.
 Toujours les rois, faux dieux, ont donné de l'emploi
 Au tonnerre, et le ciel les hait. La vaine loi,
 O princes, c'est la vôtre, et nous avons la vraie.
 Nous sommes le froment et vous êtes l'ivraie.
 Un jour viendra la faux des immenses moissons !
 Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.
 Nous jetons chaque jour vos noms dans le mystère
 Où vous attend la peine obscure et solitaire !
 Des crânes des rois morts les lieux noirs sont pavés.
 Ah ! vous vous croyez forts parce que vous avez
 Vos camps pleins de soldats et vos ports pleins de voiles.
 Dieu médite, l'œil fixe, au milieu des étoiles.
 Tremblez.

LA REINE.

Grâce :

LE ROI, *se levant.*

Seigneur inquisiteur, le roi

Et la reine, contrits et confessant la foi,
 Entendent réparer le mal qu'ils allaient faire.
 Les juifs seront bannis, et nous permettons, père,
 A vous, au saint-office, à votre saint clergé,
 D'allumer le bûcher sur l'heure.

TORQUEMADA.

Est-ce que j'ai

Attendu ?

Il descend les trois marches, va à la galerie du fond et tire violemment le rideau.

— Regardez.

La nuit commence à tomber.

La galerie du fond, large claire-voie toute grande ouverte, laisse voir, dans le crépuscule, la place de la Tablada couverte de foule. Au centre de la place est le quemadero, colossale bâtisse toute hérissée de flammes, pleine de bûchers et de poteaux et de suppliciés en sanbenitos qu'on entrevoit dans la fumée. Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flamboyants sur la tête des condamnés. Des femmes flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris. Aux quatre angles du quemadero, les quatre gigantesques statues, dites les quatre évangélistes, apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants. Énorme aspect de supplice et d'incendie.

Le roi et la reine regardent terrifiés.

Torquemada en contemplation repaît ses yeux du quemadero.

TORQUEMADA.

O fête, ô gloire, ô joie!

La clémence terrible et superbe flamboie!

Délivrance à jamais! Damnés, soyez absous!

Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.

Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,

Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,

Issue aboutissant au radieux chemin,

Porte du paradis rouverte au genre humain,

Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,

Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,

Autodafé! pardon, bonté, lumière, feu,

Vie! éblouissement de la face de Dieu!

Oh! quel départ splendide et que d'âmes sauvées!

Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,

Un court tourment vous paie un bonheur infini;

L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni.

Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,

Et voici son triomphe, et voici sa merveille!

Quelle extase! entrer droit au ciel! ne pas languir!

Cris dans le brasier.

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir ?
Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge !
J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.
Oh ! comme il a grincé lorsque je refermais
Sur lui les deux battants hideux : Toujours, Jamais !
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

Il regarde le ciel.

Oh ! j'ai pansé la plaie effrayante de l'ombre.
Le paradis souffrait ; le ciel avait au flanc
Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant ;
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice,
Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ !
Hosanna ! la blessure éternelle guérit.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

Il regarde le quemadero.

Rubis de la fournaise ! ô braises ! pierreries !
Flambez, tisons ! brûlez, charbons ! feu souverain,
Pétile ! luis, bûcher ! prodigieux écrivain
D'étincelles qui vont devenir des étoiles !
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments !
Splendeur ! magnificence ardente ! flamboiements !
Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu ?

En extase.

Feu ! lavage

De toutes les noirceurs par la flamme sauvage !
Transfiguration suprême ! acte de foi !
Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
Deux porte-fourches. Lui, moi. Deux maîtres des flammes
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes ;
Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien ;
Il est dans le cloaque et je suis dans le temple.
Et le noir tremblement de l'ombre nous contemple.

Il se retourne vers les suppliciés.

Ah ! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés !

La piscine de feu vous épure enflammés.
 Ah! vous me maudissez pour un instant qui passe,
 Enfants! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce
 Quand vous verrez à quoi vous avez échappé;
 Car, ainsi que Michel archange, j'ai frappé;
 Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
 Raillent le monstrueux avortement du gouffre;
 Car votre hurlement de haine arrive au jour,
 Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour!
 Oh! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
 De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
 Maniés par l'étau d'airain, par le fer chaud!
 Vous voilà délivrés! partez! Fuyez là-haut!
 Entrez au paradis!

Il se penche et semble regarder sous terre.

Non, tu n'auras plus d'âmes!

Il se redresse.

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes
 Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez!
 A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
 L'évanouissement de la fumée emporte
 Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte!
 Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché;
 L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
 Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
 Qui rongea sa lumière et qui mordait son aile;
 L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
 Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
 Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
 Dragons, tombez en cendre; envolez-vous, colombes!
 Vous que l'enfer tenait, liberté! liberté!
 Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité!

(*Torquemada, partie, II, acte II, sc. v, pp. 131-136.*)

VII

LE SALUT DES SAUVEURS

Lorsque Torquemada fut enfermé dans l'*in-pace*, Sanche et Rose l'ont sauvé, mais par un sacrilège, en se servant d'une croix de fer. Torquemada, qui les reconnaît, veut les sauver, à son tour, des poursuites du roi. Mais la révélation du sacrilège, auquel il doit de vivre encore, le décide à assurer le salut de leur âme à jamais, par le bûcher.

DON SANCHE, DOÑA ROSE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Je vous reconnais.

DOÑA ROSE.

Ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je suis l'homme

Condanné par Gomorrhe et frappé par Sodome,
 Que vous avez aidé, vous, enfants inconnus.
 J'étais dans le sépulcre et vous êtes venus.
 Vous m'avez délivré. Vous êtes la colombe
 Et l'aigle qui m'avez retiré de la tombe.
 Vous êtes ceux à qui je dois de voir le jour.
 Ah! vous m'avez sauvé, maintenant c'est mon tour!

DOÑA ROSE.

C'est ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je vois à vos robes de serge
 Que vous êtes tous deux consacrés à la vierge.
 Je vous retrouve tels que je vous vis d'abord.
 Je n'étais plus vivant et je n'étais pas mort;
 Vous m'êtes arrivés d'en haut comme deux anges;
 Vous m'avez sauvé. Dieu, par des routes étranges,
 Me ramène aujourd'hui, moi, dans votre chemin.
 Vous appelez à l'aide et je vous tends la main.

Dieu, pour les surveiller, penche saint Dominique
 Sur Pierre deux, et moi sur Fernand, prince inique.
 Je passe, et vous entend. Vous semblez en péril.
 Êtes-vous prisonniers? Quel secours vous faut-il?
 Dieu, pour faire un devoir quelconque, me procure
 L'entrée en ce palais suspect, caverne obscure.
 Je vous y trouve en peine, et ne m'étonne pas,
 Puisque Dieu nous conduit vous et moi pas à pas.
 J'étais dans le tombeau, vous vintes. Toi captive,
 Toi captif, vous tremblez dans ce lieu noir. J'arrive.
 Sans moi vous péririez. Sans vous j'étais perdu.
 Vous fûtes imprévus, je suis inattendu.
 Comment donc êtes-vous ici? Comment y suis-je?
 Vous fûtes le miracle et je suis le prodige.
 Dieu sait ce qu'il fait.

DON SANCHE, à *doña Rose*.

Oui, c'est lui!

TORQUEMADA.

Ne craignez plus
 Je suis là. J'entrevois quelque piège. Reclus
 Et moine, je connais les hommes. Je vous aime,
 Et je vous défendrai contre le roi lui-même.

DON SANCHE.

Vous êtes donc auprès du roi même?

TORQUEMADA.

Au-dessus.

DON SANCHE.

Qui donc êtes-vous?

TORQUEMADA.

Rien par moi. Tout par Jésus.

DON SANCHE.

Comment vous nommez-vous?

TORQUEMADA.

Mon nom est Délivrance.

Je suis celui qui voit l'affreuse transparence

De la terre et l'enfer dessous ; et mes regards
Poursuivent les démons consternés et hagards,
Et j'aperçois en bas le gouffre qu'il faut craindre,
Le feu sombre, et je tiens l'urne qui doit l'éteindre.
Mais vous, dites-moi donc les noms que vous portez.

DON SANCHE.

Sanche, infant de Burgos.

DOÑA ROSE.

Rose, infante d'Orthez.

DON SANCHE.

Nous sommes fiancés.

TORQUEMADA.

Vous n'avez fait, je pense,
Que des vœux qu'on délie avec une dispense.
Mais comment se fait-il que vous soyez ici ?

DON SANCHE.

Le roi m'a mis de force au couvent. Elle aussi.
Nous nous sommes enfuis.

TORQUEMADA.

Vous paierez une amende.
Le roi paiera plus cher, sa faute étant plus grande.
Que le cloître de Dieu soit la prison du roi,
C'est un crime, et nul n'entre au couvent malgré soi.
Vous êtes libres. Rose, espère ! Sanche, espère !
Que voulez-vous encor ?

DON SANCHE.

Nous marier, mon père.

TORQUEMADA.

Soit. Je vous marierai moi-même.

DONA ROSE.

O monseigneur !

*Elle veut se jeter à ses pieds. Torquemada, d'un geste,
l'en empêche.*

TORQUEMADA.

Aux morts le paradis, aux vivants le bonheur ;
Voilà ce que j'apporte, et je tiens, humble et calme,
D'une main une torche et de l'autre une palme.
Soyez heureux !

DON SANCHE.

O joie ! oh ! je ne sais pourquoi,
Quand je suis près de vous, je ne crains plus le roi.
Si je craignais quelqu'un, ce serait vous ! Vous êtes
Comme une providence étrange sur nos têtes.
Je vous sens formidable et suprême.

TORQUEMADA.

Rosa,

Comme Rachel qui vit Jacob et l'épousa,
Vous épouserez Sanche, et la grâce divine
Déjouera les projets du roi, que je devine.
Oui, je vous sauverai tous les deux. Comptez-y.

DOÑA ROSE.

Oh ! qui que vous soyez, prêtre, évêque, merci !
Père, soyez béni. Ce fut une heure auguste
Que celle où Dieu permit, ô vieillard saint et juste,
Que nous entendissions vos cris dans le tombeau !

DON SANCHE.

Je m'en souviens, j'y suis encore, il faisait beau,
On était en avril, moi je cueillais des roses,
Elle courait après les papillons, les choses
Que nous disions tout bas se mêlaient au soleil ;
Le soir vint, tout à coup j'entends un cri, pareil
A l'appel d'un mourant, et je vois une pierre,
Et j'écoute...

DOÑA ROSE.

Et tu dis : Un homme est sous la terre !
Sauvons-le ! Mais la pierre était trop lourde, hélas !

DON SANCHE.

Rose, une croix de fer était tout près...

TORQUEMADA

DOÑA ROSE.

Tu l'as

Arrachée.

Mouvement d'épouvante de Torquemada.

DON SANCHE.

Oui, j'ai pris la croix, bon levier, certe,
Et grâce à cette croix la tombe s'est ouverte.
Et vous êtes sorti du sépulcre, vivant.

TORQUEMADA, à part.

O ciel, ils sont damnés!

DON SANCHE.

A nous deux, moi levant
La pierre, elle pesant sur la barre et penchée,
Nous ouvrîmes la fosse.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée!

Sacrilège majeur! Le feu, l'éternel feu
Sous eux s'entr'ouvre! ils sont hors du salut. Grand Dieu!
Les voilà hors de l'ombre immense du calvaire!
Malheureux! ce n'est plus au roi qu'ils ont affaire,
C'est à Dieu.

A don Sanche et à doña Rose.

Ce levier de fer, êtes-vous sûrs

Que c'était une croix?

DON SANCHE.

Certe; au pied des vieux murs,
Elle était là debout dans de l'herbe séchée,
Je l'ai prise en mes poings.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée!

Une croix! — C'est égal. Sauvons-les. — Autrement.

Il leur fait de la main un signe d'adieu.

A tout à l'heure

DON SANCHE.

Ici, dans ce sombre moment,
 Nous n'avons pas d'amis, nous n'avons pas d'asiles!
 Notre salut, c'est vous, seigneur.

TORQUEMADA.

Soyez tranquilles.

Oui, je vous sauverai.

*Il sort par le fond, et on le voit s'enfoncer et disparaître
 dans la descente de l'escalier.*

SCÈNE V

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DOÑA ROSE.

Rendons grâce à genoux.

Secours d'en haut! Dieu fait des miracles pour nous.
 Comme on espère vite! est-il pas vrai, don Sanche?
 Et comme on se reprend n'importe à quelle branche?
 L'homme sauvé par nous est dans cette maison
 Et nous sauve! Oui, j'ai foi, j'espère. Ai-je raison?
 Trouves-tu?

DON SANCHE.

Certe! espère, ange! Il nous doit la vie,
 Il nous la rend. Espère! Ah! j'ai l'âme ravie.
 Je suis comme ivre.

Il l'attire à lui.

Viens! viens! respirons enfin!

Oh! cette ombre que fait l'aile du séraphin,
 Je la sens sur nos fronts après tant de désastres.
 Une main est ouverte entre nous et les astres.

DOÑA ROSE.

Oui, c'est la main de Dieu qui nous protège.

DON SANCHE.

Oh! dis,

Entends-tu s'approcher des voix du paradis?

Lui montrant le parc et les massifs d'arbres.

Toute cette nature est comme un bruit de lyre.

DOÑA ROSE.

Ah! quand on se revoit, tout ce qu'on veut se dire
 Vous arrive à la fois aux lèvres, le passé,
 Le présent, ce qu'on a souffert, voulu, pensé.
 Tant de nuits sans sommeil, Dieu, sa miséricorde,
 Les hommès, si méchants... Enfin l'âme déborde,
 On dit : Je t'aime! alors on voit qu'on a tout dit.
 Ami, j'ai bien pleuré! Quand l'espoir se perdit,
 Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée,
 Oh! quand je vis le fil de notre destinée
 Se rompre, et nos deux cœurs l'un de l'autre arrachés,
 Et les projets du roi vaguement ébauchés,
 Horreur! je me sentis tendre, invincible, forte,
 Fièrè, et j'ai souhaité bien des fois être morte.
*Un vague clair de lune commence à se mêler aux perspectives
 obscures de l'horizon.*

DON SANCHE.

Et moi, si tu savais!... Mais, Rose, oublions tout.
 Le cœur seul est vivant, l'amour seul est debout.
 Tout le reste s'écroule et meurt. Nous allons être,
 Oui! mariés, sauvés! Moi, je crois en ce prêtre.
 Il nous rend ce qu'il a reçu de nous. Aimons!
 Vivons! Vois se lever la lune sur les monts,
 Vois ces eaux, vois ces bois qu'emplit une âme immense;
 Toute cette beauté, Rose, est de la clémence.
 Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
 Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
 Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée!
 La douleur, c'est le lys; l'espoir, c'est la rosée.
 La douleur s'ouvre, et Dieu d'en haut pleure attendri,
 Et c'est là l'espérance. Oui, nos deuils, notre cri
 L'ont ému. Des gardiens inconnus nous préservent.
 Je vois autour de nous des ombres qui nous servent.
 Que te dire? Je t'aime! Ah! nous sommes vainqueurs,
 Et tout le bleu profond du ciel entre en nos cœurs.
 Espérons!

DOÑA ROSE.

Oui, je sens que quelqu'un nous délivre.

Oui, j'espère. Espérer, c'est naître.

DON SANCHE.

Aimer, c'est vivre.

DOÑA ROSE.

Qu'avais-je dans l'esprit? Ah! voilà! je voudrais
Te dire que je t'aime!

DON SANCHE.

Approche alors.

Elle approche.

Tout près.

*Elle approche. Tous deux s'asseyent sur le banc.*DOÑA ROSE, *le contemplant.*

O don Sanche! ô mon roi! quel beau front que le vôtre!

DON SANCHE.

Rose, nous allons être à jamais l'un à l'autre.

Rose, comme c'est vrai! Dieu vient quand vous priez.

Oh! comprends-tu ce mot céleste: mariés?

Tous les mots du bonheur, t'entendre me les dire

Tremblante, et les venir baiser sur ton sourire!

Avoir le paradis pour joug et pour devoir!

Et, qui sait? bientôt, Rose, oh! ne rougis pas! voir

Entre ses petits doigts adorés un doux être

Presser ton sein charmant, moi l'amant, lui le maître?

L'entendre bégayer de ses lèvres de miel:

Mère!

DOÑA ROSE, *avec adoration.*

Il te dira: Père, ô mon bien-aimé!

*Pendant leur extase, au fond, en arrière et au-dessous de la
coupure de l'escalier, apparaît le haut d'une bannière noire.*

La bannière monte lentement. On la voit tout entière. Au centre

*il y a une tête de mort et deux os en croix, blancs sur le fond
noir. Cela grandit et approche.*

Don Sanche et doña Rose se retournent pétrifiés.

*La bannière continue de monter. On voit apparaître la cagoule
du porte-bannière et à droite et à gauche les cagoules de deux
filles de pénitents blancs et noirs.*

DON SANCHE.

Ciel!

{Torquemada, partie III, acte III, sc. iv et v, pp. 146-155.}





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	5

PREMIÈRE PARTIE

CROMWELL

I. La Préface de <i>Cromwell</i>	13
I. Extraits de la Préface.....	14
II. <i>Cromwell</i>	28
I. Cavaliers et têtes-rondes.....	32
II. Roi?.....	42
III. Le père et le fils.....	50
IV. La foule.....	60
V. Quand donc serai-je roi?.....	66

DEUXIÈME PARTIE

LE DRAME ROMANTIQUE

I. <i>Hernani</i>	77
I. Le bandit.....	81
II. Le cœur d'un vieillard.....	87
III. Le lion.....	90
IV. Les portraits.....	96
V. Monologue de Charles-Quint.....	105
II. <i>Marion de Lorme</i>	111
I. Vie de garnison sous Louis XIII.....	115
II. Amour fatal.....	125
III. Le roi Louis XIII.....	129
IV. Suprêmes instants.....	136

	Pages
III. <i>Le Roi s'amuse</i>	143
I. La malédiction.....	147
II. Triboulet, bouffon et père.....	149
III. J'ai tué mon enfant!.....	157
IV. <i>Lucrece Borgia</i>	167
I. Affront sur affront.....	172
II. La colère de dona Lucrezia.....	178
III. L'empoisonnement.....	182
IV. Fin de fête.....	187
V. <i>Marie Tudor</i>	201
I. Désespoir et grandeur d'âme.....	205
II. Vengeance de reine.....	212
III. Lequel des deux?.....	224
VI. <i>Angelo</i>	233
I. Tisbe.....	237
II. Les Dix.....	239
III. Pris au piège.....	242
IV. L'épée ou le poison?.....	247
V. Par moi, pour toi!.....	253
VII. <i>Ruy Blas</i>	261
I. Lyrisme.....	266
II. Au conseil des ministres d'Espagne.....	273
III. Vivant dans son rêve étoilé!.....	276
IV. Un revenant gai.....	281
V. Le tigre et le lion.....	285
VIII. <i>Les Burgraves</i>	295
I. Otbert et Régina.....	299
II. Le mendiant.....	304
III. Job.....	313
IV. Frédéric Barberousse.....	320
V. Le remords.....	330

TROISIÈME PARTIE

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ

I. <i>La Grand'Mère</i>	339
I. Courroux de douairière.....	340
II. Grand'mère.....	346

	Pages
II. <i>L'Épée</i>	351
I. N'écoutez pas les bruits de la caverne	353
II. Seul contre tous	357
III. <i>Mangeront-ils?</i>	363
I. L'inutile royauté.	365
II. Les anges ont faim et soif.....	367
III. Aïrolo, le bon voleur.....	370
IV. Zineb la sorcière	376
IV. <i>Les Deux Trouvailles de Gallus. I. Margarita.</i>	387
I. Margarita.....	388
V. <i>Les Deux Trouvailles de Gallus. II. Esca.</i> ..	393
I. Lison.....	394
VI. <i>Les Jumeaux</i>	403
I. Le Masque de fer.....	404
II. Libre!.....	408
III. Le rêve de Mazarin.....	411
VII. <i>Torquemada</i>	415
I. Ferdinand et Isabelle	417
II. L'enfer et le bûcher.....	419
III. L'espérance et le salut	423
IV. La puissance de Torquemada.....	430
V. La supplication du rabbin.....	434
VI. Le quemadero	436
VII. Le salut des sauveurs.....	442



17231-9-24

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGEE

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

